

Les relations secrètes entre les Noirs et les juifs

Tome 1

Préparé par
The Historical Research Department
The Nation of Islam
P.O. Box 551
Boston, MA, U.S.A. 02119
1-800-48-TRUTH

@ Copyright, 1991 by Latimer Associates; All rights reserved
4^e impression, mars 1994

Traduit en français par l'AAARGH
Mis en ligne sur le site de l'AAARGH en avril 2010
<http://vho.org/aaargh>
<http://aaargh.com.mx>

Mail : aaarghinternational@hotmail.com

Ceux qui voudraient obtenir la version anglaise originale en format
<pdf> peuvent la demander à l'AAARGH.

Publié par The Nation of Islam Chicago, Illinois

All rights reserved. No part of this book may be reproduced or transmitted in any form or by any means, electronic or mechanical, including photocopying, recording, or by any information storage and retrieval system, without the written permission of the Latimer Associates.

ISBN 0-9636877-0-0

Printed in the Nation of Islam

Les juifs et les Noirs ont récemment commencé à s'interroger sur leurs relations et sur le rôle essentiel qu'elles ont joué dans leurs destins respectifs. Cette étude constitue une analyse de la documentation existante, destinée à fournir une perspective historique au débat intellectuel autour de ce thème capital.

L'étude a été réalisée par le centre de recherches historiques du groupe « Nation d'Islam ».
1991

QU'ALLAH SOIT LOUÉ

A propos des sources

Les renseignements contenus dans ce livre proviennent essentiellement de sources juives. On s'est efforcé de choisir les auteurs juifs les plus reconnus, qui publient dans des revues historiques scientifiques ou des maisons d'édition juives réputées. On a exclu bon nombre de données qui renforçaient les thèses présentées ici parce qu'elles provenaient d'auteurs considérés comme antisémites ou antijuifs.

Liste des abréviations

AJA - American Jewish Archives (Cincinnati: Hebrew Union College)
AJHQ - American Jewish Historical Quarterly changed from PAJHS - Publications of the American Jewish Historical Society at vol. 51, September, 1961.
EAJA - Herbert I. Bloom, *The Economic Activities of the Jews of Amsterdam in the Seventeenth and Eighteenth Centuries* (Port Washington, New York/London: Kennikat Press, 1937)
EHJ - Salo W. Baron, Arcadius Kahan, Nachum Gross, ed., *Economic History of the Jews* (New York: Schocken Books, 1975)
EJ - *Encyclopaedia Judaica* (Jerusalem: Keter Publishing House, Ltd., 1971)
Emmanuel HJNA - Isaac S., and Susan A. Emmanuel, *History of the Jews of the* *Netherland* *Antilles* (Cincinnati: American Jewish Archives, 1973)
Karp, JEA(1,2,3) - Abraham J. Karp, ed., *The Jewish Experience in America: Selected Studies from the Publications of the American Jewish Historical Society* (Waltham, Massachusetts, 1969, 3 volumes)
MCAJ (1,2,3) - Jacob Rader Marcus, *The Colonial American Jew: 1492-1776* (Detroit: Wayne State University Press, 1970, 3 volumes)
JRM/Docs. - Jacob Rader Marcus, *American Jewry: Documents of the Eighteenth Century* (Cincinnati: Hebrew College Union Press, 1959)
MEAJ(1,2) - Jacob Rader Marcus, *Early American Jewry* (Philadelphia: Jewish Publication Society of America, 1951, 2 volumes)
JRM/Essays - Jacob Rader Marcus, ed., *Essays in American Jewish History* (American Jewish Archives, KTAV Publishing House, Inc., 1975)
JRM/Memoirs(1,2,3) - Jacob Rader Marcus, *Memoirs of American Jews 1775-1865* (New York: KTAV Publishing House, Inc., 1974, 3 volumes)
MUSJ(1, 2) - Jacob Rader Marcus, *United States Jewry, 1776-1985* (Detroit: Wayne State University Press, 1989)
PAJHS - Publications of the American Jewish Historical Society changed to (AJHQ) American Jewish Historical Quarterly, vol. 51, September, 1961.

Note des auteurs

Cette étude fournit des données historiques concernant les relations entre deux peuples. Les faits établis par des auteurs juifs très respectés sont exposés de manière aussi brute que possible, car le but n'est pas de les interpréter mais de les présenter aussi clairement que possible. Les faits, nous semble-t-il, parlent d'eux-mêmes. Toutes les affirmations sont tirées de sources qui figurent en note et s'il y a parfois des redondances, c'est parce que nous avons tenu à citer les termes de tous les auteurs juifs qui ont travaillé sur le sujet. Nous nous sommes efforcé d'être juste et honnête en présentant les faits et nous invitons les lecteurs à la discussion.

Les termes « acheter », « vendre » « posséder », etc., appliqués au commerce des Noirs sont utilisés avec prudence et uniquement pour faciliter la lecture :

Abréviations

Les ouvrages fréquemment cités dans les notes le sont sous forme abrégée :

AJA - American Jewish Archives, Cincinnati.

AJHQ - American Jewish Historical Quarterly, cf. infra, PAJHS.

EAJA - Herbert I. Bloom, *The Economic Activities of the Jews of Amsterdam in the Seventeenth and Eighteenth Centuries*, Port Washington (état de New York-Londres, 1937.

EHJ - Salo W. Baron, Arcadius Kahan, Nachum Gross, éd., *Economic History of the Jews*, New York, 1975.

EJ - *Encyclopaedia Judaica*, Jérusalem, 1971.

Emmanuel HJNA - Isaac S. et Susan A. Emmanuel, *History of the Jews of the Netherland Antilles*, Cincinnati, 1973.

Karp, JEA(1,2,3) - Abraham J. Karp, éd., *The Jewish Experience in America: Selected Studies from the Publications of the American Jewish Historical Society*, Waltham (état du Massachusetts), 1969, 3 volumes.

MCAJ (1,2,3) - Jacob Rader Marcus, *The Colonial American Jew: 1492-1776*, Détroit, 1970, 3 volumes.

JRM/Docs. - Jacob Rader Marcus, *American Jewry: Documents of the Eighteenth Century*, Cincinnati, 1959.

MEAJ(1,2) - Jacob Rader Marcus, *Early American Jewry*, Philadelphia, 1951, 2 volumes.

JRM/Essays - Jacob Rader Marcus, éd., *Essays in American Jewish History*, American Jewish Archives, New York, 1975.

JRM/Memoirs(1,2,3) - Jacob Rader Marcus, *Memoirs of American Jews 1775-1865*, New York, 1974, 3 volumes.

MUSJ(1, 2) - Jacob Rader Marcus, *United States Jewry, 1776-1985*, Détroit, 1989.

PAJHS - Publications de l'American Jewish Historical Society devenue AJHQ, American Jewish Historical Quarterly avec le volume 51, septembre 1961.

Les Relations secrètes entre les Noirs et les juifs

Introduction

Tout au long de l'histoire, les juifs ont été accusés d'exploiter économiquement les communautés de non-juifs du monde entier. De fait, aucun autre groupe humain n'a été purement et simplement expulsé de tant d'endroits dans le monde que les juifs. La méthode et les accusations sont bien connues : monopole, usure, « méthodes impitoyables », vente de denrées de mauvaise qualité, banqueroutes répétées, etc. Toutes ces accusations semblent précéder les ordres d'expulsion et font l'objet de dénégations acharnées à la fois de ceux qu'elles visent et des écrivains juifs de l'histoire.

Mais ce n'est pas la seule accusation que l'on porte contre les juifs : on a prouvé que les juifs étaient impliqués dans le plus grand crime jamais entrepris contre une race humaine entière, un crime contre l'humanité : l'holocauste des Noirs africains. Ils ont pris part à la duperie qui a permis la déportation de millions de Noirs africains réduits à une misérable vie d'esclavage dans des conditions inhumaines, et en ont tiré un bénéfice financier. Les peuples du monde sentent encore les effets de cette indicible tragédie.

La preuve irréfutable que les principaux pères fondateurs juifs américains ont profité des Noirs africains capturés plus que n'importe quel autre groupe national ou religieux et qu'ils ont participé à toutes les étapes de la traite des Noirs se trouve dans les archives juives. C'est en s'emparant des Noirs africains sur la base exclusive de la couleur de la peau que les juifs, comme la plupart des grands coloniaux blancs, ont acquis leur immense fortune, alors que le concept même de couleur de peau était inconnu de Moïse. Les sources juives, qui sont compilées ici pour la première fois, révèlent le degré d'implication des juifs dans l'esclavage des Noirs de façon on ne peut plus éloquente.

Jusqu'à présent, les faits dévoilés ici n'étaient connus que de peu de gens. Beaucoup de gens ont toujours pensé que les relations entre les Noirs et les juifs étaient placées sous le signe de l'amitié, du soutien réciproque et que ces deux peuples souffrants étaient alliés pour vaincre la haine et l'intolérance. Mais la réalité est radicalement différente : notre étude est centrée sur l'histoire cachée des Noirs et des juifs telle que la raconte l'histoire écrite par les juifs. Le rabbin Henri Cohen, auteur du livre *Justice, justice*, a ce passage éloquent :

« [L]a comparaison de la terreur nazie et du trafic d'esclaves américain donne des résultats plus étonnants qu'on ne pense. Au cours de leur voyage du centre de l'Afrique à l'Amérique du Sud, un tiers des Nègres mourait avant d'arriver à la côte africaine et un autre tiers mourait dans les prisons étouffantes des bateaux. Une fois arrivées, les familles étaient volontairement séparées ; les maris, les femmes et les enfants étaient dispersés de force. Est-il besoin de rappeler les wagons à bestiaux en route

pour Auschwitz ou les enfants brutalement arrachés aux bras de leur mère¹ ? »

Roberta Strauss Feuerlicht, dans son livre *Le sort des juifs. Un peuple déchiré entre le pouvoir d'Israël et la morale juive* (*The Fate of the Jews: A People Torn Between Israeli Power and Jewish Ethics*), examine objectivement le véritable développement de son peuple en Occident :

« Selon toute vraisemblance, beaucoup de juifs [du Sud des États-Unis] n'auraient jamais acquis un statut social, politique, économique et intellectuel aussi élevé, s'il n'y avait pas eu les esclaves, maintenus dans une condition inférieure et misérable. Il est ironique que les distinctions conférées à des juifs, comme Judah P. Benjamin, aient été fondées sur les souffrances des esclaves noirs qu'ils vendaient et achetaient sans scrupules². »

Ce sont ces relations, en partie mal connues, qu'il faut analyser complètement. Il est grand temps de rouvrir le dossier pour étudier *les relations secrètes entre les Noirs et les juifs*, mal comprises et cachées.

Les juifs et la traite des Noirs africains

Des juifs ont été mêlés à l'achat et à la vente d'êtres humains tant que cette pratique a duré. Le fait est confirmé par leurs historiens et leurs érudits mêmes. Solomon Grayzel déclare ainsi dans son livre *Histoire des juifs* (*A History of the Jews*), qu'« il y avait des juifs au nombre des principaux trafiquants d'esclaves » d'Europe³. Lady Magnus écrit qu'au moyen âge, « les principaux acheteurs d'esclaves étaient juifs... On a l'impression qu'ils étaient toujours là pour acheter et qu'ils avaient toujours les moyens de payer comptant⁴ ». Henry L. Feingold écrit que « les juifs qui étaient très souvent au centre du commerce jouèrent forcément ce rôle dans la traite des esclaves, directement ou indirectement. En 1460, à une époque où les juifs étaient les maîtres de la navigation au Portugal, ils importaient sept à huit cents esclaves par an⁵. »

Le succès de ces marchands du moyen-âge était assuré par leurs excellentes connaissances en langues : ils parlaient arabe, perse, latin, espagnol, français et slave et « faisaient preuve d'un sens aigu des affaires très en avance sur leur époque⁶ »

¹ Henry Cohen, *Justice, justice: A Jewish View of the Black Revolution*, New York, 1968, p. 48.

² Roberta Strauss Feuerlicht, *The Fate of the Jews: A People Torn Between Israeli Power and Jewish Ethics*, New York, 1983, pp. 187-88 note 5.

³ Solomon Grayzel, *A History of the Jew: From Babylonian Exile to the End of World II*, Philadelphie, 1948, p. 312.

⁴ Lady Magnus, *Outlines of Jewish History*, éd. Révisée par M. Friedlander, Philadelphie, 1890), p. 107; *Jewish Encyclopaedia* (New York-Londres), 1905-1916, vol. 11, p. 402: « A l'époque de Grégoire le Grand (590-604), les juifs étaient devenus les principaux négociants dans ce domaine. »

⁵ Henry L. Feingold, *Zion in America: The Jewish Experience from Colonial Times to the Present*, New York, 1974, pp. 42-43.

⁶ Marcus Arkin, auteur d'*Aspects of Jewish Economic History*, Philadelphie, 1975, pp. 44-45, révèle que dans certaines parties de l'Europe, les marchands juifs détenaient un quasi-monopole sur le commerce international, de sorte que les mots « judaeus » et « mercator » semblent synonymes dans

Les Européens étaient indignés par le rôle des juifs dans la traite des esclaves non-juifs. Ils réagissaient en imposant des taxes aux juifs et parfois en les expulsant de leur pays d'accueil à cause de leur activité⁷. Il n'était pas rare que les gouvernements européens expulsent les juifs, auxquels on reprochait la plupart du temps l'exploitation économique, le monopole et des « méthodes impitoyables ». En 1500, l'Europe entière, sauf quelques régions d'Italie, avait fermé ses portes aux juifs⁸. Le tableau ci-dessous recense les pays et les dates d'expulsion des juifs⁹

Mayence, 1012	Haute Bavière, 1442	Gênes, 1515
France, 1182	Pays-Bas, 1444	Naples, 1533
Haute Bavière, 1276	Brandebourg, 1446	Italie, 1540
Angleterre, 1290	Mayence, 1462	Naples, 1541
France, 1306	Mayence, 1483	Prague, 1541
France, 1322	Varsovie, 1483	Gênes, 1550
Saxe, 1349	Espagne, 1492	Bavière, 1551
Hongrie, 1360	Italie, 1492	Prague, 1557
Belgique, 1370	Lithuanie, 1495	États pontificaux, 1569
Slovaquie, 1380	Portugal, 1496	Hongrie, 1582
France, 1394	Naples, 1496	Hambourg, 1649
Autriche, 1420	Navarre, 1498	Vienne, 1669
Lyon, 1420	Nuremberg, 1498	Slovaquie, 1744
Cologne, 1424	Brandebourg, 1510	Bohême-Moravie, 1744
Mayence, 1438	Prusse, 1510	Moscou, 1891
Augsbourg, 1439		

Au cours des siècles suivants, les centres d'expansion des juifs se déplacèrent en Amérique où les terres et les possibilités commerciales attiraient l'immigration. Ces territoires vastes et sans maîtres occupés par une population indigène docile et vulnérable exerçaient une attraction irrésistible sur « la race maudite ». Ils acquirent

des documents carolingiens. » Cf. S. D. Goitein, *Jewish Letters of Medieval Traders*, New Jersey, 1973, pp. 6, 16, 17 et 18. Et Magnus, p. 152, dit la même chose. Il faut relever la juxtaposition des deux premières phrases du passage de Magnus :

« Ils acceptaient cet état de choses et comme on les laissait travailler tranquillement, le commerce mené par les juifs devint lui aussi une occupation honorable, digne et utile. Ils s'occupaient de traite d'esclaves, parce que c'était une nécessité de l'époque et ces esclaves se trouvaient très bien de leurs maîtres juifs ; leurs flottes marchandes parcouraient la Méditerranée et leurs voyageurs, avec leur bagout, alimentaient les marchés européens en denrées orientales. Mais peu à peu, ce domaine commercial fut interdit : la loi interdit la traite des esclaves que la compassion réprouvait. »

L'*Universal Jewish Encyclopaedia*, vol. 9, p. 565, affirme que, pour la même raison, les juifs étaient « particulièrement à l'aise » dans la traite des esclaves.

⁷ *EJ*, vol. 14, pp. 1660-1664; *EHJ*, pp. 271 et 272; d'après Magnus (p. 106), cependant, « il semble horrible de vendre des humains en esclavage, mais à l'époque ce n'était pas aussi terrible qu'aujourd'hui et c'était même une nécessité. Beaucoup de terres cultivables étaient sans arrêt dévastées : que pouvait-on faire des habitants vaincus ? », S. D. Goitein, *A Mediterranean Society, The Jewish Communities of the Arab World as Portrayed in the Documents of the Cairo Geniza*, Berkeley, 1967, vol. 1, p. 147, a le même raisonnement.

⁸ Yosef Hayim Yerushalmi, "Between Amsterdam and New Amsterdam: The Place of Curaçao and the Caribbean in Early Modern Jewish History," *PAIHS*, vol. 72, 1982-1983, p. 173; Lee Anne Durham Seminario, *The History of the Blacks, The Jews and the Moors in Spain*, Madrid, 1975, pp. 40-42.

⁹ Richard Siegel and Carl Rheins, éd., *The Jewish Almanac*, New York, 1980, pp. 127-129.

de grandes richesses dans leurs entreprises des Antilles et d'Amérique du Sud, avant de s'installer en Amérique du Nord qui devint alors leur centre économique. Tout commença avec l'expulsion des juifs de l'empire espagnol, concomitante des explorations et de la découverte de l'Amérique par Christophe Colomb.

Colomb, les juifs et la traite des esclaves

« Ce ne sont pas les bijoux mais les juifs qui ont financé la première expédition de Colomb¹⁰. »

Le 2 août 1492, plus de trois cent mille juifs furent expulsés d'Espagne, ce qui mettait un terme à leur rôle dans la traite des otages noirs de cette région¹¹. Les juifs espagnols avaient bâti d'énormes fortunes sur le commerce d'esclaves chrétiens et avaient atteint un rang enviable dans la hiérarchie espagnole¹². Ils étaient parvenus aux fonctions les plus importantes et aux postes de confiance dans les administrations et les chambres des comptes et avaient beaucoup d'influence sur le commerce de la région, ce qui faisait croire à beaucoup que les juifs dominaient indûment l'économie du pays¹³. Les gouvernements en étaient si convaincus qu'ils ordonnèrent aux juifs de se convertir ou de quitter le pays.

Les marranes, des crypto-juifs

On appelle marranes les juifs convertis de force et leurs descendants qui étaient officiellement chrétiens mais qui en fait continuaient à fréquenter secrètement les synagogues, à célébrer les fêtes juives et à observer le sabbath. Le mot de « marrane » vient peut-être du vieux-castillan « marrano » (porc) ou de l'arabe « mahran » (interdit). En 1350, l'Espagne lança une série de missions pour convertir tous les juifs au christianisme (cf. la section intitulée « L'inquisition espagnole »), ce qu'ils firent en grand nombre et sans résistance notable¹⁴. Cecil Roth décrit parfaitement cet empressement à se convertir, sans équivalent dans l'histoire juive : « Ces juifs sans conviction religieuse et prêts au compromis sont devenus des chrétiens sans conviction religieuse et prêts au compromis¹⁵. »

On reprochait simplement à ces « marranes » (que l'on appelle aussi « convertos », « nefiti » (néophytes) ou « nouveaux chrétiens ») de ne pas être catholiques ; on reprochait la même chose aux musulmans, qui furent expulsés en

¹⁰ En anglais, jeu de mots intraduisible : le mot joyau est jewel, juif = jew [Ndt] George Cohen, *The Jew in the Making of America*, Boston, 1924, p. 33.

¹¹ Seymour B. Liebman, *The Jews in New Spain: Faith, Flame, and the Inquisition*, Coral Gables, (Floride), 1970, p. 32: le nombre exact n'est pas connu. Certains auteurs disent que cent soixante mille familles avaient été expulsés, alors que pour d'autres, ce sont huit cent mille personnes ; certains avancent même un nombre supérieur à un million.

¹² Harry L. Golden et Martin Rywell, *Jews in American History: Their Contribution to the United States of America* Charlotte (Virginie), 1950, p. 5; Feuerlicht, p. 39: « L'âge d'or des juifs en Espagne était dû en partie à un réseau international de trafiquants juifs d'esclaves. Les juifs de Bohême achetaient des Slaves et les vendaient aux juifs espagnols qui les revendaient aux Maures. » Cf. aussi *Jewish Encyclopaedia*, vol. 11, p. 402.

¹³ M. Kayserling, New York, 1894, pp. 28, 29, 30, 31 et 83.

¹⁴ Max I. Dimont, *The Jews In America, The Roots, History, and Destiny of American Jews*, New York, 1978, p. 23.

¹⁵ Dimont, p. 24.

beaucoup plus grand nombre¹⁶. Environ cinquante mille juifs décidèrent de se convertir plutôt que d'abandonner leur pays et leurs biens¹⁷.

Contrairement à une opinion largement répandue, les juifs qui sont partis n'étaient pas des fugitifs en quête de liberté religieuse mais des entrepreneurs qui cherchaient à développer leurs activités. Ils emportaient avec eux, en partant, peu de rouleaux de la Torah et encore moins d'exemplaires du Talmud, le livre sacré des juifs ; quand on lui demandait ce que la plupart des marranes savaient de la religion juive en fuyant l'Espagne ou le Portugal, Roth répondait qu'à son avis, ils n'en connaissaient rien¹⁸.

La plupart d'entre eux s'installa au Sud et à l'Est, en Afrique du Nord et dans des villes comme Salonique, Constantinople, Damas ou Alep¹⁹, d'autres choisirent comme refuge les Pays-Bas où ils « fondèrent des synagogues, des écoles, des cimetières, grâce à leurs richesses et à leur instruction.²⁰ » Beaucoup « emportèrent beaucoup d'argent avec eux.²¹ » Ils se dispersèrent dans le monde entier sous la pression des circonstances politiques, économiques et religieuses, mais se regroupèrent ensuite en une association malsaine de ravisseurs et de négriers.

Le lendemain de l'expulsion d'Espagne, Christophe Colomb, dont le vrai nom était Cristobal Colon, emmena un groupe de réfugiés juifs au Nouveau Monde²². La reine Isabelle signa l'ordre d'expulsion et l'ordre d'embarquement de Christophe Colomb le même jour. Mais ce ne sont pas le roi ou la reine qui financèrent le voyage. Des historiens juifs, dont Georges Cohen, affirment que ce sont de riches juifs qui ont financé les expéditions de Colomb et que l'histoire des bijoux de la reine « n'est pas fondée sur des faits » et que c'est une histoire inventée « à la gloire de la reine²³ »

Trois marranes, un riche marchand nommé Luis de Santangel (ou de Santangelo)²⁴, le trésorier royal Gabriel Sanchez²⁵ et son aide, Juan Cabrero,

¹⁶ Dimont, p. 27.

¹⁷ Dimont, p. 27; Liebman, *The Jews in New Spain*, p. 32: le jésuite Mariana, écrit : « Beaucoup [ont reproché] [...] à Ferdinand d'avoir chassé un peuple si opulent et si utile, connaissant tous les moyens de s'enrichir. »

¹⁸ Dimont, p. 28.

¹⁹ Simeon J. Maslin, "1732 and 1982 in Curaçao," *AJHQ*, vol. 72, décembre 1982, p. 158; d'après Lee Anne Durham Seminario, *The History of the Blacks, the Jews and the Moors in Spain*, Madrid, 1975, p. 17, les juifs connaissaient bien l'Afrique du Nord :

« On a quelques cartes catalanes et majorquiennes du XIV^e siècle, établies sur la base des connaissances des marchands juifs qui jouissaient d'une certaine liberté de mouvement en Afrique du Nord et qui montrent, avec une précision surprenante, les routes de la Méditerranée au pays des Nègres, la Guinée et l'Ouest du Soudan. »

²⁰ Maslin, p. 160.

²¹ Dr. M. Kayserling, "The Colonization of America by the Jews," *PAJHS*, vol. 2, 1894, p. 75.

²² Max J. Kohler, "Luis De Santangel and Columbus," *PAJHS*, vol. 10 1902, p. 162: Colomb lui-même, dans son journal, attire l'attention sur la « coïncidence » entre son premier voyage de découverte et l'expulsion des juifs d'Espagne : « Ainsi, après avoir expulsé les juifs de vos terres, Vos Majestés m'ordonnèrent, le même mois de janvier, de m'embarquer avec les armes nécessaires pour lesdites régions des Indes. » Pour plus de détails, cf. Kayserling, *Christopher Columbus*, p. 85 et note de la page 85.

²³ G. Cohen, p. 37; Kayserling, *Christopher Columbus*, p. 74, dit la même chose : « On a récemment relégué cette histoire au rang de légende. »

²⁴ Cecil Roth, *History of the Marranos*, Philadelphia, 1932, pp. 272 et 273 : « Le premier privilège royal pour l'exportation de blé et de chevaux en Amérique fut donné à Luis de Santangel, qui peut ainsi être considéré comme le fondateur de deux des plus grandes activités américaines. » Kohler, "Columbus," p. 159 : « La vie Colomb (Emilio Castelar, 'Life of Columbus,' *Century Magazine*, vol. 44, juillet 1892, p. 364) d'Emilio Castelar contient un passage intéressant sur les dettes de Colomb envers les juifs : « C'est un fait historique qu'un jour, Ferdinand V, en route d'Aragon en Castille, et

exercèrent leur influence sur la reine, pour qu'elle les aide à financer le voyage. Cabrero et Santagel investirent 17.000 ducats, une petite fortune²⁶. Alphonse de La Caballera et Diego de Deza ont contribué eux aussi. ; Abraham Ben Samuel Zacuto fournit les instruments de navigation et Isaac Abravanea participé lui aussi. Six juifs accompagnaient Colomb : un médecin, Mastre Bernal, un chirurgien, Marco, un inspecteur, Roderigo Sanchez ; un interprète, Luis de Torres, ainsi que les marins Alfonso de la Calle²⁷ et Roderigo de Triana, dont on dit qu'il « est le premier Blanc à avoir vu le nouveau monde²⁸ » Torres s'installa à Cuba et on a dit que c'était lui qui avait importé en Europe le tabac qu'il cultivait dans de vastes plantations²⁹.

Cecil Roth, *History of the Marranos* :

« Le lien entre les juifs et la découverte de l'Amérique n'est pas, néanmoins, une simple coïncidence fortuite [*sic*]. L'expédition historique de 1492 était en réalité une entreprise très largement juive, ou plutôt marrane³⁰. »

Christophe Colomb était-il juif ?

Quelques érudits, notamment Cecil Roth, ont réuni des preuves démontrant que Christophe Colomb était juif. Il a caché sa judéité, disent-ils, parce qu'un « juif espagnol n'avait aucune chance d'obtenir l'appui du roi ou de la reine d'Espagne ;

manquant d'argent liquide, comme cela arrivait souvent dans ces royaumes appauvris, s'arrêta à la porte de la maison de Santangelo à Calatayud, et, sautant à terre, entra et reçut une somme importante provenant des coffres personnels inépuisables de Santangelo. » Kayserling, *Christopher Columbus*, montre que le même Luis de Santangel, alors qu'il était chancelier de l'hôtel royal et contrôleur général des finances d'Aragon, avançait personnellement toute la somme (pp. 55-79). Il dit, à la page 75 : « A l'époque, ni Ferdinand ni Isabelle ne disposait des sommes nécessaires pour armer une flotte. » Cf. Kohler, "Columbus," p. 160.

²⁵ Roth, *Marranos*, p. 272 : « Le Grand Trésorier d'Aragon, Gabriel Sanchez, qui était un des partisans les plus acharnés de l'explorateur, était de sang purement juif, fils d'un couple de *converso*... »

²⁶ Deux cents ans plus tard, un vaisseau entièrement équipé valait 30.000 dollars.

²⁷ Roth, *Marranos*, p. 272-273 : « Mestre Bernal, juif réconcilié en 1490. » ; « Rodrigo Sanches, parent du Grand Trésorier, se joignit au groupe en qualité de surintendant, à la requête personnelle de la reine. » Luis de Torres, l'interprète, fut, d'après Golden et Rywell, le premier Européen à poser pied sur le nouveau monde. Alonso de la Calle, dont le seul nom indique qu'il était né au quartier juif. »

²⁸ D'après Golden et Rywell, p. 9 : « Il était deux heures du matin quand il cria « Terre, terre ! » On amena les voiles et à l'aube du vendredo 12 octobre 1492, ils purent contempler un nouveau monde. » Colomb prétendit qu'il était le premier à avoir vu la terre, pour recevoir la prime royale de dix mille maravedis et la robe de soie promise au premier qui verrait terre. Cf. Kayserling, *Christopher Columbus*, pp. 91 et 110.

²⁹ Levitan, p. 4; Golden et Rywell, p. 9, affirment que Torres « avait acheté de grands domaines aux Indiens. » Un membre de cette famille, Antonio de Torres, a plus tard commandé douze vaisseaux de la flotte de Colomb (Golden et Rywell, p. 7); Israel Abrahams, *Jewish Life in the Middle Ages*, New York, 1969, p. 138 : « L'usage du tabac en Europe est dû aussi à un juif, Luis de Torres, compagnon de Colomb. L'Eglise, comme on le sait, s'est battue contre l'usage du tabac et le roi Jacques Ier d'Angleterre n'est que l'écho de ce préjugé commun dans son traité pédant. Les rabbins juifs, au contraire, ont recommandé l'usage du tabac pour aider à rester sobre. » Abrahams, p. 139, « Il faut signaler que les juifs ont très tôt entrepris le commerce du tabac, qui est encore aujourd'hui un quasi-monopole juif en Angleterre. » On prétend aussi que c'est Torres qui a baptisé la dinde "tukki", qui veut dire paon en hébreu [ndt : en espagnol, la dinde se dit « pavo », le rapport avec le « tukki » sus-mentionné reste à démontrer tant pour dinde que pour pavo] Cf. Jack Wolfe, *A Century with Iowa Jewry 1833-1940*, Des Moines, (État d'Iowa), 1941, p. 10.

³⁰ Roth, *Marranos*, p. 271.

l'explorateur a donc prétendu être un catholique italien³¹. Tina Léviton, auteur de *Jews in American Life*, a trouvé la première mention du fait dans un document diplomatique datant de cinquante-huit ans après la mort de l'explorateur. L'ambassadeur de France en Espagne, révèle-t-elle, parle de « Colomb le juif »³². Elle dit aussi :

« Sous sa plume, nous apprenons aussi que Cristobal Colon (qui ne s'est jamais nommé lui-même Christophe Colomb et qui n'a jamais parlé ni écrit italien) était le fils de Susanna Fontanarossa [qu'on écrit aussi Fontanarosa] et de Domingo Colon de Pontevedra, en Espagne, où ce patronyme est porté par des juifs, certains déferés devant l'Inquisition... Les lettres qu'il écrivait à des étrangers portaient le X indiquant la religion de l'auteur, mais sur les treize lettres qu'il a écrites à son fils, une seule, destinée à être montrée au roi d'Espagne, porte le X. Les autres lettres portent, à la place du X un signe qui ressemble à deux lettres hébraïques, initiales d'une prière juive en hébreu, « avec l'aide de Dieu »³³.

Harry L. Golden et Martin Rywell, auteurs du livre *Jews in American History: Their Contribution to the United States of America*, défendent avec acharnement l'hypothèse que Colomb était juif, citant son fils Ferdinand qui écrit que « les parents de son père appartenaient à la lignée royale de Jérusalem³⁴... » D'après les propres termes de Colomb, « parce que finalement, David, le roi très sage, était un berger qui a été élu roi de Jérusalem et moi aussi, je suis un serviteur du Seigneur qui l'a élevé à cette dignité³⁵. » Un auteur juif affirme que « sur tous ses portraits, l'explorateur a l'air juif. » D'après un autre auteur « la douceur de Colomb est un trait de caractère juif³⁶. » Ses origines semblent juives : le nom de sa mère était Fonterosa, « fille de Jacob, petite-fille d'Abraham, juive. Son père, Domingo Colon, était marchand de cartes. Colomb n'a-t-il pas écrit au roi d'Espagne que ses ancêtres s'intéressaient aux cartes³⁷ ?

Colomb un trafiquant d'esclaves juif ?

Christophe Colomb était un navigateur expérimenté bien avant son honteux voyage vers l'Ouest. Sir Arthur Helps écrit : « Dans [sa] correspondance, Colomb parle comme un trafiquant d'esclaves aguerri. » En fait, les six bateaux de son expédition rapportèrent six cents esclaves indiens en Espagne en 1498. Deux cents furent offerts aux capitaines des vaisseaux, les autres furent vendus en Espagne³⁸.

³¹ Tina Levitan, *Jews in American Life*, New York, 1969, p. 4; cf. aussi Cecil Roth, *Personalities and Events in Jewish History*, Philadelphie, 1953, pp. 192-211.

³² Levitan, p. 5.

³³ Levitan, p. 5.

³⁴ Golden et Rywell, p. 7; Friedrich Heer, *God's First Love: Christians and Jews over Two Thousand Years*, New York, 1967, pp. 104-106 : Heer parle de l'intérêt de Colomb pour les implications messianiques de ses explorations vers l'Ouest et de ses références répétées à des prophéties, ainsi que d'autres éléments qui indiquent son origine juive.

³⁵ Golden et Rywell, p. 7.

³⁶ Lee M. Friedman, *Jewish Pioneers and Patriots*, Philadelphie, 1942, pp. 62-63.

³⁷ Golden et Rywell, p. 7, citent les travaux de Celso G. de la Riega, Société géographique de Madrid, 1898, et d'Henry Vignaud, *American Historical Review*, sans date.

³⁸ Golden et Rywell, p. 18 note; Sir Arthur Helps, *The Spanish Conquest in America*, New York, 1900, vol. 1, pp. 113-114.

Colomb utilisait des esclaves dans ses mines d'or avant d'aller au Nouveau Monde : il a participé à l'installation du comptoir portugais de San Jorge El Mina, en Afrique occidentale (dans la région qu'on appelait alors la Côte d'Or et qui est aujourd'hui le Ghana)³⁹.

Quand les Espagnols trouvèrent de l'or au Nouveau Monde, raconte Eric Rosenthal dans son livre :

« [ils se lancèrent] dans une ruée vers l'or d'une telle violence que les indigènes pensèrent que les Blancs étaient atteints d'une maladie pour laquelle il n'y avait qu'un remède, l'application perpétuelle de ce métal... [Quand] Colomb s'aperçut qu'il n'y avait pas d'or mais seulement quelques traces dans les alluvions, il réduisit les malheureux indigènes en esclavage... Le montant total d'or importé du Nouveau Monde, entre 1492 et 1515, se monte à environ 300.00 dollars par an, soit cinq millions en tout, pour lesquels moururent 1,5 millions d'Indiens⁴⁰

Colomb fut une véritable malédiction pour les habitants du Nouveau Monde. Les Européens qui l'accompagnaient ont fait preuve d'une brutalité inconnue en Europe et ont détruit presque entièrement des groupes d'indigènes⁴¹. A Hispaniola, Colomb a découvert de l'or et un peuple docile, les Arawaks. Il s'assura leur confiance et leur amitié par sa gentillesse puis les réduisit en esclavage. D'après Colomb : « ils n'ont ni armes ni vêtements et sont très craintifs, mille hommes s'enfuient devant trois des nôtres, alors ils obéissent très bien aux ordres, travaillent, plantent, font ce qu'on leur demande, construisent des villes, acceptent de s'habiller et d'adopter nos coutumes⁴². » Des villes furent fondées en grand nombre sur l'île d'Hispaniola. La traite des esclaves, africains et indiens, croissait rapidement et des juifs y participaient en tant qu'agents des familles royales d'Espagne et du Portugal⁴³.

Personne ne sait si Colomb était juif (comme le prétendent beaucoup d'historiens juifs aujourd'hui) mais il est certain que sa brutalité envers la population indigène, réduite en esclavage, a été financée par des investisseurs juifs. Les livres

³⁹ Eric Rosenthal, *Gold! Gold! Gold!: The Johannesburg Gold Rush*, Johannesburg, 1970, p. 71 note.

⁴⁰ Rosenthal paraphrase Humboldt, p. 71; d'après une traduction faite par Joseph ben Joshua Hakkohen, un historien juif espagnol cité par Richard J. H. Gottheil, "Columbus in Jewish Literature," *PAJHS*, vol. 2 (1894), p. 136, en arrivant au "Nouveau Monde":

« Colomb fut ravi de voir que les indigènes avaient autant d'or et qu'ils semblaient être bien disposés. [...] Il installa trente-huit hommes chez eux pour qu'ils apprennent la langue et qu'ils découvrent les cachettes du pays d'ici son retour [...] Il emmena dix Indiens avec lui... »

Le principal but de Colomb était de trouver de l'or, dit M. Kayserling, *Christopher Columbus*, p. 86:

« Dans une lettre à la reine, il déclare franchement que cet or pourrait même être le moyen de purifier les âmes des hommes et de leur permettre d'aller au Ciel. Puis il exige de recevoir un dixième de tout ce qu'on trouverait, saisisrait ou acquerrait dans les îles qu'on venait de découvrir, perles, pierres précieuses, or, argent, épices et autres... »

⁴¹ Cf. Mark A. Burkholder et Lyman L. Johnson's, *Colonial Latin America*, New York, 1990, pp. 28-33, qui décrivent le legs de Christophe Colomb et les méthodes brutales que les Espagnols ont imposées aux habitants indigènes du « Nouveau Monde ».

⁴² Carl Ortwin Sauer, *The Early Spanish Main*, Berkeley, 1966, p. 32; Burkholder-Johnson, p. 26.

⁴³ Burkholder-Johnson, p. 28; Liebman, *The Jews in New Spain*, p. 47.

d'histoire ont apparemment confondu le mot juif avec le mot joyaux⁴⁴. Ce sont les juifs et non les joyaux de la reine Isabelle qui ont financé l'expédition de Colomb.

⁴⁴ [NdT : hypothèse invraisemblable puisque les textes n'étaient pas écrits en anglais, seule langue où la confusion serait en effet possible entre *jew* et *jewel*.] G. Cohen, pp. 33,37. See also Kayserling, *Christopher Columbus*, p. 110.

Les juifs et l'esclavage en Amérique du Sud et aux Antilles à l'époque coloniale

« Au fur et à mesure que la consommation de sucre, de chocolat, de coton et d'autres plantes se répandaient, les bateaux d'esclaves, toujours plus nombreux, sillonnaient les mers ; il est certain que les marchands juifs ont participé à ce hideux commerce⁴⁵. »

La présence juive aux Antilles commence dès la première incursion de Colomb dans le pays. Ces colons juifs des origines ont fourni un prétexte économique à l'exploitation de millions de Noirs africains outremer. La stratégie semble simple : on ferait fortune avec des plantations de canne à sucre. Les juifs du moyen-âge étaient souvent engagés dans ces deux activités complémentaires, le commerce du sucre et celui des esclaves⁴⁶. Les premiers explorateurs s'étaient assurés que le climat aussi bien que les finances permettait de lancer l'entreprise aux Antilles, et l'émigration des juifs vers l'Ouest est indissociable du transfert de l'industrie sucrière aux Grandes Antilles. Il étaient surtout financiers et négociants, mais il arrive aussi, dans de rares cas, qu'ils soient eux-mêmes planteurs⁴⁷. Un peu partout en Europe (Portugal, Hollande, Angleterre...), des juifs ont tiré de larges profits de leur position dominante dans le commerce de ces îles, particulièrement celui du sucre,⁴⁸.

Les trafiquants juifs d'esclaves fournissaient des dizaines de milliers de Noirs africains qu'ils amenaient jusqu'aux plantations d'Amérique du Sud et dans toutes les Antilles⁴⁹. On n'a aucune trace dans les archives qu'il y ait eu des protestations contre

⁴⁵ Rufus Lears, *The Jews in America: A History*, New York, 1972, p. 25.

⁴⁶ *EHJ*, p. 189, cite les registres de la Genizah du Caire. Les juifs ont joué un grand rôle dans la production du sucre jusqu'au XII^e siècle. Par exemple, pour l'Union soviétique, cf. *EHJ*, p. 190 : en 1872, grâce à des juifs (notamment M. Halperin et M. Sachs) un quart de la production totale de sucre en Russie était aux mains des juifs. En 1914, quatre-vingt-six raffineries russes (32% du total) appartenaient à des juifs ; 42,7% des dirigeants des sociétés anonymes de sucre étaient juifs, les deux tiers du commerce du sucre étaient aux mains des juifs.

Pour ce qui est de l'esclavage, les juifs du moyen-âge « considéraient l'est de l'Europe, habité par des Slaves, comme le pays des esclaves par excellence. » Ils faisaient le commerce des eunuques en Chine dès 870 av. J.-C. Ils sont mentionnés comme s'occupant de ce commerce dans des documents de 906, 1004, 1009 et 1085. *EHJ*, p. 271 et *EJ*, vol. 14, pp. 1661-1162.

⁴⁷ J. H. Galloway, *The Sugar Cane Industry. An Historical Geography from its Origins to 1914*, Cambridge, 1989, p.79. Daniel M. Swetschinski, "Conflict and Opportunity in 'Europe's Other Sea': The Adventure of Caribbean Jewish Settlement," *AJHQ*, vol. 72, 1982-1983, p. 222: « Le nombre de plantations de sucre en Amérique portugaise est passé de soixante-dix en 1570 à cent trente en 1585, deux cent trente en 1610, et trois cent quarante-six en 1629. »

⁴⁸ Lears, p. 25, dit que les juifs ont joué un « rôle dirigeant ». Cf. aussi Marc Lee Raphael, *Jews and Judaism in the United States: A Documentary History*, New York, 1983, p. 14.

⁴⁹ Galloway, p. 81: L'importance de l'esclavage africain a crû parallèlement à celle du sucre: on passe ainsi de 6.000 esclaves environ en 1643 à 20.000 en 1655 et 38.782 en 1680." Cf. Lears, p. 22, qui

cette activité qui était une entreprise purement commerciale qui n'avait rien à voir avec le judaïsme. Le sort des Noirs était identique, qu'ils soient aux mains des Portugais, des Hollandais ou des Anglais. A Curaçao au XVII^e siècle, à la Barbade ou à la Jamaïque au XVIII^e, les commerçants juifs jouaient un rôle important dans la traite des esclaves. En fait, les juifs dominaient souvent le commerce dans les colonies d'Amérique, qu'elles soient françaises, anglaises ou hollandaises⁵⁰.

Le but de cette étude n'est pas de distinguer entre les différentes puissances européennes qui ont gouverné le pays à différentes époques, ce travail a déjà été fait. Toutes les colonies de l'Ouest avaient un besoin vital de main d'œuvre africaine. Ce passage de Samuel Oppenheim dans son étude des juifs de Guyane vaut pour toute la région :

« La demande d'esclaves pour la colonie était constante et importante. Les esclaves étaient nécessaires pour la faire vivre... aussi nécessaires que l'argent et il était interdit de les vendre dans d'autres colonies⁵¹. »

Les Noirs affluaient, avec l'aide des négociants juifs, et dans certains endroits ils étaient même plus nombreux que les Blancs (cinq pour un dans les villes, trente pour un dans les plantations)⁵². L'expérience acquise par les commerçants juifs dans les îles sucrières de Madère ou de Sao Tomé les rendaient indispensables dans la structure mise en place au Nouveau Monde. Daniel M. Swetschinski estime que la part des juifs dans le commerce total est disproportionnée : « [Ils] constituaient de 60 à 75 % des marchands portugais mais seulement 10% de la population portugaise totale⁵³. » Cette position dominante des juifs dans le commerce en faisait le groupe le mieux placé pour exploiter le marché des esclaves⁵⁴.

Le Brésil

C'est à partir du Brésil que se sont développées les communautés juives d'Amérique. Les juifs portugais sont arrivés au Brésil en 1502 dans l'expédition dirigée par Fernando de Noronha et Gaspar de Gama, qui avaient obtenu un monopole tacite du roi du Portugal pour la colonisation du pays. Ils y apportèrent la canne à sucre, les techniques d'exploitation et les esclaves, qui fit rapidement du Brésil « la première région productrice de sucre au monde ». Le rôle de cette activité est si important que les spécialistes pensent que le Portugal n'aurait pu rester indépendant sans le commerce sucrier du Brésil⁵⁵. A l'origine, la canne à sucre était produite en

décrit les colonies « comme le modèle de toutes les plantations du Nouveau Monde, fondées sur une économie esclavagiste. »

⁵⁰ Raphael, p. 14.

⁵¹ Samuel Oppenheim, "An Early Jewish Colony in Western Guiana: Supplemental Data," *PAJHS*, vol. 17 (1909), pp. 57-8; Stephen Alexander *Fortune, Merchants and Jews: The Struggle for the British West Indian Caribbean, 1650-1750*, Gainesville (état de Floride), 1984, p. 66. L.L.E. Rens, "Analysis of Annals relating to early Jewish settlement in Surinam," in Robert Cohen, *The Jewish Nation in Surinam Historical Essays*, Amsterdam, 1982, p. 33, dit que les esclaves sont « indispensables ».

⁵² On trouve des exemples dans Herbert S. Klein, *African Slavery in Latin America and the Caribbean*, New York, 1986, pp. 133, 134.

⁵³ Swetschinski, p. 217.

⁵⁴ *MCAJI*, pp. 96-7.

⁵⁵ Herbert I. Bloom, "Book Reviews: *The Dutch in Brazil, 1624-1654*, by C.R. Boxer," *PAJHS*, vol. 47, 1957-1958, p. 115.

Asie mais, à la fin du XV^e siècle, le sucre valait si cher en Europe qu'il n'était vendu que pour ses vertus médicinales, par les apothicaires. Les juifs portugais firent leurs premières armes dans les plantations de l'île de Sao Tomé, au large de l'Afrique occidentale, où ils employaient « une main-d'œuvre de trois mille esclaves noirs⁵⁶. »

Les premiers colons arrivaient tous les ans « sur deux vaisseaux pleins de criminels, de juifs et de prostituées, dont la mission étaient de capturer des perroquets. » Ceux qui avaient été condamnés pour avoir commis des péchés cherchaient refuge dans les vastes territoires du Brésil⁵⁷ et les juifs, voyant ces marchés potentiels, fondèrent environ deux cents comptoirs sur la côte brésilienne au XVI^e siècle⁵⁸. « Ils devinrent vite la classe dominante », dit Lee M. Friedman : « Une part non négligeable des commerçants brésiliens riches étaient juifs⁵⁹. »

Les planteurs de sucre juifs tiraient grand profit de leurs vastes plantations où ils utilisaient abondamment une main d'œuvre servile, indigène indienne et noire importée⁶⁰. Vers 1600, les plantations, l'essentiel de la traite d'esclaves, plus de cent

⁵⁶ Arnold Wiznitzer, "The Jews in the Sugar Industry of Colonial Brazil," *Jewish Social Studies*, vol. 18, juillet 1956, pp. 189-190.

⁵⁷ Herbert I. Bloom, "A Study of Brazilian Jewish History," *PAJHS*, vol. 33, 1934, pp. 62-63; Lee M. Friedman, "Some References to Jews in the Sugar Trade," *PAJHS*, vol. 42, 1953, p. 306; Peter Wiernik, *The History of Jews in America: From the Period of the Discovery of the New World to the Present Time*, New York, 1912, 2^e éd. rév. 1931; réimp., 1972, Westport (état du Connecticut), pp. 29-30.

⁵⁸ Maslin, p. 159; EHJ, p. 189.

⁵⁹ Friedman, "Sugar," p. 306. Friedman cite Werner Sombart, *Les juifs et la vie économique*, : Paris : Payot, 1923; trad. de *Die Juden und das Wirtschaftsleben*, Leipzig, 1911, cité d'après la trad. anglaise *The Jews and Modern Capitalism*, réimp. à Glencoe, (état de l'Illinois), 1951, p. 32. Cf. aussi Anita Novinsky, « Jewish Roots of Brazil », in Judith Laikin Elkin et Gilbert W. Merkx, *The Jewish Presence in Latin America* Boston, 1987, pp. 35-36; Burkholder-Johnson, p. 198. David Grant Smith, « Old Christian Merchants and the Foundation of the Brazil Company, 1649 », *Hispanic American History Review*, vol. 54, mai 1974, pp. 233-234: « Le problème était si inquiétant à l'époque qu'en 1629, Philippe IV convoqua une assemblée de clercs et de légistes pour discuter de la façon de traiter les "nouveaux chrétiens", dont le monopole sur le commerce avait fait grimper les prix, de sorte que tout l'argent du peuple en était pompé et que tous les riches étaient juifs. »

⁶⁰ Arkin, *AJEH*, p. 199. Gilberto Freyre décrit ainsi les planteurs brésiliens de l'époque dans son livre: *The Masters and the Slaves - A Study in the Development of Brazilian Civilization*:

« Le pouvoir était concentré aux mains des seigneurs locaux. Ils étaient maîtres de la terre aussi bien que des hommes et des femmes. Leurs maisons étaient le fidèle reflet de leur énorme puissance féodale : laides et solides, avec des murs épais et des fondations profondes. Les propriétaires construisaient ces forteresses par mesure de sécurité, pour se protéger des pirates et des indigènes ou des Africains, et cachaient l'or et les bijoux sous les planchers. La vie des planteurs de sucre était oisive et libidineuse, elle avait pour centre le hamac : soit hamac fixe où le maître se vautrait, dormait, somnolait, soit mobile, masqué de rideaux épais lorsque le maître était en déplacement. Il donnait les ordres à ses Nègres sans se lever du hamac, qu'il s'agisse de dicter le courrier à son chapelain ou à un secrétaire ou de jouer aux cartes avec un ami. C'était aussi dans le hamac qu'ils digéraient tranquillement après les repas, en se curant les dents, en fumant un cigare, en rotant, en pétant et en se faisant éventer ou épouiller par un négrillon tout en se grattant les pieds ou les testicules, parfois par vice, parfois à cause des maladies vénériennes. »

Pour cette époque, on trouve une description de la condition d'esclave, particulièrement de celle des femmes, dans Sean O'Callaghan, *Damaged Baggage: The White Slave Trade and Narcotics Traffic in the Americas*, Londres, 1969, pp. 15-32.; Galloway, p. 72 : « Comme sur l'île d'Hispaniola, une plantation moyenne, au Brésil, comptait environ cent esclaves... En 1583 encore, les deux tiers des esclaves de Pernambouc étaient indiens. »

On dispose aussi d'autres études décrivant la fortune des juifs, par exemple dans l'article de George Alexander Kohut, "Jewish Martyrs of the Inquisition in South America," *PAJHS*, vol. 4, 1896, pp. 104-105: « Il semble qu'à une certaine époque, les marranes aient été très prospères... »; aux pages 127-128 G. Kohut cite R. G. Watson, *Spanish and Portuguese South America During the Colonial Period*,

moulins à sucre (actionnés par au moins dix mille Noirs) et la plus grande partie du commerce du sucre « étaient aux mains des colons juifs⁶¹ ». Stephen Fortune écrit : « Dès le XVI^e siècle, les juifs ont été attirés par les gros profits que procurait la traite des esclaves, conséquence du développement de la culture de la canne à sucre et il ne semble pas qu'ils aient eu le moindre scrupule à faire commerce d'êtres humains⁶². » Dans le *Voyage de Francis Pyrard*, l'auteur, retour de Bahia au Portugal en 1611, décrit ainsi un compagnon de voyage :

« Le juif transportait des biens d'une valeur de plus de cent mille couronnes ; la plus grande partie lui appartenait, le reste lui avait été confié par les gros négociants et d'autres. Il y avait un autre juif à bord, aussi riche, et quatre ou cinq marchands juifs. Les profits qu'ils avaient réalisés en neuf ou dix ans dans ces pays étaient énormes et ils avaient tous fait fortune, beaucoup de ces nouveaux chrétiens, juifs baptisés, avaient une fortune de soixante, quatre-vingt ou cent mille couronnes⁶³. »

Malgré les énormes profits réalisés par ceux qui prenaient le risque de s'installer là-bas, l'appel lancé par les Portugais n'avait pas eu le succès nécessaire pour développer la région. D'après les historiens « il y avait un grand besoin de main d'œuvre européenne, parce que les Indiens préféraient mourir plutôt que de se soumettre au travail encadré et que les Noirs mouraient à cause de la dureté de ce travail encadré⁶⁴ ». Les difficultés rencontrées par les Portugais attirèrent les Hollandais qui connaissaient la richesse énorme du Nouveau Monde et cherchaient à en profiter. Les marchands hollandais tiraient déjà de grands profits du commerce qu'ils faisaient avec les colons juifs portugais et ces relations déjà établies jouèrent un rôle important dans la création de la Compagnie hollandaise des Indes occidentales, puissant établissement d'actionnaires privés fondé pour la conquête et l'exploitation de la riche côte nord du Brésil.

Londres, 1884, tome 2, p. 119 : « Bien que les "nouveaux chrétiens" aient été très méprisés au Brésil, ils étaient tout à fait autorisés à s'enrichir et à garder les fortunes acquises. »

⁶¹ Arkin, *AJEH*, p. 200; Arnold Wiznitzer confirme, dans son livre *Jews in Colonial Brazil*, Morningside Heights (état de New York), 1960, pp. 50-51, que

« En vertu d'une ordonnance royale du 31 juillet 16

01, les marchands "nouveaux chrétiens", moyennant 200.000 cruzados, avaient le droit de commercer avec les colonies; mais cette ordonnance fut révoquée en 1610, et en conséquence, les marchands "nouveaux chrétiens" subirent de lourdes pertes, car une grande partie du commerce était entre leurs mains. »

Friedman, "Sugar," p. 307, dit qu'au Brésil, « beaucoup de juifs étaient des planteurs et des propriétaires de moulins prospères dont beaucoup devinrent ensuite des trafiquants en sucre ou en esclaves; parfois ils combinaient les deux activités, échangeant les esclaves contre du sucre. » Friedman cite N. Deerr, *The History of Sugar*, 2 vols., Londres, 1949, tome 1, p. 107; Galloway, p. 79, décrit le rôle des juifs : « A Pernambouc et à Amsterdam, les juifs séfarades étaient présents dans le commerce sucrier comme financiers et comme marchands; à Pernambouc, quelques-uns devinrent [planteurs]. » Dimont, p. 30, dit que la production de sucre était "une activité contrôlée par les marranes".

⁶² Fortune, p. 71.

⁶³ Max J. Kohler, "Phases of Jewish Life in New York Before 1800," *PAJHS*, vol. 2 (1894), p. 95; Anita Novinsky, "Jewish Roots of Brazil," in *Elkin and Merckx*, p. 36.

⁶⁴ Judith Laikin Elkin, *Jews of the Latin American Republics*, Chapel Hill (état de Caroline du Nord), 1980, pp. 14-15.

La Compagnie hollandaise des Indes occidentales

C'est l'établissement qui a fondé et administré les comptoirs hollandais au Brésil et dans les Antilles. Il a été formé en 1621 dans le but exclusif de gagner de l'argent par n'importe quel moyen. Le moyen principal consista à fonder colonies et comptoirs au Nouveau Monde pour exploiter les ressources naturelles et les vendre en Europe et dans les autres colonies, ce qui exigeait des milliers d'esclaves noirs⁶⁵. D'après le fondateur de la compagnie, Willem Usselinx : « Certains êtres étaient par nature si vils et si serviles qu'ils n'étaient d'aucune utilité, ni pour eux-mêmes ni pour autrui et qu'il fut nécessaire de les maintenir dans une servitude impitoyable⁶⁶. »

Ils formèrent le capital en vendant des actions et en attaquant les vaisseaux espagnols et portugais pour voler leur cargaison d'argent⁶⁷. Wiznitzer décrit très précisément les début de la compagnie et ses méthodes :

« Les marchands hollandais armaient sans cesse des bateaux pirates qui capturaient les vaisseaux portugais chargés qui se rendaient en métropole. En 1616, ils s'emparèrent de vingt-huit navires et en 1623 de soixante-dix. C'est dans ce contexte que les compagnies des Indes orientales et des Indes occidentales furent fondées, respectivement en 1602 et en 1621. Leur objet social était de se procurer des denrées en Inde, en Afrique occidentale et en Amérique, sans intermédiaire portugais, par achat, piraterie ou troc*. Ils avaient aussi un but politique, celui de diviser la flotte espagnole et d'affaiblir l'Espagne autant que possible⁶⁸. »

Les juifs investirent beaucoup et devinrent membres de la compagnie dont ils attendaient « des dividendes sur l'or, l'argent, les fourrures et la traite des esclaves »⁶⁹. A cette époque-là, la Hollande était le seul pays où les juifs avaient un

⁶⁵ Arnold Wiznitzer, *Jews in Colonial Brazil*, Morningside Heights (état de New York), p. 48: La compagnie hollandaise des Indes occidentales avait le droit de nommer ses dirigeants dans les régions conquises. La compagnie était gouvernée par une assemblée de dix-neuf gouverneurs, nommé le Heeren XIX

⁶⁶ Ernst van den Boogaart et Pieter C. Emmer, "The Dutch Participation in the Atlantic Slave Trade, 1596-1650," *The Uncommon Market*, Henry A. Gemery et Jan S. Hogendorn, éd., New York, 1975, p. 357.

⁶⁷ EAJA, pp. 124-25.

* NdT : en 1500, le pape avait conféré des privilèges pour le commerce d'outremer : l'Est était réservé aux Portugais, l'Ouest aux Espagnols ; c'est par une erreur de navigation que les Portugais se sont installés au Brésil. Les autres puissances cherchèrent, vers la fin du XVI^e siècle, à briser ces privilèges : la Hollande, qui était devenue une république marchande indépendante (sous le nom de Provinces-Unies) et protestante, ne reconnaissait plus l'autorité du pape ni de l'empereur ni du roi d'Espagne ; elle se lança d'abord dans la guerre de course (piraterie d'État) puis dans le commerce régulier.

⁶⁸ Wiznitzer, *Jews in Colonial Brazil*, p. 48.

⁶⁹ dit qu'il est impossible de calculer le montant exact de l'investissement des juifs dans la compagnie mais il cite les travaux d'autres auteurs qui admettent tous qu'ils n'étaient que 10% des actionnaires mais que leur part d'investissement était beaucoup plus grande. Vers 1623, dix-huit juifs d'Amsterdam avaient, dit-on, investi 36.100 florins sur un capital social total de 7.108.106 (soit 0,5%) pour la Compagnie des Indes occidentales, mais les chiffres exacts ne sont pas connus. Par la suite,

peu de liberté religieuse et économique. Le gouvernement du pays, qui favorisait le développement économique, encourageait l'immigration juive à cause de l'habileté commerciale des juifs et de leurs réseaux internationaux et la Hollande devint rapidement un centre de fortune et de pouvoir juifs. Les Hollandais ont inventé la théorie du mercantilisme, d'après laquelle la principale fonction de l'État n'est pas le salut des âmes mais l'augmentation des richesses, domaine dans lequel les juifs passent pour forts⁷⁰. Marcus Arkin écrit : « Comme les domaines où s'exerçait l'activité des juifs (soieries ; roulaion [du sucre], taille des diamants et mélange du tabac) étaient approvisionnés par les colonies, il n'est pas étonnant que les juifs se soient occupés aussi du commerce d'Extrême-Orient et d'Amérique... Au XVIII^e siècle, presque le quart des actionnaires de la Compagnie hollandaise des Indes orientales était juif et son déclin irréversible entraîna la ruine de beaucoup de familles riches [juives]⁷¹. »

l'influence de ces actionnaires dans l'installation d'un groupe de juifs dans la colonie de New York, malgré la réticence du gouverneur de la compagnie, suggère que cet investissement des juifs est sous-estimé. Cf infra, le chapitre intitulé « New York ». Voir aussi Arkin, *AJEH*, p. 201 et Jonathan I. Israel, *The Dutch Republic and the Hispanic World 1606-1661*, Oxford, 1982, p. 127. Une rumeur dit que les juifs hollandaise possédaient 5/8e de la Compagnie hollandaise des Indes orientales, dont les bénéfices provenant des métaux précieux, des épices et du corail étaient fabuleux. Cf. John M. Shaftesley, *Remember the Days: Essays on Anglo-Jewish History presented to Cecil Roth by members of the Council of The Jewish Historical Society of England*, The Jewish Historical Society of England, 1966, pp. 127,135,139.

Une autre entreprise fait état de l'intérêt des juifs : dans sa description de la naissance de la société de chantiers navals militaire du Brésil, David Grant Smith, pp. 237-38, suggère que « les "nouveaux chrétiens" étaient considérées comme la seule source possible pour un financement de cette importance. »

⁷⁰ Arthur Hertzberg, *The Jews in America: Four Centuries of an Uneasy Encounter: A History*, New York, 1989, p. 22 : « et le but de cette entreprise n'était pas de convertir les Indiens au christianisme, mais de faire gagner de l'argent aux actionnaires. » Cf. *ibid*, p. 25.

⁷¹ Arkin, *AJEH*, p. 96 and 97; Roth, *Marranos*, p. 286. La compagnie des Indes orientales importait l'opium qui devait plus tard empoisonner l'Orient. Des familles juives, les Sassoon par exemple, en tirèrent de gros profits et de nombreuses entreprises américaines de commerce maritime firent fortune grâce à ce commerce. D'après Stanley Jackson, *The Sassoons*, New York, 1968, p. 22 : « Avec la croissance rapide de la consommation dans le pays [la Chine], cette drogue devint un des produits les plus cotés de la compagnie des Indes orientales; elle servit de monnaie d'échange lorsque les achats de thé et de soie chez les marchands cantonais qui exigeaient d'être payés en argent augmentèrent. Comme les exportations de coton ne suffisaient pas à rétablir la balance commerciale, l'opium était le seul moyen d'y parvenir »

Quand le gouvernement chinois, craignant l'anéantissement de la population, décida de mettre un terme à ce commerce, les Anglais s'y opposèrent (Jackson, p. 23):

« Un navire de vivres de la compagnie des Indes orientales, le *Lord Amherst*, accosta à Shangaï avec des membres d'une mission chargée de troquer du thé et de la soie contre les vivres et l'opium qu'ils apportaient... Ils [Les Chinois] s'emparèrent de vingt mille coffres d'une valeur totale de deux millions de livres sterling et les brûlèrent (certains des armateurs estimaient les biens perdus à cinq millions de livres sterling). C'était le prétexte que les Anglais attendaient depuis longtemps pour envoyer leur marine de guerre pour défendre ces honnêtes marchands, au nom du sacro-saint libre-échange. Ils détruisirent les faibles défenses chinoises en une opération qui devait assurer de gigantesques profits pendant près d'un siècle. A l'issue de la « guerre », en 1842, l'empereur de Chine, vaincu, dut signer le traité de Nankin qui prévoyait que cinq ports, Canton (jusqu'alors le seul ouvert aux Anglais), Shangaï, Ningpo, Amoi et Fouchow seraient ouverts aux vainqueurs... Le commerce de l'opium restait illégal mais on faisait semblant de ne pas voir les contrebandiers qui établirent leur base dans l'île de Hong Kong, cédée aux Anglais. »

Par une étrange coïncidence, le bateau s'appelait *Lord Amherst* et c'est Sir Jeffrey Amherst [ndt : oncle du second] qui avait utilisé lui aussi des armes chimiques, en l'occurrence des couvertures

Une entreprise privée

Il faut préciser ici que les expéditions vers l'Ouest ont été presque toutes des entreprises privées, financées par des capitaux privés. Le bénéfice de ces découvertes enrichit les actionnaires mais pas les gouvernements ou les peuples. Le souverain n'engageait qu'exceptionnellement l'armée du pays, et à titre personnel, dans ces entreprises⁷². Les voyages de Colomb, par exemple, étaient des entreprises privées de financiers juifs qui furent informés, avant Isabelle et Ferdinand, de ses « découvertes »⁷³.

Sous la protection de la marine hollandaise, la plus puissante de l'époque, la Compagnie hollandaise des Indes occidentales a colonisé les pays d'outremer à seule fin de créer un courant régulier de richesse naturelle vers ses actionnaires européens et non vers le gouvernement d'un pays donné. Cette distinction est essentielle et elle a suscité beaucoup d'animosité envers les juifs. Les non-juifs étaient la plupart du temps nationalistes, c'est-à-dire qu'ils étaient loyaux envers leur pays de résidence. Ils respectaient les lois de leur gouvernement, en particulier pour ce qui concerne les relations internationales. Les juifs, au contraire, se considéraient comme juifs *d'abord*, surtout en matière de commerce international. Ils étaient internationalistes et n'éprouvaient pas la ferveur patriotique de leurs compatriotes non-juifs. Quand leur pays d'accueil était en état de guerre avec le pays d'un de leurs associés et qu'il y avait un embargo sur ce pays, les juifs continuaient à commercer de diverses façons, notamment en changeant le nom du bateau ou de son propriétaire pour être en règle avec la loi du port dans lequel ils voulaient entrer⁷⁴. Pour eux, cette contrebande n'avait rien d'illégal ou de mauvais, il s'agissait simplement d'affaires⁷⁵ : il ne s'agissait pas de marchés entre des administrations ou des gouvernements mais de transactions privées entre des compagnies et des personnes privées. Mais ces affaires se faisaient au mépris des intérêts nationaux et les gouvernements des pays spoliés taxaient les juifs et restreignaient leur champ d'action commerciale⁷⁶. Ce sont ces restrictions que l'on a pris l'habitude de qualifier de « persécutions » alors qu'il est évident que ce n'est pas la religion qui suscitait la colère des non-juifs mais la

infectées du virus de la variole pour essayer d'exterminer les Indiens d'Amérique du Nord. Cf. infra, le chapitre intitulé « Les juifs et les Peaux-Rouges ».

⁷² Par exemple, S. D. Goitein, *Jewish Letters of Medieval Traders*, p. 10.

⁷³ Golden-Rywell, pp. 5-9; Kohler, "Columbus," *PAJHS*, vol. 10 (1902), p. 162: « Winsor, dans son livre *Christopher Columbus* [...] estime que les fonds avancés par Santangel sont ses biens personnels, et qu'il investit au profit de la Castille seule, ce qui semble confirmé par le fait que les Aragonais, sujets de Ferdinand, sont systématiquement exclus des avantages du commerce avec les nouveaux territoires [...] ».

⁷⁴ *EAJA*, p. 147.

⁷⁵ George Horowitz, *The Spirit of Jewish Law*, New York, 1963, pp. 79-80, affirme que les juifs faisaient toujours la différence entre les lois qu'ils étaient tenus de respecter et les autres: « Pour un juif, il n'était pas nécessaire de respecter la loi des "gentils" dans certains domaines... Pour les juifs, la loi de la nation, le système juridique en vigueur dans le pays où ils vivaient n'avaient rien de contraignant... ».

⁷⁶ Par exemple, Isaac S. Emmanuel, *The Jews of Coro, Venezuela*, Cincinnati, (état d'Ohio), 1973, p. 8, parle d'une ordonnance promulguée le 14 décembre 1835 qui imposait une taxe aux marchands étrangers et qui visait apparemment les juifs.

préférence donnée systématiquement à l'enrichissement personnel, au détriment de l'intérêt national⁷⁷.

Le pouvoir des gouverneurs de la compagnie rivalisait avec celui des souverains européens, comme en témoigne cet échange rapporté par Arnold Wiznitzer :

« Dans une lettre du 20 juillet 1645, Gaspar Dias Fereira avait proposé au roi du Portugal d'acheter le Brésil aux Hollandais pour une somme de trois millions de cruzados, payable en six mensualités. L'ambassadeur du Portugal à La Haye, Sousa Coutinho, considérait cette proposition comme tout à fait réaliste. Le père jésuite Antonion Vieira, qui jouissait d'une influence considérable à Lisbonne et au Brésil, était lui aussi favorable à

⁷⁷ Les arguments contre les juifs dans les colonies américaines étaient principalement économiques, le préjugé religieux ne figurant que de manière accessoire. Les historiens juifs l'admettent pour un certain nombre d'incidents: Bloom, cite dans l'*EAJA*, pp. 146-147, un exemple classique de conflit à Curaçao en 1653: « le gouverneur se plaignit que les juifs fassent de la contrebande avec le Venezuela et les Grandes Antilles, et fassent payer trop cher les biens qu'ils introduisaient ainsi ; ils exigeaient trois fois le prix pratiqué en Hollande. De leur côté, les juifs se plaignaient que leur commerce soit gêné et qu'on ne leur confère pas davantage de privilèges. » Cf. aussi Frank W. Pitman, *The British West Indies*, Londres, 1917, p. 136. Bloom, *EAJA*, p. 136 et note 61, dit qu'au Brésil, les juifs « étaient accusés [dans une pétition] d'abus de confiance, de tricherie et de banqueroutes fréquentes. Bizarrement, certains signataires portent des noms d'apparence juive. » *EAJA*, p. 146, déclare carrément: « Les juifs faisaient beaucoup de contrebande de chevaux » en violation de la charte de Curaçao. Le gouvernement de la Barbade mentionne la participation des juifs à des activités économiques illégales dans les minutes du Conseil de 1705 (cf. infra, le chapitre "La Barbade"). On trouve d'autres indications que les pratiques commerciales douteuses étaient fréquentes dans Emmanuel HJNA, p. 74. Les auteurs semblent penser qu'« il était obligé de commercer loyalement et honnêtement »(c'est nous qui soulignons) uniquement parce que la communauté juive était peu nombreuse et fermée et qu'elle ne pouvait se plaindre au tribunal juif. Dans les rapports avec les autres, tous les coups seraient donc permis. Marcus Arkin, dans son livre *Aspects of Jewish Economic History*, p. 200, dit que les juifs parvenaient à pénétrer sur le marché réservé du sucre par « la corruption judicieuse » des fonctionnaires locaux. Fortune, p. 98: « Vers 1780, les juifs étaient courtiers, agents de change, et spéculaient très prudemment dans des entreprises comme la compagnie des Mers du Sud. En fait, on les accusait de manipulations patentes d'actions et dans les années 1750, un agent juif négocia avec de riches juifs londoniens et hollandais pour provoquer une chute de la bourse anglaise qui les auraient tous considérablement enrichis. » Wiernik, p. 55: « Les marchands anglais étaient hostiles à l'admission des juifs parce qu'à cause de leur habileté à s'emparer des marchés partout où ils se trouvaient, ils les auraient détournés de Londres vers d'autres villes. »

Dans l'Amérique coloniale, les juifs violaient les traités interdisant les importations (cf. infra, le chapitre intitulé « Les juifs et l'Indépendance américaine »): ils vendaient des produits anglais interdits, ce qui créait des tensions parmi les colons mais les enrichissait eux. On porta des accusations du même ordre pendant la guerre de sécession américaine, ce qui inspira, en 1862, un ordre du général nordiste Grant décrit par Bertram Wallace Korn, *American Jewry and the Civil War*, Philadelphie, 1951, pp. 122-123 ; cf. infra.

Aucune de ces études ne mentionne l'existence de débats théologiques. En fait, le judaïsme est défini par des pratiques économiques communes aux juifs qui agissaient, en affaires comme en matière religieuse, en groupe séparé et étaient, à ce titre, traités comme tels. Wiernik écrit, à la page 44, à propos des juifs portugais du Surinam au XVII^e siècle: « Il n'y avait ni volonté ni désir d'assimilation à l'époque, d'aucun côté. » Richard Gottheil, "Contributions to the History of the Jews in Surinam," *PAJHS*, vol. 9 (1901), p. 130 dit que les juifs du Surinam « formaient spontanément un groupe à part [...] ». Plus tard, dans la colonie de Géorgie, où « tous sauf les Noirs sont tolérés et jouissent de toutes les libertés », les juifs restaient volontairement à part et distinguaient même entre les juifs espagnols et les juifs allemands, les seconds « demandant des privilèges ». Cf. Léon Hühner, "The Jews of Georgia in Colonial Times," *PAJHS*, vol. 10 (1902), pp. 76-77. L'assimilation des juifs dans la société américaine est un cas unique dans l'histoire juive. Les juifs agissaient en groupe uni lorsqu'ils demandaient des droits et des privilèges, qu'ils cherchaient à faire des affaires, qu'ils développaient leurs communautés, qu'ils défendaient leurs intérêts ou qu'ils pratiquaient leur religion. Quand on traite les juifs comme une classe, ce n'est donc pas un préjugé religieux mais une reconnaissance de leur statut social privilégié.

cette transaction. Les négociations n'aboutirent cependant pas car la compagnie des Indes occidentales déclina l'offre⁷⁸.

Ce n'étaient pas le souverain mais les gouverneurs de la compagnie qui avaient le pouvoir de vendre, et peut-être d'acheter, des nations et malgré ce pouvoir, à en croire Arthur Hertzberg, « les dirigeants des juifs d'Amsterdam [...] savaient qu'ils avaient le pouvoir de flatter ou même d'intimider la compagnie des Indes occidentales [...] »⁷⁹.

La compagnie exerçait des prérogatives gouvernementales, par exemple elle autorisait des expéditions, la traite des esclaves et la perception des impôts payés par les colons qui se livraient au commerce⁸⁰. En 1674, la compagnie, couverte de dettes, dut se dissoudre, incapable désormais d'administrer ses territoires. Elle se reforma bientôt, mais avec un capital moins important, pour essayer de retrouver son pouvoir passé. La traite des esclaves était sa principale activité et cette fois-ci encore, les juifs investirent beaucoup⁸¹.

La conquête du Brésil par les Hollandais

La Compagnie hollandaise des Indes occidentales jeta son dévolu sur la riche côte nord-est du Brésil. En 1624, elle ne parvint pas à s'emparer de Bahia, mais en 1630, elle s'empara du port de Recife (Pernambouc). Les juifs participèrent à l'organisation des assauts, aux expéditions militaires, et finalement s'installèrent dans les régions conquises⁸². Ils s'intéressèrent tout de suite à la traite des esclaves :

« Les marchands portugais, souvent juifs, contrôlèrent l'essentiel de la traite des esclaves entre l'Afrique et l'Amérique jusqu'à la révolte portugaise de 1640 [...] En 1635, cependant, la Compagnie hollandaise des Indes occidentales s'était emparée du port africain d'Elmina sur la Côte d'Or et, en 1641, de Louanda et de Sao Tomé. En 1640, les Portugais furent évincés du commerce des esclaves et remplacés par la Compagnie hollandaise des Indes occidentales et quelques autres, dont les Anglais qui s'avérèrent les seuls concurrents redoutables. La compagnie fit du Brésil puis, en 1654, de Curaçao, de grands entrepôts d'esclaves et consacra la plupart de ses ressources militaires et financières à l'approvisionnement en esclaves des colonies espagnoles et des Antilles⁸³. »

⁷⁸ Wiznitzer, *Jews in Colonial Brazil*, pp. 106-107.

⁷⁹ A. Hertzberg, p. 25; Bloom, "Book Reviews: The Dutch in Brazil, p. 114: « Il est incontestable que les juifs et les marranes avaient une très grande influence. »

⁸⁰ Bloom, « Brazilian », p. 63. Bloom écrit : « Au Brésil, on affermait les impôts, domaine traditionnel d'activité des juifs. En 1638, Moses Navarro acheta le droit d'affermier les impôts sur le sucre venant de la région de Pernambouc pour 54.000 florins. Benjamin de Pino acheta 43.000 florins le droit de percevoir l'impôt sur les moulins à sucre de la région de S. Antao Popica et du Serinhaim. Le montant total des impôts perçus par la compagnie hollandaise des Indes occidentales était de 280.900 florins. » On peut trouver une étude plus complète de l'activité économique des juifs au Brésil dans Bloom, *FAIA*, pp. 128-147.

⁸¹ *EAJA*, pp. 169-70; les causes de l'échec de la compagnie sont nombreuses. L'avidité à tous les niveaux est peut-être la meilleure façon de l'expliquer. La violation du monopole de la traite par des bateaux privés, dont beaucoup étaient juifs; l'épuisement des sols trop sollicités, la piraterie et les révoltes d'esclaves sont aussi évoqués par les historiens.

⁸² Elkin, p. 16.

⁸³ Swetschinski, p. 236; Wiznitzer, *Jews in Colonial Brazil*, pp. 67-68; Smith, pp. 246-47; Israel, *The Dutch Republic*, p. 276.

La politique coloniale des Hollandais était moins stricte que celle des Portugais et les juifs arrivèrent de toute l'Europe. D'après les auteurs juifs, il semble « qu'au Brésil hollandais, beaucoup de marchands d'esclaves au détail aient été juifs » entre 1630 et 1654⁸⁴. En fait, les principales ressources pour ces juifs brésiliens venaient du sucre et des esclaves⁸⁵. La possession d'un domaine et d'esclaves conférait un statut social recherché et il semble bien que tous ceux qui pouvaient s'offrir un train de vie seigneurial avaient le droit de devenir seigneurs⁸⁶. H. Bloom dit, lui aussi, qu'il y avait des juifs « parmi les plus grands propriétaires et trafiquants d'esclaves de la colonie⁸⁷ ». Les juifs qui faisaient de l'agriculture peuvent être répartis en trois catégories sociales :

« Les planteurs riches qui avaient au moins quatre-vingt-dix esclaves employés dans leurs moulins ; les petits fermiers qui cultivaient le sucre sur des terres louées, avec dix à vingt esclaves ; les pauvres fermiers qui faisaient du blé, du manioc et des fruits, seuls ou avec leur famille. Certains membres du troisième groupe possédaient parfois entre un et quatre esclaves⁸⁸. »

Ce commerce était si actif qu'en trois ans et demi, la Compagnie hollandaise des Indes occidentales établit vingt-sept « listes » d'acheteurs qui lui avaient acheté des esclaves. On pouvait payer les esclaves en sucre et lorsque l'achat se faisait à crédit, les juifs prenaient un intérêt mensuel de 3 à 4 %⁸⁹. Par la suite, les juifs immigrés abandonnèrent la culture de la canne à sucre au profit de l'approvisionnement des plantations, activité beaucoup plus lucrative et beaucoup plus intense. A. Wiznitzer affirme que les juifs « dominaient la traite des esclaves », qui était à l'époque l'entreprise la plus lucrative dans cette partie du monde⁹⁰.

« La compagnie des Indes occidentales qui détenait le monopole de l'importation d'esclaves d'Afrique vendait les esclaves aux enchères et les paiements se faisaient en liquide. Or c'était les juifs qui avaient l'argent

⁸⁴ EHI, P. 273; Sean O'Callaghan, *Damaged Baggage*, p. 16, décrit les pratiques commerciales de ces marchands d'esclaves (O'Callaghan ne mentionne jamais l'appartenance religieuse des marchands d'esclaves dont il parle ici :

Dans toutes les grandes maisons, il y avait un enclos à esclaves où hommes et femmes étaient parqués ensemble comme du bétail. Les gros profits tirés du sucre permettaient d'acquérir de très beaux esclaves. Les planteurs de sucre pouvaient s'offrir les plus belles femmes et les hommes les plus intelligents [...]. quand ils achetaient des esclaves, les Portugais faisaient très attention à leurs organes sexuels et n'achetaient pas ceux dont les organes étaient petits, car on croyait qu'ils seraient de mauvais reproducteurs.

A la page 22, il ajoute : « Il est incontestable que la plupart des planteurs traitaient leurs esclaves de façon abominable. »

⁸⁵ EHJ, p. 273; cf. aussi Friedman, "Sugar," pp. 305-309; Bloom, "Brazilian," et Gilberto Freyre, *Masters and Slaves: A Study in the Development of Brazilian Civilization*, New York, 1946. Arkin, *AJEH*, p. 203 confirme les faits. Tous ces travaux soulignent le rôle primordial qu'ont joué le sucre, et par conséquent l'esclavage des Noirs africains, dans le développement du continent américain.

⁸⁶ Elkin, p. 14.

⁸⁷ EAJA, p. 133.

⁸⁸ Elkin-Merkx, p. 36; Wiznitzer, *Jews in Colonial Brazil*, p. 70: "Ils étaient incontestablement plus souvent financiers de l'industrie sucrière, courtiers et exportateurs de sucres, fournisseurs d'esclaves noirs à crédit, et acceptaient pour ce dernier commerce d'être payés en sucre, intérêts et capital."

⁸⁹ Bloom, "Brazilian," p. 63; Fortune, p. 71.

⁹⁰ Bloom, "Book Reviews: *The Dutch in Brazil*, pp. 113, note 114.

liquide. Les acheteurs qui se présentaient à ces ventes étaient presque tous juifs et l'absence de compétition qui en résultait leur permettait d'acheter les esclaves à très bon marché. Il n'y avait pas non plus de compétition pour la vente des esclaves aux planteurs et aux autres acheteurs et ils achetaient presque tous les esclaves à crédit, payable au moment de la récolte de canne à sucre. Grâce au taux d'intérêts élevé, les bénéfices atteignaient souvent 300% du montant de la vente [...]. Si la date de la vente coïncidait avec une fête juive, elle était repoussée : c'est ce qui arriva le 21 octobre 1644⁹¹. »

Le 13 juin 1643, Adrien Lems écrivit à ses employeurs de la compagnie que les planteurs non-juifs ne réussissaient pas parce que les « nègres » étaient trop chers et les taux d'intérêts trop élevés. Le prix était prohibitif pour les non-juifs qui étaient obligés de louer des esclaves noirs aux juifs à un prix exorbitant⁹². Judith Laikin Elkin décrit l'arrangement :

« Ceux qui avaient réussi à s'installer dans les régions dominées par les Hollandais étaient commerçants, interprètes, contremaîtres et courtiers en esclaves. La Compagnie hollandaise des Indes occidentales avait le monopole de l'importation des esclaves, mais c'était des personnes privées qui s'occupaient des ventes aux enchères. Il y avait beaucoup de juifs parmi elles, et c'était aussi des juifs qui fournissaient le crédit dont les planteurs avaient besoin pour faire la soudure. Comme les planteurs trouvaient plus rentable de remplacer les esclaves tous les sept ans que de les nourrir correctement, les affaires étaient animées⁹³ »

Beaucoup de particuliers juifs sont mentionnés parmi les commerçants : David Israël et Abraham Querido d'Amsterdam achetèrent un certain nombre d'esclaves à la Compagnie hollandaise en 1658. En 1662, Abraham Cohen Brazil acheta cinquante-deux esclaves à la compagnie et Judah Enriquez d'Amsterdam en acheta douze⁹⁴. En 1673, N. et N. Deliaan offrirent cinq cents esclaves africains et deux ans plus tard, Jan de Lion (dit aussi Joao de Yllan), agissant comme agent d'un groupe, proposa mille cinq cents à deux mille esclaves africains originaires de Rio Calabary, dans le golfe de Guinée⁹⁵. Don Manuel Belmonte d'Amsterdam était « un noble juif espagnol cultivé et raffiné, bien placé à la cour et dans les milieux ecclésiastiques, qui faisait la traite des esclaves sans scrupules, sur une grande échelle, avec un associé non-juif⁹⁶. »

L'expulsion des juifs

Le nombre important d'esclaves noirs importés et gravement maltraités provoqua des révoltes d'esclaves qui affaiblirent les Hollandais. Les Portugais organisèrent une campagne militaire pour reprendre la Brésil et les comptoirs africains. Les sièges qui furent menés entre 1645 et 1654 entraînèrent des disettes qui

⁹¹ Wiznitzer, *Jews in Colonial Brazil*, pp. 72-73; Raphael, p. 14.

⁹² Bloom, "Brazilian", pp. 63-4.

⁹³ Elkin, p. 17.

⁹⁴ Emmanuel HJNA, p. 75 note 52. Cf. aussi Liebman, *New World Jewry*, p. 170, Johan Hartog, *Curaçao From Colonial Dependence to Autonomy*, Aruba, (Antilles hollandaises), 1968, p. 178 et Swetschinski, p. 222.

⁹⁵ Emmanuel HJNA, p. 75; ibid, vol. 2, p. 747.

⁹⁶ Emmanuel HJNA, pp. 75-6 and note 55.

firent beaucoup de victimes. Beaucoup de juifs qui avaient pris le parti des Hollandais moururent de faim et les autres risquaient la mort de plusieurs autres façons. « Ceux qui étaient habitués à des mets raffinés s'estimaient heureux de pouvoir calmer leur faim avec du pain sec, écrit Peter Wiernik, « mais très vite même cela devint impossible. Ils manquaient de tout et ne survécurent que par miracle⁹⁷. »

« Beaucoup moururent de faim ; l'œdème des jambes était le signe que la fin était proche. Les chats et les chiens étaient des mets recherchés. Des esclaves noirs déterraient des chevaux morts et les dévoraient. Le spectacle des Noirs mourant de faim était vraiment affligeant⁹⁸. »

Dans le premier poème écrit en hébreu en Amérique, Isaac Aboab raconte les événements et ses aventures entre le début de la révolte de 1645 et l'arrivée des deux bateaux de ravitaillement. Il y donne libre cours à son mépris profond pour un ex-esclave noir luttant pour la liberté comme on peut le voir dans cette paraphrase du poème :

« En 5404 a.m. [1645 a.D.], le roi du Portugal, dans sa colère, imagina de détruire ce qu'il restait d'Israël. Il tira du ruisseau un méchant homme dont la mère était d'origine nègre et qui ne connaissait pas le nom de son père [Joao Fernandes Vieira, le chef rebelle]. Ce méchant homme leva beaucoup d'or et d'argent et prit la tête de la révolte. Il essaya de vaincre les gouvernants hollandais par la ruse mais ses stratagèmes furent découverts. Alors il prit le maquis en attendant que les troupes du roi de Portugal, qu'il attendait depuis longtemps, vinssent à sa rescousse. Il ennuya beaucoup les juifs. La révolte entraîna le siège maritime et terrestre des villes. Je priai, pleurai et implorai le berger d'Israël d'envoyer de l'aide. Je demandai au peuple de jeûner pour la rémission de ses péchés et pour la propitiation divine⁹⁹. »

En 1654, les juifs se réfugièrent à Amsterdam, aux Antilles et plus au Nord à la Nouvelle Amsterdam, qui devint ensuite New-York¹⁰⁰. Ils continuaient à faire la traite des esclaves, achat ou vente, partout où ils s'installaient. Ceux qui retournèrent à Amsterdam avaient tout autant besoin d'esclaves. Près d'un siècle plus tard, en 1743, les rôles fiscaux indiquent que sur quatre cent vingt-deux juifs, deux avaient sept esclaves, cinq en avaient six, quatorze quatre, vingt et un trois, cinquante-quatre deux, deux cent quatre-vingt-deux un et trente-neuf aucun¹⁰¹.

La contribution juive à l'esclavage

Des siècles après, la marque de la domination juive sur le Brésil colonial est visible dans la langue et la culture populaire du pays. « Il y a même des Noirs qui

⁹⁷ Wiernik, p. 39.

⁹⁸ Wiznitzer, *Jews in Colonial Brazil*, p. 101.

⁹⁹ Wiznitzer, *Jews in Colonial Brazil*, p. 103. Le poème s'appelle *J'ai érigé un monument aux miracles de Dieu* (*Zekher asiti leniflaot El*).

¹⁰⁰ Bloom, "Brazilian," pp. 62-64; Golden et Rywell, pp. 10-15; Lucien Wolf, "American Elements in the Re-Settlement," *Transactions of The Jewish Historical Society of England*, 1896-1898, réimp. 1971, vol. 3, p. 80.

¹⁰¹ *EJAJA*, p. 214, note 36.

portent des noms juifs et qui emploient des mots hébreux, ils descendent certainement d'esclaves des plantations sucrières appartenant à des juifs », dit Jacob Beller¹⁰². Beller a observé les traces toujours vivantes de l'oppression juive :

« Les vieux stéréotypes antisémites étaient utilisés : on accusait les juifs d'être communistes, capitalistes, exploiters, sangsues, etc. on m'a même dit qu'aujourd'hui, les Créoles, lointains descendants des esclaves, accusaient les juifs d'avoir réduits leurs ancêtres en esclavage et de leur avoir volé le pays, dont ils étaient les véritables propriétaires¹⁰³ ».

L'effet de la présence juive au Brésil a été relevé dans la langue. Le *Diccionario de la Academia Española*, par exemple, signale :

Judio (fig.). Avaro, usurero [avare, usurier].

Judiada (fig. y fam.). Accion inhumana. Lucro excesivo y escandaloso. [action inhumaine. Profit excessif et scandaleux].

Hebreo (fig. y fam.). Mercado [marchand]. Usurero [usurier].

Sinagoga (fig.). Conciliabulo, en sua acepcion, vale decir, una junta para tratar de cosa que es o se presume ilicita. [Conciliabule. Le deuxième sens du mot désigne une réunion convoquée pour organiser une action qui est, ou est présumée être, illégale].

Cohen [nom porté par les prêtres d'Israël] Adivino, hechicero, alcahuete. [devin, sorcier, maquereau]¹⁰⁴.

L'Inquisition espagnole

L'histoire des juifs au Nouveau Monde a été très influencée par les campagnes de conversion forcée menées par l'Église catholique. L'Inquisition espagnole, de sinistre mémoire, instaura le règne de la terreur dans toute l'Europe au moment où l'Église s'efforçait d'imposer sa doctrine au monde. Les inquisiteurs expulsèrent les juifs d'Espagne et du Portugal et parvinrent même aux colonies du Nouveau Monde. Les sinistres tortures employées par les inquisiteurs pour obtenir l'allégeance n'étaient pas seulement religieuses. Les juifs, en effet, furent la cible de cette vague, mais pas seulement parce qu'ils pratiquaient leur religion, on les suspectait aussi de propager leur « fausse doctrine » parmi les esclaves noirs. Frederick P. Bowser, qui n'est pas juif, est très instructif :

« Les trafiquants d'esclaves portugais n'étaient pas seulement des contrebandiers qui volaient l'argent de l'Espagne ; c'était aussi des hérétiques juifs qui faisaient semblant d'être catholiques mais pratiquaient leur religion en cachette et inondaient les colonies américaines de Noirs convertis à leur fausse religion. Ces croyances, complétées par des superstitions africaines, se répandaient à leur tour chez les Indiens. Les marchands de Séville se demandaient si les bénéfices tirés de la main d'œuvre africaine méritaient toute cette contrebande et ce travail de sape de

¹⁰² Jacob Beller, *Jews in Latin America*, New York, 1969, p. 110.

¹⁰³ Beller, p. 112.

¹⁰⁴ Elkin, p. 22.

l'œuvre missionnaire de l'Église auprès des Indiens, mais ils n'allèrent pas jusqu'à demander l'abolition de la traite¹⁰⁵. »

Souvent, on n'accusait pas seulement les juifs d'être juifs, mais aussi de faire de la contrebande d'esclaves et même parfois, seulement de cela. Les inquisiteurs poursuivaient les accusés des deux faits et très souvent, les juifs étaient reconnus coupables à ce double titre¹⁰⁶. Si leur crime était de pratiquer le judaïsme, pourquoi se préoccuper des esclaves ? Le commerce des esclaves et l'esclavage étaient une infraction pour les réformateurs espagnols quand ils étaient le fait des juifs : pour les inquisiteurs, la conversion des esclaves noirs au judaïsme n'était pas seulement un acte religieux, c'était un contrat dans lequel les Noirs étaient la partie productrice : on peut citer le cas de Diego Dias Querido, un juif d'Amsterdam qui menait « de grosses opérations sur la côte occidentale de l'Afrique », avec dix grands vaisseaux et beaucoup de bateaux plus petits : les inquisiteurs disaient que Querido employait plusieurs esclaves noirs nés dans cette région de l'Afrique, à qui il donnait des instructions en portugais et en hollandais « pour qu'ils puissent servir d'interprètes en Afrique », ce qui le rendrait plus efficace dans son commerce ; on dit, en outre, que ces esclaves avaient été instruits dans la loi mosaïque et convertis au judaïsme¹⁰⁷.

On dit aussi que les Indiens de Nouvelle Espagne avaient aussi été instruits « dans la loi mosaïque » par des juifs et que leur alliance avait été scellée par des gouttes de sang obtenues en se piquant les doigts¹⁰⁸. La connaissance qu'avaient les Indiens de leur pays, de ses ressources, de ses tribus et de ses pistes était illimitée et par conséquent, on recherchait leur alliance. En Europe, on savait que « la loi mosaïque » ressemblait beaucoup à un code de commerce et que le principal but n'était pas la foi mais l'argent.

Bien qu'elle soit aveuglée par l'illusion du « bon maître » sur la véritable nature de l'esclavage, Lady Magnus comprend très bien ce qui intéresse l'Inquisition :

« Les esclaves reconnaissants aimaient tellement leurs maîtres juifs qu'ils souhaitaient souvent devenir juifs, ce qui amena une abondante législation sévère et soupçonneuse. L'Église détestait ouvertement les juifs et on ne pouvait pas lui demander d'envisager sans réagir leur multiplication. Synode après synode, elle élaborait des plans pour empêcher ou punir la conversion au judaïsme¹⁰⁹. »

Dans beaucoup de ces régions, il y avait plus de Noirs que de Blancs, parfois la différence était énorme, et les Noirs étaient donc censés se battre aussi bien que travailler. Pour les inquisiteurs, il s'agissait donc de savoir « pour quel Dieu ils se battraient ? », et plus grave encore, « pour quel Dieu ils extrairaient l'or et l'argent ? » Jacob Beller écrit que la mission des souverains espagnols « étaient de trouver autant

¹⁰⁵ Frederick P. Bowser, *African Slave in Colonial Peru: 1524-1650*, Stanford, (Californie) 1974, p. 34; Wiernik, p. 34, dit que ce qu'il appelle "faire semblant" dans ce passage désigne des marranes ou crypto-juifs qui ne reculaient devant rien : « [...] on dit que les médecins de Bahia, qui étaient presque tous des "nouveaux chrétiens", prescrivait du porc à leurs patients pour prouver que, contrairement aux soupçons, ils ne pratiquaient plus le judaïsme. » Cf. aussi Bertram Wallace Korn, *The Early Jews of New Orleans*, Waltham (Massachusetts), 1969, pp. 3-4.

¹⁰⁶ Bowser, p. 58.

¹⁰⁷ Wiznitzer, *Jews in Colonial Brazil*, p. 46.

¹⁰⁸ Liebman, *The Jews in New Spain*, p. 48.

¹⁰⁹ Magnus, p. 107.

d'or que possible aux colonies, de propager la foi catholique et de poursuivre ceux qui pratiquaient le judaïsme en cachette...¹¹⁰ »

Partout où il y avait des esclaves, il y avait d'énormes profits à faire et on trouvait souvent des juifs à la source¹¹¹. L'inquisition espagnole ne doit pas être considérée comme une entreprise purement religieuse ou purement économique. Les intérêts étaient variés et dépendaient des circonstances et du tempérament des autorités locales. Mais il est certain que les esclaves noirs et les indigènes sont la cause de beaucoup d'accusations portées contre les juifs à cette époque.

Le Surinam

Les juifs arrivèrent au Surinam avec leurs nombreux esclaves entre 1639 et 1654. Joseph Nunez de Fonseca, *alias* David Nassi, chef du dernier groupe, construisit une synagogue et une colonie fondée entièrement sur le travail des esclaves¹¹². Il fonda un petit « pays juif » sur une grande île du fleuve Surinam que l'on surnomma « la savane des juifs »¹¹³. Il y eut bientôt des juifs planteurs de sucre, de café, de coton et de bois, qui employaient des milliers d'esclaves africains¹¹⁴ car il était impossible de forcer les Indiens au travail et « ils moururent vite »¹¹⁵.

En mai 1667, un inventaire d'une partie de la région nommée Thorarica montre que les propriétés des juifs étaient vastes :

« Thorarica était constituée de neuf plantations sucrières avec 233 esclaves, 55 chaudrons à sucre, 106 têtes de bétail et 28 hommes ; plus six autres plantations avec 181 esclaves, 39 chaudrons et 66 animaux. Ces plantations appartenaient toutes à dix-huit juifs portugais¹¹⁶. »

Les Africains étaient amenés en grand nombre et parqués par les juifs car la traite négrière était devenue « une des activités économiques principales des juifs »¹¹⁷. La « peur des masses d'esclaves » est une expression qui revient souvent

¹¹⁰ Beller, p. 82.

¹¹¹ Bowser, p. 57; Magnus, p. 107.

¹¹² ¹¹² Edwin Wolf and Maxwell Whiteman, *The History of the Jews of Philadelphia*, Philadelphia, 1957, pp. 190-191; Samuel Oppenheim, "An Early Jewish Colony in Western Guiana, 1658-1666: And its Relation to the Jews of Surinam, Cayenne and Tobago," *PAJHS*, vol. 16 (1907), p. 98: il semble que la dates exactes de l'installation soient discutées. In *EAJA*, p. 154, Bloom cite des passages des archives de la congregation juive portugalo-hollandaise qui montrent qu'il y avait des juifs en 1639. Cf. aussi infra la chronologie d'Hilfman. De toute façon, il est certain qu'il y avait une communauté juive au Surinam au milieu du XVII^e siècle.

D'après Seymour B. Liebman, *New World Jewry, 1493 - 1825: Requiem for the Forgotten*, New York, 1982, p. 186: « Le nom s'écrit Sarinan, Sarinhao, Serenamm, Surinamme ou Serrinao. On l'a confondu avec Essequibo, Demarary et Berbice, qui se trouve dans ce qui devint par la suite la Guinée britannique . Ces terriroires, avec la Guinée française, sont connus aussi sous le nom de « Wilde Kust ». [...] Le mot « Surinam » vient du nom des habitants indiens originaux, qui appelait leur pays Surina. »

¹¹³ Lears, pp. 21-22.

¹¹⁴ Arkin, *AJEH*, p. 97.

¹¹⁵ John Gabriel Stedman, *Narrative of an Expedition Against the Revolted Negroes of Surinam*, Londres, 1796; réimp. 1971, Amherst (Massachusetts), p. vii.

¹¹⁶ Liebman, *New World Jewry*, p. 188.

¹¹⁷ Raphael, p. 24.

dans les documents officiels¹¹⁸. La proportion de Blancs dans le pays n'a jamais dépassé 7% et à la fin du XVIII^e siècle, dans les plantations suburbaines, il y avait un Blanc pour soixante-cinq Noirs, malgré les ordres répétés des autorités qui exigeaient qu'il y ait au moins un contremaître blanc pour vingt-cinq esclaves¹¹⁹. Parfois la moitié de la population blanche était juive¹²⁰.

Les juifs jouissaient de nombreux privilèges, surtout à l'époque de la domination anglaise¹²¹ et lorsque les Hollandais prirent la colonie en 1667, ils promirent aux juifs la liberté de culte et les juifs « eurent même l'audace de demander la permission de faire travailler leurs esclaves le dimanche », jour chômé pour tous¹²². Cette exigence montre bien l'assurance des juifs et le pouvoir dont ils jouissaient.

Les juifs continuèrent à prospérer et en 1694, il y avait près de cent familles juives, soit cinq cent soixante-dix personnes, qui avaient plus de quarante propriétés et neuf mille esclaves¹²³. Ils offraient des Noirs comme cadeau, ainsi en 1719, « le gouverneur Coutier reçut deux vaches et cinquante vasques de sucre. Le commandant

¹¹⁸ Dans les années 1770, la menace de ces révoltes, réelles ou imaginaires, provoquaient sur le marché des changes d'Amsterdam des fluctuations qui restreignaient le crédit des planteurs surinamais, les poussant parfois à la faillite. Cf. *MCAJI*, p. 161; Stedman, p. ix.

¹¹⁹ Laura Foner et Eugene D. Genovese, éd., *Slavery in the New World A Reader in Comparative History*, Englewood Cliffs (New Jersey), 1969, p. 182; Joseph Lebowich, "Jews in Surinam," *PAJHS*, vol. 12 (1904), p. 169: En 1792, Paramaribo comptait 1.000 juifs, 1.000 Blancs et 8.000 esclaves; les plantations comptait 1.200 juifs et Blancs et 35.000 esclaves; la population totaled u Surinam, 3.200 Blancs (sans doute la moitié étaient juifs) et 43.000 esclaves.

¹²⁰ Foner et Genovese, p. 180; Arkin, *AJEH*, p. 97.

¹²¹ Albert M. Hyamson, *A History of the Jew in England*, Londres, 1908, pp. 201-202:

« Dès 1665, ils avaient leur propre tribunal civil de première instance et il était interdit à leurs créanciers de les poursuivre les jours de fête [juive]/ une proclamation du gouvernement précisait qu'à son arrivée dans la colonie « tout membre de la nation hébraïque [...] devait jouir des mêmes droits et privilèges que les autres habitants et citoyens de la colonie, et devait être considéré comme un Anglais de naissance ». Ils ne pouvaient pas être obligés de remplir des offices publics, leurs personnes et leurs biens étaient placés sous la protection spéciale du gouvernement; ils avaient le droit de pratiquer leur religion sans le moindre obstacle et on leur attribuait des terrains pour construire des synagogues, des écoles ou des cimetières. tous ces avantages leur étaient conférés « parce que nous avons constaté que la nation hébraïque était utile et bénéfique à la colonie. »

As early as 1665 they were allowed a court of justice of first instance for civil cases, and they were exempted from prosecution by their creditors on the high festivals. It was specifically stated in a Government proclamation that immediately on reaching the colony "every person belonging to the Hebrew nation ... shall possess and enjoy every liberty and privilege possessed by, and granted to, the citizens and inhabitants of the colony, and shall be considered as English-born." It was decreed that they should not be compelled to serve in any public office; their persons and their property were placed under the special protection of the Government; they were permitted to practice their religion without hindrance, and land was assigned to them for the erection of synagogues and schools, and for use as a cemetery. All these advantages were granted, "whereas we have found that the Hebrew nation [have] proved themselves useful and beneficial to the colony."

Oppenheim, "Guiana," pp. 108-109; d'après B. Felsenthal et Richard Gottheil, "Chronological Sketch of the History of the Jews in Surinam," *PAJHS*, vol. 4 (1896), p. 8., « Les juifs occupaient une position honorable et étaient les principaux propriétaires de la colonie. » Cf. Wiernik, p. 44 et Lucien Wolf, "American Elements in the Re-Settlement," p. 95.

¹²² *EAJA*, pp. 155-56; Wiernik, p. 45; Cyrus Adler, "A Traveler in Surinam," *PAJHS*, vol. 3 (1895), p. 153, qui cite Stedman, p. 378: « Ils ont dans la colonie des droits particuliers et des privilèges, qui ont été établis par le roi [d'Angleterre] Charles II, à une époque où la colonie du Surinam était anglaise ; à ma connaissance, les juifs n'ont jamais eu de tels privilèges dans aucune autre région du monde. »

¹²³ Wiernik, p. 47; *EJ*, vol. 15, p. 530.

Raineval reçut dix vasques de sucre et vingt-quatre esclaves, le commandant de Vries vingt-quatre esclaves...¹²⁴ »

En 1730, le Surinam était au faîte de sa richesse avec quatre cents plantations où travaillaient quatre-vingt mille esclaves africains¹²⁵. En 1791, il y avait huit cent trente-quatre juifs portugais et quatre cent soixante-dix-sept juifs allemands, plus « cent juifs mulâtres », produit non-désiré du viol des Africaines par les esclavagistes juifs, qui constituaient un tiers de la population blanche de la colonie¹²⁶. Lorsque les autorités voulurent que les esclaves chôment le dimanche, les juifs protestèrent, qualifiant la décision de « mesure invalidante »¹²⁷. Les Noirs étaient si indispensables au développement de la communauté juive que « le déclin économique de la communauté [juive] est une conséquence de l'abolition de la traite des esclaves en 1819 et de l'affranchissement des esclaves en 1863 »¹²⁸.

¹²⁴ On trouve des preuves de la fortune des juifs dans *EAJA*, p. 155, où Bloom dit que dix juifs ont quitté la Jamaïque en 1675 avec trois cent vingt-deux esclaves. Cf. aussi *MCAJ1*, p. 159. En 1695, on note aussi que le gouverneur du Surinam a demandé des fonds pour construire un hôpital à Paramaribo ; les juifs souscripteurs sont énumérés par J. S. Roos, "Additional Notes on the History of the Jews in Surinam," *PAJHS*, vol. 13 (1905), pp. 130-32. Ces dons sont faits en sucre et varient entre vingt-cinq et mille quatre cents livres. La liste ci-dessous est celle des donateurs juifs, qui peuvent donc être considérés comme des planteurs ou des courtiers, c'est-à-dire les exploiters directs du travail des Africains. Les noms précédés d'un astérisque figurent sur d'autres listes et dans des documents qui concernent les juifs propriétaires d'esclaves:

Daniel Messiah	David Juden	Ishack Israel Ardinez
Joseph Coronel	Daniel Nunez Henriquez	*Ishack Israel Moreno
Jacob Rodriguez de Prado, Jr.	Debora de Souza Montesinos	Ishack Israel Lorencillo
Abraham Nunez Henriquez	*Ester de Avilar	Moseh C. Nassy
Abraham Pereyra	Gabriel de Maros	Moseh Henriquez
Abraham de Pina	Jacob Rodriguez de Prado	Moseh da Costa
Abraham Crespo	*Jacob de Caseres Bravo	Moseh Mendez
*Abraham Arias	Jacob de Meza	Jacob Nunez Henriquez
Abraham Israel Pizarro	Jacob Rodriguez Monsanto	Moseh Rodriguez de Prado
Abraham Pinto de Affonseca	Jacob Coronel Chacaon	*Moseh Bueno de Mesquita
Samuel Cohen Nassy	Jacob Coronel Brandon	Michael Lopez Arias
Abraham Nunez de Castro	*Jacob y Jedidda Costa	Ribca de Aharon da Costa
*Abraham Isidro	Jacob Cohen Nassy	Sara de Joseph C. Nassy
Abraham Henriquez de Barrios	Jacob Abenacar	Sara de David de Fonseca
Alexander Car Moseh	Jeosuah Serfati Pina	Sara de Abraham da Costa
Aharon Pereira	Joseph de Britto	Sara da Silva
*David Mendes Meza	Joseph Peregrino	Sabatay de Zamora
David Lopez Henriquez	Ishack de Brito	Selomoh Gabay Sid
*David de Meza	Ishack de David Pereyra	Selemoh Rodriguez
David Carrillo	Ishack de Pina	*Samuel de la Parra
David de Moseh C. Nassy	Ishack Israel de Payva	Samuel y Jeosuah Drago
David de Moseh Montesinos	Ishack Lopez Mirandela	Vve d'Isaac Israel Pereira

¹²⁵ *EAJA*, p. 157.

¹²⁶ Hilfman, p. 12; Klein, p. 133.

¹²⁷ *MCAJ1*, p. 154.

¹²⁸ *EJ*, vol. 15, p. 531; Cf. aussi Mein, p. 134: « En 1817, le Surinam avait perdu environ 25.000 esclaves ; il n'y en avait plus que 50.000, auxquels s'ajoutaient 3.000 affranchis noirs et seulement 2.000 Blancs. »

Les plantations juives

En mai 1668, l'inventaire de quinze plantations appartenant à dix-huit juifs portugais recense quatre cent quatorze Noirs africains réduits en esclavage¹²⁹. Gottheil dresse la liste des plantations « qui appartenaient vraisemblablement à des juifs [...] ce qui montre que les juifs, même là, vivaient regroupés »¹³⁰. Bien évidemment, il fallait des milliers d'esclaves africains pour rendre ces plantations productives.

Plantations du fleuve Surinam et superficie en hectares

Vve de Jo. Co. Nassi (Porto Bello)	325	Héritiers de Mess. Penco (Wayapinnica)	250
Sa. Meza	400	Vve d'Ab. M. Maeza (Bersaba)	80
Ishak de David Meza (Venetia)	400	Héritiers de B H Granada (Pornibo)	
Solomon Meza (d'Otan)	400	Héritiers de Jos. Arias (Guillgall?)	160
I. Gr. de Fonseca (Carmel)		Bene H Granada (Nahamoe)	150
Abraham Cohen Nassi (Kayam)		Jos. Coh. Nassi (la Confianza)	150
David Cohen Nassi (bon Esperansca)		B. H Granada (Zaut Punt)	600
Abraham de Brito (Guerahr)		Moïse Naar (Sarga)	
Moïsz Nunez Henriquez (Hebron)		Is. de David d'Meza (Boavista)	
David de la Pera (Abocha Ranza)		Héritiers de Granada (By Zaut Punt)	400
David idem (Warjamoe)		M de Britto (Vrapanica ?)	40
Ab. Mementon (Byanerahr)	250	Vve de Coc. Nassi (de Sonusco)	350
Ab. H de Barios (Moria)		Is. de Britto (de Goede Fortuyn)	400
Ab. de Pinto (Cadix)	150	Ab. Dovalle (?)	80
Ab. Bueno: bibax		Is. Henriq (Jusego)	45
Vve de Sam. de la Para (Anca doel)		Ab. Pinto	80
Héritiers de Sam. Co. Nassi (Inveija)		Is. Carilho (Roode Bank)	700
Ab. Nun. Henriq.		Ab. & Is. Pinto (Stretta Nova)	750
Jac. Gabai Craso (Jeprens)		Ard' Ab. da Costa (Aboa. Pas)	400
Neph. Messias (Porfio)		Héritiers/Barza/da Costa (Cabo Verde)	
Is. Careleo (Lucha d'Jacob)	900	Jos. Gabay Faro (Gooscen)	600
Vve de Sam. de la Para (Anca)	400	Iaq de Prado (la Recuperada)	120
Jac. Gab. de Crasto		Pardo Gen Carthago (Rake Rak)	160
Héritiers de Moïse Cotinhio (Retro)		Mos. Isidro (de Goe de Buurt)	
Héritiers de Meza (Quamabo)		Vve d'Ab. de Pina (Beherseba)	
Sam. d'Avilar (la Diligenza)	700	Sam. Uz. d'Avilar (de 3 400)	

¹²⁹ EAJA, p. 155; Friedman, "Sugar," p. 308, Friedman cite Deerr, vol. 1, p. 210; Sombart, *The Jews and Modern Capitalism*, p. 36; EJ, vol. 15, p. 530.

¹³⁰ Gottheil, "Contributions to the History of the Jews in Surinam," pp. 130-133.

		gelroeders)	
Joode Savane		1. Vve.de Jac. d'Avila	480
Jac. H de Barios	325	2. Esth. Lorenzo	80
Iz. Uz. de Avilas	325	3. Beni H Moron (Ydyn Curacau)	
Jac. H de Barios (en friche)		4. Iac. de Pina (Haran)	50
Vve de Gab. Baeza (Mahanaem)		5. Iac. Coh. Nassi (Petak Enaim)	50
David d'Iz. Messias (Floreda)		6. Dav. Uz. d'Avilar (Parmilk?)	50
Ab. Fonseca Meza (Abroea)		7. Héritiers de Sol. Ies. Levi	120
Mord. M. Quiro (Klyn Amst.)	45	Héritiers d'Ab Arias (Gelderland)	
Mos. C. Baeza (Suocht)	80		

Plantations de la crique de Caswinika

E.R.R. de Prado (Waico rebo) 930 ha
 Prado (Prado?) 120 ha
 G.Jacobs(?)

Plantations de la crique de Para

Samuel Nassy

Plantations de la rive droite du fleuve Surinam

S. Nassy	Rafael Aboafe.
S. Nassy	Iosoe en Jacob Nassy
Simson	Mose I. de Pona
M. Nassy	Parera(7)
Montesinus	Mesa
Isaque Pereira	Josef Nassy
Nunes	Solis.

Plantations de la rive gauche du fleuve Surinam

De Fonseca Ioods Dorp en Sinagoge	Serfatyn Abram de Pina
David (?) Nassy	Nunes da Costa Jacques da Costa
De Pina Elias Ely	Parada (?) Barug de Costa
Aronde Silva	

Plantation du fleuve Cottica

Saare Brit (ou Sha'are Berit)

D'après H. Bloom, auteur juif, « le commerce des esclaves était l'une des principales activités des juifs dans cette colonie comme dans toutes les autres. » Voici

une liste des juifs qui ont acheté des esclaves à la Compagnie hollandaise des Indes occidentales au Surinam le 21, le 22 et le 23 février 1707¹³¹ :

Juif	Homme	Femme	Enfant	Florins
Abraham Anas	6	3		2.250
Jacob Cardoso	2	1		750
Salomon la Para	4	2		1.500
Jacob Henriques de Barrios	2	1		750
Isaak da Costa	4	2		1.500
Joseph Costelho	2	1		750
Jacob Barugh Carvalho	2	1		750
David Gradis d'Afonseca	2	2		840
Moses Henriquez Cothino	1	1		500
Elias Chayne	3	1		965
David Mendes Mesa	1	1		505
David Simon Levi	1	1		425
Juda Abrahamse	3	1		800
Wed. van Moses bosno bias	1	1		455
Isaack Carrera Brandon	2	2		975
David d'Isaak Messiah/ d'Afonseca et cie	1	1	2	1.155
Jacob bunes	1	1		610
Jacob de Casseres Bravo	1	1		600
Jacob da Costa	4	2	2	2.020
de Weed. Esther d'Avilaar	1	1		455
Moses Nunes	1	1		505
Moses bueno de Musquito	4	3		1.430
Abraham da Costa	1	1		420
Samuel d'Avilaar	2	2		1.250
Isaack Labadie	5	1		1.685
Jacob d'Avilaar	4	2		755
David Marcado	3	1		835
Abraham Isidro	2			500
Isaak da Costa	1	1		425
Jacob Benjamin Abenakar	2			665
David de Mesa			1	210
Henricus de Barrios			1	170
Isaak de Jacob de Mesa			2	540
Rica da Costa			2	520
Abraham de Lima			2	510
Erasmus Marcus*			4	935
Abraham Arias			2	250
Abraham, Rachel Cohen	6		2	2.000
Total**	74	41	21	32.160

¹³¹ EAJA, pp. 159-160. En mars 1707, il y eut d'autres ventes où les juifs achetèrent des esclaves pour un montant total de 10.400 florins, soit plus du quart du produit total des ventes (38.605 florins).

**sic; les totaux exacts sont : 75 hommes, 39 femmes et 20 enfants. Nous donnons les chiffres de la liste tels quels.

Les juifs achetaient évidemment beaucoup sur les marchés d'esclaves africains et en 1755, la synagogue elle-même acheta une maison et quatorze esclaves à un autre juif, A. Perera. On a les actes d'achat par la synagogue d'une plantation nommée « Nahamu » avec cent douze esclaves. Isahak de Joseph Cohen Nassy, d'une riche famille juive, acheta le domaine de « Tulpenburg » avec soixante-douze Africains dont beaucoup moururent en 1772, ce qui provoqua une crise financière dans ses affaires¹³².

Des milliers d'esclaves africains travaillaient pour les planteurs juifs dans des conditions inhumaines et très cruelles¹³³. La liste ci-dessous est constituée de noms que l'on rencontre sur les cartes des colonies du Surinam entre 1750 et 1780¹³⁴ :

Aboafe, (=Aboab), Rafael	David,(?)	Nassi, Abraham Cohen
Arias, Abraham	Dovalle,(?), Abraham	Nassi, Coc (?)
Arias, Joseph	Ely, Elias	Nassi, David Cohen
Aron	Faro, Joseph Gabay	Nassi, Isaac Cohen
Avilar, Izak d'	Fonseca, de	Nassi, Jacob
Avilar, Jacob Uziel d'	Fonseca, I. Gr. de	Nassi, Joseph Cohen
Avilar, Samuel de	Granada, Henriquez	Nassi, Joseph
Avilar, Samuel Uziel de	Henriques, Abr. Nunez	Nassi, Samuel
Avilas, (Avilar?) David Uziel d.	Henriques, Is[aac]	Nunes
Baeza	Henriques, Moses Nunez	Para, Samuel de la
Baeza, Gabbai	Isidro, Moses	Parada(?)
Baeza, Moses C.	Levi, Solomon les	Parera,(=Pereira?)
Barios, Abraham Henriquez de	Lorenzo, Esther	Penco, Messias
Barios, Jacob Henriquez de	Mementon, Abraham	Pera,(=Para?) David de la
Brito, (ou Britto), Abraham de	Messias, David de Izhaç	Pereira, Isaque
Brito, Isak de	Messias, Naphtali	Pina, de
Brito, Moses de	Mesa (=Meza)	Pina, Abraham de
Bueno, Abraham	Meza	Pina, Jacob de
Careleo, Is[aac]	Meza, Abraham Fonseca	Pinto, Abraham de
Carilho,(=Careleo?), Is[aac]	Meza, Abraham M.	Pinto, Is[aac]
Costa	Meza, Isaac de David	Pona, Mose, I. de
Costa, Abraham da	Meza, Salomon	Prado, Gent. Carthago
Costa, Barig(=Baruch) de	Meza, Samuel	Quiro, Mordechaï M.
Costa, Jaques da	Montesinus	Serfatyn
Costa, Nunes de	Moron, H(enriquez?)	Silva, de
Cotinhio, Moses	Naar, Moses	Simson

¹³² EAJA, pp. 162-63; MCAJ1, 159; R. Bijlsma, "David de Is. C. Nassy, Author of the *Essai Historique sur Surinam*," in Robert Cohen, *The Jewish Nation in Surinam*, p. 66.

¹³³ Foner et Genovese, p. 182: « Ceux qui vivaient dans les pires conditions, au Surinam, étaient les esclaves qui cultivaient la canne à sucre (et c'était la majorité)... »

¹³⁴ Gottheil, "Contributions to the History of the Jews in Surinam," pp. 133-134.

Crasto, Jacob Gabai	Nasst (Nassy)	Solis
---------------------	---------------	-------

Les juifs tuent les Noirs du Surinam¹³⁵

« De temps en temps, les esclaves nègres se révoltaient et s'enfuyaient dans la forêt d'où ils fondaient sur leurs maîtres. Pendant près d'un siècle, « la savane des juifs » a subi ces déprédations et les planteurs juifs devaient se défendre eux-mêmes¹³⁶. »

Entre 1690 et 1772, les Noirs du Surinam se sont révoltés contre les esclavagistes juifs¹³⁷. Les esclaves marrons (= échappés) vivaient en groupes dans les coins les plus inaccessibles de la forêt, « et étaient les ennemis les plus implacables et les plus cruels des colons »¹³⁸. Vers le début du XVIII^e siècle, environ six mille esclaves avaient fui vers l'intérieur de la colonie et leur résistance était si forte que les Hollandais ne purent la briser. Il y avait trois grandes bandes, les Djukas, les Saramaacanés et les Matuaris¹³⁹. Jacob R. Marcus décrit leurs conditions de vie :

« Les Blancs avaient l'impression d'être persécutés par leurs propres esclaves ! En conséquence, il y avait un cercle vicieux : le danger dans lequel vivaient les Blancs les incitait à mener une répression négrophobe cruelle et inhumaine, à laquelle les Noirs répondaient en tuant leurs oppresseurs blancs et en s'enfuyant dans la forêt vierge. Les esclaves fugitifs, en général, rejoignaient les Nègres marrons qui s'étaient réfugiés là à l'époque de l'occupation anglaise, dans les années 1650. Les Noirs vindicatifs vivaient dans des villages et des forteresses de la forêt d'où ils menaient une guerre sans relâche contre leurs anciens maîtres. La vie de plantation était donc pleine de risques et les planteurs juifs formaient des milices dont les capitaines ne se contentaient pas de se défendre contre les attaques des Nègres mais lançaient aussi souvent des incursions punitives dans la forêt. Le capitaine David Nassy participa ainsi, en tant que garde-frontière, à plus

¹³⁵ Simon Wolf, *The American Jew as Patriot, Soldier and Citizen*, Philadelphia, 1895, pp. 462-473; Korn, *Jews of New Orleans*, pp. 1-4; *EJ*, vol. 15, pp. 529-531; *EHJ*, pp. 273-274; *MCAJI*, p. 157.

¹³⁶ Lears, p. 22.

¹³⁷ *EAJA*, p. 163. Bloom dit « ce sont surtout ceux qui avaient un maître juif qui se rebellaient, bien qu'il n'explique pas pourquoi. Cf. le chapitre intitulé « La façon de traiter les esclaves noirs et la torture ».

¹³⁸ Francis Drake a rendu visite à Panama à une société de Noirs qui avaient échappé à leurs ravisseurs et l'a décrite ; Sean O'Callaghan le cite dans *Damaged Baggage*, pp. 30-31: « Dans cette ville, nous avons vu qu'ils vivaient fort civilement et proprement, car dès que nous nous sommes présentés, ils se sont lavés dans la rivière et ont changé leur appareil qui était très délicat et leur allait très bien (comme celui que portent les femmes), un peu à la manière espagnole, mais tout cela peu coûteux... Les marrons échappés qui étaient repris étaient traités avec la plus grande sévérité. » Le capitaine Stedman (p. 368) raconte, lui aussi : « La propreté de la nation nègre est particulièrement remarquable, car ils se baignent au moins trois fois par jour. »

¹³⁹ Klein, pp. 133-134.

de trente expéditions contre les desperados noirs, bien organisés. Les Indiens dont Nassy parlait la langue, servaient d'éclaireurs¹⁴⁰. »

En 1690, au cours d'une incursion de marrons, un riche planteur juif nommé M. Machado fut exécuté par les combattants de la liberté et devant la menace d'une insurrection générale, les juifs montèrent une milice pour attaquer les villages noirs et recapturer « la bande de Nègres maraudeurs ». Les juifs participaient à l'écrasement des révoltes et, entre 1690 et 1722, c'était eux qui commandaient. De fait, dit Cecil Roth, « les révoltes étaient dirigées surtout contre eux, car ils étaient les plus grands propriétaires d'esclaves de la région »¹⁴¹. Voici une liste non-exhaustive des meneurs juifs :

David Nassy	Moïse Naar
Capitaine Forgeoud	Gabriel de La Fatte
Capitaine Jacob D'Avilar	Isaac Nassy
Manuel Pereira	J. G. Wichers
Isaac Arias	Sir Chas. Green
Abraham Do Brito	Abraham De Veer
Capitaine Isaac Carvalho	

En 1730, un bataillon de la milice juive, fort de quatorze volontaires et de trente-six esclaves, fit une tentative désespérée pour punir les *guerilleros* noirs. Ils ravagèrent les villages noirs mais « leurs actions n'intimidèrent pas du tout les hordes de hors-la-loi qui vivaient de pillage et de rébellion. Au contraire, cela ne fit qu'attiser leur colère. »

David Nassy, neveu du plus grand trafiquant d'esclaves du Surinam, s'engagea dans la milice « des citoyens juifs » du capitaine Boeye, forte de cinq cents hommes, qui promirent la liberté à leurs esclaves s'ils participaient à une attaque contre les Noirs. Leur unique fonction était de tuer tous les Noirs qu'ils ne pourraient réduire à nouveau en esclavage. Les Africains menés par Corydon avaient lancé des attaques contre les plantations juives qui avaient excité les juifs.

Le plus grand chef rebelle noir s'appelle Baron ; il avait été l'esclave d'un Suédois qui avait promis de l'affranchir, mais le maître n'avait pas tenu parole et l'avait vendu à un juif. « Baron refusait obstinément de travailler, et en punition il avait été fouetté en public attaché à un poteau. Le Nègre avait été si exaspéré par ce traitement qu'il avait juré de se venger de tous les Européens sans exception...¹⁴² »

Au cours d'une attaque, Nassy « s'était préparé à se battre contre les Créoles qui, à cause de leur intelligence plus vive et de leur instruction (parce qu'ils avaient été plus longtemps en contact avec les Européens) étaient les ennemis les plus dangereux [...] [Nassy] mit le feu à leur huttes, arracha les cultures du sol, tua beaucoup d'hommes sur le champ et fit prisonniers environ quarante esclaves qu'il emmena »¹⁴³. Le capitaine Moïse Naar, au cours de sa dix-septième attaque contre les Africains combattants pour la liberté, « brûla jusqu'au sol un village nègre tout entier [et] fit quelques prisonniers ». Naar et Gabriel de La Fatte reçurent en récompense des coupes en argent « pour les remercier de leur zèle à écraser une révolte des

¹⁴⁰ MCAJI, p. 160.

¹⁴¹ Roth, *Marranos*, p. 292.

¹⁴² Stedman, p. 50.

¹⁴³ Wolf, p. 466.

Nègres de la colonie¹⁴⁴ », mais les coupes en argent ne leur suffirent pas et en plus, ils tranchèrent les mains des Noirs qui servirent ensuite de trophée aux juifs¹⁴⁵.

Le traitement des esclaves noirs et la torture

« On a le droit de traiter durement un esclave. Mais malgré cette permission donnée par la loi, la sagesse et la sainteté incite les hommes à se conduire avec considération et, en se conduisant en justes, à ne pas rendre le joug de l'esclavage trop lourd et à ne pas susciter la colère de leurs esclaves [...] On ne doit pas insulter un esclave en paroles ou en actions, car l'esclave est contraint au service mais pas à l'humiliation. On ne devrait pas donner libre cours à sa colère et à ses cris et on ne devrait lui parler qu'avec douceur¹⁴⁶. »

Les conditions pénibles et cruelles dans lesquelles vivaient les esclaves noirs et les tortures indicibles utilisées par les Européens à la moindre faute provoquaient des révoltes désespérées chez les Africains¹⁴⁷. Le capitaine John Gabriel Stedman, explorateur anglais, a aidé les colons dans leur guerre contre les marrons et laissé un récit de ses expéditions¹⁴⁸.

Il raconte que les esclaves noirs, au Surinam, vivaient pratiquement nus et n'étaient nourris que de patates douces et de bananes. Les femmes esclaves « devaient subir les étreintes de leur maître adultère et licencieux, ou bien assister au démembrement de leur mari s'il essayait de les défendre ». Ils se suicidaient ou s'enfuyaient beaucoup et ceux qui restaient « devenaient tristes et amorphes, dépérissaient lentement de maladie [...], ce qui était un triste spectacle. Ils avaient souvent des ténias « qui pouvaient atteindre une longueur de deux mètres », ou bien la lèpre qui couvre le corps tout entiers de plaies et d'ulcères ; « l'haleine pue, les cheveux tombent, les doigts pourrissent et tombent phalange par phalange. [L]e malheureux peut traîner ainsi pendant des années [...] à l'écart de tous, condamné à l'exil perpétuel dans quelque coin reculé des plantations. »

Les tortures étaient effrayantes : verges, mutilations, pendaison, écartèlement, noyade, faim, cassage des dents, exposition aux moustiques et autres insectes jusqu'à ce que mort s'ensuive, bûcher à vif¹⁴⁹. Ce sadisme n'avait pour but que le plaisir du maître caucasien : « couper le nez ou les oreilles est un jeu banal, provoqué par une simple irritation du maître. » Quand un maître mourait « la majeure partie de ses esclaves étaient décapités et enterrés avec lui »¹⁵⁰. Une fois, une maîtresse juive tua une femme noire « en la transperçant d'un tisonnier chauffé à blanc »¹⁵¹.

Les esclaves noirs préféraient souvent se suicider et parfois, ils rejetaient la tête en arrière et avalant leur langue, mouraient étouffés sous les yeux de leurs maîtres.

¹⁴⁴ Wolf, pp. 468-469.

¹⁴⁵ Wolf, p. 465; Stedman, p. 87.

¹⁴⁶ Le philosophe juif Maïmonide est cité par George Horowitz, *The Spirit of Jewish Law*, New York, 1963, pp. 137-138. Cf. aussi Abrahams, pp. 97 et 101, et Philip Birnbaum, *A Book of Jewish Concepts*, New York, 1975, pp. 452-453.

¹⁴⁷ Stedman, p. vii.

¹⁴⁸ Le récit de Stedman rapporte en détail les relations entre les colons européens et leurs esclaves noirs.

¹⁴⁹ Stedman, p. vii.

¹⁵⁰ Stedman, p. 369.

¹⁵¹ *MCAJI*, pp. 160-161.

Cette pratique était si courante que les Caucasiens essayaient de l'empêcher « en portant un tison à la bouche de l'esclave ». Alors

« certains mangeaient de la terre, ce qui empêchait l'estomac de fonctionner ; ils mouraient ainsi sans douleur immédiate mais traînaient parfois un an dans un état de faiblesse pitoyable. Les lois prévoyaient de lourdes peines contre les mangeurs de terre, mais elles étaient inappliquées car cet acte de désespoir était difficile à détecter¹⁵². »

Finalement, Stedman conclut que « ces pratiques inhumaines menaient parfois cette malheureuse race d'hommes à un tel désespoir que pour cesser de vivre et être soulagés d'une servitude pire que la servitude en Égypte, certains se jetaient dans les chaudrons de sucre bouillant, ce qui privait le maître en même temps de son produit et de son serviteur »¹⁵³

Les juifs participaient à tout cela et parfois même ils ouvraient la voie. Stedman rapporte une scène étonnante dont il a été le témoin : un Noir est « écartelé vivant, sans *coup de grâce** », c'est une exécution lente, dirigée par un juif nommé De Vries. On allongea le Noir sur une croix de bois, on lui écarta les jambes et les bras et on les attacha avec des cordes. Le bourreau, esclave lui-même, lui trancha la main gauche,

« puis il prit une lourde barre de fer à l'aide laquelle il lui porta des coups qui lui réduisirent les os en bouillie jusqu'à ce que la moelle, le sang et des éclats volent tout autour dans le champ ; le prisonnier n'émit pas un son, ni gémissement ni soupir. Puis on défit les cordes et je me réjouissais à l'idée qu'il était mort mais au moment où les juges allaient partir, il se laissa tomber de la croix dans l'herbe et se mit à les maudire tous, les traitant de racailles barbares ; ramenant sur lui sa main droite avec ses dents, il appuya sa tête sur la poutre et demanda aux gens qui étaient là qu'on lui donne une pipe avec du tabac, au lieu de quoi on le bourra de coups de pieds et on le couvrit de crachats; jusqu'à ce que moi et quelques marins américains jugèrent bon de s'y opposer. Ensuite, il supplia qu'on lui tranche la tête, mais ses prières restèrent sans effet. A la fin, ne voyant pas d'issue à toutes ses misères, il déclara que, « bien qu'il eût mérité la mort, il ne s'était pas attendu à souffrir tant de morts: mais, (ajouta-t-il) vous, les chrétiens, vous avez finalement raté votre but, parce que maintenant tout m'est égal, même si je reste dans cet état encore un mois. » Après quoi, il se lança dans deux chants improvisés (chantés d'une voix claire) dans lesquels il disait adieu à ses amis encore en vie, et pour avertir ses relations déjà décédées qu'il allait les rejoindre dans très peu de temps et jouir de leur compagnie pour toujours dans un lieu meilleur. Ceci étant fait, il entra en conversation avec certains messieurs au sujet de son procès, en en rappelant tous les détails avec une étonnante tranquillité. — « Mais, » fit-il tout d'un coup, « au soleil il doit être huit heures; et si par de plus longs discours je vous faisais passer l'heure de votre petit déjeuner, j'en serais désolé. » Ensuite, avisant un juif dont le nom était De Vries, « A propos, Monsieur, ne voudriez-vous pas me payer les dix shillings que vous me devez ? » — « Pour quoi faire ? » — « pour acheter de la viande et à boire, pardi. Ne

¹⁵² Stedman, p. 368.

¹⁵³ Stedman, pp. 370-372.

* En français dans la texte.

voyez-vous pas qu'il faut me maintenir en vie ?" Et en voyant le juif le regarder l'air hagard, cette pauvre ruine éclata d'un rire sonore et massif. Ensuite, observant le soldat qui montait la garde près de lui [47] qui grignotait un bout de pain sec, il lui demanda: "Comment il se fait que lui, un blanc, n'a pas de viande à manger avec son pain ? » — « Parce que je ne suis pas tellement riche », répondit le soldat. « Alors je vais vous faire un cadeau, Monsieur, dit le nègre; "Commencez par prendre ma main qui a été tranchée net; ensuite, continuez par dévorer mon corps, jusqu'à ce que vous soyez rassasié; comme ça, vous aurez à la fois la pain et la viande, comme cela vous convient. » Cette saillie fut suivie d'un second éclat de rire. Et il a continué comme ça, jusqu'à ce que je m'en aille, environ trois heures après cette horrible exécution. »

On est surpris que la nature humaine endure tant de torture, ce qui ne s'explique sans doute que par un état d'esprit où la rage, le mépris, l'orgueil et la fierté de braver les bourreaux se mêlent à la certitude de leur échapper bientôt¹⁵⁴.

« A Demerary, en octobre 1789 encore, trente-deux malheureux furent exécutés en trois jours, et seize d'entre eux ont subi ce qui vient d'être décrit, avec la même fortitude et sans la moindre plainte¹⁵⁵.

Cette bestialité ne les empêchaient pas de prier :

Prière juive du temps de la révolte des Noirs¹⁵⁶

Dieu, béni et puissant pour l'éternité, Ô Seigneur des armées, nous venons en suppliants devant Toi pour prier pour la paix du pays comme Tu l'as ordonné à Ton prophète.

Recherchez la paix pour la ville où je vous ai déportés; priez Yahvé en sa faveur, car de sa paix dépend la vôtre. (Jér. 29, 7)

Ô Seigneur notre Roi ! Très Haut, tout-puissant et terrible Créateur de toute chose, qui réponds en temps de trouble, aie pitié de nous. Aie pitié, sauve et délivre ceux qui vont se battre contre nos ennemis les Nègres, cruels et rebelles.

Ô Seigneur des Armées, mène les en paix et guide les jusqu'à la vie qu'ils souhaitent. Libère les de la main des méchants et des oppresseurs, de la maladie et des embûches, des voleurs de grand chemin et des spoliateurs, du mal et des bêtes sauvages, des reptiles et des serpents dans les plaines et les forêts, de toute blessure et perte, la nuit comme le jour. Comme il est écrit : « Tu ne craindras ni les terreurs de la nuit, ni la flèche qui vole de jour, ni la peste qui marche en la ténèbre, ni le fléau qui dévaste à midi » (Ps. 91, 5-6)

[suivent quelques citations approximatives de la Bible]

Enseigne-les et guide-les par le conseil et l'esprit de Ta connaissance, sois leur force et leur refuge pour vaincre et piétiner tous les Africains cruels et rebelles, nos ennemis qui complotent notre perte.

¹⁵⁴ Stedman, p. 38; R.A.J. Van Lier, "The Jewish Community in Surinam: A Historical Survey," in Robert Cohen, *The Jewish Nation*, p. 23.

¹⁵⁵ Stedman, p. 383.

¹⁵⁶ "Miscellaneous Items Relating to Jews of North America," PAJHS, vol. 27 (1920), pp. 223-24.

[...] Écoute nos prières car Tu es Celui qui entend les prières de tous. Amen.

Les ex-esclaves africains se révoltèrent violemment pendant soixante-dix ans et en 1749-1760 et 1762, ils conclurent des traités de paix qui obligeaient le gouvernement du Surinam et les juifs à respecter leurs communautés¹⁵⁷. En 1840, ils étaient plus de huit mille et le gouvernement changea de politique : au lieu de les isoler, il cherchait à les réintégrer car le manque de main d'œuvre était de plus en plus inquiétant¹⁵⁸. Les communautés de marrons continuèrent à se gouverner et à vivre en autarcie et on peut dire qu'elles constituent les plus grandes forces combattantes noires dans l'histoire du Nouveau Monde¹⁵⁹.

Essequibo (Guyane)

La Compagnie hollandaise des Indes occidentales contrôlait la Guyane mais bien que la terre y fût fertile, elle était délaissée au profit de la mise en valeur du Brésil. En 1654, quand les Portugais reprirent le Brésil, la compagnie rédigea une lettre pour inviter les juifs à s'installer sur la côte sauvage de la Guyane occidentale « dans des conditions intéressantes », dont l'esclavage¹⁶⁰.

¹⁵⁷ EAJA, p. 157; Stedman, p. viii; Wiernik, pp. 46-8, donne aussi un résumé de ces événements.

¹⁵⁸ Klein, pp. 133-134. On trouve d'autres références à ces événements dans Felsenthal et Gottheil, "Chronological Sketch of the History of the Jews in Surinam," pp. 3-5. Voici leur chronologie :

- 1691 Samuel Nassy – avec le titre de capitaine - est mentionné comme le plus riche planteur du Surinam.
- 1717 Les juifs sont sans arrêt attaqués par les Noirs du maquis.
- 1718 les Noirs du maquis détruisent la plantation de David Nassy. Ils sont punis par les juifs commandés par le capitaine Jacob D'Avilar. David Nassy se distingue sous son commandement. La poétesse juive espagnole Benvenicia Belmonte célèbre ses exploits.
- 1726 Les juifs sont à nouveau attaqués par les Noirs du maquis.
- 1738 Manuel Pereira est tué au Surinam par les Noirs du maquis. De son domaine. Isaac Arias (ex-agent de la compagnie juive), David Nassy et Abram de Brito vengent sa mort.
- 1743 David Nassy, 71 ans, remporte plus de trente échaffourées contre les Noirs du maquis à Paramaribo. Il est finalement tué et Isaac Carvalho lui succède comme capitaine.
- 1749 Soulèvement des Nègres d'Auka, vaincus par le capitaine juif Naar, qui est généreusement récompensé par le Raad.
- 1750 Un très jeune homme, Isaac Nassy, décide d'exterminer les Noirs du maquis. Il arme ses amis et ses esclaves et part. Mais il ne s'attendait pas à ce qu'ils soient si nombreux et il est tué avec deux cents de ses hommes.
- 1772 Malgré la paix conclue le 23 mai 1761 avec les Noirs du maquis, il faut demander l'aide de la métropole qui envoie cinq cents hommes pour les vaincre. En 1774, on construit des forts et on tire une ligne militaire de la Savane des juifs à la mer.

¹⁵⁹ On trouve des exemples de juifs jamaïcains qui ont vendu des armes aux marrons, Mavis C. Campbell, *The Maroons of Jamaica, 1655-1796: A History of Resistance Collaboration and Betrayal* Massachusetts, 1988, pp. 68-73.

¹⁶⁰ Samuel Oppenheim, "The First Settlement of the Jews in Newport," *PAJHS*, vol. 34 (1937), p. 5; Oppenheim, "Guiana," p. 105: « [...] on offrait toute sorte d'avantages pour attirer les candidats à l'installation ; on publiait des brochures, parfois traduites en allemand, vantant de façon parfois exagérée les merveilleuses fortunes que l'on pouvait faire en cultivant le sucre dans la colonie, et promettant des esclaves à crédit [...]. Oppenheim, "Guiana," p. 109: « On accordait aussi une franchise fiscale complète pour l'extraction de l'or, de l'argent et des pierres précieuses, pour la chasse et la pêche dans certaines forêts, certains cours d'eau et certaines montagnes ; pour le transport des esclaves depuis l'Afrique ; les colons qui recevaient des terres en pleine propriété jouissaient aussi de la citoyenneté, notamment du droit de vote pour les élections de députés aux assemblées commerciales de la colonie ; enfin, toute sorte de privilèges et d'exemptions qui s'ajoutaient à ceux dont jouissaient déjà les juifs. »

Règlement

De quelle manière et en quelle condition les Noirs seront amenés sur la Côte sauvage

1. Il sera amené autant de nègres sur la Côte qu'il sera nécessaire, on paie comptant à livraison cent cinquante florins pour un homme ou pour une femme.
2. Les enfants de huit à douze ans comptent pour moitié, au-dessous de huit ans pour un tiers et l'enfant au sein suit sa mère.
3. Remise de 10% à ceux qui paient d'avance.
4. Tous ceux qui paient comptant paient le prix indiqué. Ceux qui paient à crédit de cinq ans paient deux cent cinquante florins par homme, femme ou enfant (dans les conditions de l'article 2), ceux qui paient d'avance ont une remise de 10% par an¹⁶¹.
- 5.

L'article 14 de ce règlement précise que si le colon possède une plantation avec cinquante Africains, il est exempté d'impôts pendant douze ans ; s'il a du bétail et trente Nègres, son exemption est de neuf ans ; les domaines plus petits sont imposés à proportion. Après la période de franchise fiscale, l'impôt est de 10% des bénéfices¹⁶².

Certains de ces documents, trouvés parmi les manuscrits Egerton au British Museum, montrent que les Anglais ont accordé des privilèges aux juifs¹⁶³.

La liste de ces privilèges a été dressée en Hollande par des juifs, en 1657, et approuvée par le comité de colonisation le 12 novembre de la même année ; la liste a ensuite été modifiée¹⁶⁴.

Les documents montrent que le prix et l'approvisionnement en Noirs africains ont toujours été un problème pour les colons juifs. Le traité semble avoir été révisé à la suite de négociations « avec une délégation de juifs ». L'avenant est intitulé « Requête pour l'élargissement des conditions publiées et imprimées relatives à la colonisation de la Côte sauvage continentale » et modifie l'accord initial sur certains points, tout en assurant aux colons que les dirigeants :

« [ont l'intention] d'assurer le bon approvisionnement de la côte sauvage en marchandises et en Nègres de façon à encourager leur utilisation et leur commerce. Quand le pays sera mis en valeur et disposera de tout, ils régleront l'exportation des Nègres et des biens moyennant le paiement d'une taxe¹⁶⁵. »

¹⁶¹ Oppenheim, "Guiana," p. 178.

¹⁶² Robert Cohen, "The Egerton Manuscript," *AJHQ*, vol. 62 (mars 1973), pp. 341-343. Oppenheim, "Guiana: Supplemental Data," p. 65.

¹⁶³ Oppenheim, "Guiana," p. 118; Oppenheim, "Guiana: Supplemental Data," p. 54.

¹⁶⁴ Oppenheim, "Guiana: Supplemental Data," p. 54; La charte de privilèges est considérée comme étant une charte anglaise de 1654 pour une colonie juive au Surinam, mais certains pensent qu'il s'agit d'une charte hollandaise en faveur de David Nassy, datée du 25 janvier 1658 et concernant la colonie juive d'Essequibo, dans l'actuelle Guyana.

¹⁶⁵ Oppenheim, "Guiana: Supplemental Data," pp. 60-61.

Les premiers colons juifs de Guyane vinrent de Hollande en 1658, à bord du *Joannes*¹⁶⁶. Un navire négrier arriva et parmi les premiers colons il y avait des juifs réfugiés du Brésil, menés par David Nassy. Ils connaissaient bien la culture de la canne à sucre et la production du sucre, et ils introduisirent ces deux activités dans le pays¹⁶⁷. Samuel Oppenheim décrit leurs plans de mise en valeur :

« On décida d'armer complètement deux vaisseaux dont l'un amènerait des colons à Essequibo et l'autre irait acheter des esclaves en Afrique et les ramènerait à la nouvelle colonie ; on décida aussi que les colons ne se contenteraient pas d'acheter du bois aux Indiens mais cultiveraient aussi la canne à sucre, ce pour quoi il faudrait des Nègres¹⁶⁸. »

Le 25 janvier 1658, David Nassy conclut un contrat par lequel il s'engageait à livrer « plusieurs centaines d'esclaves » en Guyane¹⁶⁹. Philippe de Fuentes, qualifié de « planteur juif », écrivit le 29 novembre 1660 une lettre dans laquelle il décrit une nouvelle colonie sur le territoire de l'actuel Venezuela :

« Je considère que la terre est meilleure qu'au Brésil, mais pour en apprécier les qualités il faut beaucoup de nègres et aussi un gouverneur avec vingt-cinq soldats pour maintenir l'ordre public, etc. »

dans une autre lettre datée du 25 avril 1661 :

« il faut des Nègres ici [...]. Vous pouvez croire tout ce que j'ai dit dans cette lettre, c'est la vérité sans exagération ni fard¹⁷⁰. »

Paulo Jacomo Pinto (sans doute le même qu'Abraham ou David Pinto) devint l'agent des juifs en Hollande, comme il l'était auparavant au Brésil ; il faisait toutes les démarches préalables à leur émigration et leur fournissait des esclaves lorsque c'était nécessaire. Les Pinto étaient de riches financiers hollandais et s'occupaient activement des juifs de Rotterdam et d'Amsterdam¹⁷¹.

Samuel Oppenheim, pour la Société historique juive américaine (*American Jewish Historical Society*), a publié des documents qui concernent la fourniture d'esclaves aux juifs. Nous les reproduisons ici tels quels parce qu'ils renseignent sur la nature des colonies et des juifs eux-mêmes. Il s'agit essentiellement de correspondance liée à des négociations entre les juifs et les autorités hollandaises :

« Lundi 26 novembre 1657. Nous sommes parvenus à un accord avec les délégués de la nation hébraïque pour la fourniture d'esclaves sur la Côte sauvage, dans le cadre du traité y afférant et conservé dans le registre des traités, qui doit être placé aussi dans ces minutes à la date du 24 janvier 1658.

¹⁶⁶ Oppenheim, "Guiana," p. 104.

¹⁶⁷ Friedman, "Sugar," p. 308, cites Deerr, vol. 1, p. 208; Oppenheim, "Guiana," p. 105.

¹⁶⁸ Oppenheim, "Guiana," pp. 102-103.

¹⁶⁹ Oppenheim, "Guiana," p. 103.

¹⁷⁰ Oppenheim, "Guiana," p. 131.

¹⁷¹ Oppenheim, "Guiana," p. 103.

« Nous connaissons les termes exacts du contrat passé avec les juifs pour le prix et la livraison des esclaves. On les trouve dans les Extraits des Archives hollandaises, annexe du 24 janvier 1658¹⁷²... »

« Vendredi 25 janvier 1658. Aujourd'hui, [je me suis] occupé de prendre des ordonnances à propos des esclaves. Elles concernent les juifs avec lesquels nous avons passé un contrat et les autres Hollandais. Entre autres, contrat conclu entre le comité et David Nassy ainsi qu'un autre, réclamé par lui, portant sur la sécurité du D^r Paulo Jacomo Pinto, comme on peut le voir dans le registre des ordonnances concernant les esclaves¹⁷³. »

« 22 mars 1658. Lu une demande de la nation hébraïque de Leghorn qui veut être autorisée à s'installer à Essequibo. Après délibération, nous avons décidé de parler avec Paulo Jacomo Pinto pour savoir quelle somme il serait prêt à payer par personne pour le transport. Il a alors décidé d'écrire pour se renseigner et de transmettre la réponse au comité dès qu'il l'aurait. Ledit Pinto demande 140 esclaves payables au comptant et 140 autres à terme¹⁷⁴. »

« Jeudi 24 février 1659. Paulo Jacomo Pinto est venu nous demander d'organiser le transport de 120 personnes de Livourne qui doivent fournir leur ravitaillement ; de plus, il demande 200 esclaves payables immédiatement et 200 à la livraison. Après délibération, on a décidé de lui proposer la livraison de 200 esclaves payables au comptant et 200 autres à terme et, s'il veut, 100 à la livraison, à son choix¹⁷⁵. »

« On voit aussi dans les registres qu'en février et en mars 1659, le comité responsable de la colonisation a été prié de mettre à la disposition des juifs des esclaves fournis par lui-même et non par Nassy¹⁷⁶. »

« Mardi 5 mars 1659. Le D^r Paulo Jacomo Pinto est arrivé avec cinq autres juifs d'Amsterdam et a demandé qu'on lui fournisse des esclaves, qu'un employé de la compagnie lui soit envoyé et qu'on arme un navire pour transporter des passagers, parmi lesquels ceux qui venaient de Livourne¹⁷⁷. »

« 31 mars 1659. Les minutes ont été préparées et le comité a été autorisé à fournir à Pinto des passeports pour les émigrés de Livourne et aussi pour les esclaves¹⁷⁸. »

« Jeudi 21 mai 1660. MM. Morthamer et van der Heyden ont été chargés de négocier avec un juif une transaction privée d'esclaves, dans les mêmes termes que celles passées à Amsterdam¹⁷⁹. »

« Jeudi 21 mai 1660. Les membres présents ont examiné la requête d'un juif nommé Latorre qui est venu de la colonie où il a laissé femme et enfants, d'y retourner avec quarante autres juifs, hommes, femmes et enfants, après avoir rendu au directeur les esclaves qu'on leur a fournis, sans qu'on les oblige à en acheter d'autres, et, en plus, qu'on leur remette la moitié de leur dette et que le reste soit dû ici, ledit Pinto acceptant de se porter garant... De même, on a discuté de ce qu'il fallait faire si des juifs de

¹⁷² Oppenheim, "Guiana," p. 117.

¹⁷³ Oppenheim, "Guiana," p. 164.

¹⁷⁴ Oppenheim, "Guiana: Supplemental Data," p. 66.

¹⁷⁵ Oppenheim, "Guiana," pp. 67-68.

¹⁷⁶ Oppenheim, "Guiana," p. 115.

¹⁷⁷ Oppenheim, "Guiana," p. 166.

¹⁷⁸ Oppenheim, "Guiana," p. 166.

¹⁷⁹ Oppenheim, "Guiana," p. 172.

Livourne arrivaient à Tobago et refusaient... de prendre les esclaves de notre colonie fournis par nous d'après le contrat, pour travailler dans les champs. On a décidé que si ces individus ne voulaient pas prendre les esclaves prévus au contrat, une facture leur serait présentée par le directeur Goliath et que s'ils la refusaient, elle serait protestée comme impayée¹⁸⁰. »

« Lundi 3 mars 1663. Abraham Lévy s'est présenté et a déclaré qu'il avait reçu l'ordre d'un courtier juif d'Amsterdam... de proposer un contrat pour la fourniture de 500 esclaves tous les six mois sur la rivière Essequibo pour 100 pièces de huit* chacun, ou plus s'il y a des frais supplémentaires, le paiement se faisant ici pour un nombre et une durée à définir avec les autres plus tard, à condition qu'il y ait des vaisseaux prêts pour le transport desdits esclaves de Carthagène ou du Cap Vert, étant entendu qu'après le passage en douane, un montant de quatre ou cinq pièces de huit par tête, ou plus si le contrat le prévoit, sera versé¹⁸¹. »

« Il a été décidé de ne pas s'opposer à la traite des esclaves, mais de ne pas y engager la ville pour le moment, et de demander au comité de trouver un autre moyen d'action¹⁸². »

« Les colons susdits jouiront pour la traite des esclaves de tous les privilèges qui pourront être octroyés à l'avenir par le Conseil des Dix-Neuf. Les conditions seront les mêmes que celles accordées à la colonie d'Essequibo, par la Chambre de Zélande.¹⁸³ »

« Paulo Jacomo Pinto et Jacomo Nunes Pereira sont venus aussi, accompagnés de commissaires de Nouvelle Zélande, pour passer un contrat pour la livraison de 12 esclaves à Pomeroron et aussi pour réclamer 12 esclaves déjà dus d'après un ancien reçu¹⁸⁴. »

« Paulo Jacomo Pinto est aussi venu réclamer la livraison de 205 esclaves selon un contrat conclu au nom de gens de Livourne ou de leurs mandataires ; ils réclament la livraison d'au moins une partie puis d'autres jusqu'à la livraison complète¹⁸⁵. »

« M. Paulo Jacomo Pinto est venu montrer un contrat entre la compagnie et lui portant sur la vente d'esclaves par des colons de Livourne, dans le cadre duquel une somme considérable a été versée aux commissaires pour la Nouvelle Zélande mais les colons, par suite d'un accident de navigation, ont dérivé jusqu'à l'île de Tobago où ils sont réduits à une extrême pauvreté, et on n'a pas pu les amener à Pomeroron à cause d'une grave épidémie dans la région, il voudrait qu'on leur rende l'argent qu'ils ont déjà versé [pour les esclaves]¹⁸⁶. »

« Il y a aussi un projet de contrat avec David Nassy à propos de la fourniture par Albertus Chinne, à ses risques et périls, de 200 esclaves de Nouvelle Zélande et de leur exportation vers une destination de choix, à l'exclusion de Tobago et des colonies proches, pour un prix de 200 livres par adulte, à condition que les commissionnaires les laissent circuler librement, comme il est décrit en détail dans le projet ; après une longue

¹⁸⁰ Oppenheim, "Guiana," p. 166.

* Pièce de monnaie espagnole de huit réaux, appelé couramment « pièce de huit ».

¹⁸¹ Oppenheim, "Guiana," p. 170.

¹⁸² Oppenheim, "Guiana," p. 174.

¹⁸³ Oppenheim, "Guiana," p. 121.

¹⁸⁴ Oppenheim, "Guiana," p. 70.

¹⁸⁵ Oppenheim, "Guiana: Supplemental Data," pp. 69-70.

¹⁸⁶ Oppenheim, "Guiana: Supplemental Data," p. 69.

discussion, on a décidé que les esclaves doivent être considérés comme l'unique salut de la colonie, mais qu'en cas de révolte, ils ne sont plus que de l'argent terni ; c'est pourquoi on a repoussé la demande, ce dont M. Pinto sera averti.¹⁸⁷ »

Les circonstances dans lesquelles s'inscrit cette correspondance n'ont pas été étudiées du point de vue des Noirs américains. Les historiens parlent « des nègres » comme d'outils inanimés lorsqu'ils étudient le développement du rôle des juifs dans les colonies, de sorte qu'on n'a pas étudié convenablement la vie des Noirs en tant que possessions de ces juifs.

Les contrats d'esclaves

« Ils arrivaient avec des vaisseaux pleins de Noirs africains destinés à être vendus comme esclaves. La traite des esclaves était un monopole royal et les juifs étaient souvent choisis comme agents du Roi pour les vendre. Le roi octroya à Pedro Gomez Reinal un privilège pour l'importation des esclaves aux colonies, par une ordonnance qui permettait notamment à Gomez d'avoir sur son bateau deux Portugais chargés de la vente des Nègres et de tout ce qui serait nécessaire « avec les gens de mer »¹⁸⁸.

Les déplacements des juifs aux Antilles et en Amérique du Sud dépendaient tellement du travail des Africains que la plupart des documents concernant ces colonies qui nous sont parvenus traitent de la fourniture de main-d'œuvre servile. Les incitations aux colons potentiels comprenaient toujours la fourniture de nombreux « Nègres », et dans la plupart des cas cette franchise était déterminante. Les communautés juives de chaque vague migratoire et de chaque colonie avaient un statut politique et social différent mais avaient toutes un point commun, la demande d'esclaves africains.

Les souverains européens désignaient les sociétés chargées d'approvisionner leurs colonies en esclaves. Aux termes d'un contrat (*asiento*), une société recevait le droit de couvrir une région donnée pour une période donnée¹⁸⁹. La société qui avait passé l'*asiento* pouvait sous-traiter certaines activités à d'autres, dans lesquelles les juifs étaient très présents.

En 1698, le gouvernement espagnol octroya un *asiento* à la Compagnie portugaise de Guinée, qui désigna comme agent André Lopes, qui prit pour l'occasion le nom d'Andreas Alvares Noguera. Lopes s'occupait de traite d'esclaves entre l'Afrique et le Mexique et il fit entrer d'autres juifs dans l'affaire. Deux armateurs juifs de Londres, nommés Isaac Rodrigues et Isaac da Costa Alvarenga, envoyèrent leurs bateaux en Afrique prendre des esclaves qu'ils amenèrent à Vera Cruz. Le voyage de ces bateaux semble typique pour deux raisons, déclare Gedalia Yogev :

¹⁸⁷ Oppenheim, "Guiana: Supplemental Data," pp. 68-69.

¹⁸⁸ Liebman, *New World Jewry*, p. 170.

¹⁸⁹ On trouve plusieurs graphies pour ce mot: *asientos*, *asentistas*, *assientos*, etc.

« D'abord, le capitaine a fait des affaires pour son propre compte, en violation de son contrat et au détriment de la Compagnie. Lopes soutient que le capitaine, malgré ses obligations contractuelles, a embarqué des esclaves pour son compte, ce qui a surpeuplé le vaisseau et provoqué une mortalité élevée. Il l'accuse aussi d'avoir vendu les meilleurs esclaves dans les ports avant Vera Cruz, pour son propre compte. Lopes dit qu'il savait que ces pratiques étaient courantes et que c'est pour cela qu'il avait introduit les clauses les interdisant expressément. Ensuite, il y avait surtout des juifs dans l'affaire. C'est à cause de ce commerce privé illégal et du rôle important des juifs dans les affaires de la Compagnie que les Espagnols ne renouvelèrent pas le contrat d'*asiento* quand il expira, en 1701¹⁹⁰. »

Les juifs avaient une expérience déjà ancienne du transport des esclaves à travers l'Atlantique jusqu'à leur région de destination. Ils virent que le besoin de main-d'œuvre noire était énorme et qu'une entreprise profitable s'ouvrait à eux¹⁹¹.

La Barbade

« La richesse de la Barbade, la prodigalité de ses hommes d'affaires et la prospérité bien connue des juifs de l'île tranchaient fortement sur l'état de misère extrême des esclaves qui n'avaient pour horizon qu'un bateau, une chaîne, un pays étranger, le fouet, la douleur, le pouvoir de l'homme blanc, un sac, un champ de coton : c'est tout ce dont se souvient le grand-père¹⁹². »

L'île de la Barbade fut occupée par les Anglais en 1625 et les juifs s'y installèrent vingt ans plus tard en grand nombre, sous la pression des événements dans la région¹⁹³. On dit qu'ils comptent au nombre des premiers colons, qui ont introduit la culture de la canne à sucre¹⁹⁴. Il y avait des esclaves partout où l'on cultivait la canne à sucre et c'était les juifs qui dominaient le marché¹⁹⁵. La Barbade était aussi le siège d'une contrebande débridée. Stephen Fortune dit qu'« entre 1660 et 1668, c'est-à-dire à l'époque où la contrebande était la plus profitable et la moins combattue, les négociants juifs prirent de l'importance à la Barbade¹⁹⁶ ». Les gentils s'en inquiétèrent :

¹⁹⁰ Gedalia Yogeve, *Diamonds and Coral Anglo Dutch Jews and 18th Century Trade*, Leicester, 1978, p. 36.

¹⁹¹ Cf. le chapitre « intitulé « Les vaisseaux négriers et les juifs ».

¹⁹² Fortune, p. 109.

¹⁹³ Wilfred S. Samuel, *A Review of The Jewish Colonists in Barbados in the Year 1680*, Londres, 1936, p. 12.

¹⁹⁴ Hyamson, p. 198; Roth, *Marranos*, p. 289, pense que cela s'est passé vers 1655; Wiernik, p. 55: « La première colonie anglaise aux Antilles est celle de la Barbade où l'on pense que les juifs sont arrivés en 1628 »

¹⁹⁵ James S. Handler et Frederick W. Lange, *Plantation Slavery in Barbados*, Cambridge (Massachusetts), 1978, p. 16: « Grâce au capital et au crédit hollandais et juifs sépharades la Barbade fut la première colonie anglaise des Antilles à pratiquer la culture de la canne à sucre sur une grande échelle, et à partir de 1640 son économie est fondée sur l'agriculture de plantation et la main-d'œuvre servile. »

¹⁹⁶ Fortune, p. 103.

« En 1665, les négociants de la Barbade, qui qdmiraient plus qu'ils n'enviaient la prospérité des juifs locaux due à la collaboration avec les Hollandais, disaient ironiquement : « le gouverneur a attiré les juifs qui sont désormais très nombreux et traitent la majeure partie du commerce de l'île, au grand désespoir des marchands anglais, car leurs échanges se font surtout avec leurs coreligionnaires hollandais ; comme ils ne s'occupent que de commerce et ne défendent que les intérêts des autres juifs, ils ne seront d'aucune utilité en cas d'insurrection ou d'invasion¹⁹⁷. »

En 1670, la production de sucre et la puissance économique de la Barbade atteignirent leur apogée puis, lorsque le commerce avec l'Espagne, très lucratif, et les autres activités clandestines passèrent à la Jamaïque, les juifs suivirent le mouvement¹⁹⁸. Mais la Barbade demeurait un des grands ports d'embarcation de ce commerce. On conservait sur l'île beaucoup d'esclaves destinés au marché antillais. Le nombre d'Africains « féroces » gardés et transportés par les marchands juifs, sans rapport avec les besoins de l'île même, inquiétait les Blancs. Les juifs laissaient la police de l'île aux Gentils, dont le principal sujet d'inquiétude étaient les esclaves noirs parqués par les juifs.

En 1679, les citoyens de l'île ont décidé de mettre des limites au commerce d'esclaves africains mené par les juifs. Les juifs représentaient 22% des 20.000 Blancs de l'île et les esclaves étaient presque 40.000 et l'assemblée de la Barbade adopta une « loi pour restreindre la possession ou le commerce des nègres par les juifs¹⁹⁹ » Une seconde loi interdisant aux juifs et aux autres d'avoir plus d'un esclave fut adoptée en 1688. « Je pense, dit l'historien Davis, qu'une bonne partie des revenus des juifs provenaient de l'achat ou de l'emploi des nègres ; et cette décision du conseil avait visiblement pour but de les gêner dans leurs affaires²⁰⁰. »

Édit pour la police des Nègres

Qu'il soit établie [...] qu'aucun membre de la nation hébraïque résidant dans n'importe quelle ville côtière de l'île ne pourra avoir ou employer plus d'un Nègre ou autre esclave, adulte ou enfant, pour quelque travail ou service que ce soit, à l'exception des membres de ladite nation qui auront été naturalisés par lettre patente de Sa Majesté, et d'eux seulement, qui pourront en avoir seulement pour leur service personnel, et sur approbation du gouverneur, du conseil et de l'assemblée ; et si des Nègres, hommes ou enfants, en nombre dépassant celui qui est prévu dans cet édit, sont trouvés sous la garde, utilisés ou possédés par une des personnes susdites, ces Noirs ou autres esclaves lui seront enlevés immédiatement ; la moitié de la valeur reviendra à celui qui aura dénoncé, l'autre moitié à Sa Majesté. Adopté le 8 août 1688²⁰¹. »

¹⁹⁷ Fortune, p. 109.

¹⁹⁸ Fortune, p. 105.

¹⁹⁹ Hyamson, p. 199; Vincent T. Harlow, *A History of Barbados, 1625-1685*, New York, 1926, réimp. 1969, p. 265.

²⁰⁰ N. Darnell Davis, "Notes on the History of Jews in Barbados," *PAJHS*, vol. 18 (1914), pp. 143-144.

²⁰¹ Herbert Friedenwald, 'Material for the History of the Jews in the British West Indies,' *PAJHS*, vol. 5 (1897), pp. 60, 97.

Herbert Friedenwald juge les juifs de la Barbade et les lois qui limitent leur droit à posséder des esclaves: « Quinconque est tant soit peu familier avec l'histoire des colonies antillaises, particulièrement de la Jamaïque, sait que les habitants vivaient dans la peur constante d'un soulèvement d'esclaves. Très souvent, les esclaves étaient traités très cruellement et lors de leurs fréquentes révoltes, ils commettaient de véritables atrocités. Des lois très rigoureuses étaient donc adoptées pour contrôler les nombreux esclaves des juifs²⁰². Il était normal, pour un planteur de la Barbade, de traiter ses esclaves très cruellement, écrit Wilfred Samuel, « et quant aux horreurs de la traversée de l'océan, elles sont tout simplement indescriptibles²⁰³. »

On continua à voter des lois pour réglementer la traite des esclaves par les juifs et en juillet 1705, le conseil de l'île adopta le texte suivant :

« Comme le conseil s'est rendu compte que les juifs de l'île nuisaient beaucoup au commerce parce qu'ils n'achetaient pas les produits locaux mais, au contraire, transféraient à l'extérieur tout l'argent qu'ils gagnaient, il a été décidé que l'intendant en chef et le procureur royal fourniraient la liste des Nègres qui appartiennent aux juifs de l'île et qu'ils remettraient en vigueur la loi relative à la possession de Nègres par les juifs²⁰⁴. »

Les Gentils considéraient les juifs de la Barbade comme des étrangers de passage, désireux simplement d'exploiter les ressources locales, parce qu'ils possédaient ou louaient des maisons dans la capitale, Bridgetown, et n'étaient pas planteurs, ce qui aurait été la preuve que leurs intérêts étaient les mêmes. En fait, en 1681, ils avaient décidé que « la présence des juifs était incompatible avec la sécurité de l'île²⁰⁵ ». Mais le gouvernement royal qui s'intéressait surtout aux impôts, se moquait bien des réticences locales, et Friedenwald conclut : « L'importance croissante des juifs de l'île se traduisit, en septembre 1706, par l'abolition de ces odieuses mesures²⁰⁶. »

Les Gentils se plaignaient aussi de la contrebande qui était considérée comme une activité juive. Les juifs n'étaient pas les seuls à s'y livrer, mais ils étaient les seuls à disposer du réseau commercial nécessaire pour en profiter vraiment. Peut-être les habitants, en limitant le droit des juifs à utiliser la main-d'œuvre servile, voulaient-ils les empêcher de se livrer à la contrebande et donc réduire leurs affaires, en les

²⁰² Friedenwald p 60; Fortune, p. 60, dit que « pour éblouir leur prochain avec leur train de vie, les planteurs de sucre avaient un système d'esclavage absolument inhumain. »

²⁰³ Samuel, pp. 46-47.

²⁰⁴ Davis, pp. 142-43, annexe B ("Minutes of Council," 9 juillet 1705, p. 83); le lecteur notera que les termes de cet édit sont de nature purement commerciale et ne font pas la moindre allusion à une différence de religion.

²⁰⁵ Samuel, p. 9.

²⁰⁶ Friedenwald, p. 60. Expliquons ce que Friedenwald entend par « odieux ». L'édit d'abolition se trouve dans Friedenwald, p. 98. Apparemment, les juifs ne voulaient pas faire de travail manuel et les restrictions imposées aux juifs qui possédaient des esclaves étaient considérées comme de l'oppression. Cf. Wilfred S. Samuel, p. 9:

[L]es juifs n'avaient pas le droit d'avoir des serviteurs chrétiens, et ce fait, ajouté à celui qu'ils avaient le droit de posséder un nombre limité de nègres, les mettait dans une situation vraiment désagréable, étant donné que la main d'œuvre blanche était abondante dans la colonie qui accueillait beaucoup de bandits, de rebelles et de pauvres. Ainsi, s'ils avaient besoin de serviteurs blancs, les employeurs juifs de l'île ne pouvaient embaucher que les juifs pauvres. »

privant des bras nécessaires au transport des marchandises jusqu'aux ports et dans les autres îles²⁰⁷ ?

En 1741, la population non-juive de l'île, lassée des méthodes commerciales des juifs, décida de prélever un impôt spécial, qu'elle justifia ainsi :

« [...] que les juifs de l'île sont très riches, leurs gains sont énormes et acquis sans peine ni risque et leurs fortunes sont réparties de manière que les assiettes d'imposition habituelles les épargnent. Ils ont souvent des intérêts, non, disons plutôt qu'ils ont pratiquement accaparé le commerce de détail de l'île, ils fournissent les objets de luxe, incitent les gens à vivre et à se parer au-dessus de leurs moyens, mènent avec nos esclaves un trafic qui nuit grandement aux planteurs et aux honnêtes commerçants, car ils encouragent les Nègres à voler les objets de ménage de leurs maîtres qu'ils vendent ou troquent ensuite aux juifs à bas prix ; lorsqu'ils ont amassé de fortes sommes par ce moyen, ils prêtent l'argent à intérêt, ce qui n'augmente pas les capitaux publics. Il est donc contraire aux intérêts et à la politique de n'importe quel pays de les encourager à accumuler les richesses. c'est pour cela que les juifs doivent payer un impôt spécial, et pas du tout pour des raisons religieuses ou nationales ; d'ailleurs, l'impôt actuel n'est pas plus élevé que celui qu'ils payaient il y a quarante ans, alors qu'à l'époque ils étaient beaucoup moins riches et que leur fortune a augmenté sans arrêt sans que l'impôt change²⁰⁸...

L'édit, proposé au conseil le 7 mai 1741, rappelle ensuite que les juifs ont réussi à ne pas payer d'impôts sur leurs esclaves et sur les biens importés alors qu'ils ont abondamment profité du service public, notamment de la protection militaire. Les juifs étaient, semble-t-il, exempts du service militaire et des fonctions civiles à cause de leur religion, ce qui ne les empêchait pas de profiter largement du service public²⁰⁹. Les décisions du gouvernement barbadien sont donc motivées par les différences économiques dues au statut civil privilégié des juifs.

Les juifs barbadiens et les esclaves personnels

²⁰⁷ Liebman, *New World Jewry*, p. 177; Vincent T. Harlow décrit le processus de façon assez détaillée dans *A History of Barbados*, pp. 263-264 et cite des exemples précis de pratiques commerciales juive illégales. Israel, *The Dutch Republic*, pp. 141, 425, dit que certaines routes de contrebande étaient considérées comme une "spécialité" juive.

On trouve aussi un cas où un douanier du roi interpella un grand vaisseau qui faisait route de la Barbade à Amsterdam et

« pris de soupçon, il se livra à une perquisition complète au cours de laquelle il découvrit parmi les droits sur le chargement n'avaient pas été payés (environ 84 livres) et qu'il y avait sur le bateau beaucoup de sucre blanc, de tabac, de gingembre, de fustic ainsi que trois grands fusils de cuivre non déclarés, pour lesquels les droits se montaient à plus de soixante-sept livres. L'influence de cette fraternité juive est montrée par la suite : M. Hayne, l'agent des douanes, refusa les pots-de-vin qu'on lui offrit pour qu'il renonce aux poursuites et sa carrière fut peu à peu ruinée par leur hostilité malhonnête. »

²⁰⁸ George Fortunatus Judah, "The Jews' Tribute in Jamaica," *PAJHS*, vol. 18 (1909), pp. 170-171.

²⁰⁹ Judah, pp. 171-74; on en trouve un exemple dans Hartog, *Curaçao*, p. 134.

Les juifs barbadiens constituaient un « groupe compact et autarcique » centré sur ses activités commerciales²¹⁰. Il n'y avait pas de ghettos, chaque famille juive était bien servie par un groupe d'esclaves africains²¹¹. Il y avait dix esclaves, dont certains à louer, pour une famille barbadienne de trois personnes²¹². Un faiseur d'affaires de Bridgetown possédait vingt-six esclaves. Même le rabbin de l'île, Haham Lopez, « jouissait des services de deux nègres »²¹³.

« Les horreurs des soulèvements des Nègres » n'étaient pas le seul péril de la vie à la Barbade, l'île était ravagée par des ouragans, des épidémies comme l'éléphantiasis, que les habitants appelaient « la jambe de la Barbade » et la fièvre jaune qui « faisait d'innombrables victimes ». Ces maladies d'après le gouverneur, « avaient décimé une bonne partie de la population et des esclaves²¹⁴. » D'après un auteur juif, la Jamaïque et la Barbade du XVII^e siècle étaient « des temples d'iniquité [...] Les négociants et les planteurs buvaient et s'empiffraient, se vautraient dans l'immoralité et le vice²¹⁵. »

L'examen des testaments des juifs montre qu'aucun de ces propriétaires d'esclaves n'était planteur²¹⁶ :

« La fortune est une chose relative, bien sûr, mais presque tous les testaments de juifs barbadiens mentionnent la possession d'esclaves, de bijoux, d'argenterie ou de biens immobiliers, et bien souvent de tout cela à la fois. Hester Valverde, qui a fait des legs à sa famille et à ses amis et qui avait dix esclaves, mentionne dans son testament qu'elle n'est pas riche²¹⁷. »

On trouvera ci-dessous les listes publiées des habitants juifs de l'île qui avaient des esclaves africains pendant la période coloniale (cf. Cyrus Adler, *Jews in the American Plantations Between 1600-1700*, *PAJHS*, vol.1 (1893), pp. 105-107).

Liste des habitants de la ville de St-Michaells et de ses environs, avec leurs enfants, leur domestiques engagés, leurs apprentis, leurs domestiques et leurs Nègres achetés

<i>Juifs</i>	<i>Esclaves</i>	<i>Juifs</i>	<i>Esclaves</i>
Isack Abof	1	Isack Meza	4
Gabriell Antunes	4	David Namias	5
Abraham Burges Aron	2	Aron Navaro	11
Moses Arrobas	2	Judith Navaro	1
Abraham Barruch	3	Samuel Navarro	1

²¹⁰ Samuel, pp. 8-9.

²¹¹ Liebman, *New World Jewry*, p. 175: « Le nombre moyen de Blancs par famille juive était de 3,4, le nombre total de personnes dans ces familles était de 6,4, soit trois esclaves par famille. »

²¹² *MCAJ1*, p. 120; Davis, p. 141: Les activités des juifs se faisaient toutes dans la rue Swan, qui était communément appelée « rue de la juiverie »; la traite des esclaves y était très active.

²¹³ Samuel, p. 7.

²¹⁴ Samuel, p. 10.

²¹⁵ Samuel, pp. 46-47.

²¹⁶ *MCAJ1*, p. 119.

²¹⁷ *MCAJ1*, p. 120; Wilfred S. Samuel a publié ces testaments, dont les détails se trouvent au dernier chapitre de ce livre, intitulé « Les juifs de l'holocauste noir ». Cf. aussi Howard Morley Sachar, *The Course of Modern Jewish History*, New York, 1958, p. 161.

Aron Barruch	5	Isaac Noy	2
Rabecah Barruch	1	Jacob Franco Nunes	1
Daniell Boyna	14	Abraham Obediente	2
Daniell Boyna	11	Jacob Pacheco	4
Rachell Burges	2	Rebecah Pacheco	4
Soloman Cordoza	2	Isaac Perera	3
Abraham Costanio	6	Isaac Perera	4
Samuell Dechavis	4	Jacob Preett	1
Mme Leah Decompas	1	Abraham Qay	2
David R. Demereado	11	Judith Risson	2
Moses Desavido	3	Anthony Rodrigus	10
Paul Deurede	3	Mordechai Sarah	1
Lewis Dias	8	Joseph Senior	4
Isaac Gomez	2	Jaell Serano	5
Moses Hamias	1	Hester Bar Simon	1
David Israell	3	Abraham Sousa	2
Abraham Lopes	1	David Swaris	2
Ellah Lopez	2	Judieah Torez	2
Rachel Lopez	1	Jacob Fonceco Vale	4
Moses Mercado	2	Abr: Valurede	4
		Total	177

sc 4/7/06 14:47

Supprimé: -

Quand on étudie les registres de juifs propriétaires d'esclaves noirs, il faut se souvenir de l'avertissement de Wilfred S. Samuel qui a étudié les archives de la Barbade pour la Société juive anglaise historique :

« Les recensements portant sur la taille des maisonnées, de leurs domaines et du nombre d'esclaves risquaient d'entraîner une augmentation d'impôt, non seulement pour les juifs, qui étaient déjà très lourdement imposés, mais pour tous les planteurs et tous les marchands de l'île, et il est très possible que certains contribuables aient cherché à dissimuler la valeur réelle de leurs biens. Certains fidèles du [rabbin] Haham Lopez étaient susceptibles de le faire car bien que n'étant pas planteurs, ils possédaient plus d'esclaves qu'ils n'en avaient le droit et les louaient aux planteurs qui en avaient besoin, ce qui était très pratique mais contraire à la loi²¹⁸. »

d'autres recensements renseignent sur la possession d'esclaves par les juifs de l'île :

Paroisse de Saint-Pierre de la Barbade
Liste des serviteurs, Nègres et terre de la paroisse de St-Pierre
Toussaint relevée le 15 décembre 1679²¹⁹

	Serviteurs	Nègres
Jacob Defonsequa	-	6
Deborah Burgis	-	1
Sollomon Chafe	1	5
Jerrimiah Burgis	-	3
Abraham De Silver	-	5
Joseph Mendas	-	10
David Chelloe	-	2
Mosias Delyon	-	3

²¹⁸ Samuel, p. 7.

²¹⁹ Samuel, p. 51.

Sollomon Mendas	-	3
David Velloa	-	2
Abraham Barrow	-	2
Simon Mendas	-	1
Jacob Massias	-	2
Simon 'ffretto	2	4
Paule De Verede	1	4
Total		53

Les archives de la Société historique juive américaine contiennent la liste des planteurs juifs de la Barbade vers 1692. Bien évidemment, qui dit plantation dit esclaves²²⁰:

Mme Gratia de Meriado	Abraham Gomez
Joseph Mendez	Abraham Buino Demesquieta
Abraham Baruk Heneriquez	Fernandez Nunez
Luiz Diaz	Luiz Camartho
Roel Gideon	

Le grand ouragan de 1831 qui a dévasté l'île et détruit la synagogue a amené le déclin des juifs de la Barbade. Malgré la reconstruction du bâtiment en 1833, la libération des esclaves, en 1834, porta un coup fatal²²¹. Les membres quittèrent l'île pour les États-Unis, où ils s'installèrent principalement à Philadelphie, d'après Peter Wiernik²²².

Curaçao

Dès 1634, Curaçao, une des Petites Antilles située à environ soixante kilomètres au large du Vénézuëla, fut explorée et conquise par une expédition de la Compagnie hollandaise des Indes occidentales qui comptait un interprète juif, Samuel Coheno. Coheno fut le premier gouverneur de l'île qui est considérée comme « la mère des communautés juives américaines »²²³. En 1651, Joao de Yllan et douze familles juives obtiennent du gouvernement hollandais le droit de s'installer en franchise sur l'île pour y cultiver la terre. Ils apportent des lettres patentes au gouverneur Matthias Beck, qui doit leur fournir terres et bétail et leur prêter des esclaves. Ils reçoivent de vastes domaines à quelques kilomètres au nord de Willemstad²²⁴. Les noms de ces familles sont Aboab, De Messa, Perera, De Leon, La Parra, Cordoze, Marchena, Chaviz, Oleveira, Henriquez Cutinho, Cardoza, Fonseca, Fernandez, De Castro and Jesurun ; ils sont « considérés comme des citoyens de marque et jouissent de la même liberté de culte que leurs coreligionnaires à Amsterdam²²⁵ ».

L'île elle-même n'avait pas de véritable plantation produisant pour le marché transatlantique. Les efforts menés par la Compagnie au début pour cultiver le coton,

²²⁰ Frank Cundall, N. Darnell Davis, and Albert M. Friedenberg, "Documents Relating to the History of the Jews in Jamaica and Barbados in the Time of William III", *PAJHS*, vol. 23 (1915), pp. 28-9.

²²¹ E. M. Shilstone, "The Jewish Synagogue Bridgetown Barbados," *The Journal of the Barbados Museum and History Society*, vol. 32, n° 1 (novembre 1966), p. 6.

²²² Wiernik, p. 57.

²²³ Maslin, p. 160; Liebman, *New World Jewry*, p. 179.

²²⁴ *EAJA*, p. 145; les historiens écrivent le nom de Joao de Yllan de plusieurs façons : Juan Dilliano, Jan de Illan, Jan de Lion, Juan Delino ou Jean Dillan. Cf. Cornelis CH. Goshnga, *A Short History of the Netherlands Antilles and Surinam*, La Haye, 1979, pp. 54-55.

²²⁵ Beller, p. 83; G. Herbert Cone, "The Jews in Curaçao," *PAJHS*, vol. 10 (1902), p. 142; Goslinga, p. 57.

le sucre et le tabac se heurtèrent vite à la sécheresse du climat, et l'on se tourna vite vers une autre entreprise traditionnelle :

« Curaçao devint vite un comptoir marchand où florissaient la traite négrière, la contrebande et le commerce des armes à destination de toutes les Antilles. A Curaçao, on appelait (et l'on appelle encore) « plantations » de vastes superficies de terre aride où l'on cultivait un peu de sorgho pour le bétail et où l'on irriguait quelques pièces de terre pour les cultures maraîchères qui suffisaient à ravitailler la ville²²⁶. »

La Compagnie hollandaise des Indes occidentales voulait faire de Curaçao le centre de la traite des esclaves dans les Antilles et elle atteignit son objectif en 1648²²⁷. La Compagnie avait le monopole de la traite et elle en tirait un profit de 240% par esclave²²⁸ mais les armateurs juifs titulaires d'*asientos* violaient ce monopole ; les marchands-financiers juifs portugais finançaient les affaires des *asientos* comme n'importe quel autre commerce entre les colonies²²⁹. La Compagnie hollandaise des Indes occidentales essaya d'empêcher cette compétition en interdisant le commerce à Curaçao et en 1653, on interdit aux juifs, provisoirement, d'acheter des esclaves noirs²³⁰. Cette interdiction, adoptée malgré la forte influence des juifs sur la Compagnie, montre que le préjudice était très important²³¹.

Peter Stuyvesant, le gouverneur nommé par la Compagnie pour cette région, connaissait très bien les pratiques commerciales des juifs et savait aussi qu'ils jouissaient de liberté de culte en échange de certains devoirs, accord qu'ils rejetaient²³². Il savait aussi que les juifs avaient rompu le contrat avec la Compagnie hollandaise des Indes occidentales en se lançant dans le commerce illégal de bois et de chevaux. Une lettre d'un des directeurs de la Compagnie en Hollande à Peter Stuyvesant l'informait, le 12 mars 1651 : « [Joao de Yllan] s'apprête à amener à Curaçao beaucoup de gens, officiellement des colons qui vont cultiver la terre, mais d'après nous, ses associés et lui ont en réalité d'autres projets, il s'agirait plutôt de faire du commerce aux Antilles et dans l'Océan²³³. » La direction de la Compagnie, mécontente, envoie une autre lettre le 6 juin 1653 :

« Nous concluons des renseignements que nous recevons parfois de Curaçao que cette colonie [juive] porte préjudice à la Compagnie plutôt

²²⁶ Foner et Genovese, p. 181.

²²⁷ Emmanuel *HJNA*, p. 75; Hartog, *Curaçao*, pp. 101-102.

²²⁸ *EJA*, p. 128.

²²⁹ Swetschinski, p. 226.

²³⁰ *EJA*, pp. 146-47; Swetschinski, p. 233; dans son livre, *History of the Jews in America*, Peter Wiernik donne un exemple éloquent (p. 52) de l'indifférence méprisante éprouvée par un historien juif envers un être humain noir : « [...] malgré les bonnes conditions dans lesquelles ils vivaient là, écrit-il, on leur interdit, en 1653, d'acheter les esclaves noirs supplémentaires dont ils avaient besoin dans leurs fermes. » Ce sentiment, qui consiste à considérer comme une mesure oppressive les limites apportées à l'emploi de la main d'œuvre servile africaine, se retrouve chez tous les historiens juifs.

²³¹ D'après Goslinga, p. 57, les juifs avaient suffisamment de pouvoir pour violer et tourner ces édits. Lorsque le vice-gouverneur Beck décida de faire travailler les esclaves des juifs à la construction de la nouvelle forteresse le samedi, comme ceux des autres propriétaires d'esclaves :

« Les juifs protestèrent vivement contre ce qu'ils considéraient comme une grave offense religieuse auprès de la chambre d'Amsterdam. La Chambre ordonna au gouverneur de ne pas maltraiter les sujets juifs et s'étonna de l'ordre de Beck, parce que « les juifs, en période de danger et de détresse, n'ont jamais fui leurs responsabilités ».

²³² *EJA*, p. 145

²³³ Cone, p. 147.

qu'elle ne la sert, puisque le colon Joao de Yllan et ses affiliés n'ont pas la moindre intention de cultiver la terre et d'améliorer son rendement, comme la Compagnie le souhaitait, mais n'ont pour but que de couper tout le bois sur pied et d'exporter les chevaux de l'île d'Aruba et de Bonaïres dans les îles voisines, de sorte que bientôt il n'y aura plus ni bois ni chevaux dans l'île [...] On nous informe que cette nation est si occupée par ce trafic que non seulement elle n'a pas le temps de cultiver le tabac, l'indigo, le coton et les autres produits du sol, mais qu'elle ne produit même pas ce qui est nécessaire à sa subsistance, tant et si bien qu'on a tout lieu de craindre qu'elle ne tardera pas à se fournir dans les entrepôts de la Compagnie²³⁴. »

Ce commerce illégal ne laissa dans l'île que quelques chevaux de trait « en mauvais état », impropres au labour²³⁵.

Les juifs furent bientôt réputés pour leur habileté à s'emparer du commerce et à en violer les règles normales. Quand ils voulurent acheter d'autres esclaves, la Compagnie refusa²³⁶.

Malgré tout, un autre juif, Joseph Nunes de Fonseca, alias David Nassi, se vit accorder, du bout des lèvres, le droit de s'installer. Les directeurs en Hollande firent preuve de méfiance : « Le temps dira si nous pouvons réussir avec cette nation : ils sont rusés et en général déloyaux ; on ne peut pas leur faire confiance²³⁷. » Le contrat d'installation était sans ambiguïté :

[67]

« Fonseca et ses associés sont autorisés à choisir et à prendre en location toutes les terres qu'ils pourront cultiver afin d'y faire pousser tous les produits possibles et d'y faire croître le cheptel de l'île [...] à la condition expresse qu'ils commenceront l'exploitation dans un délai d'un an et qu'ils amèneront dans le pays le nombre prévu de colons dans un délai de quatre ans, sous peine de saisine desdites terres affermé²³⁸. »

Malgré le conflit initial, on accorda aux juifs des privilèges exorbitants. Dès 1657, le commerce maritime entre la Nouvelle Amsterdam (aujourd'hui New York), base de Stuyvesant, et Curaçao, était pratiquement aux mains des juifs²³⁹. Les juifs de Curaçao possédaient deux cents vaisseaux, en outre ils étaient capitaines, marins et même corsaires engagés contre le commerce espagnol²⁴⁰.

²³⁴ Cone, pp. 150-51; d'autres lettres suivirent, qui critiquaient non la religion juive mais les pratiques commerciales des juifs; le 7 juillet 1654 – lettre des directeurs de la Compagnie néerlandaise des Indes occidentales:

Nous constatons d'abord avec regret et grand mécontentement la mauvaise conduite et les extorsions de la nation juive et du colon Jean Dillan qui vendent leurs produits et leurs vieux chiffons à un prix exorbitant; nous vous ordonnons donc d'y mettre un terme par tout moyen.

²³⁵ Cone, p. 150. lettre des directeurs de la Compagnie néerlandaise des Indes occidentales à Stuyvesant en date du 13 décembre 1652.

²³⁶ Max J. Kohler, 'Jews and the American Anti-Slavery Movement,' *PAJHS*, vol. 5 (1897), pp. 141-42 ; Elizabeth Donnan, *Documents Illustrative of the Slave Trade in America*, 4 vols., Washington (D.C.), 1930, vol. 3, note de la p. 415.

²³⁷ Cone, p. 147.

²³⁸ Cone, p. 148.

²³⁹ Cone, p. 147; Lears, p. 23: « Le commerce entre Curaçao et la Nouvelle Amsterdam était en grande partie aux mains des juifs... »

²⁴⁰ Yerushaimi, p. 191; *Emmanuel HJNA*, p. 681; Hartog, *Curaçao*, pp. 115-16.

Un contemporain écrit : « Les nombreux Israélites venus du Brésil et l'énorme richesse qu'ils apportaient mirent fin aux préjugés traditionnels qu'inspirait la nation juive. On les autorisa à s'installer n'importe où dans le pays et ils eurent ainsi les meilleures terres et les plus belles maisons tandis que la quasi-totalité du commerce de l'île était entre leurs mains²⁴¹. » L'historien Yosef Hayim Yerushalmi écrit :

« A une époque où presque tous les juifs d'Europe vivaient dans des ghettos, ou subissaient toute sorte de restrictions, ces juifs se livraient à des activités économiques très variées, servaient dans les milices armées, possédaient des terres, dirigeaient des plantations et avaient des représentants dans les conseils locaux²⁴². »

En 1659, ils reçurent un certain nombre d'esclaves pour travailler dans leurs plantations ; ils augmentèrent ce nombre par l'accroissement naturel et par l'achat à la Compagnie de « macarons », c'est-à-dire d'esclaves malades ou faibles. Les habitants n'obtinrent le droit d'acheter des esclaves valides pour le service domestique qu'en 1674. Chaque domaine comportait une prison pour esclaves, des granges à bétail divisées en stalles où les condamnés étaient attachés par les pieds ou par les mains²⁴³. Les punitions infligées aux esclaves étaient atroces et « ils vivaient souvent dans la misère ». La moindre faute était punie des verges et en période de cherté ou de disette, on laissait les esclaves mourir de faim. Certains poussaient la cruauté jusqu'à affranchir, c'est-à-dire chasser, les esclaves trop vieux pour travailler²⁴⁴.

En 1674, la Compagnie leur permit aussi d'acheter des esclaves pour l'exportation et ils se lancèrent à corps perdu dans ce nouveau commerce²⁴⁵. Judith Elkin dit :

« Les juifs sépharades de Curaçao étaient marins, explorateurs, marchands, trafiquants d'esclaves et pirates. En 1715, on peut estimer qu'ils représentaient 36 % de la population blanche de l'île, et ils dominaient la marine locale²⁴⁶. »

Les trafiquants d'esclaves juifs locaux organisaient le transport des esclaves de Curaçao aux ports espagnols d'Amérique, prolongement naturel d'activité pour les juifs qui possédaient 80 % des plantations de Curaçao²⁴⁷. David et Jacob Senior (alias Philippe Henriquez) arrivèrent d'Amsterdam en 1685 pour faire du trafic d'êtres humains noirs. On a pu dire de Jacob, membre d'une famille juive très en vue, « qu'il est le seul juif auquel l'amirauté hollandaise ait jamais accordé une concession pour prendre les esclaves en Afrique et les amener dans son bateau, *De Vrijheid*, à Curaçao »²⁴⁸. Le 31 mai 1701, Senior nolisait *Het Wappen van Holland* auprès du gouverneur de Curaçao, Nicholas van Beck, pour amener des esclaves d'Afrique. Dans

²⁴¹ Cone, p. 145.

²⁴² Yerushalmi, p. 190.

²⁴³ Hartog, *Curaçao*, p. 176.

²⁴⁴ Hartog, *Curaçao*, p. 174-175. Hartog, *Curaçao*, p. 174-175.

²⁴⁵ Emmanuel HJNA, p. 75.

²⁴⁶ Elkin, p. 18; on trouve une autre bonne description de la colonie juive de Curaçao dans MCAJ1, pp. 180-187, passim.

²⁴⁷ Raphael, p. 24.

²⁴⁸ Emmanuel HJNA, p. 76 et note n° 63.

son rapport à la Compagnie, Beck écrit que deux cent cinq des six cent soixante-quatre esclaves embarqués en Afrique moururent en route²⁴⁹.

Senior fut aussi directeur de l'*asiento* de la Compagnie royale d'Afrique à Curaçao, qui était l'une des plus grandes sociétés négrières de son temps. Avec son frère David et son associé Johan Goedvriend, il s'occupait de réembarquer les esclaves vers d'autres destinations, principalement Carthagène²⁵⁰. Senior fut finalement arrêté et emprisonné par l'inquisition espagnole qui le relâcha en lui interdisant la traite négrière, ce qui ne l'empêcha pas, d'après un rapport de 1711, de continuer sur une grande échelle dans les colonies espagnoles²⁵¹.

Emmanuel Alvares Correa (1650-1717) s'occupa de traite négrière pendant des années, et servit d'intermédiaire entre les Portugais et les Hollandais lors d'un transfert d'esclaves d'Afrique au Mexique *via* Curaçao²⁵². Manuel de Pina, alias Jacob Naar, est un juif connu lui aussi dans cette activité. Ils ne sont pas les seuls, et on lit dans les travaux des historiens juifs :

« Presque tous les juifs achetaient entre un et neuf esclaves pour leur usage personnel ou pour les revendre. Les plus connus étaient les chantres de synagogue David Pardo en 1701 et David Lopez Fonseca en 1705, ainsi qu'un médecin, Isaac da Costa, en 1705 également²⁵³. »

Dans les dix dernières années du XVII^e siècle, de nombreux juifs quittèrent l'île pour s'installer à Newport, dans l'île de Rhode Island. Peter Wiernik affirme que cette émigration n'eut pas d'effet sur la communauté juive de Curaçao : « La prospérité de ceux qui étaient restés à Curaçao continua à augmenter au XVIII^e siècle... C'était des marchands et des négociants prospères qui occupaient des positions-clé dans les affaires commerciales et politiques de l'île. A la fin du siècle, ils possédaient une bonne partie des biens de la province de Willemsted ; et on parle de cinquante-trois vaisseaux partis le même jour pour la Hollande, chargés de marchandises qui appartenaient en grande partie à des marchands juifs²⁵⁴. »

Beaucoup de bateaux transportaient des Noirs. Les juifs ont participé activement à la traite avec la Compagnie entre 1686 et 1710, comme les chiffres suivants le montrent et ils sont recensés comme propriétaires de 867 Noirs environ pour cette période²⁵⁵ :

Acheteur juif	Esclaves	Valeur en pesos	Année
Philipe Henriquez, David Senior	30	2.483	1700
Idem, Idem et Juan Goedvriend	249	22.816-5-2	1701
Manuel Alvares Correa	482	46.754	1701

²⁴⁹ Emmanuel HJNA, p. 77.

²⁵⁰ Emmanuel HJNA, p. 77.

²⁵¹ Emmanuel HJNA, p. 77.

²⁵² EHI, p. 273; Swetschinski, p. 237; Hartog, Curaçao, p. 133.

²⁵³ Emmanuel HJNA, p. 78.

²⁵⁴ Wiernik, p. 53.

²⁵⁵ Emmanuel HJNA, p. 78; Ici, comme à la Barbade, les juifs avaient de très bonnes raisons de déclarer moins que ce qu'ils possédaient, d'autant plus qu'ils étaient, très souvent, fermiers d'impôts. Si l'on ajoute à cela que la contrebande des Africains était leur principale source de revenus, on a toutes les raisons de douter de l'exactitude de leurs déclarations. Ces chiffres ne sont donc que le nombre minimum d'esclaves africains détenus par "le peuple élu". Cf. Samuel, p. 7.

Abraham Lucena et Gabriel Levy	10	1.000	1701
Moses [Levy] Maduro	11	1.100	1701
Philipe Henriquez, David Senior	102?	10.200	1702
Mordechay [Namias] de Crasto	56	14.800	1705
Idem et Moseh Lopez Henriquez	29	2.900	1705
Moses [Levy] Maduro	10	1.000	1705
Jacob Benjamin Jesurun Henriquez	?	1.850	1705
Ferro et Neyra	46?	4.572	1710

**Liste la plus complète des juifs propriétaires d'esclaves
à Curaçao avec le nombre d'esclaves
(1^{er} juillet, 1764 – 1^{er} juillet 1765)**

Les historiens de l'île ont découvert plusieurs listes de juifs locaux et de leurs esclaves. L'étude la plus complète est celle d'Isaac S. et de Susan A. Emmanuel, *History of the Jews of the Netherland Antilles (Histoire des juifs des Antilles hollandaises)*, dans laquelle ils décrivent en détail l'activité économique des juifs de la région. On trouvera ci-dessous la liste des juifs qui ont participé à l'esclavage des Africains avec le nombre d'esclaves. Cf. l'annexe 22, pp. 1036 à 1045.

Abraham et Isaac de Marchena	80	David Lopez Laguna et Samuel de Joseph da Costa Gomez	8
Abraham de Jacob Juda Leon	6	David Haim Castillo	1
Aron Motta	4	David de Molina	
Abraham Dias Cotino	1	David Ricardo	3
Abraham Curiel	3	Daniel Lopez Castro	2
Aron Henriquez Moron	8	David Morales	4
Abraham de Jacob Lopez Dias	2	David da Costa Andrade	6
Abraham Rodrigues Mendes	1	David Jesurun	6
Abraham de Pina junior	4	David Bueno Vivas	6
Aron de Molina	1	Daniel Aboab Cardozo	1
Abraham de Mordechay Senior	2	David de Isaac Senior	2
Abraham de Mordechay de Crasto	2	David Taboada	1
Abraham de Benjamin L. Henriquez	1	David de Jacob Lopes de Fonseca	1
Abraham de David Jesurun	4	David Abenatar	2
Aron Mendes	3	David Gomes Casseres	4
Abraham de Isaac Senior	6	David Suares junior	2
Abraham Lopes Penha	1	Daniel Mencies de Castro	5
Abraham Henriquez Cotino	4	David Ulloa	3
Abraham de Salomon Levy Maduro	2	Elias Lopes	1

Abraham Rodriguez Pimentel		Elias Haim Parera	2
	1		
Abraham de Isaac Levy Maduro		Elias Rodrigues Miranda	3
	4		
Abraham L. Dias	2	Francisco Lopes Henriquez	40
Abraham Calvo	4	Gabriel Pinedo	3
Abraham Henriquez Melhado		Jacob de David Jesurun	25
	3		
Benjamin Raphael HenriquezI		Isaac Mendes	40
	5		
Benjamin Vaz Faro	5	Josias de Casseres	1
Benjamin de M. Jesurun	2	Isaac Haim Rodriques da Costa	25
			3
Cohen Henriquez junior	2	Jacob Monsanto	3
David de Gabriel da Costa Gomez			
	3		
Jacob Haïm Rodriguez Perera		Mordechay de Moses Penso	1
	2		
Isaac Pardo	12	Manuel de Moses Alvares Correa	12
Isaac Suares	4	Mordechay de Jacob Henriquez	1
[Dr] Joseph Caprillis	10	Mordechay Motta	2
Jacob de David Suares	1	Mordechay de Crasto	8
Jacob Jesurun Henriquez	6	Moses de Isaac Levy Maduro	2
Jacob de Joseph Jesumn	2	Manuel Pinedo	2
Henriquez			
Jacob Levy Maduro	6	Moses Lopez Penha	1
Jacob Fidanque	6	Moses Naar Henriquez	3
Jacob Gabay Henriquez	2	Moses de Benjamin Jesurun	2
Jeosuah Henriquez junior	6	Moses Henriquez	6
Isaac de Elias Juda Leon	2	Mordechay de Salomon L. Maduro	4
Isaac de Jacob Juda Leon	2	Raphael Alvares Correa	3
[Dr] Isaac Cardozo	1	Raphael Molina Monsanto	2
Jacob de Elias Jesurun Henriquez		Rachel Bueno Vivas	3
	2		
Jacob Lopes de Fonseca	3	Samuel de Gabriel da Costa	
		Gomez	4
Josias Dovale	6	Samuel de David Hoheb	5
Isaac Parera	8	Samuel et Manuel Juda. Leon	8
Jacob de Mordechay Andrade	3	Saul et Josias Idanha de Casseres	2
			2
Jacob de Abraham Andrade	4	Salomon de Jacob Curiel	2
Isaac Motta	10	Salomon de Salomon Levy	
		Maduro	4
Jacob Aboad Cardoza	4	Salomon Lopes Henriquez	5
Jacob Garcia de Pas	2	Selomon Keyser	1
Isaac Touro	1	Samuel Habib	1
Jacob de Josuah Naar	3	Salomon de Mordechay Senior	2

Joseph Curiel	4	Saul Pardo	7
Isaac Curiel	2	Samuel de Isaac Levy Maduro	4
Josias Idanha de Casseres	4	Sara da Costa Gomez	6
Isaac de Mordechay de Crasto	2	Veuve de Moses de Abm. de Chaves	4
Isaac Hisquiau Andrade	1	Vve Moses Person	10
Isaac de Jacob Hz. Fereyra	6	Vve Salomon de Is. Levy Maduro	4
Jacob Hisquiau Suares	10	Vve Benjamin de Casseres	8
Isaac Rodrigues Miranda	3	Vve Abraham de Chaves	3
Jacob Lopez Dias	1	Vve Isaac Penso	7
Isaac Haim Namias de Crasto	2	Vve Benjamin da Costa Andrade	1
Jacob Cohen Henriquez	2	Vve David Cohen Henriquez	2
Isaac Jesurun	1	Vve David Lousada	2
Joseph Obediente	4	Vve Isaak Levy	3
Isaac de Abraham Senior	3	Vve Moses Naar	2
Jeosua Naar	12	Vve Benjamin de E. Jn. Henriquez	1
Jacob de David Senior	2	Vve Abraham Flores	3
Jacob Pinedo	2	Vve Moses Cohen Henriquez	1
Isaac Mendez	2	Vve Benjamin Athias de Neyra	4
Judah Cohen Henriquez	2	Vve Joseph Israel Touro	2
Isaac de Salomon Levy Maduro	3	Vve Jacob Pinedo	2
Jeosuah Henriquez	40	Vve Moses de (Crasto) [Castro]	3
Manuel de Raphael Alvares Correa	32	Vve Elias Judah Leon	1
Moses de David Lopes Henriquez	12	Vve Jacob Curiel	6
Mordechay Henriquez	40		

En 1720, les six plus grands propriétaires d'esclaves juifs en avaient au moins cent soixante-cinq. Il s'agit de :

Veuve Mordechay Henriquez	60
Gabriel Levy	39
Veuve Mordechay de Crasto	26
Veuve Balthazar de Leon	17
Daniel Aboab Cardozo	16
Jeosuah Henriquez	16

[72]

En 1774, les juifs possédaient trois cent dix esclaves africains. En 1748, ils fournirent cent vingt-six esclaves africains au gouvernement de Curaçao pour fortifier l'île :

Jeosuah Henriquez

16

Francisco Lopez Henriquez	16
Jacob Hisquiau de Leon	12
Moses Penso*	12
David Senior	10
Joseph da Costa Gomez	10

* Penso avait acheté deux plantations avec trois cents Africains au *goy* Willem Meyer²⁵⁶.

En 1749, les cinq plus gros propriétaires d'esclaves juifs, sur les six cités ci-dessus pour 1744, en avaient au moins 91 :

Samuel et Benjamin de Casseres	35
Jeosuah Henriquez	16
Francisco Lopez Henriquez	18
Jacob Hisquiau de Leon	12
Joseph da Costa Gomez	10

Un « recensement très exact des esclaves effectué en 1765 montre que les juifs possédaient huit cent soixante esclaves »²⁵⁷. C'est la famille Jesurun qui en possédait le plus, trois cent soixante-six. Le premier *goy*, Eva van Wijk, en avait deux cent quarante. Un siècle plus tard, au moment de l'affranchissement des Noirs en 1863, les juifs en avaient mille huit cent cinquante et un. Le gouvernement versa à tous les propriétaires des indemnités sur la base de deux cents florins par esclave. A cette date, 45% de la fortune privée à Curaçao appartenaient aux juifs²⁵⁸. En 1894, un juif était trois fois et demi plus riche qu'un protestant et six à huit fois plus qu'un catholique²⁵⁹.

[73]

Coro

Les juifs de Curaçao avaient établi une colonie à Coro, au Vénézuéla, qui était un refuge pour les esclaves évadés. Entre 1729 et 1796, cent douze Africains esclaves des juifs, reconnus d'après leurs marques, trouvèrent refuge à Coro²⁶⁰. Très vite, les juifs fondèrent des maisons de commerce qui inquiétèrent les marchands locaux²⁶¹. Ils prêtèrent de l'argent à l'administration et à l'armée mais en 1854, décidèrent de ne plus le faire. Le manque d'argent provoqua des émeutes contre les juifs, qui furent de nouveau expulsés²⁶². Les accusations énumérées par Aizenberg ont un air de déjà vu : « La misère et l'impuissance dans lesquelles se trouve le peuple, à Coro, sont provoquées par « l'avarice inouïe » des juifs, les pratiques usuraires et la cherté des prix due à la tromperie et aux monopoles... » [une des conséquences néfastes de la

²⁵⁶ Emmanuel HJNA, p. 228 note

²⁵⁷ Emmanuel HJNA, p. 228.

²⁵⁸ Emmanuel HJNA, p. 364.

²⁵⁹ Emmanuel HJNA, p. 364 note n° 52. Il est écrit en fait que les juifs étaient soixante-huit fois plus riches que les catholiques, mais c'est sans doute une coquille. Si l'affirmation concerne les catholiques blancs, il doit s'agir en fait de "six pour huit", mais s'il s'agit de catholiques noirs, alors c'est sans doute vrai. [en anglais, la différence n'est que d'une lettre, « sixty » au lieu de « six to ». NdT]

²⁶⁰ Liebman, *New World Jewry*, p. 184.

²⁶¹ Isidoro Aizenberg, "The 1855 Expulsion of the Curaçaoan Jews from Coro, Venezuela," *AJHQ*, vol. 72 (1982-83), passim; Isaac S. Emmanuel, *The Jews of Coro, Venezuela*, Cincinnati, American Jewish Archives, 1973, passim.

²⁶² Aizenberg, p. 496.

pauvreté provoquée par les juifs est « que beaucoup de jeunes filles de Coro, parangons de vertu, sont désormais prostituées par les juifs. »^{263]}

Les juifs expulsés se plaignent d'antisémitisme mais aucun historien juif ne se donne la peine d'expliquer l'attitude anti-noire des juifs de Coro. D'après Aizenberg, « deux cent cinquante personnes quittèrent Coro pour Curaçao (cent soixante-huit juifs et quatre-vingt-huit esclaves) »²⁶⁴.

La Jamaïque

Il y avait des juifs à la Jamaïque depuis 1625 et, comme à la Barbade et ailleurs, ce sont eux qui introduisirent la culture de la canne à sucre dans l'île. La Jamaïque accueillait volontiers les juifs à cause de leurs compétences commerciales²⁶⁵. D'après l'historien Albert Hyamson :

« En 1744, les juifs possédaient trois cent dix esclaves africains. En 1748, ils fournirent cent vingt-six esclaves au gouvernement pour la fortification de l'île.

Leur nombre augmentait et ils prospéraient sans cesse. Certains faisaient du commerce de détail, mais la majorité était marchands en gros et l'essentiel du commerce avec les colonies espagnoles étaient entre leurs mains... Leur situation économique était si forte à cette époque qu'ils avaient pratiquement le monopole du commerce du sucre, du rhum et de la mélasse²⁶⁶

Venus du Brésil après leur expulsion de 1654, les juifs ont mis en place la méthode de ventes d'esclaves à crédit qu'ils pratiquaient là-bas²⁶⁷. Max Kohler écrit qu'« il était tout à fait courant que les nombreux habitants juifs... figurent dans les

²⁶³ Aizenberg, p. 497. A cette époque, les juifs sont très actifs dans la prostitution internationale. Cf. Sean O'Callaghan, *Damaged Baggage: The White Slave Trade and Narcotics Traffic in America*, Londres, 1969; Edward J. Bristow, *Prostitution and Prejudice: The Jewish Fight Against White Slavery, 1870-1939*, New York, 1983; William W. Sanger, *History of Prostitution*, New York, 1937; Francesco Cordasco, *The White Slave Trade and the Immigrants*, Detroit, 1981.

²⁶⁴ Aizenberg, p. 500.

²⁶⁵ Hyamson, p. 200; la Jamaïque fut découverte par Colomb en 1494, lors de son second voyage au Nouveau Monde.

²⁶⁶ Hyamson, pp. 202-203, dit que « la majeure partie de l'industrie et du commerce était mené par les juifs. » Hyamson, pp. 200 et 204; Tout le monde savait que la prospérité des juifs était disproportionnée. Picciotto dit, dans ses *Sketches of Anglo-Jewish History*, (p. 94) (cité par Adler, "A Traveler in Surinam," *PAJHS*, vol. 3 (1895), pp. 78-79) : « Au milieu du siècle, le commerce de la Jamaïque était tenu principalement par les juifs, avec deux cents familles installées dans l'île. » ; dans "Notes. Jewish Merchants and Colonial Slave Trade: Documents from the Public Record Office Memorial of the Jews about their Taxes Presented to Sir William Beeston, Governor-in-Charge of the Island of Jamaica," *PAJHS*, vol. 34 (1937), p. 285, l'auteur Charles Gross cite une lettre en provenance de la Jamaïque et datée du 6 septembre 1736 dans laquelle un certain John Meriwether, stupéfait, dit : « lors de notre dernière session trimestrielle, j'ai été étonné de voir un juif qui est l'un des plus gros armateurs du commerce illicite des Noirs et des marchandises réclamer une exemption d'impôt à cause de sa pauvreté, et on la lui a accordée !. »

²⁶⁷ *MCAJI*, p. 114. On a d'autres témoignages de ces pratiques inhumaines en affaires dans Frank W. Pitman, *The British West Indies*, Londres, 1917, p. 136: Les planteurs pouvaient obtenir des prêts à cinq pour cent des Anglais. Ceux qui ne pouvaient pas, cependant, « étaient forcés de payer les taux beaucoup plus élevés exigés par les juifs et les autres marchands ou courtiers résidant dans les îles. Très souvent, il fallait qu'ils donnent des primes en plus, et on arrivait ainsi très vite à un taux d'intérêt de 20%. »

listes de propriétaires d'esclaves au même titre que les non-juifs²⁶⁸. » les plus gros trafiquants étaient David Henriques, Hyman Levy et surtout Alexander Lindo²⁶⁹. Isaac Contino, marchand à la Jamaïque, possédait dix esclaves domestiques ; Isaac Henriques Alvin, riche pêcheur de Port-Royal, en avait dix-huit et Daniel Sueyro, orfèvre, douze²⁷⁰.

Les registres de 1692 donnent la liste des biens et des plantations de certains juifs de l'île. Voici ce que l'on trouve dans le registre de la Société historique juive américaine :

M. Karbona a une plantation à Leganee qu'il a achetée et payée.
 M. Salomon Gabay a depuis des années une plantation à Magitt Savana.
 M. Joseph Ridana a une plantation au même endroit.
 M. Salomon Acton a une plantation dans le quartier nord de Port-Marie.
 M. Abraham Gabay a une plantation à Whitehood.
 M. Benjamin Corvalo a une plantation au même endroit.
 M. Moses Jessurun Cardezo a quinze maisons.
 M. Joseph da Costa Alvaringa a dix maisons.
 M. David Alvarez.
 M. Jacob Mendez Gutierrez.
 M. Jacob Detorez.
 M^{me} Sarrah Gabay²⁷¹.

Les mœurs commerciales des juifs étaient un sujet d'irritation pour le gouvernement jamaïcain. Dans les archives de l'île, on trouve une lettre du président et du Conseil de la Jamaïque aux ministres [NdT :de la métropole à Londres] du commerce et des plantations, en date du 28 janvier 1691 ou 1692, qui dit :

« Les juifs nous évincent complètement du commerce, parce que les conditions de naturalisation n'ont pas été respectées : on n'a pas exigé qu'ils fondent des plantations, contrairement à ce que la loi prévoit. Nous ne voulions pas d'eux à Port-Royal, qui est une ville peuplée et puissante sans eux et bien qu'on leur ait dit qu'ils pouvaient s'installer dans n'importe quelle autre partie de l'île, ils ont fait de Port-Royal leur Goshèn et ne veulent faire que du commerce. Quand les assemblées ont essayé de les imposer plus lourdement que les chrétiens, qui sont soumis à des offices publics dont ils sont exemptés, ils ont réussi à tourner ces mesures par des faveurs spéciales. C'est un mal qui grandit sans cesse et si les autres colonies ne nous avaient pas prévenus, aujourd'hui ils rempliraient nos rues et débarqueraient par bateaux entiers. Ils prennent le pain de nos enfants. Nous pensons qu'on pourrait éviter cela si le Conseil avait un peu plus de pouvoir²⁷². »

²⁶⁸ Max J. Kohler, "Jews and the American Anti-Slavery Movement II," *PAJHS*, vol. 9 (1901), p. 45.

²⁶⁹ *EHJ*, p. 273.

²⁷⁰ *MCAJ1*, p. 119.

²⁷¹ Cundall, Davis et Friedenberg, pp. 28-29.

²⁷² "Calendar of State Papers, Colonial Series, America and West Indies, 1689-1692," (published 1901), p. 593, cité par Cundall, Davis et Friedenberg, pp. 26-27; le gouvernement de l'île donne d'autres exemples des privilèges civils dont jouissent les juifs. Les historiens juifs prétendent que par antisémitisme, on avait établi un statut spécial et des impôts spéciaux pour les juifs en tant que classe. Si l'on se reporte aux minutes des délibérations du gouvernement jamaïcain, on trouve un tableau beaucoup plus nuancé (malgré leur état de propriétaires d'esclaves). Voici un extrait des minutes du

Les archives contiennent d'autres mentions des juifs et des Noirs : en 1700, les juifs se plaignent que leurs nègres et leur bétail etc. soient trop lourdement imposés²⁷³ ; Haham Jeossuha His publiait une annonce dans la *Gazette royale de Kingston* du 15 décembre 1792, pour réclamer le retour d'un esclave en fuite²⁷⁴. En 1731, le capitaine Nassy fut accusé de cruauté au cours d'une expédition contre les

Conseil de 1741 qui traite des impôts des juifs (George Fortunatus Judah, "The Jews' Tribute in Jamaica," *PAJHS*, vol. 18 [1909], pp. 172-173) :

Si les juifs paient les mêmes impôts que les autres marchands et habitants, en dehors de cet impôt particulier, il faut rappeler cependant qu'ils sont exempts des fonctions civiles et militaires, des jurys et d'autres services qui coûtent cher à la fois en temps et en argent, et que ces exemptions justifient amplement l'impôt spécial ; toutes les charges civiles et militaires imposées par le gouvernement exigent du temps et de l'argent, et ne rapportent rien, à part la charge de président du tribunal et la capitainerie du port ; les autres offices de l'île qui sont à la fois honorables et lucratifs, sont attribués par lettres patentes de Sa Majesté ; les juifs ont toujours été, du moins jusqu'à une époque récente, exempts des offices civils, à cause de leur religion qui ne leur permet pas de postuler pour eux ; quant au service dans la milice, ils étaient inaptes, ne voulaient pas le remplir et ne l'acceptaient pas.

Les juifs ont toujours été exemptés de siéger dans les jurys, et par cela seulement, ont économisé beaucoup plus que le montant de cet impôt ; si on suppose que chaque assujetti à cet impôt doive en plus être juré une fois par an, comme les autres habitants, ce qui coûte entre dix et vingt livres, sans parler de la perte de temps et du désagrément dû à l'abandon des occupations personnelles ; de plus, les juifs seraient soumis à d'autres inconvénients s'ils devaient être jurés : leurs sabbats et leurs fêtes sont fréquents aux époques où siègent les cours d'assises, qu'il faudrait alors repousser ; leurs propres causes, qui constituent une bonne partie des affaires pendantes, seraient aussi retardées et avec elles la justice publique ; et d'un autre côté, si on les obligeait à servir ces jours-là, cette oppression de leur conscience et cette atteinte à leur religion seraient beaucoup plus pénible que l'impôt ; bien que l'institution du jury soit excellente, des exemptions sont prévues dans certains cas : ainsi la loi anglaise relève les apothicaires de cette obligation ; la Loi de Tolérance en exempte aussi les professeurs appartenant à certaines sectes religieuses autorisées et le parlement qui a voté cette loi ne voulait pas de mal à ces sectes ; dans la liste des reproches qu'ils présentent, les juifs ne suggèrent pas le moins du monde que l'appréciation de leurs propriétés s'est faite dans un esprit de discrimination ; les juifs de l'île ont des synagogues et peuvent professer publiquement leur religion, sans aucune restriction ; ils bénéficient de nos lois, ont les mêmes avantages que notre commerce et la même protection pour leurs biens que les autres sujets de Sa Majesté, ils jouissent de toute l'indulgence qu'ils réclament du fait de leur religion, et si, comme ils le disent dans leur pétition à Sa Majesté, ils n'ont pas rempli les conditions nécessaires à l'octroi de la citoyenneté ou à la naturalisation, c'est parce que leurs biens sont essentiellement mobiliers, notamment marchandises de leurs magasins ; de ce fait, ils ne peuvent fournir de caution durable à nos yeux ; et bien que certains aient acheté des maisons en ville, la société n'en a tiré aucun bénéfice parce qu'il est de notoriété publique que ces acquisitions ont été faites, dans la plupart des cas, pour exploiter leurs débiteurs, car dans l'île, jusqu'à une période récente, on n'avait jamais fait vendre des maisons pour dettes.

En 1693, le gouverneur William Beaston a répondu aux accusations de partialité des juifs en invoquant la proclamation de Windsor, signée le 14 décembre 1661 par Charles II et entrée en vigueur à la Jamaïque en août 1662, destinée à encourager la création de plantations. Les juifs préféraient être marchands, disait-il, et n'envisageaient pas du tout de devenir planteurs comme le demandait la proclamation du roi. Cf. Samuel J. Hurwitz et Edith Hurwitz, "The New World Sets an Example for the Old: The Jews of Jamaica and Political Rights, 1661-1831," *AJHQ*, vol. 55 (1965-1966), pp. 39-40, à comparer avec R. A. Fisher, "A Note on Jamaica," *Journal of Negro History*, vol. 28 (avril 1943), pp. 200-203.

²⁷³ Dr. Charles Gross, "Documents from the Public Record Office (London)," *PAJHS*, vol. 2 (1894), p. 166.

²⁷⁴ Bertram W. Korn, "The Haham De Cordova of Jamaica," *AJA*, vol. 18 (1966), p. 148.

Nègres dits marrons mais finalement acquitté²⁷⁵ et parfois, dans des testaments juifs, des esclaves sont légués à la synagogue²⁷⁶. Un boutiquier juif de Kingston « donna un coup de poing à l'oreille » d'un esclave qui appartenait à un non-juif, et l'assemblée des députés de la Jamaïque se saisit de l'affaire²⁷⁷

Le commerce avec les juifs d'Amérique du Nord était très soutenu. La traite négrière de Rhode Island nécessitait cent à cent cinquante vaisseaux par an, chacun amenait de quatre-vingts à cent Noirs, hommes femmes et enfants²⁷⁸. Mais vers 1700, l'économie de la Jamaïque entra en déclin à cause « de la croissance régulière du commerce de Curaçao, qui devint avec Saint-Eustache un centre d'activités clandestines et une plaque tournante des entreprises commerciales juives, légales ou illégales²⁷⁹. »

Voici une estimation de la population d'esclaves de la Jamaïque pendant la période où les juifs sont officiellement des acteurs conséquents de la traite. L'augmentation très forte dépasse de loin les besoins propres de l'île et révèle l'existence d'un vigoureux commerce d'esclaves dans lequel les juifs tenaient une part notable.

Population esclave de la Jamaïque²⁸⁰

<u>Année</u>	<u>Esclaves</u>
1661	514
1670	2.500
1673	9.504
1677	20.000
1703	45.000
1722	80.000
1739	99.239

Les juifs n'eurent le droit de vote et celui d'exercer des offices publics qu'en 1831, bien que « toutes les portes de l'économie leur aient été ouvertes »²⁸¹. Jusqu'alors ils étaient « heureux d'éviter les causes de conflit en évitant soigneusement la politique ». Ils « se contentaient de leurs privilèges religieux et de l'absence complète de discrimination dans le domaine économique...²⁸² »

²⁷⁵ Max J. Kohler, "Jewish Factors in Settlement of the West," *PAJHS*, vol. 16 (1907), pp. 11-2.

²⁷⁶ *MCAJI*, p. 130.

²⁷⁷ *MCAJI*, p. 110.

²⁷⁸ *MCAJI*, p. 141.

²⁷⁹ Fortune, pp. 126-27.

²⁸⁰ Fortune, p. 58.

²⁸¹ Hurwitz et Hurwitz, p. 40. Les auteurs font un raisonnement bizarre, à la page 37: "A l'époque où l'égalité n'existait pour personne, les juifs étaient les moins égaux de tous. Si les esclaves semblent moins égaux encore, c'est seulement parce que contrairement aux juifs, que l'on considérait comme humains, on ne les considérait pas comme tels. C'était des outils, des instruments, des biens sous forme humaine. Les juifs ne sont jamais tombés dans cette catégorie non-humaine, même lorsqu'on les considéraient comme la main du diable."

²⁸² Hurwitz et Hurwitz, p. 43. Plus loin, ils citent d'autres observateurs contemporains de la condition des juifs (p. 45): "Beaucoup de voyageurs qui ont visité la Jamaïque disent que les juifs jouaient un rôle très important dans l'économie de l'île. par exemple, dans le *The Port Folio* (Philadelphia, [revue]), de mai 1812 (p. 12), on lit dans "Lettres de la Jamaïque" qu'il y a à Kingston beaucoup de juifs qui ont

Mais lorsque l'esclavage fut supprimé et que les ex-esclaves obtinrent les mêmes droits et privilèges que les juifs, ceux-ci eurent peur et entreprirent de faire supprimer les restrictions politiques. « pour la première fois, les juifs, malgré leur peau blanche n'avaient pas plus de privilèges que les Jamaïcains à la peau noire²⁸³. » Dès 1835, Alexandre Bravo fut le premier député juif de l'assemblée de la Jamaïque et quatorze ans plus tard, huit députés sur quarante-sept étaient juifs.

Voici la liste des juifs qui doivent leur notoriété à la lutte pour maintenir l'esclavage :

Myer Benjamin	Barnet Isaacs
Alexander Bravo	George Isaacs
Aaron Gomez Da Costa	Daniel Jacobs
Isaac Gomez Da Costa	Alexander Joseph Lindo
Samuel Delisser	David Lopez
Jacob De Pass	Philip Lucas
Moses Q. Henriques	Moses Gomez Silva
Abraham Isaacs ²⁸⁴	

La Martinique

La première grande plantation-raffinerie de sucre à la Martinique fut fondée en 1655 par Benjamin Dacosta qui était venu du Brésil avec neuf cents coreligionnaires et mille cent esclaves²⁸⁵. Ces juifs, dit J. Marcus, « se réfugièrent à la Martinique où ils ont continué dans l'industrie sucrière et l'économie noire esclavagiste qui l'accompagnait²⁸⁶. »

La famille de David, Benjamin et Moïse Gradis avait de vastes propriétés à Saint-Domingue et à la Martinique²⁸⁷. La famille de Pas attirait l'attention du collecteur d'impôt français – qui, dans un rôle envoyé en métropole, mentionne au moins dix domaines avec des centaines d'esclaves et de domestiques²⁸⁸. En 1680, « chaque famille juive avait au moins un esclave; sept en avait au moins dix (l'un des sept en avait vingt et un, un autre trente)²⁸⁹. »

Nevis

Les juifs de Nevis, très prospères, étaient essentiellement des juifs portugais²⁹⁰. Ils s'étaient installés vers 1670, fuyant les lourds impôts de la Barbade²⁹¹. Le recensement de 1707 montre que tous les juifs avaient des esclaves, notamment Abraham Bueno de Mezqueto (ou Mesquita) et Salomon Israël, le plus gros chef de famille et propriétaire juif d'esclaves du recensement. Ralph Abenduna, résidant à

essaimé dans toute l'île.' L'auteur décrit deux synagogues en déclarant 'qu'elles ne montrent ni goût ni beauté'. Les juifs étaient exclus des charges publiques et n'avaient aucun privilege", mais, "comme toujours, ils sont très riches."

²⁸³ Hurwitz et Hurwitz, p. 46.

²⁸⁴ Wolf, pp. 483-484.

²⁸⁵ Friedman, «Sugar», p. 307. Friedman cite Werner Sombart, *The Jews and Modern Capitalism*, p. 36. Cf. aussi Roth, *Marranos*, p. 290.

²⁸⁶ *MEAJ1*, pp. 21-2; Friedman, p. 307, cite Deerr, vol. 1, pp. 230-231.

²⁸⁷ Korn, *Jews of New Orleans*, p. 2.

²⁸⁸ Lee M. Friedman, *Jewish Pioneers and Patriots*, p. 92.

²⁸⁹ *MCAJ1*, p. 88.

²⁹⁰ *MCAJ1*, p. 99.

²⁹¹ Malcolm Stern, «A Successful Caribbean Restoration: The Nevis Story», *AJHQ*, vol. 61 (1971), p. 21.

Boston en 1695, figure parmi les propriétaires d'esclaves de Nevis en 1707²⁹². Le recensement indique aussi que le foyer du planteur Isaac Lobatto comprenait deux Blanches et douze Noirs. Isaac et Esther Pinheiro figurent ainsi dans le recensement : « 2 Blancs, 4 Blanches, 9 Noirs ». Esther avait acheté une esclave à New York le 13 février 1707²⁹³.

Voici une « liste des habitants de Nevis avec le nombre d'esclaves », en date du 13 mars 1707, que l'on trouve dans le troisième volume de *Caribbeana*. Ce recensement fournit les renseignements suivants à propos des juifs de l'île²⁹⁴ :

<i>Juifs</i>	<i>Blancs</i>	<i>Blanches</i>	<i>Noirs</i>
Isaac Lobatt		2	12
Isaac Pinheiro	2	4	9
Abraham Bueno De /		1	8
Ralph Abenduna			1
Solomon Israel	4	1	13

La libération des esclaves, en 1838, entraîna le déclin de la population, tant blanche que noire, de Nevis : « la plupart des autres s'en allèrent²⁹⁵. »

Saint-Domingue

Les conditions de vie à Saint-Domingue étaient particulièrement difficiles pour les Africains, et « les plus grandes difficultés » des planteurs juifs « étaient dues aux esclaves fugitifs »²⁹⁶. Jacob Beller décrit l'apogée de la crise dans son étude sur les juifs d'Amérique du Sud :

« Le désir de liberté [des Africains] aboutit à la grande révolte de 1801. Les esclaves prirent les armes et se rendirent maîtres des cols dans les montagnes de l'intérieur. Beaucoup plus nombreux que les maîtres, ils ravageaient les plantations de sucre et de café et massacraient tous les Blancs qu'ils capturaient. Aaron Soria, planteur juif français, attendait d'être exécuté à l'aube²⁹⁷. »

La révolte de Saint Domingue amena beaucoup d'Européens à s'enfuir, notamment en Amérique du Nord. La rumeur de la férocité de la révolte s'était répandue dans le monde entier et partout, les propriétaires d'esclaves prirent des mesures brutales pour se protéger. La famille juive de Moline s'enfuit de Saint

²⁹² Stern, «Notes on the Jews of Nevis», pp. 155-157; cf. aussi Stern, «Nevis Story», p. 22.

²⁹³ Stern, «Notes on the Jews of Nevis», pp. 157-158.

²⁹⁴ Stern, «Some Notes on the Jews of Nevis», pp. 153-154.

²⁹⁵ Stern, «The Nevis Story», p. 23.

²⁹⁶ MCAJ1, p. 159.

²⁹⁷ Harold Sharfman, *Jews on the Frontier*, Chicago, 1977, p. 139; on trouve un autre récit juif dans «Items Related to the Jews in South America and the West Indies», *PAJHS*, vol. 27 (1920), pp. 476-477: «Ils furent attaqués par l'armée des Nègres et se défendirent du mieux qu'ils purent... Les Nègres massacraient les Blancs à la moindre occasion; tous les Blancs étaient contraints de prendre les armes pour défendre la ville. Les Noirs, qui étaient beaucoup plus nombreux que les Blancs, étaient totalement maîtres des montagnes et des cols, ils étaient bien armés et bien entraînés et attaquaient souvent la ville la nuit.»

Domingue en 1793, avec quelques esclaves africains marqués à son nom et les mit au travail en Pennsylvanie²⁹⁸. Les Gradis, gros armateurs, avaient aussi de vastes terres dans la colonie ; Abraham Gradis avait le projet de mettre la Louisiane en valeur en y important dix mille esclaves, mais son plan ne fut jamais réalisé. Des indices, que l'on développera plus tard, montrent que les juifs de l'île élevaient des femmes esclaves destinées à la débauche.

Bien que les juifs européens aient traité leurs esclaves noirs avec une brutalité extrême, Jacob Marcus, historien juif très estimé, considère les juifs comme des victimes : il cite un esclave qui répète une insulte anti-juive qu'il avait dû entendre dans la bouche de son maître non-juif, et se plaint que « le préjugé anti-juif ne [soit] pas absent à Saint Domingue même parmi les Nègres²⁹⁹. »

Saint Eustache

En 1722, l'île de Saint Eustache, possession hollandaise, comptait mille deux cent quatre habitants dont quatre familles (vingt-deux personnes en tout) juives qui possédaient respectivement sept, quatre et deux esclaves³⁰⁰. D'après Marcus, l'île devint très vite le centre de la contrebande, particulièrement des munitions pendant la guerre d'indépendance des États-Unis, et en même temps le siège de la plus grande colonie juive d'Amérique du Nord. « Les juifs affluaient sur le "rocher d'or" et certains marchands juifs d'Amérique du Nord y établirent des filiales³⁰¹. »

Saint Thomas

« Dès 1492, des juifs portugais s'installèrent dans l'île où ils fondèrent les premières grandes plantations de sucre [...] Ils créèrent beaucoup de raffineries de sucre qui employaient près de trois mille Nègres³⁰². » En 1550, l'industrie sucrière atteignit son apogée dans l'île. il y avait soixante plantations avec des moulins à sucre et des raffineries qui alimentaient largement l'exportation.

La contrebande

« Les preuves que les marchands juifs n'avaient rien à envier aux autres marchands abondent : ils faisaient de la contrebande dès qu'ils le pouvaient³⁰³. »

Dans tout le Nouveau Monde, les marchands-armateurs avaient établi des relations entre les îles qui vivaient de l'économie de plantation : esclaves et outillage, semences et récoltes, chaînes et munitions répondaient à la demande du marché. Mais les relations commerciales étaient soumises à la demande des gouvernements qui, souvent, n'étaient pas d'accord. Les taxes exigées par le royaume ou la compagnie qui gouvernait sur place variaient suivant les produits, les ports et les

²⁹⁸ Wolf et Whiteman, p. 191; Rosenbloom, p. 116.

²⁹⁹ MCAJ1, p. 93.

³⁰⁰ John Hartog, «The Honen Daliem Congregation of St. Eustatius», AJA, vol. 19 (avril 1967), p. 61.

³⁰¹ MCAJ1, p. 142; N. Taylor Phillips, «Items Relating to the History of the Jews of New York», PAJHS, vol. 11 (1903), p. 149.

³⁰² Friedman, «Sugar», p. 306. Le terme «emploi» ne veut pas dire qu'ils étaient payés. Ces «trois mille Nègres» étaient des Africains noirs enlevés et «employés» contre leur gré.

³⁰³ MCAJ2, p. 790.

époques ; les embargos mis par les pays en guerre gênaient le commerce, interrompaient beaucoup de fructueux échanges commerciaux et transformaient beaucoup de gens en bandits et en contrebandiers en quête de profit personnel.

Les juifs faisaient beaucoup de commerce illégal et mettaient au point des méthodes pour échapper à l'impôt et contrevenir à la réglementation du commerce. Le bien le plus profitable de la contrebande était les esclaves noirs africains, moteur de l'économie. La contrebande des Noirs amenés ainsi dans plusieurs places occidentales était si forte que presque toutes les listes de traite négrière « légale » conservées dans les archives des ports ou des marchands doivent être très largement inférieures à la réalité. Un observateur de la traite dans la mer des Caraïbes au début du XVII^e siècle dit :

« Tous les marchands d'esclaves qui obtenaient une licence pour cent Africains en embarquaient cinq fois plus et n'avaient aucune difficulté avec les autorités de Carthagène ; il suffisait de donner dix ou douze esclaves à chacune des parties concernés et on obtenait l'autorisation de vendre le reste de la cargaison. Le négrier Manuel Bautista Perez [...] note tout crûment dans son livre de comptes pour 1618 qu'il a versé 6.170 pesos de pots-de-vin en esclaves et en argent au gouverneur, aux officiers des finances et à beaucoup d'autres petits fonctionnaires de Carthagène pour qu'ils le laissent débarquer deux fois plus d'esclaves que son registre n'en prévoyait. Le convoiement lui-même se faisait dans des conditions frauduleuses, au point que le nouveau *corregidor* d'Ica, Gregorio Rico, crut devoir signaler au gouvernement espagnol qu'un nombre scandaleux d'esclaves importés illégalement avait voyagé sur le même bateau que lui³⁰⁴. »

La contrebande d'humains présentait des avantages : ils marchaient, embarquaient et s'installaient eux-mêmes et on n'avait pas besoin d'un équipage pour les déplacer, sans compter le profit par tête. Ils pouvaient aussi porter les marchandises qui faisaient l'objet du commerce clandestin (mélasse, tabac, munition et thé), et cette main d'œuvre gratuite était tout bénéfice pour le contrebandier³⁰⁵.

A la base de ce trafic se trouvaient des juifs portugais qui avaient fui le Brésil par crainte de l'inquisition et mis sur pied le commerce illégal de Buenos Aires, « important des esclaves d'Afrique de l'Ouest et exportant l'argent du Potosi »³⁰⁶. Les juifs de la Jamaïque et d'Amérique du Sud, organisèrent avec les jésuites et les autorités espagnoles un vaste marché de contrebande dont le centre était la Jamaïque³⁰⁷. On lit dans une déclaration sous serment faite devant le gouvernement

³⁰⁴ Bowser, p. 56; Hartog, *Curaçao*, p. 139; Swetschinski, pp. 234-35 décrit trois formes de ce commerce :

la contrebande déguisée en traite d'esclaves, la contrebande sous forme d'*arribadas* et la contrebande pure et simple. Cette dernière était effectuée par un bateau qui abordait dans un port isolé d'où le marchand vendait les marchandises sur le marché intérieur. Pour la contrebande sous forme d'*arribadas*, un bateau hollandais ou anglais qui prétendait avoir été dérouté par les vents demandait à entrer dans un port espagnol pour réparer ses avaries ou simplement se ravitailler. Une fois qu'il était au port, il était très facile de vendre tout ou partie du fret subrepticement. Et c'est là que les juifs portugais jouissaient d'un avantage indéniable : ils avaient des associés "nouveaux-chrétiens" qui pouvaient affronter les foudres de l'inquisition du milieu du XVII^e siècle.

³⁰⁵ Frances Armitage, *Free Port System in British West Indies*, New York, 1953, p. 47.

³⁰⁶ Elkin, p. 13.

³⁰⁷ Fortune, p. 123.

espagnol, en 1728, que tous les bateaux du commerce triangulaire transportaient « à chaque passage (quatre ou cinq par an) » deux à trois mille pesos de marchandise humaine « pour le compte de tel ou tel juif jamaïcain »³⁰⁸.

Comme les droits royaux et les restrictions sur les biens légalement importables en Amérique devenaient de plus en plus astreignants, « les marchands portugais avides de profit se mirent à compléter leurs transports licites par des cargaisons d'esclaves et de biens de contrebande³⁰⁹. » La participation des habitants de Rhode Island à ce trafic était connue de tous. Des hommes d'affaire juifs, par exemple Naphtali Hart et compagnie cherchaient à en profiter aussi³¹⁰, Aaron Lopez y était très actif³¹¹.

Mais cela se passait au XVIII^e siècle, « à une époque où les marchands étaient bien obligés de tromper les autorités pour opérer ; tous les marchands trouvaient qu'il était tout à fait honorable de violer le droit du commerce », se justifie Stanley Chyet de l'Institut juif de religion³¹². Marcus approuve lui aussi :

« On faisait tout ce qu'on pouvait pour ne pas payer les droits prévus par la loi et le principe même du commerce maritime, d'après lequel presque toutes les importations et les exportations entre l'Angleterre et l'outremer devaient être déclarées dans les ports anglais était souvent violé. La contrebande de thé, de denrées non périssables et de poudre à fusil en provenance non seulement des Indes hollandaises occidentales, mais aussi de Hollande même, était courante. On se livrait à la contrebande sans grands scrupules. Des marchands réputés comme les Browns, les Hancock ou les Lopez le faisaient tous, dès que l'occasion de le faire sans risque se présentait³¹³. »

Là où les cargaisons d'esclaves étaient taxées, la corruption, et la falsification des registres s'accompagnaient du carnage des Noirs. On ne saura jamais combien d'Africains furent jetés à la mer pour échapper aux autorités portuaires [85]. Les juifs d'Amérique latine qui faisaient commerce avec la Hollande « connaissaient tous les ports du Golfe du Mexique où des cargaisons illégales pouvaient être débarquées en

³⁰⁸ Vera Lee Brown, «Contraband Trade: A Factor in the Decline of Spain's Empire in America», *The Hispanic American Historical Review* (mai 1928), vol. 8, n° 2, p. 180.

³⁰⁹ Bowser, p. 34.

³¹⁰ MCAJ2, p. 791; Andrea Finkelstein Losben, «Newport's Jews and the American Revolution», *Rhode Island Jewish Historical Notes*, vol. 7, no. 2 (novembre 1976), p. 262; William G. McLoughlin, *Rhode Island: A History*, New York, 1978, pp. 66-67 décrit ce commerce :

La première méthode pour tourner l'interdiction était la contrebande. Pour cela, il fallait surtout apporter à Rhode Island le sucre ou la mélasse des colonies françaises ou espagnoles sans payer les taxes prévues par la loi sur la mélasse de 1733 et ses amendements, plus restrictifs encore, de 1764 et de 1766. La loi sur la mélasse, destinée à réglementer le commerce plus qu'à fournir des revenus, était une tentative pour forcer les colons à ne commercer qu'avec les îles anglaises. Mais les planteurs anglais ne produisaient pas suffisamment de sucre et de mélasse pour répondre aux besoins des colons de Nouvelle Angleterre, surtout pour la production du rhum. La taxe sur la mélasse était considérée comme injuste car elle donnait un monopole aux planteurs des Antilles anglaises tout en privant les habitants de la Nouvelle Angleterre de la matière première nécessaire à leur commerce extérieur. En fait, cette loi constituait un encouragement à la contrebande, malgré les risques qui, du coup, augmentaient les bénéfices.

³¹¹ MCAJ2, p. 793; Stanley F. Chyet, «Aaron Lopez: A Study in Buenafama», Karp, *JEA1*, p. 197, écrit «nous remarquons... souvent... que Lopez était prêt à commettre des infractions à la loi, comme la contrebande ou les pots-de-vin... Lopez faisait certainement beaucoup de contrebande.»

³¹² Chyet, p. 198.

³¹³ MCAJ2, p. 789.

évitant les lourdes charges espagnoles³¹⁴. » Un fonctionnaire anglais remarquait que « les juifs qui vivent ici savent très bien débarquer les cargaisons de nuit dans nos entrepôts sans qu'on les voie³¹⁵. » J. Savary des Bruslons affirme dans le *Dictionnaire universel de commerce*, paru en 1748, que « les juifs d'Amsterdam sont si habiles qu'après avoir dissimulé les marchandises en les mélangeant avec d'autres biens, ou après les avoir réemballées ou marquées différemment, ils ont le front d'aller les revendre dans les ports portugais et même, très souvent, ils les revendent aux marchands à qui ils avaient pris le butin³¹⁶ ! » Les juifs anglais d'origine portugaise opéraient souvent sous de faux noms, ce qui empêche de mesurer exactement l'ampleur de la contrebande juive³¹⁷.

Malgré les édits qui arrivaient d'Europe, les autorités des colonies ne mettaient pas grande conviction à leur lutte contre la contrebande. Les occasions étaient trop belles pour les marchands habiles. Lorsque les juifs furent expulsés par les Français de la Martinique, ils se contentèrent d'aller s'installer à la Barbade, alors anglaise, dont ils firent le siège de leur piraterie³¹⁸. Les juifs anglais de la Jamaïque faisaient de la contrebande avec les Espagnols d'Amérique centrale³¹⁹. Alors même que Français et Anglais étaient ennemis jurés, on trouvait du café français en abondance dans les négoce juifs de Kingston³²⁰. D'après les sources, il y a au moins un cas qui montre que les revenus de la contrebande étaient si conséquents que lorsqu'Isaac de Fonseca, de la Barbade, menaça de délaisser Curaçao pour faire la contrebande avec la Jamaïque, les autorités de Curaçao renoncèrent à l'inquiéter³²¹. En 1723, Worsley, gouverneur de la Barbade, affirmait que le commerce illégal dans l'île était si important qu'il était [86] « incapable de l'empêcher »³²². D'après Isidoro Aizenberg, les contrebandiers et les pirates étaient devenus les patrons incontestés de tout ce qui touchait au commerce. Le gouverneur du Venezuela, par exemple, devait se résigner à laisser les marchandises du pays partir vers l'Europe sur des bateaux hollandais. Un grand nombre de ces bateaux appartenaient à des juifs qui devinrent ainsi des acteurs importants du commerce entre le Venezuela et le Vieux Continent³²³.

Jean Laffitte, flibustier juif

La contrebande fit un véritable bond lorsque les États-Unis interdirent l'importation des Africains, en 1808. Une activité fiévreuse se déchaîna sur les rives du Golfe du Mexique : à La Nouvelle Orléans, par exemple, le prix d'un mâle adulte

³¹⁴ Liebman, *The Jews in New Spain*, p. 216.

³¹⁵ Arthur S. Aiton, «The Asiento Treaty As Reflected in the Papers of Lord Shelburne», *The Hispanic American Historical Review* (mai 1928), vol. 8, p. 174.

³¹⁶ Arkin, *AJEH*, p. 94.

³¹⁷ Harold Pollins, *Economic History of the Jews in England*, East Brunswick (New Jersey), 1982, p. 51.

³¹⁸ Liebman, *New World Jewry*, p. 177.

³¹⁹ Liebman, *New World Jewry*, pp. 62-63.

³²⁰ Armytage, p. 46.

³²¹ Wiernik, p. 52.

³²² Fortune, p. 102; Fortune, p. 103: Cox, commissaire aux douanes, affirmait que «dans les Iles sous le Vent, les marchands français abordaient de nuit et neutralisaient les canons car les matelots n'étaient pas à leur poste auprès des batteries, puis ils s'emparaient de nos Nègres et débarquaient des marchandises prohibées, tous mes efforts pour les en empêcher étaient vains.».

³²³ Liebman, *New World Jewry*, p. 184. On trouvera une discussion à propos de la participation des Hollandais dans Fortune, p. 104; cf. aussi Swetschinski, p. 222.

bondit de 300 à 1.000 dollars. Les planteurs installés le long du Mississippi et de ses affluents achetaient de plus en plus d'esclaves de contrebande. Le flibustier juif Jean Laffitte faisait entrer des marchandises et des esclaves en contrebande en Louisiane, à cent kilomètres à peine de La Nouvelle Orléans, puis les transportait par voie d'eau jusqu'à Saint-Louis au Nord et jusqu'à La Nouvelle Orléans³²⁴.

Laffitte, qui exerçait son activité dans toute la mer des Antilles, réunit les forces de toute la flibuste pour résister à une opération d'envergure contre le libre commerce. Le rabbin Sharfman décrit les opérations :

« [...] Jean Laffitte avait remarqué qu'au lieu de laisser jouer le principe de l'offre et de la demande, les flibustiers se comportaient en rivaux, se volaient mutuellement leurs Noirs et offraient des hommes de première qualité au prix d'un dollar la livre. Les accusations et les disputes risquaient de provoquer une guerre ouverte qui menacerait l'existence même de Barataria [résidence de Laffitte]. Les flibustiers acceptèrent alors de se mettre sous les ordres de Laffitte. Le beau juif Créole réunit sur une colline une assemblée disparate de près de cinq cents pirates et égorgeurs brandissant leur sabre, de félons et de desperados armés de couteaux et de fusils et les harangua sans crainte, avec son élégance bien connue³²⁵.

[87]

Laffitte commandait une flottille de soixante vaisseaux qui poursuivaient les vaisseaux marchands espagnols dans toute la mer des Caraïbes et tenait toutes les semaines des ventes d'esclaves aux enchères dans son repaire de Barataria sur la côte de Louisiane³²⁶. Il était le maître incontesté de ce commerce et, comme le dit Sharfman, « nul, à Barataria, n'aurait songé à lui désobéir ». Des marchands juifs d'Amsterdam contribuaient à l'armement de ces vaisseaux terroristes et à la commercialisation du butin saisi par ces pirates³²⁷.

Les marchands juifs de La Nouvelle Orléans étaient étroitement associés à l'activité de Jean Laffitte. La qualité du produit africain de Laffitte était recherché par la salle des ventes de Jacobs et Ashbridge dirigée par Maurice Barnett. Ces Africains « étaient résistants et en bonne santé, car seuls les plus forts résistaient au passage dans les cales sombres et profondes des navires négriers, sans parler des épidémies et des mauvais traitements endurés tout au long d'un voyage qui durait des mois³²⁸ ». Antonio Mendez, gouverneur civil d'une province des environs de La Nouvelle Orléans, aidait les contrebandiers³²⁹ et un autre faiseur d'affaires juif de la ville

³²⁴ Sharfman, p. 234.

³²⁵ Sharfman, p. 144.

³²⁶ Sharfman, p. 151.

³²⁷ Arkin, *AJEH*, p. 94; *EAJA*, p. 98: «Les juifs barbaresques choisirent Livourne comme marché d'esclaves et de butin. Il était souvent moins cher d'acheter les marchandises volées par les pirates à Livourne que de les acheter sur la côte barbaresque. C'était les juifs hollandais qui tiraient profit de ce commerce: outre le trafic habituel d'esclaves, ils achetaient à Livourne du coton, des épices, des noix de galle, des tissus, des soies de Tripolitaine, [des perles], etc.»

³²⁸ Sharfman, p. 151 puis pp. 152-53, «Les esclaves indigènes de Virginie ne se comparaient pas à l'"Ivoire noir", c'est-à-dire aux Africains importés qu'on achetait au "Temple" de Laffitte. Les moins chers étaient originaires de la Côte d'Or, noirs comme de l'ébène et féroces. Les plus recherchés venaient du Dahomey français, ils étaient couleur de tabac et doux. Les hommes d'une vingtaine d'années étaient plus chers que les femmes du même âge, et les enfants étaient moins chers.»

³²⁹ Sharfman, p.151.

nommé David G. Seixas, lui-même propriétaire d'esclaves, « avait acheté une goëlette et vraisemblablement organisé leur embarquement et leur transport »³³⁰.

Laffitte et ses employés vendaient jusqu'à quatre cents Noirs par jour, introduits en contrebande à La Nouvelle Orléans. Son activité était si considérable qu'on disait qu'il avait le monopole des importations en Louisiane et dans toute la vallée du Mississippi. Vers 1812, on disait que le pirate juif Jean Laffitte était désormais « le plus grand négociant de l'Ouest des États-Unis »³³¹.
[88]

Conclusion

Le rôle des juifs dans la grande migration vers l'Ouest a été largement sous-estimé, alors qu'il est crucial du point de vue africain. Les commerçants juifs, qui préféraient être connus par leur appartenance nationale plutôt que par leur religion, sont partis à l'Ouest et ont constitué l'assise commerciale sur laquelle s'est construite la colonisation du Nouveau Monde. Seymour Liebman, par exemple, déclara ouvertement ce que personne n'osait écrire, à savoir « que presque tous les historiens admettent qu'au XVII^e siècle au Nouveau Monde, « portugais » veut dire juif »³³².

La tradition commerçante des communautés juives d'Europe et leurs atouts dans le commerce international sont incontestables. Grâce au sucre, les îles sont « devenues des pays de Cocagne, véritables entrepôts de commerce où l'on a besoin de transport maritime, de crédit, de capitaux, de marchands, de grossistes et de biens manufacturés, d'assurance pour le frêt et tout le commerce, légal ou occulte, qui élargit les bases économiques des plantations³³³. » En 1712, Joseph Addison écrit :

« Ils [les juifs] sont si disséminés dans toutes les régions du monde où l'on fait du commerce, qu'ils deviennent l'instrument par lequel les nations les plus différentes entrent en relations et par lequel l'humanité est en correspondance générale. Ils sont comme les tenons et les clous d'un grand bâtiment et qui, bien que de peu de valeur en soi, sont absolument nécessaires pour que faire tenir l'ensemble³³⁴.

Le rôle de l'esclavage dans la production de richesses au Nouveau Monde est essentiel et c'est pourquoi ce commerce devint l'entreprise la plus lucrative de l'époque : le travail noir était le moteur du système. Une lettre envoyée en 1661 de la nouvelle colonie du Venezuela le montre bien :

« Les Nègres sont indispensables ici... Ne cherchez pas dans ces propos un sens caché, ils ne sont que l'expression de la vérité pure et simple, sans exagération ni hypocrisie, vous pouvez y croire sans réserve³³⁵. »

³³⁰ Sharfman, p.145.

³³¹ Sharfman, p.154.

³³² Liebman, *New World Jewry*, p. 169.

³³³ Fortune, pp. 64-65; Shaftesley, p. 138.

³³⁴ Liebman, *New World Jewry* p. 189.

³³⁵ Oppenheim, «Guiana», p. 131.

C'est une vérité élémentaire, les juifs ont participé au processus qui a amené la réduction en esclavage et le meurtre de millions d'Africains. Une fois leur liberté et leur fortune établies, les juifs se tournèrent vers le Nord.

Les juifs et l'esclavage en Amérique du Nord coloniale

Les juifs sont arrivés en Amérique du Nord surtout comme réfugiés du Brésil et des Antilles et trouvèrent là des hommes très différents d'eux. Les colonies d'Amérique du Nord étaient peuplées de fermiers et, dans les ports seulement, de marchands ; au milieu du XVIII^e siècle encore, les neuf-dixièmes des habitants travaillaient la terre³³⁶. Entre un tiers et la moitié de la population, au moment de l'indépendance, était des domestiques engagés, d'anciens bagnards qui avaient purgé leur peine en Europe³³⁷. Les juifs, de leur côté, étaient des commerçants ou des marchands-artisans avec un réseau de relations commerciales dans le monde entier. Ils étaient loin d'être pauvres et opprimés, c'était, au contraire, des faiseurs d'affaires rusés et entraînés déjà beaucoup plus riches que la plupart des autres immigrés. « Comme presque tous les colons juifs d'Amérique étaient à l'aise », écrit l'historien Peter Wiernik, « ils acceptèrent le principe de l'esclavage alors en vigueur et cherchèrent à en profiter comme n'importe quels autres riches. »

Les premiers juifs s'installèrent à Newport, Rhode Island et New York où l'on trouve de nombreux propriétaires d'esclaves juifs bien avant la guerre d'indépendance³³⁸. Les juifs s'adaptèrent aux milieux d'affaires du pays et en tirèrent profit comme ils avaient su le faire dans les îles au Sud : ils adoptèrent sans le discuter le principe de l'esclavage des Noirs. Au Nord avant 1800 et au Sud durant toute la période coloniale, les marchands juifs avaient des esclaves dans leurs réserves comme n'importe quelle autre marchandise³³⁹. Des milliers et des milliers d'Africains furent [90] amenés comme esclaves par les marchands-armateurs juifs de l'époque coloniale et dans le sud du pays, il y avait de nombreux planteurs juifs³⁴⁰.

Les juifs de Newport et de New York avaient organisé un fructueux trafic maritime transatlantique. Les juifs d'Afrique du Nord qui avaient accès à l'intérieur de l'Afrique noire négociaient avec les marchands des tribus africaines le transport des Noirs jusqu'à la côte atlantique où ils étaient vendus aux trafiquants du Nouveau Monde. L'alcool, fiévreusement distillé en Nouvelle-Angleterre, eut exactement le même rôle en Afrique que dans la destruction de la civilisation amérindienne. Les colonies de Nouvelle-Angleterre dépendaient tellement de la traite des esclaves en échange de l'alcool que si elle n'avait pas existé, les deux tiers des vaisseaux seraient

³³⁶ Stanley Feldstein, *The Land That I Show You*, New York, 1978, p. 12.

³³⁷ MCAJ2, p. 799. [NdT : on entend par « engagés » aux colonies, des individus qui se sont engagés, en échange du prix de leur passage, à travailler pour un maître pendant une période donnée.]

³³⁸ Wiernik, p. 206; David Brener, *The Jews of Lancaster, Pennsylvania. A Story With Two Beginnings*, Lancaster, 1979, p. 2.

³³⁹ MUSJ1, p. 585; un historien juif, Léon Hahner, "The Jews of Virginia from the Earliest Times to the Close of the Eighteenth Century," *PAJHS*, vol. 20 (1911), p. 86, commente le flair commercial des juifs des colonies:

« Il faut bien reconnaître que les juifs avaient des dispositions spéciales pour le commerce. Aussi bien pour le commerce en gros à Newport ou à New York à l'époque coloniale, par exemple, que pour le commerce de détail dans les petites villes, ils figurent souvent dans les archives anciennes comme marchands. »

³⁴⁰ Lenni Brenner, *Jews in America Today*, Secaucus (New Jersey), 1986, pp. 221-22; Priscilla Fishman, éd., *Jews of the United States*, New York, 1973, p. 8: depuis le début de l'époque coloniale, « les marchands juifs faisaient de la traite d'esclaves avec l'Amérique du Nord et participaient à l'infâme commerce triangulaire... »

restés au port et un chômage de masse se serait abattu sur l'économie³⁴¹. L'esclavage et la traite des Noirs étaient leur gagne-pain. Henry L. Feingold, un historien juif, le reconnaît plus ou moins : « La traite humaine à laquelle se livraient les Portugais, les Hollandais, les Français et les Anglais était essentielle à la formation du capital initial, qui permit le développement du capitalisme et les juifs que l'on rencontre fréquemment au centre de ce commerce y ont forcément joué un rôle, direct ou indirect³⁴². »

Il faut rappeler, à ce stade, que jusqu'à l'époque de la guerre de sécession, jamais les juifs en tant que tels n'ont protesté contre l'institution de l'esclavage ou manifesté la moindre réticence devant son inhumanité. Lorsque certaines colonies tentèrent d'imposer des droits élevés sur l'importation des esclaves, pour décourager la traite, des marchands juifs, comme Joseph Marks, Samson Lévy et David Franks protestèrent car ils étaient « de ceux qui souhaitaient que la traite continue »³⁴³. L'esclavage était une partie du commerce comme les autres et, comme les autres, régi uniquement par le profit [91]. Dans toute la région, les juifs ont la même approche ou philosophie de la servitude des non-juifs. Comme le dit Bertram W. Korn, « il serait logique de penser que tout juif qui pouvait se le permettre avait des esclaves et recourait à leur service »³⁴⁴. Le célèbre historien J. Marcus le confirme dans son livre *United States Jewry, 1776-1985* :

« Pendant tout le XVIII^e siècle et au début du XIX^e, les juifs du Nord [des États-Unis] possédaient des serviteurs noirs ; dans le Sud, les rares plantations qu'ils possédaient étaient exploitées par des esclaves. En 1820, plus de 75% des familles juives de Charleston, Richmond et Savannah, en Géorgie et en Virginie, avaient pour domestiques des esclaves noirs et presque 40% des familles juives des États-Unis possédaient des esclaves. Aucun juif du Sud ne protestait contre l'institution de l'esclavage [...] Mais très rares furent les juifs, où que ce soit, qui protestèrent contre l'esclavage pour des causes morales³⁴⁵. »

Joseph Weinberg est tout aussi franc dans une allocution aux rabbins américains :

« [C]omme les autres Blancs de la mer des Antilles et d'Amérique du Nord, certains juifs étaient trafiquants ou propriétaires d'esclaves. Les tentatives ponctuelles de restreindre l'activité des juifs en limitant le nombre d'esclaves qu'ils pouvaient posséder et en leur interdisant d'acheter des esclaves baptisés ne furent jamais appliquées. Comme les autres marchands de l'époque, les juifs considéraient la traite comme un commerce lucratif : certains achetaient des Nègres pour les louer, d'autres les faisaient travailler dans leurs plantations. Les juifs ne traitaient leurs esclaves ni

³⁴¹ "Thomas Fitch Papers," *Collections*, Hartford (Connecticut), vol. 18 (1920), pp. 262-273.

³⁴² Feingold, *Zion*, pp. 42-43; Marc Lee Raphael, *Jews and Judaism in the United States: a Documentary History*, New York, 1983, p. 14.

³⁴³ Abram Vossen Goodman, *American Overture: Jewish Rights in Colonial Times*, Philadelphie, 1947, p. 127.

³⁴⁴ Bertram W. Korn, "Jews and Negro Slavery in the Old South, 1789-1865," Karp, *JEA*3, p. 184.

³⁴⁵ *MUSJ*1, p. 586; Robert G. Weisbord et Arthur Stein, *Bittersweet Encounters*, Westport, (Connecticut), 1970, p. 20.

mieux ni moins bien que les autres, il leur arrivait de fouetter les esclaves récalcitrants et leurs esclaves s'enfuyaient comme les autres³⁴⁶. »

Plusieurs communautés juives prirent racine dans les treize colonies et continuèrent les opérations commerciales lucratives qui leur avaient si bien réussi dans d'autres parties du monde. Le marché des esclaves restait le plus profitable et l'expérience commerciale des juifs leur permettait d'en tirer tous les bénéfices.

[92]

New York

« En mai 1654, seize bateaux transportant des juifs du Brésil prirent la route de la Hollande. Quinze parvinrent à bon port mais le seizième, qui avait à bord trente-trois juifs sépharades, dériva et fut capturé par des pirates espagnols, sa cargaison confisquée ; le navire fut coulé et les passagers devaient être vendus comme esclaves. Mais un bateau français, le Saint-Charles, repéra le navire pirate et sauva les prisonniers. Les juifs qui n'avaient plus un sou vaillant, furent conduits au port le plus proche, la Nouvelle Amsterdam³⁴⁷. »

Tels furent les modestes commencements de la plus grande communauté juive du monde, racontés par Max Dimont. Aujourd'hui, c'est à New York qu'il y a la plus grande concentration de juifs du monde, il y en a même plus qu'en Israël. Ils jouissent d'une influence énorme et c'est là qu'ils ont pris pied en Amérique du Nord. Quand les premiers juifs arrivèrent à la Nouvelle Amsterdam (qui fut ensuite rebaptisée « Nouvelle York »), en 1654, Peter Stuyvesant, directeur des affaires occidentales de la Compagnie hollandaise des Indes occidentales, s'en plaignit. Il dit d'une cargaison d'esclaves africains qu'il venait de recevoir de Curaçao, qu'il les

³⁴⁶ Weinberg, p. 34.

³⁴⁷ Dimont, p. 37. Bien qu'on n'en ait pas encore de preuve irréfutable, les pirates qui sont montés à l'abordage de ce bateau de réfugiés ont peut-être aussi capturé les esclaves noirs de ces juifs. En 1654, lorsque les Portugais reprirent Recife aux Hollandais, il n'y eut pas de représailles et ils pardonnèrent à tous ceux qui avaient défendu la colonie hollandaise, y compris les juifs, et leur donnèrent trois mois pour vendre leurs maisons et préparer leur retour en Hollande. Il serait très étonnant que ce groupe de riches marchands (cent cinquante familles, dit-on) n'ait pas possédé d'esclaves. Ils n'avaient fait preuve d'aucune aversion pour cette pratique et utilisaient la main d'œuvre africaine dans td les domaines de leur vie : de la plantation à la cuisin, de la synagogue aux entrepôts, les Noirs étaient souvent esclaves des juifs. On a du mal à imaginer que ces juifs auraient pu remplir six bateaux de leurs affaires mais laisser à terre leur bien le plus précieux. Ce fait, qui aurait été une première depuis leur départ d'Europe, mériterait à lui seul une recherche historique très attentive. On trouvera deux autres exemples dans Max J. Kohler, "New York," *PAJHS*, vol. 2 (1894), p. 96, qui cite Thomas Southey, *Chronological History of the West Indies*, Londres, 1827, vol. 1, p. 335: « Ils se rendirent à la Guadeloupe où ils furent reçus fort civilement par le gouverneur, M. Houël. Environ neuf cents personnes de tout âge débarquèrent (des soldats, des marchands, des femmes, des enfants et des esclaves) avec d'énormes richesses » Cf. aussi Aizenberg, p. 500, qui décrit les juifs expulsés de Coro en 1855 : il y a « cent soixante-huit juifs et quatre-vingt-huit esclaves. » Cf. aussi *EAJA*, p. 155; Arnold Wiznitzer, "The Number of Jews in Dutch Brazil (1630-1654)," *Jewish Social Studies*, vol. 16 (1954), pp. 112-113; Arnold Wiznitzer, "The Exodus from Brazil and Arrival in New Amsterdam of the Jewish Pilgrim Fathers, 1654," *PAJHS*, vol. 44 (décembre 1954), pp. 81-83.

préférerait « aux juifs mécréants »³⁴⁸. Il demanda aux directeurs de la compagnie, en Hollande, [93] d'interdire les colons juifs à l'avenir, mais ils répondirent que cette mesure « serait absurde et déplacée, d'autant plus que cette nation venait de subir de lourdes pertes lors de la conquête du Brésil et qu'ils avaient, d'autre part, investi une grande fortune dans la compagnie »³⁴⁹.

Le mécontentement de Stuyvesant à l'arrivée des vingt-trois réfugiés juifs du Brésil a été considéré comme la première manifestation américaine d'antisémitisme mais comme l'écrit Arthur Hertzberg, « bien que Stuyvesant les qualifie de « peuple déicide », « d'ennemis du Christ », c'est pour des raisons économiques qu'il essaie de les empêcher de s'installer dans la ville ». Aux Antilles on octroyait de vastes domaines et des privilèges à ceux qui acceptaient d'aller défricher les terres vierges pour produire le grain nécessaire aux colonies occidentales. On offrit ainsi aux juifs, en la personne de Joao de Yllan, un domaine à Curaçao mais ils préférèrent introduire des chevaux en contrebande et faire la traite des esclaves. Stuyvesant, alors gouverneur de Curaçao et des Antilles, dut se résoudre à continuer à importer le grain d'Europe, à prix fort³⁵⁰.

Après ces débuts orageux, écrit Léo Hershkowitz dans son ouvrage sur la communauté juive de New York, « l'ambiance est d'une grande tolérance [94] avec quelques rares cas d'antisémitisme déclaré³⁵¹. » La plupart des juifs vivaient volontairement à part : il n'y avait pas de ghettos ; ils n'étaient pas astreints à résidence dans un quartier de la ville, mais ils s'installaient d'eux-mêmes à part dans le quartier des entrepôts en face du fleuve Est River³⁵². Leurs maisons étaient identiques aux autres maisons de la ville³⁵³ et en 1777, Jean Dohla, un mercenaire allemand, affirmait que « les juifs de New York n'étaient pas comme ceux d'Europe,

³⁴⁸ Robert St. John, *Jews, justice and Judaism*, New York, 1969, p. 7; pour une description détaillée des circonstances qui entourent l'arrivée des juifs à la Nouvelle Amsterdam (New York), cf. Samuel Oppenheim, "Early History of the Jews in New York, 1654-1664: Some New Matter on the Subject," *PAJHS*, vol. 18 (1909), pp. 37-53.

³⁴⁹ Arkin, *AJEH*, p. 97; St. John, p. 14; Howard Morley Sachar, *The Course of Modern Jewish History*, New York, 1958, p. 161; d'après les sources, l'investissement initial des juifs dans la Compagnie hollandaise des Indes occidentales, en 1623, représentait seulement 0,5% de l'investissement total, ce que l'on peut difficilement qualifier de « grande fortune ». en 1654, cet investissement avait dû considérablement augmenter, ou alors c'est que l'investissement initial avait été dissimulé.

³⁵⁰ A. Hertzberg, pp. 20-1,23; Goslinga, p. 55; Goodman, p. 75; Hartog, *Curaçao*, p. 131. See also Friedenwald, p. 50: en septembre 1670, Thomas Modyford, gouverneur de la Jamaïque, dressa une liste des propriétaires terriens de l'île d'où les noms juifs sont « curieusement » absents. D'après l'historien Friedenwald : « Cela donne un certain crédit aux accusations que l'on porta quelques années plus tard contre eux, à savoir qu'ils [les juifs] refusaient d'être planteurs et voulaient être commerçants ou marchands. » Pui, à la page 59, il dit qu'une liste des grands planteurs de la Barbade, en mai 1673, « ne contient aucun nom juif ». Bien que la Barbade et la Jamaïque aient été possessions anglaises à l'époque, et donc indépendantes de Stuyvesant ou de la Compagnie hollandaise des Indes occidentales, il y a là un exemple de pratiques juives qui corrobore les affirmations de Stuyvesant qui trouvait aussi que les juifs jouissaient d'avantages iniques dans d'autres établissements de la Compagnie. Peter Wiernik dans son *History of the Jews in America*, pp. 52-53, déclare : « L'année suivante, Peter Stuyvesant (1592-1672), gouverneur de la Nouvelle Hollande, se plaignit aux directeurs de la Compagnie que les juifs de Curaçao soient autorisés à avoir des esclaves nègres et jouissent d'autres privilèges que n'avaient pas les colonies de la Nouvelle Hollande ; il exigeait que ses colons jouissent au moins des mêmes privilèges que « les juifs usuriers et avides ».

³⁵¹ Leo Hershkowitz, "Some Aspects of the New York Jewish Merchant and Community, 1654-1820," *PAJHS*, vol. 66 (1976), p. 12; Fishman, p. 5.

³⁵² Kohler, «New York», p. 91; Hershkowitz, «New York», p. 11; Lee M. Friedman, *Pilgrims in a New Land*, Philadelphia, 1948, p. 9 : « L'histoire d'Israël aux États-Unis n'est pas celle d'un ghetto, séparé par un mur de l'histoire du pays. »

³⁵³ A. Hertzberg, p. 24.

ils étaient rasés de frais, s'habillaient comme tout le monde, mangeaient du porc et se mariaient avec les non-juifs sans hésiter³⁵⁴. »

A l'époque coloniale, les juifs de New York constituaient un groupe important de la population marchande et jouaient un grand rôle dans le commerce colonial, ce qui, se plaint Hershkowitz, est un « fait souvent ignoré des historiens »³⁵⁵. On les trouve parmi les prêteurs, les courtiers en bourse et les financiers depuis le début de l'époque coloniale³⁵⁶. La traite des esclaves, qui était alors le commerce le plus lucratif, était financée par des maisons de banque de New York et bien qu'on dispose de peu de documents pour l'affirmer, on peut dire que l'essentiel du capital nécessaire aux expéditions africaines était fourni par ces maisons³⁵⁷. Les marchands juifs faisaient surtout commerce de produits agricoles qu'ils échangeaient contre du rhum, des esclaves et des produits manufacturés³⁵⁸. On a le détail de la cargaison d'un bateau constituée « de noix de coco, de corail, de tabac, de résine, d'esturgeon, de vin, de rhum, de deux garçons noirs et d'un esclave métis³⁵⁹ ».

Les juifs de Curaçao, du Surinam, de Saint-Thomas, de la Barbade, de Madère et de la Jamaïque (principaux ports en relations avec New York en dehors d'Angleterre) commerçaient entre eux. Il faut rappeler ici que des groupes de juifs étaient installés dans ces ports depuis longtemps et que les marchands juifs de New York avaient « un gros avantage sur [95] les autres dans le commerce des Indes occidentales »³⁶⁰. L'historien Peter Wiernik dit carrément que ce commerce « était presque entièrement l'affaire des juifs »³⁶¹, tandis que Stanley Feldstein en décrit les bénéfices :

« Les marchands juifs des treize colonies, grâce à leur relations commerciales fondées sur l'appartenance religieuse, jouissait d'un avantage dans la compétition avec les non-juifs occupés eux aussi au lucratif commerce inter-colonial. Comme le commerce avec les Antilles était

³⁵⁴ Hershkowitz, «New York», p. 28.

³⁵⁵ Hershkowitz, «New York», p. 25.

³⁵⁶ Kohler, «New York», p. 85 note qu'il « est très intéressant de noter, à cet égard, qu'il y avait des juifs parmi les fondateurs de la Bourse de New York en 1792. »

³⁵⁷ Philip S. Foner, *Business and Slavery*, Chapel Hill (Caroline du Nord), pp. 164-168.

³⁵⁸ Hershkowitz, «New York», pp. 11, 19, 26.

³⁵⁹ Hershkowitz, «New York», p. 26.

³⁶⁰ Kohler, «New York», p. 79; A. Hertzberg, p. 25: « Ils restent en relation avec les autres juifs du monde entier, même avec des communautés secrètes de France et d'Angleterre, de sorte que les juifs d'Amsterdam sont les personnes les mieux renseignés sur le commerce international et les événements en général », disait l'envoyé de la France en Hollande. Kohler, "Settlement of the West," p. 24 : « Le commerce entre les colonies qui apparut très vite entre les juifs de différentes colonies, souvent très éloignées, offrait de nouveaux débouchés... » Fishman, pp. 7-8 : « Pour de nombreuses raisons, les colons juifs étaient très présents dans le commerce d'outremer... Les marchands juifs avaient des avantages innés et des aptitudes spéciales. Ils connaissaient bien le marché international et disposaient d'un réseau d'associés coreligionnaires aux Antilles, en Italie, en Espagne, au Moyen Orient et en Inde. Ils parlaient plusieurs langues (l'hébreu, le yiddish, l'allemand, l'espagnol, le portugais, le flamand...), c'était un atout supplémentaire. La correspondance commerciale de l'époque est souvent écrite en trois ou quatre langues. » Cf. aussi S. D. Goitein, *Jewish Letters of Medieval Traders*, p. 6.

Cf. aussi Herbert I. Bloom, «A Study of Brazilian Jewish History», *PAJHS*, vol. 33 (1934), p. 67 : « On sait que les juifs se faisaient jouer leurs correspondants à l'étranger pour fournir toutes les provisions nécessaires... Certains marchands juifs du Brésil faisaient appel à leurs coreligionnaires d'Amsterdam pour ravitailler la Nouvelle Hollande. » Cf. aussi Marcus Arkin, *Aspects of Jewish Economic History*, Philadelphie, 1975, p. 97, et Swetschinski, p. 235.

³⁶¹ Wiernik, p. 52.

indispensable à l'économie de l'Amérique et que ce commerce était plus ou moins dominé par les maisons de commerce juives, les juifs des treize colonies jouaient un rôle essentiel dans le commerce de l'empire colonial britannique³⁶².

[96]

En 1717 et en 1721, le *Crown* et le *New York Postillion*, propriété de Nathan Simson et de ses associés londoniens et new-yorkais, entra dans le port de New York avec deux cent dix-sept Africains à bord. Les cargaisons, provenant directement de la côte africaine comptent parmi « les plus grosses arrivées à New York dans la première moitié du XVIII^e siècle³⁶³. » En août 1720, « le juif Simon » (sans doute Simon Bonane ou Bonave) faisait du trafic d'esclaves³⁶⁴. On connaît plusieurs affaires où des marchands juifs new-yorkais furent condamnés pour « avoir vendu des esclaves fous et malades en prétendant qu'ils étaient en bonne santé »³⁶⁵.

Ils avaient aussi des esclaves pour leur commodité personnelle et par vanité. Dans la première moitié du XVIII^e siècle, les esclaves noirs constituaient 20% de la population new-yorkaise (il y avait aussi des esclaves indiens)³⁶⁶ et toutes les familles à leur aise avaient des esclaves³⁶⁷. Vers 1720, les juifs organisèrent leur vie religieuse et certains payaient leur contribution en envoyant un esclave noir faire le ménage à la synagogue³⁶⁸.

La famille Gomez « occupa pendant des années une position dominante parmi les juifs » new-yorkais³⁶⁹ et, en 1741, plusieurs de leurs esclaves furent accusés, avec des esclaves d'Abraham Myers Cohen, d'avoir participé à l'organisation d'une émeute³⁷⁰. Sampson Simson, « membre éminent de la chambre de commerce de New-York », co-rédacteur de sa charte, « était le plus gros marchand juif de New-York entre 1757 et 1773 » ; il possédait « beaucoup de bateaux de commerce avec les

³⁶² Feldstein, p. 13; Sachar, p. 163 : « Comme en Europe, les juifs des colonies d'Amérique étaient presque exclusivement des commerçants engagés dans le commerce entre les colonies, avec les Indiens ou international. Leur expérience, leurs compétences et leurs relations outremer leur permettaient de jouer un rôle disproportionné dans le cabotage et le commerce transatlantique. » Raphael Mahler, *A History of Modern Jewry: 1780-1815*, New York, 1971, p. 2 :

« La part des juifs dans le commerce avec les Antilles, essentiel pour l'économie des Treize-colonies, était cruciale. Les juifs de Newport y occupait une place de premier plan. Leurs relations avec le *kehillot* juif local, composé parfois de leurs cousins, étaient un gros avantage pour les juifs des ports antillais importants, comme la Barbade, la Jamaïque, Surinam et Curaçao. Dans la plupart des ports importants, les hommes d'affaires juifs jouaient un rôle notable dans le commerce, la finance et l'industrie des colonies prospères. »

³⁶³ MEAJ1, pp. 64-5.

³⁶⁴ Kohler, «New York», p. 84.

³⁶⁵ MCAJ2, p. 795.

³⁶⁶ Hershkowitz, «New York», p. 12. Il ajoute à la page 11 : « Ce qui faisait l'objet du commerce, c'était surtout les produits agricoles, que l'on échangeait contre du rhum, des esclaves et des produits manufacturés. »

³⁶⁷ Kohler, «New York», p. 84; Lee M. Friedman, *Early American Jews* Cambridge (Massachusetts), 1934, p. 62 : « Parmi les premiers colons juifs, beaucoup possédaient des esclaves... »

³⁶⁸ MCAJ2, p. 916. Saul Jacob Rubin, *Third to None The Saga of Savannah Jewry 1733-1983*, Savannah, 1983, pp. 117-18, montre des cas où des esclaves noirs travaillent dans une synagogue : « Dans le cas du « bedeau » Henry, cet esclave a été payé cinq dollars « pour nettoyer et allumer les lampes etc. de la synagogue. » D'après Rubin, on faisait appel à Henry parce que les juifs orthodoxes n'ont pas le droit de manipuler les lampes le jour du sabbat et « qu'il faut donc « qu'un non-juif effectue "les corvées de la synagogue" ce jour-là. ».

³⁶⁹ Miriam K. Freund, *Jewish Merchants in Colonial America*, New York, 1939, p. 34.

³⁷⁰ Kohler, «New York», p. 84.

Indes et les Antilles », notamment le *Hardy*, le *Sampson*, le *Snow* [97] l'*Union* et le *Polly*³⁷¹. « Il arrivait » que Jacob Franks importe des esclaves domestiques.

Les familles juives riches avaient en général des domestiques. Voici la liste des riches New-Yorkais dressée par Moses Beach, avec une estimation de leur fortune ³⁷²:

Samuel Abrams [Abrahams]	50.000 dollars
A. L. Gomez	200.000 dollars
David Hart	250.000 dollars
Uriah Hendricks	300.000 dollars
Veuve Hendricks [Mrs. Harmon]	300.000 dollars
Hyman Solomon [Hayrn M. Salomon]	100.000 dollars

Les juifs qui suivent sont connus pour être des trafiquants, des propriétaires, des armateurs ou des financiers de la traite des esclaves et de la réduction en esclavage des habitants de l'Afrique noire au début de l'histoire de New-York ³⁷³ :

Issack Asher	Uriah Hyarn	Moses Michaels
Jacob Barsimson	Abraham Isaacs	(E)Manuel Myers
Joseph Bueno	Joshua Isaacs	Seixas Nathan
Solomon Myers Cohen	Samuel Jacobs	Simon Nathan
Jacob Fonseca	Benjamin S. Judah	Rodrigo Pacheco
Aberham Franckfort	Cary Judah	David Pardo
Jacob Franks	Elizabeth Judah	Isaac Pinheiro
Daniel Gomez	Arthur Levy	Rachel Pinto
David Gomez	Eleazar Levy	Morris Jacob Raphall
Isaac Gomez	Hayman Levy	Abraham Sarzedas
Lewis Gomez	Isaac H. Levy	Moses Seixas
Mordechai Gomez	Jacob Levy	Solomon Simpson
Rebekah Gomez	Joseph Israel Levy	Nathan Simson
Ephraim Hart	Joshua Levy	Simja De Torres
Judah Hays	Moses Levy	Benjamin Wolf
Harmon Hendricks	Uriah Phillips Levy	Alexander Zuntz
Uriah Hendricks	Isaac R. Marques	

[98]

³⁷¹ Freund, p. 36; Kohler, «New York», p. 83.

³⁷² Ira Rosenwaike, *On the Edge of Greatness: A Portrait of American Jewry in the Early National Period*, Cincinnati, 1985, p. 72.

³⁷³ Le chapitre intitulé « Les juifs de l'holocauste noir » contient des renseignements plus détaillés sur leur participation au système. Cf. aussi Also, Hershkowitz, «New York», pp. 29, 32, annexe II.

*Chefs de famille juifs de la ville de New York,
recensement de 1830³⁷⁴*

Nom	Nombre d'esclaves noirs	
	Hommes	Femmes
Emanuel Abrahams	1	
L. B. Borwick		1
Rebecca Canter		1
Joseph Dreyfous		1
Nathan Emanuel		1
Bernard Hart		1
Joel Hart		1
Joseph L. Hays		1
Harman Hendricks	1	
Henry Hendricks	1	
David Henriques		1
Sampson M. Isaacks		1
Isaac Isaacs		1
Joseph Jacobs		1
Naphtali Judah		1
Aaron Levy		1
Jacob Levy Jr.		1
Moreland Michell		2
Moses L. Moses		1
Joshua Naar		1
Seixas Nathan	1	
Abigail Phillips		1
Moses S. Phillips		1
M. B. Seixas		3
Benedict Solomon		1
Sophia Tobias		1

[99]

Newport (Rhode Island)

« Le Seigneur tout-puissant de toute chose [dispose désormais] d'un gouvernement qui refuse le fanatisme et la persécution, garantissant la liberté de conscience et les droits de la citoyenneté à tous, octroyant, indépendamment de la nation ou de la langue, participation égale à tous dans l'appareil politique³⁷⁵. »

³⁷⁴ Rosenwaiké, *Edge of Greatness*, pp. 119-123, tableau A-6.

³⁷⁵ Cf. Morris U. Schappes, *Documentary History of the Jews in the United States*, New York, 1950, p. 79 : Moïse Seixas, représentant juif de Massons à Newport, intendant de la synagogue, est cité d'après une lettre adressée par les juifs de au président des États-Unis, Georges Washington, le 17 août 1790. Après la guerre d'indépendance, les juifs obtinrent l'égalité de droits et la libération complète, ils continuèrent alors à financer la réduction en esclavage, le transport et le meurtre des Noirs africains. Cf. aussi William G. McLoughlin, *Rhode Island: A History*, New York, 1978, p. 105.

Seixas, évidemment, ne voit rien d'ironique à ce que le port de Newport soit l'un des plus engagés d'Amérique du Nord dans la traite des esclaves, à laquelle les juifs prenaient une part notable. D'après les historiens juifs Edwin Wolf et Maxwell Whiteman, les juifs de Newport « trafiquaient abondamment les Nègres »³⁷⁶ et durant les trente ans de prospérité de Newport, quand elle fut la plaque tournante du commerce, les trafiquants juifs connurent leur apogée³⁷⁷. Rhode Island devint le deuxième centre de traite des Noirs des Treize-Colonies après la Caroline du Sud³⁷⁸. Les trois principales sources de richesse étaient le sucre, la traite des Noirs et la pêche (surtout à la baleine) et la plupart des marchands du lieu faisaient les trois³⁷⁹. Vers 1760, 15% des habitants de Newport étaient des esclaves noirs qui travaillaient aux industries du port et dans les riches domaines des marchands blancs.³⁸⁰

[100]

Newport était aussi le centre de production du rhum aux colonies et, par conséquent, la première destination du sucre et de la molasse produits aux Antilles. Les infâmes trafiquants du commerce triangulaire transportaient le rhum en Afrique où ils l'échangeaient contre les Africains, dont beaucoup périssaient durant ces opérations. De là, les autres étaient amenés jusqu'aux plantations des Antilles où ils cultivaient la canne à sucre pour les insatiables profiteurs de l'Amérique coloniale.

La présence des juifs à Newport remonte à 1658 ; il y eut une seconde vague en 1694 où un bateau « transportant un certain nombre de familles juives riches » arriva, peut-être du centre juif de Curaçao³⁸¹. Mais la situation fut bouleversée vers 1750 par l'arrivée de « centaines de riches Israélites, des marchands distingués provenant d'Espagne, du Portugal et de la Jamaïque [...] [qui] se lancèrent dans les affaires. » Parmi eux figuraient notamment les familles Lopez, Rivera, Pollock, Hart et Hays.³⁸² Henry Feingold a décrit ces émigrés juifs :

³⁷⁶ Wolf et Whiteman, pp. 190-191.

³⁷⁷ Max J. Kohler, «The Jews in Newport», *PAJHS*, vol. 6 (1897), p. 62.

³⁷⁸ "Some Old Papers Relating to the Newport Slave Trade," *Newport Historical Society Bulletin*, n° 62, juillet 1927, p. 12: « A une certaine époque, il n'y avait pas moins de cent quatre-vingt-quatre vaisseaux engagés dans la traite dans l'état de Rhode Island [...] ce qui signifie qu'un bateau entrait au port ou le quittait chaque jour. »

³⁷⁹ Mac Loughlin, p. 63.

³⁸⁰ Mac Loughlin, pp. 64-65 et p. 106: « D'après le recensement de 1755, il y avait 4.697 esclaves (soit 11,5% de la population). 1.234 vivaient à Newport où ils représentaient 15% de la population. Dans le recensement de 1774, il n'y a plus que 3.761 esclaves dans l'état, soit 6,3% de la population. »; d'après Peter T. Coleman, *The Transformation of Rhode Island, 1790-1860*, Providence (Rhode Island), 1969, p. 14: « Au milieu du XVIII^e siècle, Rhode Island comptait 40.400 habitants dont beaucoup vivaient dans des villes qui faisaient partie, jusqu'à une période récente, de l'état voisin du Massachusetts, et à Newport même, environ un sixième des habitants, c'est-à-dire plus de mille personnes, étaient noirs. »

³⁸¹ Kohler, "Newport," p. 66; D'après l'article de Léon Hühner, "The Jews of Virginia," p. 89: "Après le tremblement de terre de Lisbonne de 1755, un groupe de crypto-juifs émigrèrent en Amérique. Le commandant du bateau voulait les débarquer sur la côte de Virginie mais il dut s'abriter de violents vents contraires dans la baie de Narragansett (à Rhode Island) et ces juifs devinrent de gros marchands de Newport." Relevons aussi que ces familles juives « riches et respectables » avaient toutes des esclaves et qu'elles les avaient vraisemblablement amenés en émigrant. Ces familles juives étaient originaires des principaux centres juifs de traite des Noirs où la fortune se mesurait en esclaves.

³⁸² Kohler, "Newport," p. 69; Andrea Finkelstein Losben, "Newport's Jews and the American Revolution," *Rhode Island Jewish Historical Notes*, novembre 1976, vol. 7, no. 2, p. 260: "Les juifs

« Un premier groupe de quinze familles juives arriva de Hollande au printemps 1658 ; c'était des gens simples, ouvriers ou boutiquiers. [...] Ils possédaient dix-sept ateliers de chandelles qui dépendaient tous d'une entreprise juive de blanc de baleine, vingt-deux distilleries, quatre raffineries de sucre où l'on fabriquait du rhum destiné à la consommation locale et au commerce d'Afrique, cinq corderies, une savonnerie, une usine de potasse et plusieurs autres établissements de commerce plus petits. Les juifs de Newport étaient aussi présents dans l'armement naval et les industries baleinières.³⁸³. »

[101]

Ceux que Feingold qualifient de « gens simples » constituaient en fait le puissant moteur commercial du nord-est des Treize-Colonies. Les marchands juifs de Newport jouaient un « rôle essentiel et très important » dans le commerce, grâce à leurs liens solides aux Antilles, dans les autres colonies et aussi en Angleterre. Les marchands juifs envoyaient tant de bateaux aux marchands non-juifs comme aux juifs que leurs concurrents « se plaignaient souvent amèrement qu'ils monopolisent le commerce des Antilles »³⁸⁴. La fabrication de bougies avec du blanc de baleine, qui était l'électricité de l'époque, était dominée par les juifs et constituait, en fait, le premier monopole des Treize-Colonies. Comme tout le commerce colonial, il avait besoin d'esclaves noirs. La production du rhum se faisait avec des ouvriers agricoles noirs puis des ouvriers noirs dans les distilleries³⁸⁵ ; la fabrication du savon, monopole juif depuis le XIV^e siècle³⁸⁶, exigeait aussi une main-d'œuvre noire, la plupart du temps des esclaves non-payés des juifs. Ce sont même des « maçons juifs assez adroits » qui ont participé à la construction de la synagogue de Newport³⁸⁷.

Les trafiquants juifs d'esclaves à Newport

Beaucoup de juifs acceptaient implicitement la traite des Noirs, en y participant indirectement par le biais d'activités induites : la production du rhum, le financement, l'assurance, l'armement et l'équipement (installation de systèmes de mise aux fers) des navires. La traite des Noirs occupait entre cent et cent cinquante vaisseaux par an, d'après les estimations de Marcus, chacun [102] transportant entre

s'installèrent à Rhode Island à cause de la politique de tolérance religieuse de Robert Williams et des possibilités commerciales que leur offrait le port de Newport."

³⁸³ Feingold, *Zion*, p. 41; "Some Old Papers Relating to the Newport Slave Trade," *Newport Historical Society Bulletin*, juillet 1927, n° 62, p. 12: l'auteur affirme qu'il y avait au moins vingt-deux distilleries pour faire du rhum..." Ce qui, rapproché des hypothèses de Feingold, signifierait que toutes les distilleries de Newport appartenaient aux juifs ; Eric Hirshler, éd., *Jews From Germany in the United States*, New York, 1955, pp. 21-22: "Ce sont les juifs qui ont mis sur pied les entreprises de blanc de baleine et de chandelles " Cf. aussi Fishman, p. 8, d'après qui les juifs dominaient le commerce d'autres produits encore : "Il y avait des juifs parmi les marchands qui ont introduit le chocolat et le cacao en Angleterre et à certaines époques, les juifs avaient pratiquement le monopole du commerce du gingembre." Pour Harold Pollins, p. 53, le commerce du corail était presque dominé par les juifs. Bien que les juifs prétendent avoir été écartés par discrimination de certains commerces, Pollins dit que "la principale cause de la spécialisation était probablement que les juifs préféraient s'en tenir aux produits et aux trajets déjà éprouvés."

³⁸⁴ S. Broches, "Jewish Merchants in Colonial Rhode Island," *Jews in New England*, New York, 1942, p. 10.

³⁸⁵ William G. Mac Loughlin, *Rhode Island: A History*, New York., 1978, p. 64.

³⁸⁶ Feingold, *Zion*, p. 41.

³⁸⁷ *MCAJ3*, p. 1498; Weisbord et Stein, pp. 23-24.

quatre-vingts et cent Noirs, hommes, femmes et enfants³⁸⁸. Feingold explique quelles relations avaient les juifs entre eux :

« Ils importaient des esclaves d'Afrique et recevaient des Antilles la mélasse qu'ils distillaient pour obtenir du rhum. La passage transatlantique entre la côte occidentale de l'Afrique et les Antilles, parfois même les Treize-Colonies directement, de sinistre mémoire, était un des aspects-clé du commerce triangulaire. Newport était le port le plus important des Treize-Colonies dans ce trafic humain et on ne s'étonnera donc pas qu'il y ait eu à l'époque beaucoup plus d'esclaves dans cette ville que dans le reste des Treize-Colonies³⁸⁹.

Presque tous les juifs de Newport avaient des esclaves domestiques... D'après Bartlett, *R.I. Census, 1774*, deux familles seulement n'en avaient pas³⁹⁰. Parmi les juifs qui jouaient un rôle dans l'esclavage, soit comme propriétaires soit comme trafiquants, on peut citer Saul Brown (*alias* Pardo), Isaac Elizer, Naphtali Hart, Jacob Isaacs, Aaron Lopez, Abraham Sarzedas, Sarah Lopez, Abraham Rivera, Moses Seixas, Jacob Rodriguez Rivera, Joseph Isacks, Simon Bonan, Amon Bonan, Delancena Jew, Moses Levey, Widdow D. Roblus, Isaac D. Markeys, [Luis] Gomas.³⁹¹

Les juifs de Newport diminuèrent rapidement pendant la guerre d'indépendance, parce que les Anglais se battirent durement pour cette place commerciale importante³⁹². Les habitants se lancèrent à corps perdu dans l'esclavage dès la fin de la guerre pour essayer de ranimer l'économie sinistrée de la ville³⁹³. Malgré les dommages subis par l'économie et le grand nombre de Noirs décimés par la guerre, les juifs prospérèrent et purent mettre à l'abri une grande part des richesses qu'ils avaient tirées de ce port.

[103]

La Pennsylvanie

Les juifs de Pennsylvanie avaient des activités économiques variées. A l'Ouest, ils faisaient du commerce avec les Indiens et trafiquaient des armes, alors qu'à Philadelphie, ils faisaient surtout du commerce maritime.

En 1633, Philadelphie était une petite colonie de cabanes nommée Wicaco. On voit des juifs apparaître individuellement dans les archives du lieu dès 1703, mais c'est en 1738 que les dirigeants juifs entreprirent d'organiser une communauté juive en bonne et due forme³⁹⁴. Joseph Simon, Jacob Franks, Nathan Levy, Solomon Etting, et la famille Gratz, notamment, étaient très prospères et avaient tous recours à

³⁸⁸ MEAJ1, p. 141. Ces chiffres sont bien inférieurs à la réalité, mais c'est la part des juifs dans la traite qu'admet un auteur juif absolument indiscutable.

³⁸⁹ Feingold, *Zion*, p. 42; Raphael, p. 14; Rudolf Glanz, "Notes on Early Jewish Peddling in America," *Jewish Social Studies*, vol. 7, 1945, p. 121 : « Ils faisaient certainement le commerce avec les Indiens, notamment pour les fournitures à l'armée et l'immobilier, mais leur principale activité était le commerce triangulaire entre les Treize-Colonies, les Indes occidentales et la métropole. »

³⁹⁰ MCAJ3, p. 1528; d'après Ira Rosenwaik, "An Estimate and Analysis of the Jewish Population of the United States in 1790," Karp, *JEA1*, p. 393. Dimont, p. 44 : « A l'époque de la guerre d'indépendance, il y avait entre cinquante et soixante-quinze familles juives à Newport qui dépassaient les juifs de New York en fortune et en prestige. »

³⁹¹ MCAJ3, p. 1528 ; cf. aussi infra, le chapitre « Les juifs et l'olocauste noir »

³⁹² Wiernik, p. 99.

³⁹³ Peter T. Coleman, p. 54.

³⁹⁴ Brener, p. 2.

l'esclavage. Levy Andrew Levy, agent de Joseph Simon « prit la route de l'Ouest avec sa femme Suzanne et leur esclave noire ; à cheval, il conduisait une caravane de chevaux chargés de biens appartenant à Simon... L'esclave de sa femme, une des premières Noires de Pittsburgh... puisait l'eau, trayait la vache et s'occupait des chevaux »³⁹⁵. Les historiens juifs Edwin Wolf et Maxwell Whiteman, qui ont travaillé sur l'histoire de cette région, parlent d'un rabbin propriétaire d'esclaves :

« Lorsqu'elle s'est enfuie, l'esclave du rabbin Jacob Cohen, une adolescente de petite taille, portait une veste de *jean* tachée, une camisole de lin à rayures, un châle grossier taché, avec un bonnet noir bordé de blanc et il dut promettre une récompense d'un dollar à quiconque la ramènerait chez lui ou à la prison. Les juifs qui avaient les moyens avaient tous des esclaves et des domestiques. Seuls les *quakers* avaient des principes religieux qui leur interdisaient l'esclavage³⁹⁶. »

Le nombre et l'influence des juifs dans la colonie de Pennsylvanie augmentaient sans cesse. La maison Lévy, Franks et Simon, fondée en 1751, était la société de commerce la plus puissante de l'époque. C'est son bateau *Myrtilla*, deux cent cinquante tonnes, armé de dix canons, qui amena la cloche *Liberty Bell* qui pesait près d'une tonne à l'hôtel du commandement de Philadelphie³⁹⁷. On dit que Jacob Franks a participé au trafic d'armes et d'esclaves pendant la guerre de 1702-1713, à l'issue de laquelle l'Angleterre obtint le monopole de la traite des Noirs³⁹⁸.

[104]

Isaac Moses, marchand de Philadelphie, était, semble-t-il, associé à Joseph Reed, Rphert Morris et aux autres affairistes qui fondèrent la première banque des États-Unis pour financer l'armée de terre des États-Unis³⁹⁹. Là aussi, on constate que les plus riches de ces affairistes possédaient des esclaves employés dans leurs affaires, sur leurs bateaux ou chez eux. Une liste des riches habitants de Philadelphie pour l'année 1820 a été publiée ; elle mentionne la valeur estimée des propriétés des juifs :

Jacob I. Florance	500,000 dollars
William Florance	150,000 “
Hyman Gratz	75,000 “
Jacob Gratz	50,000 “
A. Hart	150,000 “
Dr. Joseph Leon	50,000 “
Joseph Levy	75,000 “
L. J. Levy	50,000 “
E. L. Moss	50,000 “
John Moss	300,000 “
Isaiah (Estate)	60,000 “
G. D. Rosengarten	150,000 “ ⁴⁰⁰

Le recensement de 1830 fournit des renseignements officiels sur la possession d'esclaves par les juifs de Philadelphie :

³⁹⁵ Sharfman, p. 21.

³⁹⁶ Wolf et Whiteman, p. 190.

³⁹⁷ Sharfman, p. 13. [NdT] Cette cloche fêlée, qui a servi lors de la révolte des Treize-Colonies contre l'Angleterre, fut adoptée comme symbole par les anti-esclavagistes américains à la fin des années 1830.

³⁹⁸ *JRM/Memoirs* 2, p. 293.

³⁹⁹ Kohler, "New York," p. 87.

⁴⁰⁰ Rosenwaike, *Edge of Greatness*, pp. 72-73.

Chefs de famille juifs de Philadelphie (Pennsylvanie) Recensement de 1830⁴⁰¹		
<i>Head of Household</i>	<i>Number of Black Slaves</i>	
	<i>M</i>	<i>F</i>
Sarah Andrews		1
Lewis Bomeisler	1	
Michael H. Cardga		1
Henry Elias	1	
David Etting	1	
Reuben Etting	1	
M. Gratz	1	
Sarah Hart		1
Samuel Hays	2	
Lewis Lipman	1	
Joseph Marks		1
Elias Mayer	2	
S. Moses	1	1
Eliazor L. Moss		1
Samuel Moss	1	
Isaiah Nathans		1
Jacobs Nathans		1
Nathan Nathans		2
David B. Nonas		1
Joseph Parara	1	
Mr. Peixotto		1
Zalegman Phillips		2
Isaac Phillips	1	

[105]

Les juifs de l'ouest de la Pennsylvanie, alors à la frontière des États-Unis, participaient à l'approvisionnement des « pionniers » en biens manufacturés importés par mer. Ils passèrent avec la population autochtone des contrats avantageux qui furent à l'origine de leur capital.

Les juifs et les Peaux-Rouges

Il y avait des juifs parmi les Européens qui se lancèrent dans le commerce des fourrures fournies par les Indiens. Max J. Kohler écrit que les « juifs ont pénétré au Nouveau Monde par les colonies de l'Atlantique dominées par les Anglais et s'infiltrèrent à l'Ouest en commerçant avec les Indiens »⁴⁰² Au début, les Hollandais interdisaient cette traite aux juifs dans les régions qu'ils dominaient mais les juifs se

⁴⁰¹ Rosenwaik, *Edge of Greatness*, p. 124, tableau A-7.

⁴⁰² Kohler, "Settlement of the West," p. 33; Frances Dublin, "Jewish Colonial Enterprise in the Light of the Amherst Papers (1758-1763)," *PAJHS*, vol. 35 (1939), p. 3: « Il y avait beaucoup de juifs parmi les marchands qui faisaient le commerce avec les Indiens. Dublin, p. 14 : « Les juifs qui participaient à la traite des fourrures étaient proportionnellement très nombreux. »

plaignirent à la Compagnie à Amsterdam et en 1656, les interdictions furent supprimées⁴⁰³.

Les profits tirés de la traite des fourrures ne le cédaient qu'à ceux de la traite des esclaves⁴⁰⁴. On payait les fourrures aux Indiens avec de la bimbelerie fabriquée en Europe⁴⁰⁵. Jacob Marcus décrit la participation de juifs à cette traite :

« Da Costa, de Charleston (Virginie), proposait des marchandises indiennes en 1757 ; dans les années 1760, Isaac de Lyon et James Lucena de Savannah (Géorgie) expédiaient des peaux de rennes pour payer ce qu'ils importaient d'Angleterre ; dans les forêts, les frères Nuñez traitaient avec les Indiens avec lesquels ils vivaient et avaient des enfants⁴⁰⁶. »

Mais ce commerce ne se limitait pas à un marchandage avec les « sauvages indigènes ». Ils avaient la ferme intention de développer le commerce à l'Ouest et de mettre les terres en culture⁴⁰⁷, ce pour quoi il leur fallait gagner la confiance des confédérations indiennes dont l'esprit d'hospitalité permettait aux juifs de progresser vers l'Ouest. Les trafiquants pouvaient concrètement encourager et aider les Européens à exterminer les Indiens : ils connaissaient les pistes et la position géographique des tribus, de même que les coutumes, les besoins et les envies des Indiens. Tout au long du conflit fatal provoqué par l'installation des Européens, les trafiquants juifs leur procurèrent les armes, les vivres et les renseignements militaires nécessaires. Une fois que les Peaux-Rouges étaient chassés, ces trafiquants étaient on ne peut mieux placés pour s'emparer des bonnes terres.

Le rabbin Harold Sharfman remarque que les Indiens finirent par détester ardemment les colons blancs, « parce qu'ils abattaient les arbres, qu'ils construisaient des routes sur les pistes empruntées par les cerfs, tuaient les bisons et les cerfs et faisaient fuir le gibier⁴⁰⁸. » Mais ils étaient néanmoins intrigués par [107] les étranges

⁴⁰³ Harry L. Golden et Martin Rywell, *Jews in American History: Their Contribution to the United States of America*, Charlotte, 1950, p. 15.

⁴⁰⁴ Dublin, p. 14 : « Le commerce des fourrures était l'une des pierres angulaires du système colonial. »

⁴⁰⁵ Joseph L. Blau et Salo W. Baron, éd., *The Jews of the United States, 1790-1940*, New York, 1963, 3 volumes, vol. 1, pp. 112-113. Jacob Marks, par exemple, fournissait de la verroterie au Bureau des affaires indiennes, pour les échanges avec les Indiens.

⁴⁰⁶ MCAJ2, p. 732 ; on en trouve un exemple dans Léon Huhner, "Daniel Gomez, A Pioneer Merchant of Early New York," Karp, *JEA1*, p. 183. Gomez possédait un domaine qui avait certainement été « choisi en vertu des immenses avantages qu'il présentait pour les échanges et le trafic avec les Indiens. Le juif Gomez exploitait ces avantages sur une grande échelle : ainsi, entre 1717 et 1720 sans doute, il construisit une grosse maison de pierre dans un creux du domaine, près de la grande piste indienne du Dans Kammer ; il avait soigneusement choisi ce site, qui se trouvait près d'une source, qui, depuis des temps immémoriaux, était un lieu favori des Indiens. »

⁴⁰⁷ Goodman, p. 129 ; Brener, p. 16 : « [...] [L]a première chose à faire en s'installant dans la région [était] de gagner la confiance des Indiens pour obtenir d'eux des concessions de terre. »

⁴⁰⁸ Sharfman, p. 6 ; George P. Graff, "Michigan's Jewish Settlers, Frontiersmen in Every Sense of the Word," *Michigan Jewish History*, vol. 10, janvier 1970, p. 10, cite le rabbin Richard C. Hertz qui écrit, dans son introduction à *The Beth El Story* : « [...] Les Indiens considéraient tous les Blancs, quelle que soit leur pays d'origine ou leur religion, comme des trafiquants rapaces qui chassaient sur leurs terrains de chasse ». D'après un récit publié par Henry Cohen, "A Brave Frontiersman," *PAJHS*, vol. 8 (1900), p. 63, les Indiens essayaient de raisonner les colons :

Le chef leur parla longuement et avec à propos. Il parlait d'Indiens honnêtes abusés et de Blancs fourbes et tyranniques. Il dit beaucoup de choses justes avec l'éloquence de sa langue et on demanda au Grand Père d'arrêter la construction du chemin de fer qui allait faire fuir les bisons, nourriture de ses enfants.

Mais les Blancs ne voient pas les choses de la même façon (rabbin Cohen, p. 61):

objets que trimbalaient les colporteurs et par l'état inconnu dans lequel les mettait l'alcool. Joseph Simon est un de ces colporteurs qui, d'après Sharfman,

« [...] marchandait avec les tribus pour échanger de la verroterie de trois sous contre des fourrures de prix... [Les Indiens] ne se doutaient pas que c'était leur monde tout entier qu'ils laissaient partir ainsi... Les bouilloires de fer blanc et la quincaillerie qu'ils recevaient en échange des fourrures les obligeaient à tuer beaucoup plus de gibier qu'il n'en fallait pour leur survie (vêtements, tentes ou nourriture). L'abus du whisky du Blanc entraînaient des bagarres et, parfois, la mort de braves guerriers. Ils succombaient aux maladies des Blancs, variole, rougeole, maladies vénériennes...⁴⁰⁹ »

Simon était lui-même colporteur et fournissait donc aux Indiens ces marchandises qui allaient provoquer la dégénérescence de leur peuple. Vers 1735, il arriva dans une petite ville de Pennsylvanie nommée Lancaster et devint un des plus gros trafiquants de fourrures et, en même temps, un des plus gros propriétaires terriens du pays : il avait des propriétés en Pennsylvanie, en Ohio, en Illinois et sur les rives du Mississippi⁴¹⁰. Avec ses associés juifs Barnard et Michaël Gratz, David Franks, Solomon Etting, Challender et Lévy Andrew Lévy, il faisait des affaires en territoire indien⁴¹¹. Simon, John Miller et le brasseur de bière Mordecai Moses Mordecai décidèrent de produire des alcools forts pour le commerce avec les Indiens.

[108]

Quand la guerre contre les Indiens et les Français [guerre de Sept Ans] parut inéluctable, Simon commença à fabriquer des fusils⁴¹². Vers 1770, on disait que la société de Simon avait un « monopole de fait » sur le commerce avec l'Ouest⁴¹³.

D'autres juifs firent fortune en exploitant le malheur des Indiens : la compagnie Hayman Lévy, dont l'agent était Benjamin Lyon, était un des plus gros trafiquants dans ce domaine⁴¹⁴. Plus tard, cette société, sous le nom de Lévy, Lyons et associés, devint « le plus gros trafiquant de fourrures des colonies et l'un des marchands les

Les Indiens devinrent agressifs, insultants et exigeants. Ils s'en prenaient aux colons, arrêtaient et dépouillaient les caravans, s'emparaient du bétail, des gares, et lorsque les passagers se mettaient à table, les chassaient et mangeaient eux-mêmes les maigres provisions, puis finissaient par des meurtres. Constatant la faiblesse des postes militaires, ils insultaient et excitaient les garnisons, allant même jusqu'à les voler.

⁴⁰⁹ Sharfman, pp. 2 et 8-9; Brener, pp. 2 et 8.

⁴¹⁰ Et ce, bien que le parlement anglais ait interdit de fonder des postes à l'ouest des Monts Allégheny. Voir Henry Necarsulmer, "The Early Jewish Settlement at Lancaster, Pennsylvania," *PAJHS*, vol. 9 (1901), p. 31, qui cite Ellis and Evans, *History of Uncaster County*, p. 18.

⁴¹¹ Markens, "Hebrews in America," *PAJHS*, vol. 9 (1901), p. 33; Eric E. Hirshler, éd., *Jews From Germany in the United States*, New York, 1955, p. 25: "Simon était l'un des plus gros négociants avec les Indiens de l'époque"; Hirshler, p. 26: "Entre les attaques indiennes et les ambitions françaises, Simon participa à l'élaboration de la politique anglaise et étatsunienne sur place; en tant que gros propriétaire terrien, il avait un intérêt vital dans le développement des postes." Cf. aussi "Notes. Joseph Simon, of Lancaster, Pennsylvania," *PAJHS*, vol. 1 (1893), p. 121.

⁴¹² Sharfman, pp. 19, 20; Brener, p. 12: « L'association de Simon avec Mordecai Moses Mordecai et John Miller aboutit à la création de 'Distill'd Liquors,' 'Nous espérons avoir obtenu une boisson agréable en combinant anis, calamus, orange, cumin et alcools'. » Voir *ibid*, p. 16, pour la preuve qu'on utilisait cette liqueur dans les négociations avec les Indiens pour la terre.

⁴¹³ Brener, p. 15; Jacob R. Marcus, *The Jew and the American Revolution*, Cincinnati (Ohio), 1974, p. 14: Une des maisons de commerce de Simon, Simon & Campbell, fournit, paraît-il, "des marchandises aux négociateurs de la paix avec les indigènes."

⁴¹⁴ Sharfman, p. 16. On trouve aussi la graphie Heyman.

plus opulents de la ville »⁴¹⁵. Hayman Lévy expédiait beaucoup de marchandises à la frontière occidentale, il effectua, par exemple, en 1763, un envoi de « fer, acier, peinture, couteaux à scalper, denrées, esclaves noirs⁴¹⁶... » Les pratiques de Lévy en affaires n'étaient pas appréciées, comme en témoigne cette lettre de 1774, tirée du registre d'un marchand colonial nommé Ephraïm S. Williams :

« ... Je ne suis pas du tout d'accord avec la marge que vous prélevez sur les biens que je vous fournis et qui est de 2,15 % supérieure à ce dont nous étions convenus au départ ; je pensais que vous respecteriez notre accord initial et si j'avais su que vous étiez capable d'augmenter votre part sans mon accord, je n'aurais jamais traité avec vous et je peux d'ailleurs très bien me retirer maintenant⁴¹⁷... »

Chapman Abraham est l'un des plus anciens négociants de Détroit et en 1765, associé avec un dénommé Lyon (peut-être le même Benjamin), on le voit vendre du rhum⁴¹⁸. Avant eux, il y avait Isaac Miranda [109] qui, « se faisant passer pour un bon chrétien, s'était fait nommer juge et avait prêté serment sur le Nouveau Testament, mais avait vite été démis de ses fonctions pour avoir escroqué les Indiens⁴¹⁹. »

Les marchands juifs qui envoyaient des caravanes de chevaux chargés de marchandises de l'autre côté des montagnes espéraient bien s'emparer du commerce avec l'Ouest, monopoliser les transactions, construire de nouvelles villes et colonies et peupler le vaste territoire entre les Monts Alleghenys et le Mississippi⁴²⁰. Pour cela, il fallait chasser les habitants légitimes et redistribuer les bonnes terres et les ressources naturelles, tâche toute trouvée pour les armées françaises et anglaises.

Les juifs et la fourniture aux armées

Les juifs étaient complètement alignés sur les Européens, surtout anglais, et ravitaillaient leurs troupes. Ce sont leurs chariots qui fournissaient les denrées de toute sorte aux forts éloignés, permettant ainsi aux troupes de conserver leurs positions ; ils avaient parfois des contrats d'exclusivité avec le gouvernement anglais. La fourniture aux armées, dit Marcus

« [...] était donc une grosse affaire, que les juifs connaissaient bien... Certains fournissaient les armées en masse, ce qui impliquait des opérations pour des montants de plusieurs millions, et en même temps on voyait des petits colporteurs ou des entrepreneurs de vivres isolés... La

⁴¹⁵ Freund, p. 39.

⁴¹⁶ Jacob R. Marcus, *Studies in American Jewish History*, Cincinnati (Ohio), 1969, p. 233; l'opinion largement répandue que les Indiens "scalpaient" les colons blancs est infirmée par cette ordonnance. De toute évidence, ce chargement de couteaux est destiné aux Blancs qui s'en serviraient probablement pour découper la peau du crâne des Indiens, ce qui leur vaudra une récompense en argent: en 1706, par exemple, dans la colonie du Massachusetts, on offrait une prime aux Blancs pour la peau du crâne d'un Indien; cf. le *Boston News-Letter*, 19 août 1706. Cf. *infra*, le chasseur de primes juif Sigmund Shlesinger.

⁴¹⁷ "Olden Times in Detroit," *Michigan Pioneer and Historical Society Collections and Researches*, Lansing, 1900, vol. 28, p. 562.

⁴¹⁸ Irving I. Katz, "Chapman Abraham: An Early Jewish Settler in Detroit," *PAJHS*, vol. 40 (1950-51), p. 84.

⁴¹⁹ Sharfman, pp. 2-3; Brener, p. 2.

⁴²⁰ MCAJ2, p. 816; Brener, p. 15: "Les intérêts des juifs dans cette région étaient importants."

fourniture aux armées sur une grande échelle est apparue pendant la Guerre de Sept Ans : les armées françaises et anglaises étaient nombreuses et s'adressaient toutes aux fournisseurs juifs pour le ravitaillement en vivres⁴²¹. »

Jacob Franks, et son fils David, à Philadelphie, conclurent avec les troupes anglaises des marchés pour un montant de 750.000 dollars⁴²². Le roi d'Angleterre Georges III signa l'autorisation de payer Moses Franks pour ses fournitures aux troupes d'Amérique du Nord⁴²³ et Joseph Simon, quant à lui, était le fournisseur aux armées des Anglais pendant la guerre contre Pondiac en 1761-1764⁴²⁴. Plus tard, la société Simon, Lévy et Franks [110] « s'assura le marché extrêmement rentable du ravitaillement des garnisons anglaises de Fort Chartres »⁴²⁵. Pendant la Guerre de Sept ans, Marcus dit que les New-Yorkais firent des affaires fructueuses en ravitaillant les soldats et les milices⁴²⁶.

Le marchand anglo-hollandais Uriah Hendricks faisait beaucoup d'affaires avec l'armée anglaise, la maison juive Lyon et associés ravitaillaient Jeffrey Amherst, général anglais tristement célèbre, ainsi d'ailleurs, d'après les sources⁴²⁷, que Hyam Myers et Gershon Levy⁴²⁸. En fait la prise du Canada aux Français, opération militaire de grande envergure, s'est faite avec le concours de beaucoup de marchands juifs, notamment Aaron Hart, un Bavarois qui devint faiseur d'affaires canadien après l'indépendance des Treize-Colonies⁴²⁹.

On peut citer d'autres trafiquants d'armes juifs : Samuel Judah, Naphtali Hart Myers, Sampson Simson, Hayman Levy, Joseph Bueno, Simpson Levy et Nathan Levy. Marcus révèle sans la moindre ambiguïté leurs raisons d'agir :

« Durant la Guerre de Sept Ans, les marchands juifs de Philadelphie et de Lancaster ravitaillèrent les troupes anglaises et la milice et les aidèrent ainsi à écraser les Indiens sur la frontière occidentale des monts Appalaches⁴³⁰. »

Il y avait des juifs allemands parmi les soldats et les officiers de l'armée anglaise qui se battit contre les Indiens⁴³¹. En 1774, pendant la guerre de Cresap, soulèvement indien contre la destruction des territoires de chasse par les colons, une autre société de Joseph Simon, Simon et Campbell, « fournissait des vivres aux troupes stationnées à Pittsburgh, en Virginie, et participa à l'équipement et au financement

⁴²¹ MCAJ2, pp. 707, 714, Cf. aussi Kohler, "Settlement of the West," p. 24: "Des familles juives bien connues participaient activement, au XVIII^e siècle, au commerce avec les Indiens, achetaient d'immenses domaines fonciers et spéculaient sur la terre à l'ouest, et enfin fournissaient les armées engagées dans les guerres indiennes."

⁴²² Freund, p. 40.

⁴²³ "Selected Acquisitions," AJA, vol. 32 (1980), p. 100.

⁴²⁴ "Acquisitions," AJA, vol. 4 (1952), p. 42; Sharfman, p. 20.

⁴²⁵ Sharfman, p. 46; voir aussi Leon Hühner, "The Jews of Virginia from the Earliest Times to the Close of the Eighteenth Century," PAJHS, vol. 20 (1911), p. 91.

⁴²⁶ MCAJ2, pp. 708-710 où l'on dit que "Pacheco, qui se trouvait alors à Londres exportait beaucoup de fusils aux colonies et que l'un des Gomez vendait des mousquets, des épées et des baïonnettes à George Clinton, gouverneur de New York. Les archives de la Guerre de Sept ans, contre les Français et les Indiens, montrent qu'il y avait des juifs parmi les fournisseurs militaires et les entrepreneurs de vivres sur le vaste territoire qui va du fleuve Altamaha, au sud de la Géorgie, au Saint Laurent."

⁴²⁷ MCAJ2, p. 710; "Selected Acquisitions," AJA, vol. 32 (1980), p. 100.

⁴²⁸ Acquisitions," AJA, vol. 16 (1964), p. 94.

⁴²⁹ MCAJ2, p. 708.

⁴³⁰ MCAJ2, p. 710.

⁴³¹ Hirshler, p. 24.

des troupes et des ouvriers qui construisirent le fort Pitt et le fort Fincastle (aujourd'hui Wheeling)⁴³². »[111] Cette société est mentionnée à chaque conflit comme fournisseur d'au moins une des parties, parfois des deux. Marcus note que les tomahawks, qui passent pour avoir été fabriqués par « les Indiens sur la piste de la guerre⁴³³ » pourraient bien, en réalité, leur avoir été vendus ou même donnés par les juifs :

« Mathias Bush, marchand juif de Lancaster-Philadelphie, fournissait beaucoup d'armes et de munitions en Pennsylvanie. (le même compte mentionne cent tomahawks au nom de Benjamin Franklin, qui les donnait certainement à ses alliés Indiens)⁴³⁴. »

Les juifs et la variole

Le général génocideur Jeffrey Amherst arriva comme commandant en chef des armées anglaises en Amérique en 1758, après s'être assuré une solide réputation dans la Guerre de Succession d'Autriche où il avait combattu comme officier. Une des tâches que comportaient ses nouvelles fonctions était l'anéantissement de la population indienne et c'est lui qui imagina de répandre la variole en lui donnant des couvertures infectées. Son principal adversaire était le chef Pontiac qui avait confédéré les tribus indiennes pour défendre leur terre natale et avait réussi à gêner l'installation des Européens. Amherst considérait que les Indiens « étaient la plus vile espèce qui ait jamais infecté la Terre et que l'en débarrasser serait un acte hautement méritoire, un bienfait pour l'humanité ». Il faudrait, dès qu'on les aurait capturés :

« [...] les mettre à mort car les extirper est le seul moyen d'assurer notre sécurité future ; leurs dernières entreprises déloyales à elles seules justifient que nous les traitions ainsi⁴³⁵. »

La haine malade qu'Amherst éprouvait pour les Indiens ne connaissait pas de limites : toute cohabitation était inenvisageable. Dans le post-scriptum d'une lettre écrite en 1763 au colonel Henri Bouquet, [112] Amherst écrit :

« Ne serait-il pas possible de répandre la variole dans ces tribus indiennes révoltées ? Nous devons utiliser tous les stratagèmes possibles pour les écraser. »

Sharfman raconte les événements qui suivirent et la participation des commerçants juifs :

⁴³² MCAJ2, p. 711.

⁴³³ Feingold, *Zion*, p. 45; cf. aussi Kenneth Libo et Irving Howe, *We Lived There Too*, New York, 1984, p. 56.

⁴³⁴ MCAJ2, p. 711; Brener, p. 16.

⁴³⁵ "Acquisitions," *AJA*, vol. 4 (1952), p. 42; "Acquisitions," *AJA*, vol. 16 (1964), p. 94; "Acquisitions," *AJA*, vol. 17 (1965), pp. 85, 91; Sharfman, p. 38. On trouve d'autres informations sur Pontiac et tout ce qui concerne cette guerre dans Howard H. Peckham, *Pontiac and the Indian Uprising*, New York, 1947; Alvin M. Josephy, Jr., *The Patriot Chiefs: A Chronicle of American Indian Resistance*, New York, 1958; Francis Parkman, *The Conspiracy of Pontiac*, New York, 1962.

« Le capitaine Écuyer rendit alors visite à Lévy Andrew Lévy dans ses locaux commerciaux. L'homme lui expliqua comment il avait forcé le chef à accepter les cadeaux mortels et il passa commande de couvertures et de mouchoirs pour les remplacer. Cette sinistre facture accompagnait les nouvelles marchandises, dont Écuyer certifiait la réception :

Débiteur : la Couronne à Lévy, Trent et associés, pour des articles divers pris sur ordre du capitaine Simon Écuyer, commandant... pour remplacer des articles en nature qui avaient été prises au personnel de l'hôpital pour répandre la variole chez les Indiens, savoir :

2 couvertures	2,00
1 mouchoir de soie	0,10
1 mouchoir de lin	0,036
Total	2,136

Fait à Fort Pitt, le 15 août 1763

Je certifie par la présente que les articles susdits... ont bien été livrés aux fins décrites plus haut

Capitaine S. Écuyer, commandant »

Soixante-dix Indiens au moins moururent de la variole, mais en fait beaucoup plus car ils n'étaient pas immunisés contre les maladies des Blancs⁴³⁶.

[113]

La défaite inévitable des Indiens libéra d'immenses territoires que les Blancs purent mettre en culture et les traiteurs de fourrures en furent les principaux bénéficiaires. « L'avenir du commerce avec l'Ouest reposait sur un seul espoir », écrit Sharfman :

« les commerçants quakers et les commerçants juifs avaient des titres légitimes sur les territoires indiens : les deux groupes réclamaient une rétribution pour les marchandises perdues dans l'embuscade de Bloody Run, près du fort Détroit [31 juillet 1763], pendant la guerre contre Pondiac en 1763. Bien que les deux commerçants de l'Ohio fussent en compétition acharnée, ils s'unirent pour réclamer une réparation conjointe.

Simon, Levy et Franks, d'une part, Baynton, Wharton et Morgan de l'autre, prétendaient avoir perdu dans l'engagement pour quatre-vingt-six mille livres de marchandises. Ces riches marchands, se désignant sous le terme de « traiteurs lésés » formèrent une société foncière pour réclamer une compensation sous forme de terres indiennes. Ils proposaient d'appeler leur colonie « la compagnie indienne » et de chercher des terres indiennes

⁴³⁶ Sharfman, p. 38; D'après Marcus, in MCAJ2, p. 717, ces juifs étaient associés avec David Franks et sa famille de Philadelphie; ce Franks, dit-il, semble être "le principal entrepreneur de vivres juif d'Amérique du Nord entre 1755 et 1778 à peu près," et sa maison devait devenir le principal fournisseur militaire (non exclusif) de l'Angleterre pendant la guerre de Sept ans.' (p. 715)" P. 716, "C'est la société [de Frank], le plus gros fournisseur militaire, qui gagna les contrats de fourniture de vivre aux troupes anglaises en Amérique du Nord, y compris les Treize-Colonies au sud de la baie de Fondy, les provinces canadiennes, la frontière du fleuve Allegheny, l'Illinois et la région du Bas-Mississippi. La société avait aussi des filiales aux Antilles et fournissaient des provisions aux armées aux Bahamas et aux Bermudes, à la Martinique, à la Guadeloupe et à la Jamaïque."

Cf. aussi Sharfman, p. 290: Bouquet répondit qu'il essaierait de distribuer des couvertures infectées aux Indiens, "parce que c'est honteux de risquer la vie de braves hommes pour lutter contre eux et je voudrais qu'on utilise la méthode espagnole, c'est-à-dire qu'on les chasse avec des chiens... ce qui, je pense, extirperait ou supprimerait cette vermine."

au sud de l'Ohio, en Virginie occidentale, région connue à l'époque sous le nom d'« Indiana »⁴³⁷.

Le 5 novembre 1768, trois mille guerriers de la confédération des Six nations iroquoises échangèrent un vaste territoire allant de l'ouest de New York à l'est du Kentucky contre de la verroterie et des articles variés. La société juive et quaker de l'Indiana devait recevoir dix mille kilomètres carrés qui furent plus tard répartis entre les états de l'Ohio, du Kentucky et de la Virginie occidentale⁴³⁸.

Au fur et à mesure que les tribus disparaissaient, victimes de maladie, de massacre ou de retraite, « des prétentions légitimes » étaient avancées. Le 5 juillet 1773, plusieurs tribus indiennes de l'Illinois cédèrent le territoire qui constitue actuellement la moitié sud de l'état du même nom à vingt-deux colons du poste de Lancaster et des environs. Huit juifs se portèrent acquéreurs : Moses Franks, Jacob Franks, David Franks, Bernard Gratz, Michael Gratz, Moses Franks fils, Joseph Simon et Levy Andrew Levy, le complice de l'empoisonnement par la variole⁴³⁹.

Avec le temps, le pogrom réduisit la puissante nation indienne à quelques survivants de l'holocauste. Ceux qui avaient gagné la confiance des Indiens furent les grands bénéficiaires de leur [114] extinction⁴⁴⁰. Augusta Levy, femme d'un traiteur de fourrures de Winnebago, John Meyer Levy, rapporte en ces termes l'expulsion des Indiens du Minnesota, en 1848 :

« [...] au printemps, on fut très excités par l'expulsion des Indiens. [John] était très content qu'ils partent [...] il en avait assez des Indiens. »

On trouve d'autres références aux relations entre les Indiens et les juifs dans les archives juives. Lors de l'engagement d'Arikane, le « petit juif » Sigmund Shlesinger (1848-1928) écrivit dans son journal à la date du lundi 21 septembre 1868 « qu'il avait scalpé trois Indiens qu'il avait trouvés cachés dans l'herbe, à quelques mètres de son trou. Comme butin.⁴⁴¹ » Les documents prouvent qu'après 1880, Salomon Bibb du Nouveau Mexique était accusé d'avoir lésé les Indiens dans des affaires foncières⁴⁴².

Le mépris pour les Indiens est manifeste dans les travaux d'érudition de Jacob Rader Marcus qui, décrivant un spectacle qui ridiculise les Indiens, le qualifie ensuite d'« esprit d'entreprise » :

« Comme beaucoup de traiteurs de fourrures canadiens, Myers avait subi des revers pendant la Guerre de Sept Ans et la guerre de Pondiac. Pour se refaire, il avait sollicité de William Johnson, par l'intermédiaire de son ami Sampson Simson, l'autorisation de montrer des Iroquois Mohawks en Europe. Myers avait traversé l'Atlantique et commencé sa tournée en Hollande et dans les tavernes londoniennes avant d'avoir reçu le certificat du commissaire aux affaires indiennes et il fallut que le

⁴³⁷ ⁴³⁷ Sharfman, p. 45.

⁴³⁸ Ib.

⁴³⁹ Henry Necarsulmer, "The Early Jewish Settlement at Lancaster, Pennsylvania," *PAJHS*, vol. 9 (1901), pp. 334; cf. Kohler, "Settlement of the West," p. 24 et Fishman, p. 9.

⁴⁴⁰ Brener, pp. 15-16.

⁴⁴¹ Burt A. Siegel, "The Little Jew Was There: Biographical Sketch of Sigmund Shlesinger," *AJA*, vol. 20 (1968), p. 25; Jacob R. Marcus, *Studies in American Jewish History*, Cincinnati (Ohio), 1969, p. 235. Lire le compte rendu complet du rabbin H. Cohen, p. 59.

⁴⁴² "Trail Blazers of the Trans-Mississippi West," *AJA*, vol. 8 (June, 1952), p. 83. Cf. les *Records of the Bureau of Indian Affairs: 1884-1885*, "Bibb Lease of Acorna Lands."

ministre du commerce intervienne auprès du gouverneur de New-York, Cadwallader, pour que Johnson mette fin à l'entreprise. Pour autant qu'on le sache, Myers n'avait pas gagné d'argent dans sa tournée européenne, car il devait de l'argent aux Indiens qu'il refusait de payer. Alors comme aujourd'hui le spectacle était le meilleur moyen de gagner de l'argent⁴⁴³ ! »

[115]

Les juifs et l'Indépendance des États-Unis

Alors que l'indépendance des États-Unis approchait, les juifs qui étaient déjà près de mille cinq cents, devinrent un objet d'inquiétude pour les colons car on pensait généralement qu'ils étaient les alliés fidèles de Londres plutôt que ceux des autres colons. En conséquence de la Guerre de Sept Ans, l'Angleterre possédait désormais un large empire mais grévé d'une dette de cent quarante millions de livres, dont la moitié était due à la défense des colonies d'Amérique. Le roi d'Angleterre pensa donc qu'il était en droit de lever un impôt sur les colons et de réglementer le commerce pour liquider cette énorme dette. Les colons voyaient les choses autrement et ils adoptèrent une série de mesures pour contrer cette politique⁴⁴⁴.

La loi sur le droit de timbre fut repoussée par le Parlement après un premier vote favorable, tandis que l'impôt sur le thé, dont la collecte aurait exigé plus de dépenses qu'elle n'aurait rapporté, fut finalement abandonné. Mais l'impôt sur le sucre et la moutarde, le maillon essentiel du commerce triangulaire, mettait en danger tout le commerce colonial⁴⁴⁵. L'Angleterre envoya vingt-sept navires de guerre en Amérique avec des soldats et des collecteurs d'impôts pour appliquer la loi. Les marchands des colonies, vexés, s'entendirent pour ne plus acheter de marchandises anglaises, qualifiant cet impôt non consenti de « tyrannie » ; seuls les marchands de Newport, « presque tous juifs » continuèrent à faire leurs affaires comme d'habitude. Les marchands des autres postes considérèrent que ceux de Newport profitaient de leur défection en continuant à commercer avec l'ennemi⁴⁴⁶.

« Le mécontentement des autres postes tourna vite à la fureur », écrit l'historien David Lovejoy, lorsqu'on apprit que l'accord de non-importation avait été aboli à Newport.

[116]

La rumeur que trois vaisseaux en provenance de Londres avaient déchargé à Newport et que non seulement ils avaient vendu leurs marchandises mais encore les commerçants de Newport annonçaient partout leur mise en vente, se répandit partout⁴⁴⁷. L'hostilité envers eux grandissait sans cesse et bientôt le blocus général de

⁴⁴³ MCAJ2, p. 814.

⁴⁴⁴ Losben, p. 259. Historien L'historien Max Dimont, *The Jews In America*, p. 59, expose le point de vue anglais :

Si l'on analyse la guerre d'Indépendance des États-Unis avec du recul, on se rend compte que les colons n'avaient finalement pas vraiment de quoi se plaindre... En fait, les colonies avaient payé tout au plus le tiers du coût de la Guerre de Sept Ans en Amérique, les Anglais en avaient payé les deux tiers. En 1775, la capitation en Angleterre était cinquante fois supérieure à celle des Treize-Colonies. Les lois sur le sucre et sur le droit de timbre imposé aux Américains n'était rien par rapport à celles qui étaient en vigueur en Angleterre. La formule « Pas d'impôt sans consentement » dissimulait les véritables mobiles. Les colons protestaient contre une tyrannie possible plus que réelle. Ils cherchaient un prétexte pour se révolter et leur révolte n'eut rien de spontané. En fait, après la guerre, les Américains durent s'imposer eux-mêmes beaucoup plus lourdement que les Anglais ne le faisaient.

⁴⁴⁵ J. A. Rogers, *Africa's Gift to America*, Saint Petersburg (Floride), 1961, p. 42; "Thomas Fitch Papers," vol. 18, pp. 262-273.

⁴⁴⁶ Losben, p. 262.

⁴⁴⁷ David S. Lovejoy, *Rhode Island Politics, 1760-1776* Providence (Rhode Island), 1958, p. 144.

l'île fut proclamé⁴⁴⁸. Les marchands de Newport finirent par accepter l'embargo sur les produits anglais lorsque huit des Treize-Colonies se furent associées à ce blocus⁴⁴⁹. Lovejoy analyse l'affaire dans son livre *Rhode Island Politics, 1760-1776* :

« Les juifs étaient considérés comme responsables de la violation de l'embargo sur les produits anglais. Les marchands de Boston irrités déclaraient que les coupables de Newport étaient « surtout des juifs » et Ezra Stiles affirmait que « cinq ou six juifs et trois ou quatre tories avaient « nui » au pays entier... Pour Ezra Stiles, le principal responsable était Aaron Lopez, que les douaniers faisaient bénéficier d'un traitement de faveur à cause de son refus de l'embargo. Les capitaines de ses vingt-cinq navires étaient exemptés de serment sur leur cargaison, alors que ce serment était imposé à tous ceux qui avaient accepté l'embargo. Une nuit, un navire de guerre s'empara par erreur d'un des vaisseaux de Lopez : il transportait du vin qui était déchargé de nuit par cinq petits bateaux... Stiles n'était pas un bon chrétien : il admirait beaucoup les juifs de Newport, assistait souvent au service dans leur synagogue de Touro et lisait l'hébreu avec les rabbins, de sorte que lorsqu'il accuse les juifs de violation de l'embargo, il sait probablement de quoi il parle⁴⁵⁰. »

Ailleurs, les juifs défiaient ouvertement le mouvement d'indépendance. Tandis que les Bostoniens jetaient le thé des vaisseaux anglais dans le port, les Gratz de Philadelphie le faisaient entrer en contrebande dans les Treize-Colonies : il était certes impossible de le vendre dans les villes révoltées de la côte, mais un autre juif, Joseph Simon, le vendait dans sa boutique près de Pittsburgh. Lorsqu'ils s'en aperçurent, les patriotes [117] décidèrent de mettre un terme à cette affaire et le 24 août 1775 ils confisquèrent et brûlèrent le thé de contrebande encore en vente⁴⁵¹.

Un juif de Newport nommé Pollock, qui avait importé du thé malgré l'interdiction des marchands de Rhode Island, fut chassé de l'île de Saint-Eustache, dans les Antilles, et ses biens confisqués⁴⁵². En 1776, le Congrès continental émit des doutes sur la neutralité du marchand juif David Franks, le considérant comme un espion au service de l'ennemi⁴⁵³. Il était peut-être au courant du rôle des juifs dans les conflits des Antilles, un siècle plus tôt. Stephen Fortune dit que les marchands de la Barbade, en 1667, soupçonnaient très fortement les juifs d'espionnage au service de l'armée adverse.

« Les marchands savaient que les juifs avaient fourni à Cromwell des renseignements et du ravitaillement pendant la conquête de la Jamaïque et dans ses tentatives ambitieuses de conquête du Pérou et du Chili. Ils se rappelaient aussi sans doute que les juifs sépharades avaient promptement fait allégeance aux Anglais après la défaite espagnole à la Jamaïque en 1655.

⁴⁴⁸ Lovejoy, p. 144.

⁴⁴⁹ Losben, p. 264.

⁴⁵⁰ Lovejoy, p. 146; Virginia Bever Platt, "And Don't Forget the Guinea Voyage: The Slave Trade of Aaron Lopez of Newport," *William and Mary Quarterly*, vol. 32, no. 4 (1975), p. 607, Stanley F. Chyet, "Aaron Lopez: A Study in Buenafama," Karp, *JEA*1, p. 204: "[Lopez] soutenait les rebelles de très mauvais gré. Quand la rebellion en vint aux armes, en 1775, il choisit les Whigs, mais sans aucun enthousiasme.

⁴⁵¹ Brener, p. 15.

⁴⁵² J. F. Jameson, "St. Eustatius in the American Revolution," *American Historical Review* (octobre 1902 - juillet 1903), vol. 3, p. 705

⁴⁵³ Brener, p. 18.

Connaissant la longue expérience des juifs en matière de fourniture de vivres et de renseignements aux armées, les colons doutaient de leur loyauté. Ils les considéraient comme des opportunistes pleins de duplicité dont la loyauté était dictée par le profit prévisible⁴⁵⁴. »

Beaucoup d'indices montrent qu'une grande partie des juifs, surtout à Newport, avaient choisi le camp anglais dans la guerre d'indépendance des Treize-Colonies. Certains étaient officiellement pour les Anglais, d'autres auraient voulu rester neutres « mais leur conscience et leurs intérêts économiques les poussaient à être loyaux envers l'Angleterre⁴⁵⁵ ». Les Anglais, après tout, étaient l'appui principal de la réussite commerciale des juifs. Tous ceux qui étaient traiteurs de fourrure avaient fait fortune grâce à la politique d'extermination des Indiens menée par les Anglais. Les juifs, avec leurs réseaux maritimes et leurs énormes entreprises commerciales, avaient tout à perdre dans l'indépendance⁴⁵⁶. La flotte militaire anglaise protégeait leurs bateaux et la stabilité du système monétaire anglais étaient des motifs suffisants pour qu'ils résistent au désir de liberté des autres colons⁴⁵⁷. Leur aide n'était pas seulement économique, elle comprenait aussi la fourniture d'armes pour la guerre en préparation.

La fourniture aux armées anglaises et les juifs

Malgré leurs divisions, les juifs voyaient très bien quelles possibilités commerciales leur offraient la guerre et le ravitaillement des armées. Beaucoup de commerçants juifs de l'époque étaient fournisseurs aux armées, comme pendant la Guerre de Sept Ans, et un de ces marchands, Jacob Franks, fut nommé fournisseur officiel des armées anglaises⁴⁵⁸. Quand la guerre d'indépendance commença, en 1775, Samuel Jacobs s'occupa du ravitaillement des troupes anglaises régulières et des mercenaires allemands au Canada. Jacobs resta toujours fidèle aux Anglais, il n'avait aucune sympathie pour les Américains⁴⁵⁹.

Chapman Abraham était officiellement pro-anglais et dans une lettre de 1778, il souligne que sa conduite reflète sa fidélité aux Anglais et son hostilité aux rebelles. Il rappelle qu'il a été le fournisseur de plusieurs régiments durant la guerre, a participé

⁴⁵⁴ Fortune, p. 67.

⁴⁵⁵ Losben, p. 266; Jonathan D. Sarna, Benny Kraut, Samuel K. Joseph, *Jews and the Founding of the Republic* (New York: Markus Wiener Publishing), p. 31; Jacob R. Marcus, *The Jew and the American Revolution*, Cincinnati (Ohio), 1974, pp. 2-3.

⁴⁵⁶ Marcus, *The Jew and the American Revolution*, p. 3.

⁴⁵⁷ Bernard Bailyn, *New England Merchants in the Seventeenth Century* (Cambridge, Massachusetts, 1955), pp. 86-87.

⁴⁵⁸ MCAJ2, pp. 712-15; Marcus, *The Jew and the American Revolution*, p. 3; Sarna, Kraut, Joseph, p. 7; les juifs étaient très actifs dans la fourniture militaire et certains affirmaient même que leur rôle avait été essentiel dans certaines guerres. On trouve un récit de l'engagement d'un juif français dans MCAJ2, p. 714:

Abraham Gradis consacrait tous ses efforts à la promotion de l'impérialisme français en Amérique ; il essayait de convaincre le gouvernement français d'augmenter ses efforts dans les colonies d'Amérique du Nord et fournissait à Montcalm les vivres, les munitions et les convois nécessaires à l'incursion du général français dans la région de New York. Quand les affaires françaises commencèrent à prendre mauvaise tournure, en 1758, Gradis arma des bateaux, dont certains lui appartenaient, et les envoya à la rescousse de Montcalm... Dans un effort héroïque pour sauver les colonies françaises d'Amérique du Nord, il envoya de nombreux bateaux au Canada mais ceux qui réussirent à franchir le blocus anglais tombèrent aux mains des Anglais sur la route du retour.

⁴⁵⁹ MCAJ2, p. 709.

à la victoire sur les rebelles à Long Point et s'est engagé dans les troupes qui ont défait les Américains à Three Rivers⁴⁶⁰.

D'autres juifs ont été fournisseurs aux armées : Ezekiel et Levy Solomons, Benjamin Lyon et Gershon Levy. Les juifs suivants figurent dans une liste de colons pro-anglais⁴⁶¹ :

[119]

Solomon Aaron	Moses Michael Hays	Rachel Myers*
Abm. J. Abrahamse	Uriah Hendricks	Samuel Myers
David Franks	Levy Israel	David Nathan
Jacob Franks	Aaron Keyser	Myer Pollock
Abraham Gomez	Joseph Solomon Kohn	Sam. Samuel
Moses Gomez, Jr.	David Levison	Isaac Solomon
Isaac Hart*	Henry Marx	Isaac Touro*
Barrak Hays	Jacob Mayer	

* Touro et Rachel Myers durent quitter Newport avec les Anglais et Isaac Hart, en s'enfuyant, périt corps et biens⁴⁶².

Conclusion

L'influence juive sur le commerce colonial florissant était forte dans des ports qui s'avérèrent essentiels pendant la guerre d'indépendance des Treize-Colonies. Les circuits commerciaux des Antilles s'étaient élargis aux postes d'Amérique du Nord où les juifs étaient incontestablement les pionniers. Les routes qui menaient aux postes de traite des fourrures étaient sillonnées par les colporteurs juifs et celles qui apportaient les fournitures à l'armée royale anglaise étaient fréquentées presque uniquement par les commerçants juifs. Ils ont su tirer profit de cette situation pour s'implanter solidement dans les villes du Nouveau Monde.

Les juifs apportèrent à la fois leurs méthodes commerciales et leurs esclaves noirs. La condition des Noirs africains ne connut aucun changement avec le déplacement vers le Nord. Ils s'adaptèrent aux différentes entreprises commerciales des juifs auxquelles ils fournirent leurs compétences et leur force de travail, grâce auxquelles les affaires des Blancs et des juifs étaient si fructueuses. Pour la première fois, les juifs se trouvaient dans une société où ils pouvaient donner libre cours à leurs intérêts économiques et sociaux, sans contraintes morales, du moins en ce qui concernaient les Africains.

Le sud des États-Unis, comme les colonies du Nord, offraient un vaste domaine aux entreprises juives. Le commerce des produits agricoles était bien connu des juifs du Nouveau Monde et leur expérience, jointe à la main d'œuvre esclave, rendit la transition plus facile.

⁴⁶⁰ Irving I. Katz, "Chapman Abraham: An Early Jewish Settler in Detroit," *PAJHS*, vol. 40 (1950-51), p. 85.

⁴⁶¹ Losben, pp. 266, 267, 273; Schappes, pp. 51-2; Morris Jastrow, Jr., "Notes on the Jews of Philadelphia, From Published Annals," *PAJHS*, vol. 1 (1893), p. 61.

⁴⁶² Losben, p. 273.

Les juifs dans le sud des États-Unis

« La plupart d'entre eux s'était enrichie et possédait beaucoup d'esclaves qu'ils exploitaient pour mettre leurs biens en valeur. Grâce à leur prospérité et à l'ancienneté de leur présence ils jouissaient d'un prestige égal à celui des non-juifs et, parfaitement intégrés dans le pays, ils défendaient et approuvaient les institutions dont ils avaient tiré richesse, statut social et bien-être. Comme les autres gros propriétaires terriens esclavagistes du Sud, ils étaient certains que leur solidité matérielle dépendait de l'esclavage des Noirs. Il n'est donc pas étonnant qu'ils aient soutenu le système esclavagiste avec ardeur, refusant de renoncer au bénéfice qu'ils en tiraient⁴⁶³. »

Cette déclaration de George Cohen, publiée en 1924, accuse directement les juifs du crime d'esclavage. « Ils vendaient des esclaves dans les grandes villes, à la Nouvelle Orléans, à Mobile ou à Richmond (Virginie) », écrit Léonard Dinnerstein⁴⁶⁴ et lorsque l'esclavage devint la principale caractéristique du sud des États-Unis:

[121]

« [...] le vrai sudiste se reconnaissait à son attitude envers l'esclavage. Le rabbin David Einhorn de Baltimore est le seul juif influent du Sud à s'être prononcé contre l'esclavage. Les autres ne disaient rien ou soutenaient inconditionnellement l'idéologie sudiste⁴⁶⁵. »

Les juifs ne se distinguaient pas du reste des Américains dans leurs façons de traiter et de considérer les Noirs⁴⁶⁶. Lorsque la monoculture du coton l'emporta sur les autres, les juifs furent très nombreux à devenir planteurs⁴⁶⁷. La traite des esclaves était très lucrative, surtout dans le grand Sud, où l'on avait perpétuellement besoin de main d'œuvre pour les nouvelles plantations. Le reste du Sud n'avait pas de besoins, il se suffisait à lui-même grâce au renouvellement naturel des esclaves et aussi parce que les sols étaient épuisés par l'exploitation intensive⁴⁶⁸. Le ravitaillement des plantations devint la principale activité des commerçants juifs qui maintenaient l'économie du Sud grâce au commerce des biens de toute sorte.

Les aspects moraux de la traite n'ont jamais inquiété les juifs, que l'on rencontre à tous les échelons de l'esclavage⁴⁶⁹. Ansley, Benjamin, George et Solomon Davis, habitants de Richmond et de Petersburg dans l'état de Virginie, se mirent à vendre des Noirs par groupes entiers en 1838. Benjamin Mordecai de Charleston, en Virginie

⁴⁶³ G. Cohen, pp. 84-85; cf aussi Eugene I. Bender, "Reflections on Negro-Jewish Relationships: The Historical Dimension," *Phylon*, vol. 30 (1969), p. 60; Lewis M. Killian, *White Southerners*, Amherst (Massachusetts), 1985, p. 73; Harry Simonhoff, *Jewish Participants in the Civil War*, New York, 1963, pp. 310-311; Korn, "Jews and Negro Slavery," p. 218.

⁴⁶⁴ Léonard Dinnerstein, *Uneasy At Home*, New York, 1987, p. 86.

⁴⁶⁵ Dinnerstein, *Uneasy at Home*, pp. 86-87; See also Wiernik, pp. 206-207.

⁴⁶⁶ Julius Lester, conférence à l'université de Boston, 28 janvier 1990; Weisbord et Stein, p. 20.

⁴⁶⁷ Brenner, pp. 221-222.

⁴⁶⁸ Korn, "Jews and Negro Slavery," p. 199.

⁴⁶⁹ *EHJ*, p. 274.

occidentale, avait de vastes enclos pleins d'esclaves à côté de ses entrepôts et en 1859, en une seule vente, il acheta pour douze mille dollars d'esclaves⁴⁷⁰. Jacob Levin de Columbia, dans l'état de Caroline du Sud, et Israel I. Jones de Mobile en Alabama, chacun chef de sa communauté, figurent parmi les plus gros marchands d'esclaves du milieu du XIX^e siècle. Lévy Jacobs, qui faisait défilier lors des ventes aux enchères des esclaves d'élevage nés aux États-Unis, était l'un des plus gros encanteurs de la Nouvelle Orléans⁴⁷¹.

[122]

Dans son livre *Zion in America*, Feingold écrit : « Nous pouvons être sûrs que les juifs avaient exactement le même comportement que les autres Blancs du Sud envers les « gens de couleur ». Les juifs [du Mississipi] approuvaient, au moins tacitement, le système esclavagiste⁴⁷². » Les juifs les plus connus prenaient publiquement parti pour l'esclavage. « On n'est pas étonné que les juifs du sud des États-Unis soient favorables à l'esclavage ; certains des apologistes les plus virulents du système sont des juifs⁴⁷³. » Le Sudiste David Yule (de son vrai nom Lévy), qui fût premier sénateur juif des États-Unis, démissionna au début de la Guerre de Sécession. Le juge Samuel Heydenfelt, juif lui aussi, prenait régulièrement position pour les Sudistes⁴⁷⁴.

Avoir des esclaves était un signe de statut social pour les juifs qui avaient proportionnellement davantage d'esclaves que les autres familles du Sud, en pratique à peu près deux fois plus⁴⁷⁵. Les trois quarts des foyers juifs à Charleston (Virginie occidentale) et Savannah (Géorgie) et un tiers à Baltimore (Maryland) avaient au moins un esclave ; la moyenne à Savannah était de cinq. D'après le recensement de 1830, la moyenne nationale chez les juifs était de trois⁴⁷⁶.

Répartition des esclaves entre les propriétaires du Sud et les propriétaires juifs, recensement de 1830 ⁴⁷⁷		
Nombre d'esclaves	% des foyers du Sud	% des foyers juifs du Sud
1	18,8	16
2-4	30,2	38
5-9	24,3	26
10-19	17,1	13
20- 49-	7,7	6
50+	1,8	1
Total	100	100

[123]

⁴⁷⁰ EHJ, p. 274; Korn, "Jews and Negro Slavery," pp. 181-82; Myron Bermon, *Richmond's Jewry 1769-1976: Shabbat in Shockoe* Charlottesville (Virginia), 1979, p. 166; Feldstein, p. 81.

⁴⁷¹ Sharfman, p. 152.

⁴⁷² Feingold, *Zion*, p. 62.

⁴⁷³ JRM/Memoirs 1, p. 20.

⁴⁷⁴ G. Cohen, p. 87.

⁴⁷⁵ Rosenwaïke, *Edge of Greatness*, p. 66.

⁴⁷⁶ Ira Rosenwaïke, "The Jewish Population of the United States as Estimated from the Census of 1820," Karp, JEA2, p. 17.

⁴⁷⁷ Rosenwaïke, *Edge of Greatness*, p. 68, tableau 21.

Esclaves dans les familles juives du Sud, d'après le recensement de 1830⁴⁷⁸.								
Lieu	Foyers	0	1	2-4	5-9	10-19	20-49	50 et +
Baltimore (Maryland)	30	26	4	0	0	0	0	0
Charleston (Virginie occidentale)	104	10	14	32	30	9	1	0
Columbia (Caroline du Sud)	11	0	0	3	4	3	1	0
Georgetown (Caroline du Sud)	14	4	1	1	3	3	0	2
Nouvelle Orléans	35	10	3	11	7	3	1	0
Richmond	28	4	4	15	3	2	0	0
Savannah (Géorgie)	20	2	1	6	4	5	2	0
Reste de la Géorgie ^a	9	1	3	1	1	3	0	0
Kentucky	7	3	0	3	1	0	0	0
Missouri	5	2	0	3	0	0	0	0
Caroline du Nord	5	2	0	2	0	1	0	0
Reste de la Caroline du Sud	18	3	2	1	4	1	7	0
Reste de la Virginie	24	4	3	11	5	0	1	0
Autre ^b	12	3	3	3	1	1	1	0
Total	322	62	38	92	63	31	14	2

Apparemment, la seule raison pour laquelle une famille juive n'avait pas d'esclave était le manque d'argent⁴⁷⁹. Même les auteurs juifs qui ont étudié l'histoire des juifs américains de cette époque évaluent la situation financière des individus d'après le nombre d'esclaves qu'ils possèdent. Pour certains, le fait de posséder beaucoup d'esclaves est une preuve de l'efficacité, du zèle et de la compétence des juifs.

L'étude des différents centres juifs du Sud des États-Unis montre qu'ils ont tous besoin des Africains et ont un intérêt personnel au maintien de l'esclavage. Comme le dit William Toll, « une longue tradition et l'instinct commercial leur suggéreraient de se comporter comme tout le monde... Bien que cette constatation ne soit pas très flatteuse, les historiens juifs ne la contestent pas⁴⁸⁰. »

[124]

⁴⁷⁸ Rosenwaike, *Edge of Greatness*, p. 67, tableau A-20.

^a, il manque 1 foyer, nombre d'esclaves illisible

^b. Alabama, Arkansas, Floride, District de Columbia, Mississippi, moyenne pour la Louisiane et le Maryland.

⁴⁷⁹ "Some Old Papers Relating to the Newport Slave Trade," *Newport Historical Society Bulletin*, n° 62, juillet 1927, p. 11, « Il est certain que les protestants, les quakers et les juifs possédaient tous des esclaves. Ce n'était pas une question de race ou de religion, mais de richesse. »

⁴⁸⁰ ⁴⁸⁰ William Toll, "Pluralism and Moral Force in the Black-Jewish Dialogue," *AJHQ*, vol. 77, septembre 1987, p. 91; Dieter Cunz, *The Maryland Germans: A History*, Princeton (New Jersey), 1948, p. 285.

La Virginie

Cette colonie fut fondée par de fervents anglicans qui n'avaient aucun désir de se mêler à des fidèles d'autres religions. Les juifs n'y atteignirent jamais les sommets économiques que connurent les juifs de Newport ou de New-York, parce que l'état de Virginie en soi ne les attirait pas, d'autant plus qu'il ne s'y trouvait pas de poste de commerce important et bien peuplé.⁴⁸¹

Néanmoins, les juifs participèrent à la traite des esclaves en Virginie. Beaucoup s'y installèrent et prirent place dans l'économie de plantation de cet état où l'on pratiquait l'élevage des esclaves : Elias Legardo arriva sur le bateau Abigaïl en 1621 ; Joseph Mosse et Rebecca Isaacke arrivèrent en 1624 sur l'*Elizabeth* ; John Levy possédait quatre-vingts hectares dans le comté de James City en 1648 ; Manuel Rodrigues avait une plantation dans le comté de Lancastré en 1652 ; David Da Costa exportait du tabac de sa plantation in 1658 ; Michael Israel était garde-frontière et milicien en 1758 : en 1757, il acheta une trentaine d'hectares dans le comté d'Albemarle et en 1779, il possédait cent vingt hectares près de la rivière Mechum ; John Abraham avait une plantation en Virginie⁴⁸².

Les premiers juifs de Richmond (Virginie), Israel et Jacob I. Cohen, Samuel Myers, Jacob Modercai, Solomon Jacobs, Joseph Marx, Zalma Rehine, Baruch et Manuel Judah, possédaient tous des esclaves⁴⁸³. Après l'indépendance, la moitié de la population (deux mille habitants) de Richmond, était esclave⁴⁸⁴. Vers 1788, 17% de la population blanche était juive et tous les juifs, sauf un, possédaient au moins un « esclave domestique ; un d'entre eux en avaient trois⁴⁸⁵ ». Myron Berman affirme lui aussi qu'« au début du XIX^e siècle la plupart des juifs de Richmond avaient des esclaves...⁴⁸⁶. »

Un historien connu qui a visité le Sud au XIX^e siècle a constaté que le nombre de juifs avait augmenté après la Guerre de Sécession : « Il y a beaucoup d'étrangers en Virginie, [125] écrit Frederick Law Olmsted dans *Le royaume du coton*,

« En général, de basse origine ; on trouve par exemple beaucoup de juifs allemands très sales, dans leurs boutiques typiques (où l'odeur est aussi nauséabonde qu'à Cologne) qui pullulent dans des rues étroites et minables, qui sont habitées en majorité par des Noirs⁴⁸⁷.

Les juifs de Virginie restèrent et prospérèrent sans grande hostilité des Blancs. Ils jouissaient de la considération générale et devinrent des piliers du pays.

⁴⁸¹ MUSJ2, p. 30: « Les juifs préfèrent toujours vivre en ville. »

⁴⁸² Hühner, "The Jews of Virginia," p. 88 ; Golden et Rywell, p. 23.

⁴⁸³ Berman, p. 159.

⁴⁸⁴ MEAJ2, p. 188.

⁴⁸⁵ MUSJ1, p. 211 ; MUSJ2, p. 28.

⁴⁸⁶ Berman, p. 166 ; Feingold, *Zion*, p. 60: « Il était très fréquent d'avoir un ou deux esclaves domestiques. Le quart des juifs du Sud, au moins, entraient dans cette catégorie... C'est un indice de la prospérité relative des juifs du [Mississippi] parce que posséder des esclaves était signe de richesse et de statut social. » Ce compte, cependant, ne concerne que les esclaves domestiques et ne renseigne pas sur la quantité de Noirs qu'ils avaient à vendre.

⁴⁸⁷ Frederick Law Olmsted, *The Cotton Kingdom*, New York, 1953, p. 38. Certains considèrent Olmsted comme un « antisémite ».

Chefs de famille juifs en Virginie (sans la ville de Richmond), recensement de 1830⁴⁸⁸				
Chef de famille	Nombre de Noirs			
	Esclaves		Libres^a	
Comté	M	F	M	F
<i>Lynchburg</i>				
George Davis		4		
<i>Norfolk</i>				
P. J. Cohen	1	5		
J. J. Levy	2	1		
Frederick Myers	3	4		
<i>Petersburg</i>				
Ansley Davis	1	4		
Benin Davis			1	
David Davis	1	1		
Henry Davis	2			
Mark Davis	1			
Saml Mordecai	1			
Saml H. Myers	1	2		
Henry Solomon		1		
<i>Albemarle</i>				
David Isaacs	1	2	2	
Isaac Raphael	2	4		
<i>Franklin</i>				
Emanuel Judah		2		
<i>Henrico</i>				
Jacob Mordecai	13	10		
<i>Louise</i>				
Myer Angel		2		
<i>Powhatan</i>				
Simon Z. Block	3	6		
Aaron N. Cardozo		2		
David N. Cardozo	1	3		
Isaac N. Cardozo	2	2		
Moses N. Cardozo	4		1	
Saml A. Cardozo			1	2

[126]

⁴⁸⁸ Rosenwaike, *Edge of Greatness*, pp. 132-33, tableau A-11 :

^a on entend par libre un domestique engagé [obligé de travailler pour son maître le temps de rembourser le prix de son passage aux colonies], loué par un autre propriétaire ou bien affranchi maintenu au service du foyer juif. Il n'y avait pas d'Africains vraiment libres aux États-Unis. De par la loi, les Noirs, quelle que soit leur classe sociale, ne pouvaient pas être libres. Les Noirs libres n'avaient pas le droit d'avoir des armes à feu ; ils ne pouvaient acheter de l'alcool sans la recommandation d'un Blanc honorablement connu ; ils devaient se présenter régulièrement à un gardien blanc ; ils étaient soumis au couvre-feu ; ils n'avaient pas le droit de réunion, sauf à l'église ; restriction de déplacement ; interdiction d'émigrer ; restrictions d'accès à l'école ; et autres restrictions. La violation de ces lois était punie d'amendes importantes, de châtiments corporels ou même de vente en esclavage.

Chefs de famille juifs de Richmond (Virginie), recensement de 1830⁴⁸⁹				
Chef de famille	Nombre de Noirs			
	Esclaves		Libres	
	M	F	M	F
Simon Abrahams	3	5		
Adolph Ancker	1	2		
Mitchell Ancker	1	2		
Myer Ansel	1	2		
Jacob Block		2		
Abraham Cohen		1		
Samuel Daniels		3		
Hetty Jacobs	1	1		
Baruch Jadah		2		
Abraham Levy		2		
Alexander Levy	3	7		
Jacob Levy		1		
Isaac Lyon		2		
Jacob Lyon		1		1
Joseph Marx	6	6	1	
A. Myers		1		
Judah Myers	1	2		
Moses M. Myers	4	3		
Myer Myers	2	1		1
Samuel Myers	3	2	1	
Solomon Pallen		2		
W. B. Pyle		2		
Zalmi Rehin		2		
S. Solomon		2		

[127]

Les états de Caroline

En 1826, la valeur totale des esclaves vivant dans le sud des États-Unis est estimée à trois cents millions de dollars, un cinquième appartenant aux habitants de la Caroline du Sud. La demande en esclaves était si élevée qu'un esclave y valait de sept à dix fois plus cher qu'au moment de la guerre d'indépendance⁴⁹⁰.

A Charleston (Caroline du Sud), on trouve « les juifs les plus instruits et les plus riches des États-Unis »⁴⁹¹. Dès le début, l'expansion des juifs s'est faite grâce à la

⁴⁸⁹ Rosenwaike, *Edge of Greatness*, p. 128, tableau A-8.

⁴⁹⁰ Charles Reznikoff et Uriah Z. Engelman, *The Jews of Charleston*, Philadelphie, 1950, p. 276, note 22.

⁴⁹¹ *Historia judaica*, vol. 13, octobre 1951, p. 160.

traite des Noirs très active. Charleston est resté une des principales plaques tournantes du commerce juif jusqu'à l'abolition de l'esclavage⁴⁹². En 1755, Joseph Salvador acheta 40.000 hectares de terres en Caroline, son fils en acheta 2.500 en 1773 pour cultiver l'indigo avec une main d'œuvre « d'au moins trente esclaves ». Salomon Isaacs importa des esclaves à Charleston en 1755⁴⁹³. « En tout, dit Marcus, 1.108 bateaux chargés de Noirs entrèrent dans le port de Charleston entre 1735 et 1775. Salomon Isaacs amena quatre petites cargaisons en 1755, Da Costa et Farr deux en 1760-1763. Entre 1752 et 1772, les juifs firent venir cinq autres cargaisons ». ⁴⁹⁴ La maison Mordecai et Lévy qui travaillait dans les états de Caroline fit paraître cette annonce dans la *Gazette de Caroline du Sud* du 12 août 1778 :

« EN FUITE, le 4 août une négresse nommée Clarinda : elle a le teint jaune, elle était vêtue d'un manteau croisé à carreaux, d'une chemise de lin blanc grossier et elle avait un foulard bleu sur la tête ; elle appartenait à M^{me} Gordon. Quiconque la remettra au geôlier de Charlestown ou aux soussignés, rue King-Street, recevra une récompense de cinquante livres plus le remboursement des frais occasionnés, dans une limite raisonnable. Quiconque l'hébergera ou l'abritera sera poursuivi comme la loi le prévoit. Mordecai et Lévy⁴⁹⁵. »

[128]

Les familles Cardoza, Carvalho, Da Costa, Tobias, Hardy, Mordecai, Noah, Benjamin, Baruch and Lewisohn comptaient parmi les juifs « riches et instruits » de Charleston⁴⁹⁶.

Chefs de famille juifs de Caroline du Sud, recensement de 1830 (hors Charleston et Columbia) ⁴⁹⁷		
Chef de famille	Nombre de Noirs	
	M	F
Comté		
<i>Barnwell</i>		
Barnett A. Cohen	11	13
<i>Beaufort</i>		
A. H. Abrahams	6	4
Rebecca Benjamin		2
Myer Jacobs	16	13
Henry C. Solomon	9	16
Saul et Hart Solomons	15	8
<i>Chesterfield</i>		
Joshua Lazerus	20	1
<i>Colleton</i>		
Isaac Moise	3	3
Isaac C. Moses	10	12

⁴⁹² JRM/Essays, p. 275.

⁴⁹³ MEAJ2, p. 322.

⁴⁹⁴ MCAJ3, p. 1504.

⁴⁹⁵ Lathan A. Windley, éd., *Runaway Slave Advertisements: A Documentary History from the 1730s to 1790*, 4 volumes, Westport (Connecticut), 1983, vol. 3, p. 356.

⁴⁹⁶ *Historia Judaica*, vol. 13, octobre 1951, p. 162.

⁴⁹⁷ ⁴⁹⁷ Rosenwaike, *Edge of Greatness*, pp. 130-131, tableau A-10.

<i>Georgetown</i>		
S. M. Boss	1	
Jacob Cohen	134	160
Solomon Cohen	11	6
Charlotte Joseph	4	2
A. Lopez	5	5
Abraham Myers	4	3
Mordechaï Myers	24	40
Benjamin Solomon	4	10
Israel Solomon	1	5
Sampson Solomon		3
<i>Kershaw</i>		
Abraham De Leon	4	5
Hannah De Leon		1
Chapman Levy	23	13
Hayman Levy	2	3
<i>Sumter</i>		
Franklin J. Moses	4	3
Mark Solomon		1

[129]

Chefs de famille juifs de Charleston (Caroline du Sud), recensement de 1830 ⁴⁹⁸				
Chefs de famille	Nombre de Noirs			
	Esclaves		Libres^a	
	M	F	M	F
Moses Aarons	2	1	1	
Elias Abrahams	7	5		
Moses Abraham	1	4		
Abraham Alexander	3	6		1
Isaac Barrett	5	3		
Jacob Bensaden			1	
Emanuel Canter	1	1		
Rebecca Canter		1		
David N. Cardoza	1	4		
D. D. Cohen	3	3		
Hartwig Cohen	2			
Hyarn Cohen	4	4		

⁴⁹⁸ Rosenwaike, *Edge of Greatness*, p. 113-115, tableau A-2.

^a on entend par libre un domestique engagé [obligé de travailler pour son maître le temps de rembourser le prix de son passage aux colonies], loué par un autre propriétaire ou bien affranchi maintenu au service du foyer juif. Il n'y avait pas d'Africains vraiment libres aux États-Unis. De par la loi, les Noirs, quelle que soit leur classe sociale, ne pouvaient pas être libres. Les Noirs libres n'avaient pas le droit d'avoir des armes à feu ; ils ne pouvaient acheter de l'alcool sans la recommandation d'un Blanc honorablement connu ; ils devaient se présenter régulièrement à un gardien blanc ; ils étaient soumis au couvre-feu ; ils n'avaient pas le droit de réunion, sauf à l'église ; restriction de déplacement ; interdiction d'émigrer ; restrictions d'accès à l'école ; et autres restrictions. La violation de ces lois était punie d'amendes importantes, de châtiments corporels ou même de vente en esclavage.

Mordechaï Cohen	10	13		
Mrs. M. Cohen	1	7		
Nathan A. Cohen	2			
Philip Cohen	7	3		
Solomon J. Cohen	2	5		
Jane E. Da Costa	1	7		
Henry Davis	1	1		
Jacob De La Motta	2	3		
Isaac De Vaga	1	2		
Moses J. Ellis		3		
Isaac Emanuel		2		
Abraham Goldsmith		1		
Francis Goldsmith	1	1		
Morris Goldsmith	6	6		
Henry J. Harby	5	6		
Rebecca Harby	1	6		
Jacob Harris	1	9		
Rebecca N. Harris	2	6		
Bella Hart		5		
Nathan Hart	2	5		
Samuel Hart		1		
Jacob Henry	5	4		
Jacob Hertz	2	2		
C. M. HyamS	5	2		
Moses D. Hyams	1	2		
Samuel Hyarns	8	5	4	1
Solomon Hyams		2		
Abraham Hyman	3			
Hyam Jacobs	1			
Joseph Joseph	1	5		
Jacob C. Labat		1		
C. Lazarus		1		
Marks Lazarus	2	8		
Elias Levy	1	2		
Jacob C. Levy	2	3		
Lyon Levy	4	7		
Moses C. Levy	3	3		
Priscilla Lopez	1	5		1
George Lyons		1		
Simon Mairs	1	4		
Mark Marks	2	2		
Aaron Moise	1	1		
Abraham Moise	1	3		
Isaac Mordecai		1		
Joseph Mordecai	2	2		
Moses C. Mordecai	1	1		
R. Mordecay	2	2		
Isaac C. Moses	6	3		
Isaih Moses		3		

Israel Moses		2		
Levy Moses		2		
Simon Moses		1		
Solomon Moses	4	2		1
Joseph Moss	2	5		
Caroline Motta	2	5		1
Jacob Arias Motta	1	1		
Henry Nathan-	2	4		
Nathan Nathans		6		
William Nauman	3	9		
Aaron Phillips		1	2	5
Benjamin Phillips	1	5		
S.C. Piexotta	1			
Moses Rodregues		1		
-Sarah Salomon	3	3		
Abigail Sampson		4		
Jane Sampson	2	2		
Abraham M. Seixas		2		
Joseph Solomon-	2			
Solomon Solomon	2	2		
Alexander Solomons	2	2		
Judith Suarez		2		

[130]

Chefs de famille juifs de Columbia (Caroline du Sud), recensement de 1830 ⁴⁹⁹				
Chefs de famille	Nombre de Noirs			
	Esclaves		Libres	
	M	F	M	F
Judith Barrett	8	4	1	
L S. Cohen	2	2		
M. H. De Leon	3	5		
Samuel Levy-	3	3	1	1
Abm Lipman-	1	1		
Isaac Lyons ⁷	7	6		
A. Marks	2	3		
Dr. E. Marks	11	11		
H. Marks	5	5		
Pollock & Solomons	1	3		
C. Solomon	1	5		

Géorgie

En 1733, un groupe d'immigrés juifs arriva de Londres, où l'on distribuait des parcelles de terre aux volontaires⁵⁰⁰. La Géorgie était la première colonie où, dès la

⁴⁹⁹ Rosenwaike, *Edge of Greatness*, p. 117, tableau A-4.

⁵⁰⁰ Roth, *Marranos*, p. 294; Leon Haner, "Jews of Georgia in Colonial Times," *PAJHS*, vol. 10 (1902), p. 66.

fondation, l'esclavage était absolument interdit et cet état de fait influa considérablement sur son peuplement. Dans toutes les autres colonies, l'esclavage était une institution incontestée et dans la colonie voisine de Caroline du Sud, une grande partie du travail manuel était effectué par des esclaves noirs⁵⁰¹.

Des juifs de toute l'Europe s'installèrent en Géorgie, peut-être attirés par la production de vin et de soieries ; la discrimination à laquelle ils se heurtèrent ne venait pas des chrétiens mais des autres juifs. Léon Hühner raconte qu'en 1737, « il n'y avait aucune restriction à l'activité commerciale des juifs dans le grand Sud »⁵⁰². En revanche, poursuit-il, « les deux groupes de juifs ne se mélangeaient pas. Les préjugés entre les juifs portugais et les juifs allemands à l'époque interdisaient toutes relations »⁵⁰³. La seconde vague juive en Géorgie, dit Max Dimont, [132] « était un groupe de pauvres juifs ashkénazes loqueteux qui avaient émigré d'Allemagne en Angleterre... Les juifs anglais avaient honte de leurs lointains cousins allemands et cherchaient à s'en débarrasser »⁵⁰⁴.

Très vite, les habitants de la nouvelle colonie comprirent, comme les Blancs des Antilles, qu'ils ne pourraient pas se passer de la main-d'œuvre servile⁵⁰⁵ et demandèrent aux administrateurs anglais « le droit d'utiliser le travail des Nègres ». Les juifs, qui constituaient alors plus d'un tiers de la population totale, voulurent signer la pétition mais les autres colons « pensaient qu'il n'était pas convenable » que les juifs « prennent part à leurs actions ». Les administrateurs repoussèrent la demande, ce qui provoqua un exode général des colons chrétiens et juifs⁵⁰⁶. En 1740, il ne restait plus que trois familles juives en Géorgie, à cause de l'interdiction de l'esclavage⁵⁰⁷. D'après Marcus, ils partirent « pour les mêmes raisons que les autres : l'esclavage des Noirs et le commerce de l'alcool étaient interdits »⁵⁰⁸. Le comte d'Egmont note dans son journal, en 1747, que tous les juifs étaient partis [de Savannah en Géorgie] et qu'un marchand de vin juif nommé Abraham de Lyon dit qu'il était parti « à cause de l'absence de Nègres, parce qu'il n'avait pas les moyens de payer les gages de ses serviteurs blancs »⁵⁰⁹.

Un juif nommé Saltzburger s'opposait aux juifs qui voulaient que l'on autorise l'esclavage des Noirs dans la colonie, mais, d'après Léon Hühner « il n'avait rien contre le principe de l'esclavage, c'est simplement parce qu'il ne voulait pas vivre dans un endroit où il y avait des Nègres »⁵¹⁰.

Finalement, en octobre 1741, la revue des administrateurs rapporte que « des rumeurs d'après lesquelles les Nègres sont enfin autorisés dans la colonie, circulent et du coup, les juifs ... et d'autres se préparent [133] à revenir »⁵¹¹. Mais c'est seulement en 1749, alors que « la colonie modèle s'effritait » que les administrateurs

⁵⁰¹ Hühner, "Jews of Georgia," pp. 83-84.

⁵⁰² Hühner, "Jews of Georgia," pp. 80, 81.

⁵⁰³ Hühner, "Jews of Georgia," pp. 70-71.

⁵⁰⁴ Dimont, p. 46. Voir dans *MCAJ1*, pp. 164-168 et Goodman, pp. 173,190-191, d'autres exemples de cette « véhémence et animosité interne ».

⁵⁰⁵ Un juif qui voulait préparer sa parcelle de vingt hectares se plaignait de « ne pas avoir les moyens de payer des ouvriers agricoles ». Cf. Charles C. Jones, "The Settlement of the Jews in Georgia," *PAJHS*, vol. 1 (1893), p. 12.

⁵⁰⁶ Hühner, "The Jews of Georgia," pp. 84-5; *MEAJ2*, p. 287. Marcus semble considérer que c'est par antisémitisme qu'on a refusé aux juifs le droit de signer la requête. Cf aussi Leonard Dinnerstein, "Neglected Aspects of Southern Jewish History," *AJHQ*, vol. 61 (1971-72), pp. 53-54.

⁵⁰⁷ St. John, p. 60; Hühner, "The Jews of Georgia," p. 82: « La cause du départ des juifs de la colonie n'est pas du tout religieuse. »

⁵⁰⁸ *JRM/Memoirs*, 2, p. 288.

⁵⁰⁹ Edward D. Coleman, "Jewish Merchants in the Colonial Slave Trade," *PAJHS*, vol. 34 (1938), p. 285.

⁵¹⁰ Hühner, "The Jews of Georgia," p. 85.

⁵¹¹ Hühner, "The Jews of Georgia," p. 87; *MEAJ2*, p. 306.

autorisèrent l'esclavage et la consommation d'alcool⁵¹² et l'économie commença à prospérer⁵¹³. En 1771, les esclaves noirs constituaient la moitié des 30.000 habitants de la Géorgie⁵¹⁴. Les juifs étaient au premier rang pour l'instruction des esclaves.

Un juif enseigne les esclaves dans la religion chrétienne

Il était essentiel d'inculquer aux Africains les exigences de leur condition d'esclaves. Le cas de Joseph Ottolenghe, un juif de Géorgie, prouve que le christianisme était utilisé pour calmer et soumettre les Africains. Apprenant « qu'au moins trois cents Nègres étaient installés dans la colonie », il demanda en février 1750 aux administrateurs de la colonie et aux deux sectes religieuses anglaises de l'engager pour former les esclaves. Les autorités saisirent « l'occasion : un seul homme remplirait trois fonctions, travailler à la manufacture de soie, former les Noirs au travail de la manufacture et les convertir au christianisme »⁵¹⁵

Il entra en fonction en juillet 1751 et cinq mois plus tard, il écrivait à l'un de ses patrons, la Société pour la propagation de la connaissance chrétienne de Londres, dont la mission était « l'expansion de la religion chrétienne chez les Indiens et les Nègres » :

« J'instruis leurs Nègres trois jours par semaine [...] [et] pour faciliter les choses pour les maîtres de ces malheureuses créatures, je les fais venir le soir, après leur journée de travail.

Et pour me faire aimer d'eux, je les traite aussi gentiment que possible, ce qui leur donne envie de venir me voir et de suivre mes conseils. Et comme la promesse d'une récompense peut pousser des esprits moins égoïstes que ceux de ces malheureuses créatures, j'ai promis [134] de récompenser les plus industrieux et les plus diligents. J'espère, avec l'aide du Christ, que ce sera efficace⁵¹⁶... »

Il continuait en disant qu'il avait l'intention de faire le tour des plantations pour les « stimuler » et leur donner « un peu plus de sens religieux qu'ils n'en ont actuellement ». En novembre 1753, il se plaignait que

« [...] il est vrai que le nombre [d'esclaves à qui il enseigne] n'est pas aussi élevé que je le voudrais, parce que leurs maîtres ont peur qu'ils apprennent à faire leur salut mais ne comprennent pas qu'il serait avantageux pour eux que leurs serviteurs deviennent de fidèles zéloteurs du bon Jésus, et de domestiques immoraux et malhonnêtes, se transforment en serviteurs loyaux⁵¹⁷. »

Un an plus tard, il ajoutait :

« [...] l'esclavage engourdit certainement l'esprit, ce qui ralentit l'apprentissage d'une nouvelle religion, qui se fait dans une langue qu'ils ignorent, et de plus se heurte aux superstitions d'une fausse religion [africaine]. Et il n'y a rien de plus difficile à extirper que les préjugés de

⁵¹² MCAJ1, p. 366.

⁵¹³ JRM/Memoirs 2, p. 297.

⁵¹⁴ JRM/Memoirs 2, p. 324.

⁵¹⁵ MCAJ1, pp. 472-474; cité par Hühner, "The Jews of Georgia," pp. 89, 91; on trouve un récit complet de la vie d'Ottolenghe en Géorgie dans MEAJ1, pp. 307-314. Cf. aussi Albert J. Raboteau, *Slave Religion: The "Invisible Institution" in the Antebellum South*, New York, 1978, pp. 118-119.

⁵¹⁶ L'abréviation « Xt » est utilisée, semble-t-il, à la place des mots « Christ » et « christianisme ». Le symbole x désigne l'inconnue en mathématique...

⁵¹⁷ MEAJ1, p. 310. Nous ajoutons la ponctuation pour plus de clarté.

l'éducation, qui doivent être renversés lentement, avec toute la patience et tous les moyens susceptibles de leur faire aimer la meilleure des religions et de captiver leurs esprits au point qu'ils consacrent à son étude le peu de loisir dont ils disposent. »

En 1755, l'assemblée coloniale décida qu'il ne fallait pas apprendre à écrire aux Noirs, Ottolenghe devait donc enseigner seulement en leur lisant ou récitant des passages de la Bible. Dans une autre lettre d'octobre 1759, il décrit en détail les difficultés qu'il a eues à convaincre les Noirs « d'abandonner le paganisme pour le christianisme. » La même année, il démissionne parce que son salaire ne lui convient pas.

Ottolenghe avait d'autres intérêts en Géorgie. Il possédait, au début, vingt hectares qu'il agrandit progressivement, construisant plusieurs fermes et plantations sur une superficie totale finale de huit cents hectares. En 1754, il avait apparemment deux esclaves, il finit par en avoir douze. En 1757, il était juge de paix et il condamna un Noir à l'exécution capitale pour vol⁵¹⁸.

[135]

Les juifs de Géorgie tenaient à distance « les esclaves noirs et les catholiques », comme le raconte un juif allemand, Eben Ezer⁵¹⁹, alors qu'« il n'y avait aucune restriction aux activités commerciales des juifs » et que « les juifs pouvaient occuper des fonctions publiques dans la colonie »⁵²⁰. Aux premiers temps de la Géorgie, les Noirs ne jouissaient d'aucun de ces droits en partie à cause de l'action des juifs contre eux. La situation des esclaves en Géorgie, qu'il décrit lui-même, n'empêche pas Léon Hühner de conclure : « Les juifs de la colonie de Géorgie n'ont absolument rien à se reprocher⁵²¹. »

Chefs de famille juifs de Savannah et des environs (Géorgie), recensement de 1830⁵²²				
Chefs de famille	Nombre de Noirs			
	Esclaves		Libres	
	M	F	M	F
A. D. Abrahms	6	3		
Isaac Cohen	1	3		
E. De La Motta	3	4		
A. De Lyon	1	2		
Isaac De Lyon	2	4		
L.S. De Lyon	10	13		
Saml Goldsmith	4	5		
Levi Hart		1		
Jacob P. Henry	1	1		
David Leion	10	13	4	2
Abby Minis	7	3		
Isaac Minis	8	8		
M. Myers	10	9		
Isaac Russell	1	1		

⁵¹⁸ MEAJI, pp. 313-314.

⁵¹⁹ Hühner, "The Jews of Georgia," p. 76.

⁵²⁰ Hühner, "The Jews of Georgia," pp. 81 et 92.

⁵²¹ Hühner, "The Jews of Georgia," p. 95.

⁵²² Rosenwaiké, *Edge of Greatness*, p. 129, tableau A-9.

A. Sheftall	4	8		
M. Sheftall Sr.		2		
Moses Sheftall	4	6		
Solomon Sheftall	3	1		

[136]

Nous avons aussi des sources pour les juifs de Louisiane, où La Nouvelle Orléans était un centre de commerce juif très dynamique.

Chefs de famille juifs de La Nouvelle Orléans, recensement de 1830⁵²³				
Chefs de famille	Nombre de Noirs			
	Esclaves		Libres	
	M	F	M	F
S. Audler	1	3		
M. Barnett Senr	5	3		
Aaron Daniels	3	5		
Danl Goodman	2	1		
Edw. Gottschalk	3	4		
Abraham Gre-en		2		
Geo. W. Harby		1	1	
Moses Harris	2	1		
Nathan Hart		1		
Samuel Hart	2	3		
Samuel Herman ⁰	8	10		
Manis Jacob	2	3		
L. Jacobs	15	18		
Samuel Jacobs	2	4		
Andre Kerkhan				1
Samuel Kohn	5	6		
Widow Kokernote	1	2		
Joseph Lasalle	1	2		4
B. Levy	4	4		
L. S. (?) Levy		2		1
Alexander Philip	4	6		
Isaac Philip		3		
Asher Philips	1	2		
A. Plotz		1		
Lewis Salomon	1	1		
Abraham Solomon	3	5		
Danl Warburg	1	1		

[137]

Les juifs de l'Ouest

Les sources concernant les Noirs et les juifs dans l'Ouest des États-Unis sont plutôt fragmentaires, mais l'on sait que les juifs y prospérèrent en faisant du

⁵²³ Rosenwaiké, *Edge of Greatness*, p. 118, tableau A-5.

commerce et en exploitant des mines. L'emploi de main d'oeuvre servile par les juifs dans le cadre de ces activités n'est pas prouvé, bien que leurs résultats financiers soient impressionnants⁵²⁴. Un article de Don W. Wilson publié dans le *Journal of the West* sous le titre « les juifs pionniers en Californie et en Arizona, 1849-1875 » esquisse un tableau du rôle des juifs dans le commerce de la région. Comme dans l'est des États-Unis, les juifs de Californie se sont spécialisés dans le commerce de l'habillement et des denrées diverses⁵²⁵. Au milieu des années 1860, dans la région de San Francisco, le commerce de gros et de détail du tabac, très gourmand en main d'œuvre, était presque entièrement aux mains des commerçants juifs. D'après Wilson, il n'y a aucune exagération dans cet éditorial de 1860 :

« Le produit passe presque uniquement par les mains des juifs, entre le moment où il est chargé sur les bateaux et celui où on le consomme. Ils ont une sorte de monopole sur l'importation, la vente en gros et au détail. Leur position commerciale est forte et sans eux, le commerce s'arrêterait dans tout l'état de Californie. Les sociétés de transport de l'intérieur dépendent presque entièrement d'eux et les listes de frêt et d'expédition sont remplies de leurs noms⁵²⁶. »

Samuel Lilenthal de Philadelphie demanda à un groupe d'hommes d'affaires de San Francisco de dresser la liste des habitants de la ville dont les biens étaient supérieurs à un million de dollars. Il fallut dix minutes pour trouver cinquante-sept noms dont dix-sept juifs. Un rôle fiscal de 1865 mentionne une maison de commerce juive avec une assiette d'imposition de plus de trois cent mille dollars, une de plus de cent cinquante mille, une de plus de cent mille, quatre de plus de soixante-quinze mille, cinq de plus de cinquante mille, dix-sept de plus de vingt mille et vingt de plus de dix mille⁵²⁷.

[138]

Un journal à grand tirage affirmait en 1862 que la maison de commerce B. Dreyfus et associés possédaient les plus grands vignobles du monde. Benjamin

⁵²⁴ Pour de plus amples renseignements, voir Jack Benjamin Goldmann, *A History of Pioneer Jews in California, 1849-1870* (thèse, 1939); Rudolf Glanz, *The Jews of California from the Discovery of Gold until 1880*, New York, 1960; Allen du Pont Breck, *The Centennial History of the Jews of Colorado, 1859-1959*, Denver (Colorado), 1960; Ida Libert Uchill, *Pioneers, Peddlers and Tsadikim* Denver (Colorado), 1957). Ces livres n'évoquent pas directement le rôle des Noirs dans les migrations des juifs vers l'Ouest.

⁵²⁵ Don W. Wilson, "Pioneer Jews in California and Arizona, 1849-1875," *Journal of the West*, vol. 6, avril 1967, p. 228.

⁵²⁶ Wilson, p. 230.

⁵²⁷ Wilson, p. 231. Ibid, pp. 232-233 :

Le Dr Lilienthal dit en rentrant sur la côte est du pays que Scholle, Sacks, Strauss, Lippman, et Longersheirn possédaient dans le comté de Los Angeles 250 km² de terre, qu'ils avaient achetés 125.000 dollars à l'ex-gouverneur Pico. En 1860 I. J. Benjamin écrivit après un séjour à Los Angeles que « les juifs possédaient aussi de grands troupeaux de mouton et d'autre bétail. » Certaines familles juives, notamment les Lachman, gagnaient beaucoup d'argent avec l'œnoculture. Presque tous les alcools de la côte Pacifique étaient distillés ou vendus par des juifs. D'autres juifs ont gagné beaucoup d'argent, notamment Herman Ehrenberg. En l'espace de cinq ans, Charles Poston a acquis quatre-vingts mines et un domaine de 80 km². M. Coldwater a obtenu un contrat pour la livraison de deux mille quintaux de blé à Camp Verde. Solomon Barth a gagné aux cartes plusieurs milliers de dollars et plusieurs milliers de têtes de bétail. Il est resté célèbre en Arizona parce qu'il a conclu avec les Navajos un traité qui le désignait comme seul propriétaire du Grand Canyon.

Dreyfus avait six mille hectares de vignoble et fut le plus grand vigneeron du pays pendant des années. Toujours en Californie, on trouvait parmi les plus gros producteurs de fruits, activité voisine, les frères Castle, les frères Guggenheim et les frères Rosenberg⁵²⁸. D'après un éditorial du *Jewish Chronicle*, qualifié de « vraisemblable » par Wilson, « si l'on enlevait de Californie l'énergie et le capital juif, l'état ferait banqueroute⁵²⁹. »

⁵²⁸ Wilson, p. 231. Cette agriculture de plantation exigeait certainement beaucoup de main-d'œuvre, comme aujourd'hui.

⁵²⁹ Wilson, p. 231.

[139]

Les juifs, l'esclavage et la Guerre de Sécession

« Sociologiquement comment expliquer pourquoi les juifs du sud des États-Unis ont défendu si ardemment l'esclavage ? Pourquoi étaient-ils prêts à sacrifier leurs vies pour une cause contraire à leurs principes religieux ? En Europe, dans leurs anciens pays d'oppression, les juifs faisaient tout leur possible pour échapper à la conscription, alors qu'aux États-Unis ils se sont battus volontiers et avec plaisir⁵³⁰. »

La Guerre de Sécession et la cause de l'esclavage n'ont pas suscité de cas de conscience chez les juifs des États-Unis⁵³¹. A cette époque, la population totale des États-Unis était estimée à près de trente deux millions, dont cent cinquante mille juifs environ⁵³². Ils avaient bâti leurs fortunes et les conservaient en grande partie sur le dos des Africains, de sorte que très peu de juifs, dans le camp du nord comme dans celui du sud, étaient favorables à l'abolition. Roberta Strauss Feuerlicht y voit une contradiction :

[140]

« La pruderie hypocrite du Nord ne doit pas faire oublier que l'esclavage avait été introduit et alimenté par les marchands du nord, chrétiens et juifs. Au XVIII^e siècle, les juifs prospéraient grâce à la traite des esclaves ; certains juifs possédaient des marchés d'esclaves⁵³³. »

Salo Baron ne voit pas de crise de conscience chez les juifs du XIX^e siècle : « Les commerçants, les encanteurs et les représentants de commerce juifs du sud des États-Unis continuèrent à acheter et à vendre des esclaves jusqu'à la fin de la Guerre de Sécession [...] [L]es juifs ne se sont jamais considérés comme avilis par la traite⁵³⁴. »

Beaucoup d'historiens estiment que l'abolition de l'esclavage n'était pas la cause première de la Guerre de Sécession, que c'est la survie des États-Unis qui était en jeu.

⁵³⁰ Leo E. Turitz and Evelyn Turitz, *Jews in Early Mississippi*, Jackson (Mississippi), 1983, p. XVII ; Learsi, p. 95, va dans le même sens: il dit que les juifs du Sud « ont embrassé sa cause rapidement et avec enthousiasme ».

⁵³¹ Learsi dit que ce ne sont pas des considérations morales qui expliquent les comportements mais l'argent : « On ne peut pas dire que ce sont de nobles principes qui ont amené les juifs d'Amérique à choisir leur camp dans la guerre... Quant aux immigrants ashkénazes qui se sont ensuite installés dans le Sud, ils étaient presque tous colporteurs ou commerçants... et les commerçants ne font leurs affaires que s'ils sont du même avis que leurs clients. » (p.91)

⁵³² G. Cohen, pp. 92-3; Sylvan Morris Dubow, "Identifying the Jewish Serviceman in the Civil War: A Re-appraisal of Simon Wolf's *The American Jew as Patriot, Soldier and Citizen*," *AJHQ*, vol. 59 (169-170), note, p. 359 ; Jayme A. Sokolow, "Revolution and Reform: The Antebellum Jewish Abolitionists," *Melus* (1981-1982), p. 28 : après 1850, il y eut une forte émigration de juifs d'Allemagne et d'Europe centrale (Autriche, Hongrie, Bohême et Pologne) et la population juive des États-Unis passa de cinquante à cent cinquante mille entre 1850 et 1865. Le nombre de synagogues passa de trente-sept à soixante dix-sept, le nombre de places assises y doubla presque (de vingt à trente-quatre mille) et la propriété religieuse juive tripla.

⁵³³ Feuerlicht, p. 73.

⁵³⁴ *EHJ*, p. 274 et Fishman, p. 8.

Les juifs du Nord, comme beaucoup d'autres commerçants, étaient très satisfaits que l'argent gagné avec le coton finance l'expansion industrielle via les banques newyorkaises et n'éprouaient aucun scrupule quant à la provenance de l'argent. Leurs coreligionnaires du Sud n'envisageaient pas d'autre système que l'esclavage des Noirs qui leur assurait des revenus confortables. Le secteur secondaire et le secteur tertiaire qui tiraient profit de la production agricole faite par une main d'œuvre gratuite comptaient beaucoup de juifs. L'industrie textile et l'habillement dépendait entièrement du coton⁵³⁵. L'armement maritime de l'époque coloniale et plus tard, la construction de chemins de fer et de bateaux à vapeur étaient financés par les banques de Philadelphie, de Boston et de New York avec l'argent venu des plantations et les armateurs transportaient les esclaves et le produit de leur travail dans le monde entier.

Voyant l'opulence et la fortune que son économie esclavagiste avait procuré au Nord, le Sud lança un mouvement pour conserver les bénéfices dans la région, ce que les Nordistes ne pouvaient accepter : ils voulaient « sauver l'Union », c'est-à-dire conserver le capital produit par le travail des esclaves⁵³⁶. Beaucoup de producteurs du Sud commençaient à parler très sérieusement d'expédier [141] directement leurs marchandises dans le monde entier directement à partir des ports du Sud et de garder l'argent dans le Sud ; jusqu'alors, la production et le capital passaient par New York et les ports du Nord. Le *Mercure* de Charleston se demandait : « Pourquoi le Sud se laisse-t-il diviser par les dissensions et la lutte acharnée des usuriers de New York ? Pourquoi ne faisons-nous pas nous-mêmes nos affaires avec nos clients ? Avons-nous besoin d'intermédiaires pour envoyer nos produits dont le monde entier a besoin, alors que nos clients sont prêts à nous payer au prix fort, rubis sur l'ongle ?⁵³⁷ » L'idée que le commerce du coton puisse se faire sans intermédiaires plaisait beaucoup à l'Angleterre, principal acheteur du coton, qui aurait ainsi vu le prix d'achat diminuer⁵³⁸. Le projet faisait hurler les banques du Nord dont il sonnait le glas. Les planteurs en avaient assez de devoir leur emprunter de l'argent tous les ans pour les semences et les récoltes, tout en subissant les discours abolitionnistes. C'était la guerre.

⁵³⁵ Raphael, pp. 15-16 et 17. Cf. le commentaire de Samuel Maas sur son époque, *MUSJ1*, p. 588.

⁵³⁶ Philip S. Foner, *Business and Slavery*, Chapel Hill (Caroline du Nord), 1941, passim. Les causes de la Guerre de Sécession font l'objet d'innombrables hypothèses. La situation économique doit être considérée comme la principale cause : il n'y a aucune preuve que ce sont des raisons morales qui ont poussé à la guerre, hormis quelques Blancs, au Nord comme au Sud, qui souhaitaient par principe l'abolition de l'esclavage. Abraham Lincoln lui-même voulait libérer et expulser les Africains, il pensait que c'était le seul moyen de sauver les États-Unis. L'économie, avant comme après la guerre de Sécession, a toujours été la cause principale de l'histoire du pays et c'est certainement elle qui explique le mieux « l'inévitable guerre ». Cf. Thomas P. Kettell, *Southern Wealth and Northern Profits*, New York, 1860, pp. 126-127; Charles A. et Mary R. Beard, *The Rise of American Civilization*, New York, 1927, vol. 2, pp. 3-10; Algie M. Simons, *Class Struggles in America*, Chicago, 1906, pp. 32-36; Louis M. Hacker, "Revolutionary America," *Harper's Magazine* (mars 1935), pp. 438-440, 441; l'éditorial du *Vicksburg Daily Whig* (18 janvier 1860); Hinton R. Helper, *Impending Crisis of the South*, New York, 1857, pp. 21-23; Joel A. Rogers, *Africa's Gift to America*, (St. Petersburg (Floride), 1961, pp. 141-142 ; certaines de ces sources sont présentées par Kenneth M. Stampp's, *The Causes of the Civil War*, New Jersey, 1965.

⁵³⁷ Foner, p. 147.

⁵³⁸ D'après Lears (p. 92), « le rouet et le métier à tisser à vapeur avaient été installés dans les usines en Angleterre. La demande de coton bondit et les planteurs purent y faire face avec la machine à égréner le coton mise au point en 1793 par Eli Whitney. Ces progrès techniques modifièrent le besoin d'esclaves des planteurs. La richesse que le coton avait déversée sur le sud des États-Unis était irremplaçable et la demande en esclaves augmenta elle aussi beaucoup. »

C'est cet argument économique qui avait le plus de poids auprès des juifs américains. Certains cependant, surtout chez les Noirs, pensaient que « le peuple de la Bible » devait adopter le point de vue abolitionniste pour des raisons morales, et beaucoup d'analystes, alors ou après, s'étonnaient que les juifs défendent avec autant d'ardeur le système auquel ils prétendaient avoir échappé par leur exode. La Société américaine et étrangère contre l'esclavage formulait ainsi ses griefs, en 1853 : bolero.newsmx.dotnews.ru

« Les juifs des États-Unis n'ont jamais entrepris la moindre action contre l'esclavage. Ils considèrent qu'en tant que citoyens, ils ont le droit de choisir individuellement le camp qui défendra le mieux leurs intérêts et ceux du pays. Ils n'ont pas d'institution religieuse centrale exprimant leur point de vue officiel. Ils disposent de deux quotidiens mais ne prennent part à aucun débat qui ne touche pas directement leur religion. On ne peut pas dire que les juifs en tant que groupe religieux aient une opinion sur l'esclavage [...] Comme ils ont été l'objet pendant des siècles de préjugés mesquins et d'une oppression injuste, il semble qu'ils devraient être, plus que les autres, ennemis de l'idée même de caste et défenseurs de la liberté totale⁵³⁹. »

Ce commentaire « est exact dans l'ensemble »⁵⁴⁰, écrit le rabbin Bertram Korn, le meilleur spécialiste des juifs américains au XIX^e siècle. Les juifs qui avaient participé individuellement au développement de l'esclavage aussi bien qu'aux discussions sur son principe, n'avaient manifesté aucun désir de renoncer à ses avantages pour défendre des sauvages dont ils étaient les légitimes propriétaires⁵⁴¹.

Les juifs connaissaient à fond le système et n'avaient pas la moindre intention de l'abolir. Nous verrons, dans la section suivante, comment différents groupes de juifs se sont comportés lorsque les Nordistes et les Sudistes sont entrés en conflit à propos des profits produits par les esclaves noirs. R. Feuerlicht, dans son livre intitulé *Le destin des juifs*, l'avoue sans fard : « Non seulement il y avait un nombre disproportionné de juifs propriétaires d'esclaves, marchands d'esclaves ou encanteurs, mais quand on en vint à la séparation des races, ils se mirent du côté des Blancs⁵⁴². »

[143]

Les rabbins et l'esclavage

L'acquisition de richesses par l'esclavage et l'usure violait la morale juive et détruisait la démocratie de fait qui s'imposait à un peuple exilé. A l'origine, les juifs demandaient aux rabbins et aux lettrés de les guider. Puis l'aristocratie du savoir céda le pas à l'aristocratie de la richesse et le gouvernement des juifs passa des sages aux riches, situation qui est encore aujourd'hui la plaie des associations juives⁵⁴³. »

⁵³⁹ Louis Ruchames, "Abolitionists and the Jews," *PAJHS*, vol. 42 (1952), pp. 153-54 ; on trouve le texte complet dans Schappes, pp. 332-33. L'original est *The Thirteenth Annual Report of the American and Foreign Anti-Slavery Society*, pp. 114-115 ; cf. aussi Sokolow, p. 27.

⁵⁴⁰ Korn, *Civil War*, p. 15 ; Feldstein, *The Land That I Show You*, p. 96, va dans le même sens : « L'affirmation est exacte dans l'ensemble. »

⁵⁴¹ Korn, *Civil War*, p. 15.

⁵⁴² Feuerlicht, p. 187.

* Pour une raison que nous ignorons, on n'a pas le droit d'utiliser la traduction française de l'expression « organized Jewry » que l'on trouve dans l'original anglais. La loi veille ! [NdT]

Les juifs du Sud « n'avaient jamais exprimé la moindre réticence envers le bien-fondé du système ou le bon droit des positions sudistes, alors que le débat sur l'esclavage faisait rage dans tout le pays⁵⁴⁴. Les rabbins ne commencèrent à s'intéresser à l'esclavage des *Noirs* qu'en 1860, et seulement pour l'approuver⁵⁴⁵. Arthur Herzberg résume ainsi leur position :

« Comme il fallait s'y attendre, les rabbins juifs du Sud embrassèrent la cause sudiste. Ces prêcheurs, qui étaient pour la plupart des émigrés allemands récents, défendaient passionnément les droits des états. Ils se faisaient l'écho de tous les lieux communs du moment, affirmant que la race noire était incapable de se prendre en charge, que l'esclavage était un moyen de décharger les Blancs de leurs responsabilités envers leurs inférieurs infantiles⁵⁴⁶... »

J. M. Michelbacher était convaincu que l'esclavage des Noirs était parfaitement juste et le rabbin George Jacobs de Richmond (Virginie) [144] possédait et louait des esclaves⁵⁴⁷. Le rabbin Raphall traitait ceux qui s'y opposaient de « blasphémateurs »⁵⁴⁸. Le rabbin A. Grunzberg de Rochester se plaint, dans une lettre, « que les chefs politiques qui s'occupent tant des Noirs à demi-civilisés soient

⁵⁴³ Feuerlicht, p. 39.

⁵⁴⁴ Abraham J. Karp, *Haven and Home: A History of Jews in America*, New York, 1985, p. 80 ; Karp, *JEA3*, p. 209.

⁵⁴⁵ *EJ*, vol. 12, p. 932. On parlait beaucoup, cependant, de l'esclavage des juifs, qui était le principal mobile de leur croisade morale. D'après Robert V. Friedenberg, "*Hear O Israel*," *The History of American Jewish Preaching, 1654-1970*, Londres et Tuscaloosa, 1989, p. 41 : « Vers le milieu du XIX^e siècle, il y avait au moins soixante chefs religieux juifs et dix-huit, au moins, ont publié leurs prêches. » Friedenberg, p. 46 : « Le fait que la première déclaration sur l'esclavage faite dans une synagogue date de janvier 1861, soit après la sécession de la Caroline du Sud (motivée par la question de l'esclavage) et alors que six autres états s'apprêtaient à suivre son exemple, est très révélateur. » Cf. Korn, *Civil War*, pp. 29-30.

⁵⁴⁶ A. Hertzberg, pp. 123-124.

⁵⁴⁷ Korn, *Civil War*, p. 29 et pp. 88-90, Michelbacher a lui aussi composé une prière pour défendre de sa cause ; en voici des extraits :

« Soyez avec l'armée confédérée, comme Vous avez été avec nous, Votre peuple élu, autrefois. Inspirez son patriotisme ! Donnez-lui les ailes de l'aigle, lorsqu'elle marche à l'ennemi ou le vainc. Au repos Soyez son gardien et pendant la bataille Soyez son bras armé, O Dieu Tout-Puissant d'Israël, comme Vous avez été celui de Votre peuple dans les plaines de Canaan. Menez-la sur les chemins de la victoire, ô Dieu des Armées, Protégez-la des flèches et des missiles ennemis... »

Cf. aussi Lewis M. Killian, *White Southerners*, Amherst, 1985, p. 73 ; Korn, *Civil War*, p. 29 ; Feldstein, pp. 100-101 : le rabbin Michaelbacher justifiait la réduction en esclavage et l'atmosphère de prison qui régnait dans les états esclavagistes par la crainte d'un massacre comme celui de Saint Domingue en 1790 :

Vous nous avez donné des serviteurs et des servantes pour que nous soyons miséricordieux mais sévères envers eux et que nous les gouvernions l'ennemi essaie de les dresser contre nous eux aussi, alors que dans Votre sagesse, Vous nous avez chargés de les instruire. Sachez, O Dieu, que [les abolitionnistes] appellent nos serviteurs à s'insurger et ils leur donnent des armes de mort et le feu de la désolation pour que nous leur soyons une proie facile. Ils les détournent du droit chemin pour qu'ils puissent captiver leurs maîtres, pour assassiner et tuer les hommes, les femmes et les enfants du peuple qui n'a confiance qu'en Vous. Qu'ils soient frustrés dans leur sinistre espoir et qu'ils tombent au fond du puits de perdition que dans l'abomination de leurs funestes projets ils ont creusé pour nous, nos frères et nos sœurs, nos femmes et nos enfants.

⁵⁴⁸ Feldstein, p. 97.

si intolérants envers notre nation⁵⁴⁹. » Les rabbins Simon Tuska de Memphis et James K. Gutheirn de la Nouvelle Orléans ont tous deux pris la défense de l'esclavage à la synagogue⁵⁵⁰. Gutheim, le rabbin juif le plus renommé du Sud, emménagea à Memphis dans sa belle-famille, avec toute sa famille, pour ne pas avoir à prêter serment allégeance aux États-Unis et « au dictateur de Washington », Abraham Lincoln⁵⁵¹. De même, le rabbin Henri S. Jacobs qui avait desservi la synagogue de Beth Shalom, à Richmond, pendant trois ans (1854-1857), avant de s'installer à Charleston, dénonça le rabbin Samuel Isaacs qui avait écrit un appel à soutenir le Nord⁵⁵².

Toutes les synagogues du Sud étaient de ferventes Sudistes et pour celles du Nord, on n'a aucune trace d'une condamnation officielle de [145] l'esclavage. Dans leur livre *Virage au Sud*, Kaganoff and Urofsky déclarent :

« Les rabbins du Nord étaient divisés sur la question. Isaac Leeser, qui vivait à Philadelphie mais avait des relations étroites avec la ville de Richmond, fit tout son possible pour rester neutre et du coup, on le condamna des deux côtés ⁵⁵³. »

Le rabbin Bernard Illowy, chef la Congrégation hébraïque orthodoxe de Baltimore, était pour le *statu quo*. Bien qu'il n'allât pas jusqu'à prêcher la sécession, il prit position pour les sécessionnistes et leur droit de propriété sur les Noirs :

« Qui peut blâmer nos frères du Sud d'avoir fait sécession d'un pays dont le gouvernement ne voulait pas ou ne pouvait pas protéger la propriété, les droits et les privilèges d'une bonne partie des États-Unis contre les violations d'une majorité égarée par des hommes politiques influents, ambitieux et égoïstes qui, sous couleur de religion et de philanthropie ont conduit le pays à la confusion générale : des millions de gens sont désormais pauvres et dans le besoin⁵⁵⁴. »

Illowy, comme les autres religieux esclavagistes, tire ses justifications de la Bible : « Pourquoi Moïse [...] n'a-t-il pas interdit la traite des esclaves? », « Il n'y a pas de plus grand philanthrope qu'Abraham, et il n'a pas affranchi ses esclaves »⁵⁵⁵.

⁵⁴⁹ Lettre à G. F. Train, Korn, *Civil War*, p. 252, note 66.

⁵⁵⁰ Korn, *Civil War*, pp. 29-30; Karp, Hawn et Home, p. 80.

⁵⁵¹ Nathan M. Kaganoff et Melvin I. Urofsky, *Turn to the South: Essays on Southern Jewry*, Charlottesville, 1979, p. 29 ; Bertram W. Korn, "The Jews of the Confederacy," *AJA*, vol. 13 (1961), p. 38.

⁵⁵² Kaganoff et Urofsky, p. 29.

⁵⁵³ Kaganoff et Urofsky, p. 29; Feldstein, p. 96.

⁵⁵⁴ Isaac M. Fein, "Baltimore Jews During the Civil War," Karp, *JEA3*, p. 326.

⁵⁵⁵ Fein, "Baltimore Jews," p. 327. Même Isaac Mayer Wise, négrophobe agressif, conteste cette opinion. Cf. Bertram W. Korn, *Eventful Years & Experiences*, Cincinnati, 1954, p. 130 : « Il est évident que Moïse était contre l'esclavage pour les raisons suivantes :

1. Il a interdit que l'on réduise les Hébreux, homme, femme ou enfant, en esclavage.
2. Il a donné des lois à un peuple qui venait tout juste d'échapper à l'esclavage.
3. Il a donné des lois à des paysans pour qui le travail était honorable.
4. Il a donné des lois dont le but n'était pas seulement d'humaniser la condition des travailleurs étrangers mais aussi d'interdire l'acquisition et la détention d'esclaves contre leur gré.

[...] Nous n'avons pas l'intention de prétendre qu'il est absolument injuste d'acheter des sauvages, ou plus exactement leur travail, de les mettre sous la protection de la loi, de leur assurer les bénéfices du monde civilisé et d'assurer leur subsistance en échange de leur travail. L'homme n'est pas libre à l'état

Quand les Nordistes s'emparèrent de la Nouvelle Orléans, les militaires ordonnèrent aux habitants de prêter serment aux États-Unis ou de rejoindre les rangs sudistes, les rabbins et presque tous leurs fidèles choisirent d'être déportés⁵⁵⁶

[146]

Les rabbins appliquaient déjà dans leurs synagogues un système d'apartheid parfaitement conforme à leurs prises de position. Les règlements des synagogues du Sud, dit Joseph P. Weinberg, dans une lettre aux rabbins des États-Unis, « reflètent la volonté consciente et franche d'exclure les Noirs de la fraternité juive »⁵⁵⁷. Jacob Rader Marcus écrit que la synagogue « maison de la paix », à Richmond, la plus démocratique des six synagogues de la nation [juive], était « consacrée à la paix et à l'amitié » mais que seuls les « hommes libres » y étaient admis. Cet article, dit-il, « est probablement dirigé contre les esclaves nègres qui pourraient être attirés par la synagogue de leurs maîtres ». De même, le règlement de la synagogue *Beth Elohim* à Charleston exclut « les hommes de couleur »⁵⁵⁸.

Ces positions prises par les rabbins « reflètent probablement celles de leurs fidèles », d'après Henry L. Feingold du Séminaire théologique juif d'Amérique, qui ajoute qu'en général :

« Les juifs avaient l'opinion des Noirs qui est à la base du système esclavagiste [...] Avant la guerre, les règlements des synagogues de Richmond, la Nouvelle Orléans et Charlestown prévoyaient qu'elles étaient réservées aux Israélites blancs⁵⁵⁹. »

Max Lilienthal de Cincinnati, un des rabbins les plus estimés aux États-Unis, « considérait, comme la plupart de ses confrères, que les abolitionnistes étaient de dangereux extrémistes qui avaient amené le pays au bord du gouffre ». Le 14 avril 1865, après la défaite, il prononça un discours où il s'excusait publiquement de n'être devenu abolitionniste qu'après la proclamation d'affranchissement de Lincoln. Un membre du peuple « élu » qui avait cru, à tort, que Lilienthal était abolitionniste lui envoya une photo de lui sur laquelle il avait écrit :

« Monsieur,
Puisque vous avez rejeté le Seigneur et pris l'Épée pour défendre un gouvernement nègre, nous vous retournons votre portrait, qui était accroché dans notre maison sudiste, pour que vous puissiez l'offrir à vos Amis Noirs, puisque chez nous ce ne sera pas permis. Je suppose que vous avez mis votre vénération pour « Bannière étoilée » dans votre poche, comme tous les autres démagogues qui ont quitté leur pays pour son bien. Je serai sur le champ de bataille et je serais heureux de débarrasser Israël de la disgrâce de votre existence. Nous avons bonne mémoire, n'en doutez pas ; nous n'oublierons pas nos amis. Au cas où vous auriez envie de poursuivre nos relations, je vous donne mon nom et mon adresse pour que vous puissiez vous renseigner sur ma personne.

naturel ; sous la loi mosaïque, le serviteur étranger est libre, mais le produit de son travail ne lui appartient pas. »

⁵⁵⁶ Kilhan, p. 74.

⁵⁵⁷ Weinberg, p. 35 ; d'après Bertram W. Korn, "Jewish Chaplains During the Civil War," *AJA*, vol. I (juin 1948), p. 7 : l'armée sudiste employait directement des rabbins parce que « l'assemblée législative sudiste était *plus tolérante* que son équivalent nordiste de Washington » sur ce point. (l'italique est de l'auteur).

⁵⁵⁸ *JRM/Memoirs* 2, p. 224.

⁵⁵⁹ Weinberg, p. 35.

Jacob A. Cohen

La Nouvelle Orléans (Louisiane, États confédérés d'Amérique)⁵⁶⁰ »

C'est un exemple de l'énorme pression que subissait les chefs religieux juifs de la part des juifs qui, semble-t-il, étaient entièrement favorables à l'esclavage des Noirs en Amérique.

Les juifs et l'abolitionnisme

Même les auteurs juifs ont du mal à trouver des citations de juifs protestant contre le principe de l'esclavage noir. Il est désormais indiscutable, dit J. Marcus, « qu'avant la guerre la plupart des juifs, au Nord comme au Sud, n'avaient aucun scrupule à maintenir la servitude humaine »⁵⁶¹. Non seulement les juifs acceptaient ce principe, reconnaît B. Korn, mais « certains d'eux le défendaient en public... »⁵⁶² » Ceux qui étaient contre étaient dénoncés et vilipendés sans ménagements dans les synagogues. Même les juifs qui étaient contre l'esclavage n'obéissaient pas à la compassion pour la condition des Noirs mais redoutaient la menace qu'ils faisaient peser sur leurs revenus. Car « tout fermier de bon sens savait que la ferme qu'il avait eu tant de mal à se procurer perdrait beaucoup de sa valeur si une plantation exploitée par [le travail gratuit] des Nègres se créait à côté »⁵⁶³.

A son apogée, le mouvement abolitionniste « n'avait pas de force réelle ». Qunad il participa aux élections sous le nom de « parti libéral », il n'obtint que soixante-cinq mille voix sur deux millions cinq cent mille⁵⁶⁴. « Il n'y a rien d'étonnant à constater qu'il n'y avait [148] pas un seul abolitionniste juif dans le Sud », écrit B. Korn⁵⁶⁵. Un autre auteur écrit qu'en général, « les juifs du Sud étaient tout sauf abolitionnistes⁵⁶⁶ ». « Ils profitaient de l'esclavage aussi bien matériellement que psychologiquement, » dit Sokolow, et même dans les états abolitionnistes du Nord et du Centre, « les juifs gardaient un silence discret sur la question »⁵⁶⁷.

Avant 1848 et l'arrivée des opposant politiques juifs allemands, il y avait des juifs dans les associations de lutte pour l'affranchissement, mais « honteusement peu ». La défense des Noirs était le but principal de ces associations⁵⁶⁸ et certaines protégeaient les Noirs de maîtres juifs (l'Association pour la promotion de l'affranchissement des esclaves, par exemple). Les procès-verbaux des séances racontent des actions menées contre « un juif, Salomon », contre Moïse Gomez,

⁵⁶⁰ Korn, *Civil War*, p. 28.

⁵⁶¹ Jacob Rader Marcus, *Studies in American Jewish History*, Cincinnati (Ohio), 1969, p. 38.

⁵⁶² Korn, "Jews and Negro Slavery," p. 216.

⁵⁶³ Feingold, *Zion*, p. 89 ; Cunz, p. 286.

⁵⁶⁴ Hirshler, p. 56 ; Fein, "Baltimore Jews," p. 338 : dans le Maryland, par exemple, aux élections présidentielles de 1860, Lincoln, considéré comme hostile à l'esclavage, obtint seulement 2.294 voix sur 92.502.

⁵⁶⁵ Korn, "Jews and Negro Slavery," p. 215. Il est probable que personne, parmi les juifs installés dans le sud des États-Unis avant la guerre de Sécession, n'était particulièrement intéressé par la question de l'abolition et bien qu'ils aient « parfois exprimé une inquiétude morale à ce sujet, d'après Stephen J. Whitfield, "but not abundantly." See Whitfield, *Voices of Jacob, Hands of Esau: Jews in American Life and Thought*, New York, 1984, p. 226.

⁵⁶⁶ Oscar R. Williams, Jr., "Historical Impressions of Black-Jewish Relations Prior to World War II," *Negro History Bulletin*, vol. 40 (1977), p. 728.

⁵⁶⁷ Sokolow, p. 27. A la Barbade, par exemple, les juifs considéraient l'affranchissement « comme une incongruité bizarre ». Cf. Samuel, pp. 46-47.

⁵⁶⁸ *MUSJ1*, p. 586.

contre une certaine M. Judah, épouse d'Aaron ou de Carey Judah, contre Jacob Lévy, Simon Moses et Lévi Hyman⁵⁶⁹.

Les juifs se tinrent à l'écart de la bataille sur l'esclavage, affirmant être partisans du statu quo. Certains rappelaient néanmoins sans grande conviction les préceptes de leur religion, par exemple Louis Stix :

« manifesta sa compassion pour la misère des Noirs mais ne fit rien pour leur libération. Bien qu'il se considérât comme un adversaire « déclaré » de toute servitude, il ne prônait qu'un affranchissement progressif des esclaves avec indemnisation par l'État des pertes que ses concitoyens du Sud subiraient en les perdant⁵⁷⁰. »

A part un rabbin de Philadelphie, Sabato Moraïs, il n'y avait pas de juifs hassidiques dans le mouvement abolitionniste⁵⁷¹. Une Polonaise fille de rabbin nommée Ernestine Rose, déclara cependant :

[149]

« [M]ême si les esclavagistes traitaient leurs esclaves avec grande bonté et charité, même si l'on me disait qu'ils les gardaient assis sur un canapé toute la journée et qu'ils les nourrissaient comme des princes, ce n'en est pas moins de l'esclavage ; et que veut dire esclavage ? Esclavage ne veut pas dire labeur pénible, mauvaises conditions de vie, mauvais traitements car beaucoup d'entre nous travaillent durs, vivent mal, subissent de mauvais traitements et ne sont cependant pas esclaves. L'esclavage signifie ne pas vous appartenir, être dépouillé de soi-même⁵⁷². »

Malheureusement, les voix d'abolitionnistes juifs sont rares et leur audience nulle.

Dieu est-il pour l'esclavage ?

Un sermon prononça par un rabbin de la synagogue *Bnai lechouroun* de New York, Morris Jacob Raphall, ravit les partisans de l'esclavage ; il est connu sous le nom de « La Bible au secours de l'esclavage »⁵⁷³. Le 4 janvier 1861, il prononça ce sermon qui devint fameux dans tout le pays⁵⁷⁴ :

« Il est incontestable que, même dans son pays d'origine et sa maison natale, et partout ailleurs dans le monde, le malheureux Nègre est un esclave très médiocre. On a beaucoup parlé de l'infériorité de son intelligence, on a souvent répété qu'aucun homme de cette race n'avait son nom au Panthéon de l'excellence humaine, mentale ou morale⁵⁷⁵. »

⁵⁶⁹ Schappes, p. 597.

⁵⁷⁰ Feldstein, p. 98.

⁵⁷¹ Sokolow, p. 32.

⁵⁷² Feldstein, p. 99.

⁵⁷³ Le texte complet est édité par Schappes, pp. 405-418 ; on trouve un autre récit dans Harry Simonhoff, *Jewish Participants in the Civil War*, New York, 1963, pp. 10-13.

⁵⁷⁴ Robert V. Friedenberg, p. 40.

⁵⁷⁵ Schappes, p. 412.

D'après B. Korn, « il opposa le judaïsme à la philosophie abolitionniste [...] il affirma [...] que la tradition et la loi biblique garantissaient le droit d'avoir des esclaves⁵⁷⁶ » Cette affirmation de la « volonté divine » dans la bouche d'un chef religieux respecté des juifs, la plus catégorique jamais faite par un religieux des États-Unis, donnait aux maîtres d'esclaves tout ce dont ils avaient besoin pour mener leur « juste » bataille contre les abolitionnistes. Raphall alla même jusqu'à condamner catégoriquement les partisans de l'abolition :

[150]

« Comment osez-vous, alors que la possession d'esclaves est autorisée et protégée par le Décalogue, la condamner ? Souvenez-vous qu'Abraham, Isaac, Jacob et Job, avec qui le Tout-Puissant a parlé, dont Il a associé les noms à Son très saint nom, et qu'Il vous a ordonné de considérer comme étant « de caractère parfait, irréprochable, craignant Dieu et vainqueur du mal », possédaient tous des esclaves: n'avez-vous pas conscience d'être coupable d'une sorte de blasphème⁵⁷⁷ ? »

Il accusait les abolitionnistes d'être « des orateurs impulsifs, très zélés mais ignorants ; plus éloquents qu'instruits ; obéissant à leurs passions plus que sur la raison ». Pour le rabbin Raphall, la possession d'esclaves était protégée au même titre que n'importe quelle autre propriété légitime. Posséder des esclaves était plus que légitime, c'était une prescription religieuse⁵⁷⁸.

Un rabbin sudiste félicita Raphall « des puissants arguments qu'il avançait pour défendre l'esclavage de la race africaine⁵⁷⁹ ». La presse du Sud utilisait abondamment et fréquemment la proclamation de Raphall, parce qu'un « élu » avait balayé les obstacles moraux de la slavocratie éternelle. Le *Daily Dispatch* de Richmond dit que la théorie esclavagiste de Raphall « était la plus efficace défense jamais avancée ». Le *Mercure* de Charleston l'applaudit « d'avoir fait en notre faveur le discours le plus sensé qu'on ait entendu au Nord comme au Sud.⁵⁸⁰ » Somme toute, écrit Feingolf, « son exposé est clair, plausible et entièrement compatible avec l'esprit du commentaire hébraïque [...] [et] il soutient facilement la comparaison avec les sermons esclavagistes faits par les pasteurs chrétiens »⁵⁸¹. Son discours fut si bien accueilli qu'il le refit quinze jours plus tard et collecta de l'argent pour le faire imprimer en brochure⁵⁸².

Raphall fut créé membre honoraire de l'Association américaine pour la promotion de l'unité nationale, qui réunissait des esclavagistes du Nord et du Sud et où l'on trouve d'autres rabbins (George Jacobs, James Gutheim et J. Blumenthal)⁵⁸³.

[151]

⁵⁷⁶ Korn, *Civil War*, p. 17.

⁵⁷⁷ Feuerlicht, pp. 74-75.

⁵⁷⁸ Feldstein, p. 97; Sokolow, p. 34.

⁵⁷⁹ Feuerlicht, p. 75.

⁵⁸⁰ *Richmond Daily Dispatch*, 7 janvier 1861, *Charleston Mercury*, 12 mai 1861. Korn, *Civil War*, p. 18 ; Sokolow, p. 34.

⁵⁸¹ Robert V. Friedenberg pp. 51, 52.

⁵⁸² Feuerlicht, p. 75.

⁵⁸³ Korn, *Civil War*, p. 249, note no. 19.

Le rabbin David Einhorn, la voix du judaïsme

Alors que les rabbins s'alignaient derrière leur chef esclavagiste, Raphall, le rabbin David Einhorn était le seul partisan juif de l'abolition à prendre la parole. Henry L. Feingold dit qu'il est « le seul rabbin notable opposé à l'esclavage », et il paya très cher pour ses prises de position⁵⁸⁴.

Rédacteur-en-chef du journal de langue allemande *Sinaï*, publié à Baltimore, il rappelait sans cesse à ses lecteurs les maux inhérents à l'esclavage. Alors que les abolitionnistes l'accueillaient à bras ouverts, ses fidèles repoussaient ses opinions inébranlables.

Ses opinions étaient inébranlables ; il pensait que si les Églises [protestantes] du Sud défendaient l'esclavage, c'était parce que « comme malheureusement elles ne sont pas libres de leurs mouvements et dépendent de l'État, elles doivent se plier à la direction politique donnée par le parti au pouvoir [...] [L]es chefs des Églises interprétaient la Bible non pas au sens spirituel mais au sens littéral »⁵⁸⁵.

Quant à sa propre religion, il relève l'hypocrisie de ses coreligionnaires :

« Les juifs qui prient le Seigneur tous les jours pour le remercier de les avoir libérés de la servitude en Égypte, défendent aujourd'hui l'esclavage [...] Nous sommes obligés de rejeter ces propos parce qu'ils constituent « une profanation du nom de Dieu »⁵⁸⁶. »

A propos de l'humanité des Africains :

« Les Nègres sont-ils moins aptes à penser, à ressentir, à vouloir ? Leur désir d'être heureux est-il moindre ? Sont-ils condamnés, dès leur naissance, à la privation de tout cela ? Les Nègres ont-ils un cou d'acier, qui les empêche de sentir les jougs pesants ? Ont-ils un cœur endurci qui ne souffre pas [...] lorsqu'on leur arrache leurs enfants⁵⁸⁷ ?

A propos de l'esclavage :

« [l'esclavage est fait] pour réduire des hommes sans défense au rang de marchandises qui sont impitoyablement [arrachées] à l'amour de leurs maris, de leurs femmes, de leurs enfants et de leurs parents [...] »

[152]

La morale :

« Il y a des églises, des temples et des synagogues mais peu de religion, peu de morale [...] ici [chez les juifs]. tout est vide et ténébreux [...] Ici aussi, c'est l'argent qui règne, pas les chérubins [...] Ici aussi, on ne rêve que d'acquérir toujours plus de [biens] [...] On ne pense qu'à une chose : gagner autant d'argent que possible⁵⁸⁸. »

⁵⁸⁴ Kaganoff et Urofsky, p. 29.

⁵⁸⁵ Fein, "Baltimore Jews," p. 332.

⁵⁸⁶ Fein, "Baltimore Jews," p. 332.

⁵⁸⁷ Fein, "Baltimore Jews," p. 333.

⁵⁸⁸ Fein, "Baltimore Jews," p. 333.

Le rabbin Einhorn était même prophétique quand il parlait des fondements raciaux des États-Unis :

« L'ancien monde s'effondre rapidement et un nouveau monde essaie de sortir des ruines [...] Les hommes ont tous une seule et même origine naturelle et spirituelle, la même dignité, et doivent donc jouir des mêmes droits, obéir aux mêmes lois [...] Pour atteindre ce but, il ne nous faut qu'un courage inflexible dans la bataille que nous menons contre les forces des ténèbres...

L'Amérique à venir ne se fondera pas sur l'esclavage ou sur le mépris de ses citoyens d'adoption. Elle devra aussi abandonner sa politique d'abstention dans les affaires des autres peuples du monde... [L]es batailles qui s'annoncent laisseront un vrai bain de sang mais l'esclavage périra noyé dans ce bain⁵⁸⁹. »

Des émeutes éclatèrent entre factions rivales, en 1861, et le rabbin Einhorn, menacé de mort, dut s'enfuir. Il raconte que ses fidèles lui « ont demandé » de quitter la ville⁵⁹⁰. Dans sa correspondance avec un de ses partisans, Reuben Oppenheimer, il accuse des membres de sa synagogue : « [I]l n'y a rien de plus détestable que ces voyoux réformistes. La lumière qui émane des rabbins devient un brûlot dans leurs mains⁵⁹¹. »

D'autres rabbins hostiles à l'esclavage, comme Sabato Moraïs à Philadelphie ou Bernhard Felsenthal à Chicago, furent contraints au silence par les chefs timorés de leurs synagogues [...] Mais beaucoup de juifs étaient Sudistes et sacrifièrent [153] leur situation sociale et politique pour rejoindre la Confédération⁵⁹².

William Toll, qui écrit pour la Société historique juive des États-Unis, résume d'une litote éloquente l'attitude des juifs : « Ils ne passaient pas pour être défenseurs de la liberté des Noirs⁵⁹³. »

La presse juive

La presse juive exprima, elle aussi, son opinion sur l'esclavage des Noirs et le caractère des Africains. Les abolitionnistes furent une fois de plus très déçus. On lit dans le *Jewish Record* du 23 janvier 1863 :

« Il est inconcevable de comparer l'Israélite et le Nègre. Les mots mêmes ont des sons radicalement opposés, l'un désignant tout ce qu'il y a d'inférieur et de dégradé dans une barbarie irrémédiable et six mille ans de paganisme ; l'autre l'époque où Jéhovah a conféré à nos pères la glorieuse égalité qui a permis à l'Éternel de parler avec eux et de les laisser jouir de la communion des anges. Ainsi, en voulant abolir l'infériorité qui est imprimée sur l'Africain, pour en faire le pair du peuple élu de Dieu, y

⁵⁸⁹ Fein, "Baltimore Jews," pp. 331, 336, 341.

⁵⁹⁰ Feldstein, p. 99; Fein, "Baltimore Jews," p. 339; Cunz, p. 306; Ismar Elbogen, trad. Moses Hadas, *A Century of Jewish Life*, Philadelphia, 1953, pp. 118-119, suggère qu'on « n'a pas demandé à Einhorn de partir », mais qu'il a failli être lynché. Le *Sinai* a disparu aussi parce qu'Einhorn a été dans l'incapacité de recouvrer les dettes que les juifs du Sud avaient envers lui. Cf. Albert M. Friedenberg, "American Jewish Journalism to the Close of the Civil War," *PAJHS*, vol. 26 (1918), p. 273.

⁵⁹¹ Fein, "Baltimore Jews," p. 340 ; cf. aussi Feuerlicht, p. 75.

⁵⁹² Elbogen, pp. 118-119.

⁵⁹³ Toll, "Pluralism and Moral Force," p. 89.

compris dans sa servitude, les fanatiques dévoyés insultent au choix de Dieu lui-même.

Il n'est pas de comparaison possible entre de telles races. D'un pôle à l'autre, l'humanité tout entière en frémissait. L'Hébreu était libre dès l'origine et c'est le Créateur lui-même qui a inspiré la charte de sa liberté. Le Nègre n'a jamais été libre et on s'est contenté de reproduire cette servitude en l'atténuant lorsqu'on l'a importé ici [...] Tous les hommes de bon sens sur la Terre admettent que reconnaître l'égalité de l'Africain avec les autres races serait une farce qui obligerait les conservateurs civilisés du monde à protester contre l'outrage⁵⁹⁴. »

Il déplore « hélas, que le nom sacré et la gloire du prophète Moïse soient profanés par la comparaison avec les succès chimériques du président Lincoln⁵⁹⁵ ! » Korn écrit « Le journal *Jewish Record* ne croyait pas que les Nègres puissent avoir leur place avec les hommes civilisés [...] Il suffit de comparer les succès des juifs avec l'impossibilité pour les Nègres affranchis au nord des États-Unis de manifester quelque capacité [154] que ce soit, disait le *Jewish Record*, et il ressortira qu'à l'évidence, les Nègres ne méritent pas la liberté⁵⁹⁶. »

Lorsque le rabbin Heilprin voulut contester l'opinion officielle sur l'esclavage exprimée par Raphall, « la réponse la plus prudente, typiquement juive », à leur débat fut celle du *Jewish Messenger* qui refusa de publier l'article d'Heilprin parce qu'il n'avait « aucune envie de prendre part à une controverse sur ce sujet »⁵⁹⁷.

Le journal juif de Baltimore, *Der Deutsche Correspondent*, se fondait sur des arguments de « bon sens » pour défendre l'esclavage. Le journal invitait ses lecteurs, émigrés de fraîche date « à ne jamais oublier que la constitution des États-Unis, à laquelle tout nouveau citoyen de la république a prêté un serment de fidélité, autorise et protège l'esclavage ». d'où, dit Isaac M. Fein, historien juif :

« les émigrés devaient inévitablement en conclure : [...] attention, respectez votre serment, un bon citoyen doit défendre l'esclavage [...] Beaucoup de juifs, comme les autres Allemands, étaient pour le statu quo en matière d'esclavage. »

Aux deux extrémités se trouvaient les Allemands riches et les exilés de 1848. Les riches, liés au Sud, sur le plan social ou économique, étaient ouvertement favorables à l'esclavage, sans aucune réserve, et ils rejoignirent ensuite les sécessionnistes⁵⁹⁸.

Des auteurs juifs réputés comme Isaac Harby, Edwin de Léon et Jacob N. Cardozo ne cachaient pas leurs opinions esclavagistes dans leurs œuvres⁵⁹⁹. Le journal *Asmonéen* de Robert Lyon affichait déjà des opinions esclavagistes en 1850-1851, pour défendre la loi sur les esclaves fugitifs :

« Décidons, à partir d'aujourd'hui, d'abandonner l'abolitionnisme sous quelque forme qu'il se présente, de le ridiculiser, quels que soient les

⁵⁹⁴ Hugh H. Smythe, Martin S. Price, "The American Jew and Negro Slavery," *The Midwest journal*, vol. 7, n° 4, 1955-1956, p. 318 ; Korn, *Civil War*, p. 27, Feuerlicht, p. 76.

⁵⁹⁵ Korn, *Civil War*, p. 28, *Jewish Record*, 23 janvier 1863.

⁵⁹⁶ Korn, *Civil War*, p. 28, *Jewish Record*, 24 mars 1865.

⁵⁹⁷ Sokolow, p. 35.

⁵⁹⁸ Fein, "Baltimore Jews," p. 324. La date de 1848 désigne la masse d'immigrés venus à cette époque, surtout d'Allemagne ; il y avait beaucoup de juifs parmi eux.

⁵⁹⁹ Karp, *Haven and Home*, p. 80.

principes sur lesquels il se fonde, et d'écraser une fois pour toutes cette tentative de priver nos compatriotes du Sud de leur propriété [...] Répétons-le, à bas l'abolitionnisme ! Défendons l'Union, rien que l'Union⁶⁰⁰. »

[155]

Le major Mordecai Manuel Noah (1785-1851) était journaliste, juge, dramaturge et homme politique, considéré comme le juif le plus en vue avant 1840. Il défendait l'esclavage avec tant d'ardeur que c'est en réponse à sa propagande raciste que fut créé la première revue noire américaine, le *Freedom's Journal*⁶⁰¹. En 1846, il proposa de fournir les deux tiers des fonds nécessaires à la publication d'un quotidien raciste⁶⁰². Il défendait l'esclavage en le qualifiant de « liberté » :

« C'est la liberté que l'on appelle esclavage. Un Nègre des champs a une maison, une femme, des enfants, un travail facile, un potager, un jardin et un verger qui lui appartiennent en propre. L'esclave domestique a de beaux vêtements, des repas fins, un droit à l'intimité, un bon maître, une maîtresse indulgente et souvent aimante⁶⁰³. »

Il prétendait que « les relations sociales devaient rester inchangées » et que « l'affranchissement aurait pour effet de compromettre la sécurité publique ». Le *Freedom's Journal* considérait Noah comme « le pire ennemi » des Noirs et William Lloyd Garrison, un des chefs du mouvement abolitionniste blanc, l'accusait de « descendre en droite ligne des monstres qui ont cloué Jésus sur la Croix »⁶⁰⁴.

L'opinion publique juive

Les juifs qui prenaient parti étaient partisans de l'esclavage mais d'autres associations juives hésitaient et ne prenaient pas fermement parti dans la crise nationale. D'après le rabbin Korn :

« L'Ordre indépendant du Bnai Brith et d'autres associations juives ont apparemment ignoré le tumulte qui existait entre le Nord et le Sud avant-guerre et ont toléré la sécession imposée pendant la guerre, pour continuer comme si de rien n'était après ; de fait, en 1866, à Memphis, la loge du Bnai Brith conseillait de de tenir le congrès annuel régional de l'association dans une ville du Sud parce que « cela contribuerait notablement [156] à l'extension de notre Ordre bien-aimé dans le Sud ». Le Bureau des délégués des israélites américains n'avait à l'ordre du jour que des thèmes concernant les juifs avant la guerre et ne se réunit presque jamais pendant la guerre. C'était une association faible, incomplète, mais ses dirigeants étaient des modérés qui ne se seraient jamais mêlés de le la guerre⁶⁰⁵. »

⁶⁰⁰ Korn, *Civil War*, p. 253, note 76.

⁶⁰¹ Jonathan D. Sarna, *Jacksonian Jew: The Two Worlds of Mordecai Noah*, New York, 1981, pp. 111 and 197, note 52 ; Bernard Postal et Lionel Koppman, *Guess Who's Jewish in American History*, New York, 1986, p. 19 ; EJ, vol. 12, p. 1198 ; Joseph R. Rosenbloom, *A Biographical Dictionary of Early American Jews: Colonial Times through 1800*, Lexington (Kentucky), 1960, p. 134.

⁶⁰² Sarna, p. 110.

⁶⁰³ Sarna, p. 110.

⁶⁰⁴ Sarna, p. 111.

⁶⁰⁵ Korn, *Civil War*, p. 30.

La Guerre de Sécession a divisé le pays en deux, « jetant le frère contre le frère » dans une bataille aux causes officiellement idéologiques. Mais entre eux, les juifs ont continué à avoir les mêmes relations, commerciales ou sociales, qu'avant. Les juifs du Nord « accueillirent généreusement » les demandes d'aide de leurs coreligionnaires du Sud. D'après Feingold, en 1865,

« les juifs de Philadelphie et de New York ont expédié à Columbia et à Charleston, en Caroline du Sud, deux tonnes et demie de pains azymes pour la Pâque juive⁶⁰⁶. »

« Dans l'ouest du pays, la solidarité entre les juifs passa au second plan. Un directeur de journal décrivit, sous le sceau du secret, la composition du mouvement sécessionniste local. Les membres étaient surtout « des mormons, des mormons repentis (qui sont encore pire), des joueurs, des juifs anglais et des suppôts du diable par-là dessus ». Un major nordiste fut envoyé à San Bernardino et raconta que sur mille cinq cents habitants environ en ville, il y avait à peu près mille mormons. « Le reste consistait en quelques Américains respectables, et beaucoup de commerçants juifs qui contrôlent les affaires de la ville et sont toujours du côté de celui qui paie le mieux. »⁶⁰⁷ »

A Los Angeles, les élections de l'automne 1861 confirmèrent les craintes des Nordistes et ce furent les Sudistes qui l'emportèrent. Le quotidien *News* du 6 septembre 1861, effondré du résultat, s'emporte contre les démocrates juifs :

«Le parti nordiste a été complètement battu dans notre région. La sécession et la désunion l'ont emporté et des années de repentir ne suffiront pas à laver la tache [...] Presque tous les juifs de la ville ont voté pour la sécession et nous croyons sincèrement qu'un jour, ils le regretteront. Il semble vraiment bizarre que des hommes nés dans un pays où ils ne vivaient guère mieux que des serfs [157] viennent ici et exercent leur droit de vote et leur influence contre notre gouvernement, en faveur d'un système comparable à celui qu'ils ont laissé dans le Vieux Monde⁶⁰⁸.»

Les juifs crièrent à « l'antisémitisme », ce qui leur valu cette réponse acerbe du journal :

« Personne ne conteste que la totalité des juifs ont voté pour la sécession [...] Il est vraiment curieux que des hommes nés étrangers exercent le droit de vote qu'ils ont acquis récemment contre le gouvernement libre et libéral actuellement au pouvoir, au profit des manigances de Davis et de sa conspiration [...] C'est à tort qu'on nous accuse de vouloir lancer une persécution religieuse contre les juifs. Nous parlons d'eux parce qu'ils constituent une part importante de l'électorat et qu'ils ont presque tous voté pour la sécession. Nous avons noté un fait qui n'a pas été nié parce qu'il est indéniable. Nous défendons les droits de tous les hommes soumis à la

⁶⁰⁶ Feingold, *Zion*, p. 92.

⁶⁰⁷ Max Vorspan et Lloyd P. Gartner, *History of the Jews of Los Angeles*, San Marino (Californie), 1970), p. 29.

⁶⁰⁸ Vorspan et Gartner, p. 30.

constitution et au gouvernement des États-Unis mais lorsque des citoyens nés dans un autre pays violent leur serment solennel, lorsqu'ils se dressent contre la constitution qu'ils ont solennellement juré de défendre, ils sont dignes de mépris⁶⁰⁹. »

Les juifs et le Sud sécessionniste

« Certains juifs du Sud [...] défendaient ardemment l'esclavage et les droits du Sud. Ils étaient prêts à donner leur vie pour défendre leur cause sacrée, et ils le firent⁶¹⁰. »

Les juifs se sont battus en grand nombre et avec brio pour le système esclavagiste auquel ils devaient leur fortune énorme⁶¹¹. Pour eux, l'idée que les Noirs soient libres était insupportable, intolérable et devait être combattue jusqu'à la mort. *Le juif américain, patriote, soldat et citoyen* de Simon Wolf et *Les combattants juifs de la Guerre de Sécession* d'Harry Simonhoff exposent en détail la participation personnelle des juifs à la guerre⁶¹². L'armée sudiste comptait vingt-trois officiers d'état-major juifs, dont David de Léon, médecin général, A. C. Meyers, intendant militaire en chef ainsi que le ministre de la guerre, Judah P. Benjamin. On lit dans l'éditorial du *Memphis Daily Appeal* du 27 septembre 1861, que « les Israélites de Memphis ne le cèdent à personne pour l'expression de leur zèle sudiste, qui se manifeste par d'importantes contributions financières autant que par la participation directe aux combats ». Le rabbin Korn déclare carrément :

« Les juifs sudistes avaient intérêt à défendre la cause du Sud. Nulle part ailleurs aux États-Unis, et surtout pas dans le Nord, les juifs n'avaient joui d'une égalité pareille. Parmi les causes, on peut relever les distinctions de race entretenues par l'esclavage et le besoin pressant du Sud en commerçants, en professions libérales, en enseignement, en littérature et en hommes politique. Mais la cause essentielle était que les vieilles familles juives du Sud, qui étaient installées depuis longtemps à Richmond, à Charleston, à La Nouvelle Orléans et aussi dans les petites villes, étaient mieux intégrées socialement que n'importe où dans le reste des États-Unis, à n'importe quel moment de l'histoire. Les juifs qui le méritaient jouissaient d'une reconnaissance politique, sociale et personnelle⁶¹³. »

« Les juifs du Sud de tout statut social », dit Lewis Killiann », « ont défendu la Confédération [sudiste] et l'esclavage beaucoup plus activement que les juifs du Nord n'ont soutenu la cause nordiste⁶¹⁴. » Même les femmes militent avec passion pour l'esclavage, comme le montre Albert Mordell : « Les juives du Sud étaient souvent plus virulentes que les hommes envers Lincoln et plus fanatiques dans leur soutien à

⁶⁰⁹ Vorspan et Gartner, pp. 30-31.

⁶¹⁰ *JRM/Memoirs* 1, p. 21.

⁶¹¹ Wiernik, p. 229.

⁶¹² Simon Wolf, *The American Jew as Patriot, Soldier and Citizen*, Philadelphie, 1895 ; Simonhoff, *Jewish Participants in the Civil War*, New York, 1963.

⁶¹³ Korn, "The Jews of the Confederacy," pp. 4-5.

⁶¹⁴ Killian, p. 73.

la cause sudiste⁶¹⁵. » Les « Dames juives de Charlotte » envoyèrent cent cinquante dollars aux familles des soldats sudistes « et nous prions le Dieu tout-puissant pour qu'ils reviennent sains et saufs et qu'il bénisse notre glorieuse cause par la victoire et le succès »⁶¹⁶. Eugenia Levy Phillips, femme d'un colonel sudiste, fut emprisonnée pour espionnage et Korn la décrit comme « la première à se rebeller et la dernière à succomber »⁶¹⁷

[159]

Parmi les familles juives importantes qui portaient l'uniforme sudiste, on peut citer les six frères Cohen de Caroline du Nord, les cinq frères Moses de Caroline du Sud, Raphaël Moses et ses trois fils, de Géorgie, trois frères Moses d'Alabama, trois frères Cohen d'Arkansas, trois frères Lévy de Virginie, quatre frères Jonas du Mississippi et beaucoup d'autres. Les juifs dont les noms suivent ont contribué financièrement ⁶¹⁸:

[160]

⁶¹⁵ Albert Mordell, "Jewish Participants in the Civil War," compte rendu dans le *Jewish Quarterly Review* d'octobre 1963, p. 175.

⁶¹⁶ Korn, "The Jews of the Confederacy," p. 37.

⁶¹⁷ Korn, "The Jews of the Confederacy," pp. 42-3 (illustration p. 36).

⁶¹⁸ Les chiffres suivants sont tirés du livre de Wolf

Les soldats sudistes juifs d'après Simon Wolff

Alabama	135
Arkansas	53
Floride	2
Géorgie	144
Kentucky	22
Louisiane	224
Mississippi	158
Missouri	86
Caroline du Nord	58
Caroline du Sud	182
Tennessee	38
Texas	103
Virginie	119
Total	1324

En outre, il y a 834 anciens combattants juifs de la Guerre de Sécession dont l'état d'origine est inconnu. Le nombre exact de juifs qui ont fait la guerre dans les rangs sudistes est inconnu. D'après un calcul de Wolf, ils étaient moins nombreux que dans les rangs nordistes et d'après Lears (p. 97-98) :

« Il est néanmoins vraisemblable que les conclusions de Wolf sont très inférieures à la réalité pour les juifs engagés dans la marine ou dans l'armée de terre sudiste. En 1864, une demande de permission pour des fêtes juives a été faite au ministre de la guerre sudiste, James Seddon, qui refusa parce que cela risquait de rompre les rangs qui comptaient entre dix et douze mille juifs.

On peut aussi considérer comme certain le fait qu'il y avait plus de juifs dans les armées sudistes que dans les armées nordistes parce qu'il y avait beaucoup plus de juifs nés dans le Sud des États-Unis que dans le Nord, et que leur engagement dans l'histoire et les traditions du Sud était donc beaucoup plus fort. »

Dans son article "Identifying the Jewish Serviceman in the Civil War: A Re-appraisal of Simon Wolf's *The American Jew as Patriot, Soldier and Citizen*," *AJHQ*, vol. 59 (1969-70), pp. 358, Dubow affirme que le livre de Wolf est bourré d'erreurs :

« Il y a beaucoup de noms incomplets, avec seulement des initiales ou le prénom. Les troupes sont mal identifiées, il n'y a pas de différence entre les bataillons de volontaires et l'armée régulière. Souvent, le corps auquel le soldat appartenait n'est même pas nommé. Il n'y a pas non plus de distinction entre les unités sudistes ou nordistes pour les états qui ont fourni des troupes aux deux camps. »

Albert Lucia Moses
D^r Marx E. Cohen fils.
Max Frankenthal
Moses Ezekial
Capitaine Harby
Adolf Proskauer

D^r Simon Baruch
Edward Rosewater
Benjamin Franklin Jonas
David Cohen Labatt
D^r Joseph Bensadon

Officiers d'état-major juifs sudistes

Officier juif	Fonction
Jacob Abrams	État-major du général Elzey
D ^r I. Baruch	Médecin général adjoint
Marcus Baum	État-major du général Kershaw
Capitaine H. L. Benjamin	État-major général
Judah P. Benjamin	Ministre de la guerre
Général David De Leon	Médecin général
Edwin De Leon	Envoyé spécial à la cour de Napoléon III
Capitaine Joseph Frankland	Prévôt général adjoint
Edward Kauffman	État-major du général Bagly
N. Kraus	État-major du général Miller
Lieutenant Alexander Levy	État-major du général Magruder
Capitaine M. Levy	État-major du général Braxton
*Lieutenant M. J. Marcus	État-major du général Benning
Victor Meyer	État-major du général Barksdale
Adjudant général adjoint J. Randolph	État-major du général White et du
Mordecai	général Taliaford
Capitaine A. J. Moses	État-major du général Hannon
Major Alfred T. Moses	État-major du général Taylor
Altamont Moses	Service du télégraphe militaire
F. J. Moses	Médecin militaire en second
Colonel Raphael J. Moses	État-major du général Longstreet
Général A. C. Myers	Intendant militaire en chef
Major Isaac Scherck	État-major du général Hardee
Morris Straus	État-major du général Jenkins

Officiers de marine juifs sudistes

Louis P. Levy, <i>Chicora</i>	Lazarus Weil
Midshipman Randolph Lyons	Simon Weil
Z. P. Moses, Ministère de la marine	Isaac Moise
Captain Levi Charles Harby ⁶¹⁹	Paymaster I. C. Moses
Lieutenant Barnham	Lieutenant R. J. Moses, Jr.
Perry De Leon	

[161]

⁶¹⁹ Simonhoff, *Jewish Participants in the Civil War*, p. 261: Harby commandait le *Neptune* et une flotte de navires de guerre et en cette qualité, engagea des combats contre les « pirates musulmans » et les Indiens Séminoles.

Fier de tuer des Noirs

Le 13 octobre 1864, le capitaine Madison Marcus du 15^e d'infanterie de Géorgie mourut en défendant le fort de Gilmer en Virginie d'une attaque de Noirs et de Blancs nordistes. A Londres, le *Jewish Chronicle* du 16 décembre suivant publia une nécrologie du « héros hébreu », « galant officier »⁶²⁰.

« [Le capitaine Marcus] ordonna à ses hommes de ne pas tirer avant que l'ennemi soit presque sur eux ; à ce moment-là, il donna l'ordre de faire feu et l'on vit alors la pire canonade et les pires tirs qui aient jamais accueilli un démon. Les Nègres, rampant jusqu'au fossé qui protégeait l'ouvrage, essayèrent de se hisser les uns sur les autres mais dès que le blanc de l'œil d'un Nègre apparaissait au bord du fossé, c'était la mort assurée [...] [Les grenades] explosaient avant d'atteindre le fond du fossé et beaucoup de Nègres étaient complètement défigurés par elles⁶²¹.

Les juifs et l'économie de guerre

« [Les colporteurs juifs] étaient accueillis à bras ouverts par les planteurs oisifs et leurs serviteurs aux anges⁶²². »

Les juifs devinrent la cible des Américains blancs quand on se mit à penser qu'ils tiraient profit des troubles. Beaucoup de commerçants juifs, disait-on, alimentaient les échanges commerciaux entre les deux camps, ce qui était illégal. Alors même que le Nord essayait d'affaiblir l'économie du Sud, les marchands juifs du Nord étaient accusés d'échanger les produits du Sud, comme le coton et le tabac, contre de l'or, qui manquait cruellement. Avec cet or Les Sudistes achetaient ensuite des munitions, des vivres et des fournitures médicales, ce qui non seulement renforçait leurs positions mais aussi alimentait leur économie et prolongeait la guerre⁶²³.

[162]

Les juifs étaient, de toute évidence, suffisamment bien placés dans l'économie régionale pour se livrer à ces activités. Les juifs du Sud étaient des commerçants qui s'étaient complètement « adaptés aux exigences spécifiques de l'économie de plantation : les planteurs du Sud dépendaient de ces marchands pour écouler leurs produits, pour les financer et les approvisionner. Les juifs étaient marchands à la commission, courtiers, encanteurs, marchands de nouveautés et colporteurs, grâce à eux l'économie esclavagiste disposait de finances, de marchés et de produits⁶²⁴. Ces

⁶²⁰ "Review," *AJA*, vol. 4 (avril 1961), pp. 28-29.

⁶²¹ Wolf, *Patriot, Soldier and Citizen*, p. 424 ; Feingold, *Zion*, p. 91 ; Martin Rywell, *Jews in American History: Their Contribution to the United States, 1492-1950*, Charlotte (Caroline du Nord), 1950, p. 172 ; Leo Shpall, *The Jews in Louisiana*, La Nouvelle Orléans, 1956, pp. 12-13.

⁶²² *JRM/Memoirs* 1, p. 7.

⁶²³ Joseph H. Parks, "A Confederate Trade Center Under Federal Occupation: Memphis, 1862 to 1865," *Journal of Southern History*, vol. 7, n° 3 (août 1941), p. 295.

⁶²⁴ Feingold, *Zion*, pp. 59-60 ; *MUSJ1*, p. 216 : « Les juifs étaient nécessaires dans le pays parce que peu de Blancs compétents faisaient commerce. La classe dirigeante de la région s'occupait de plus en plus de politique et devenait soucieuse de son statut social, elle laissait un vide que les juifs occupèrent. » Cf. l'exemple cité par Frederic Bancroft, *Slave Trading in the Old South*, Baltimore, 1931, pp. 105-106 : un marchand de Richmond en Virginie, « un juif nommé Lévy [probablement Lewis B. Levy], qui avait un magasin de vêtements pour les Nègres au sous-sol de l'hôtel-de-ville, expliquait volontiers que des esclaves bien habillés se vendaient plus cher. Sa spécialité était justement

marchands ruraux, « dont beaucoup étaient juifs », achetaient une bonne partie de leurs marchandises dans les villes et l'argent qu'ils fournissaient à crédit à leurs clients venait aussi de la ville, notamment des grossistes et des usuriers juifs du Nord⁶²⁵.

Grâce à ce rôle d'intermédiaires, les commerçants juifs jouissaient d'une influence et d'un poids immense dans l'économie du Sud. C'est ce rôle qui explique pourquoi les juifs ont presque unanimement soutenu les intérêts esclavagistes. Les grossistes juifs du centre du pays et des régions frontalières avaient beaucoup de clients dans le Sud et n'avaient aucune envie de voir leurs revenus diminuer pour la défense de la liberté des Nègres⁶²⁶. Lorsque la guerre commença, le Nord décida de mettre le Sud sous embargo et les prix des marchandises interdites mais indispensables bondirent⁶²⁷. Beaucoup se livrèrent à la contrebande avec les états sécessionnistes, [163] attirés par les immenses bénéfices qu'elle promettait. L'historien Isaac M. Fein qui recense la documentation sur la question cite notamment les mémoires d'un juif, Simon Hecht :

« On faisait rapidement fortune à l'époque [...] Il y avait beaucoup de spéculateurs, dont certains de nos coreligionnaires. Il y avait beaucoup d'argent en circulation. Des individus parfaitement obscurs devenaient multimillionnaires en très peu de temps [...] [Il y avait] beaucoup de fraudes énormes à faire [...] On disait couramment à l'époque, et d'après moi à juste titre, que la guerre aurait pu durer deux ans seulement sans les spéculateurs de Wall Street [...] Il y avait trop de profits à faire en prolongeant le jeu. Certains de ces spéculateurs étaient nos coreligionnaires⁶²⁸. »

de fournir des vêtements pour les ventes. Il « cherchait à attirer l'attention des marchands d'esclaves » et des « personnes qui amenaient leurs serviteurs [!] en ville pour les louer ou les vendre ». Et ses affaires étaient florissantes car les sept gros marchands de la ville le cautionnaient ! »

⁶²⁵ Ashkenazi, p. 104 ; Raphael, p. 15 ; Herbert Weaver, "Foreigners in Ante-Bellum Mississippi," *Journal of Mississippi History*, vol. 16, n° 1 (janvier 1954), p. 153.

⁶²⁶ A. Hertzberg, p. 123.

⁶²⁷ On en trouve un exemple dans le quotidien de Memphis, le *Memphis Daily Appeal*, qui raconte, le 11 et le 18 juin 1862 : « Une activité foisonnante saisit les quais de débarquement, endormis depuis des mois, car en moins de quinze jours plus de deux cents commerçants, presque tous juifs, arrivèrent et déballèrent leurs « immenses cargaisons » sur place. »

« Les Israélites ont fondu sur la ville comme des sauterelles, » écrit un correspondant du *Chicago Times*. « On peut acheter à ces messieurs empressés absolument n'importe quoi à un prix vertigineux, une boîte de cigares aussi bien qu'une douzaine d'étoiles à aiguilles. » Cf. Parks, "A Confederate Trade Center," p. 293.

⁶²⁸ Fein, "Baltimore Jews," p. 348; cf. les commentaires d'Albert D. Richardson, *The Secret Service*, Hartford, 1865, p. 264 :

« Mais bientôt des boutiques s'ouvrirent et les commerçants arrivèrent du Nord en nombre. La plupart étaient juifs. On voyait partout les yeux enfoncés et les traits accentués de ce peuple étrange et entreprenant. J'en observai un, en particulier, que les Philistins avaient arrêté, et qu'ils emmenaient à la prison militaire. Les surveillants l'avaient surpris avec dix mille dollars de bottes et de chaussures qu'il emportait à Dixie. Il prenait sa mésaventure avec beaucoup de philosophie et ne pleurait ni sur son argent, ni sur ses bottes, ni sur sa liberté ; il souriait avec complaisance et se consolait avec un cigare atroce. Mais dans ses tristes yeux noirs, brillait l'espoir de se venger un jour, ce qu'il ne manquerait pas de faire avec le premier malheureux client qui tomberait entre ses griffes après sa sortie de prison. Quand on regardait les convives qui se pressaient dans la salle à manger du Gayoso, on pouvait croire que les tribus perdues d'Israël s'étaient rassemblées là pour l'arrivée du messie. »

Avant la guerre déjà, certains reprochaient aux juifs en tant que classe des pratiques commerciales. Cf. Frederick Law Olmsted, *A Journey in The Seaboard Slave States* [1856],

Nombreux sont les témoignages qui incriminent les commerçants juifs. Parmi les innombrables journaux qui considéraient les juifs comme responsables de la spéculation sur l'or, on peut citer le *New York Tribune*, *Herald* et *Commercial*, le *Patterson Press*, le *Missouri Republican*, le *Chicago Tribune* et le *Detroit Commercial Advertiser* : « Tous les juifs spéculent sur l'or » ; « les juifs sont en train de détruire le crédit à l'échelle nationale, en faisant monter le prix de l'or » ; « ces misérables au nez crochu spéculent sur les désastres ; la grande majorité des spéculateurs sur l'or sont des juifs ». Le [164] *New York Dispatch* disait que si l'on se promenait du côté de la bourse de New York, on ne voyait que « les descendants de Shylock » qui s'apostrophaient avec l'accent yiddish⁶²⁹. Un contributeur de la revue hebdomadaire accusait tous les juifs d'être « sécessionnistes, venimeux et rebelles », tandis que les habitants du Sud les accusaient « de spéculer impitoyablement, de désertir et de violer l'embargo avec le Nord »⁶³⁰. Un journal destiné aux soldats (*Corinth War Eagle*, 7 août 1862) publié dans la ville où le général Grant avait son QG, dit que les juifs sont « des requins qui se nourrissent aux dépens des soldats »⁶³¹.

Même les officiers nordistes se plaignaient souvent des commerçants juifs. En 1861, William P. Mellen, employé du fisc, et le lieutenant S. Ledyard Phelps dénonçaient les juifs de Paducah (Kentucky). Alors que l'armée nordiste progressait vers le Sud, le général Léonard F. Ross reprochait aux juifs de se livrer au commerce illégal du coton. De nombreux généraux (William T. Sherman, Samuel R. Curtis, Alvin P. Hovey, Stephen A. Hurlbut) se plaignirent officiellement de contrebande et, nommément, de juifs contrebandiers. Le colonel C.C. Marsh expulsa même une dizaine de juifs acheteurs de coton « parce qu'ils commerçaient dans la monnaie du Sud et méprisaient les billets du Trésor des « États-Unis ». James Grant Wilson résume leurs plaintes contre les contrebandiers :

« La contrebande était en grande partie le fait des juifs âpres au gain qui réussissaient souvent à passer de nuit malgré les sentinelles. Nous avons poursuivi bien souvent des contrebandiers de Memphis au milieu de la nuit, et nous avons saisi plus d'une ambulance tirée par des chevaux ou des mulets, chargée de médicaments ou d'autres articles de contrebande, qui essayait de passer dans les lignes sudistes après avoir échappé à la cavalerie et aux sentinelles aux abords de Memphis⁶³². »

Les poursuites étaient nombreuses mais les profits continuaient. On se plaignait des juifs « qui faisaient de l'extorsion, spéculaient sur les besoins des gens pendant que les soutiens de famille étaient au front »⁶³³. Les frères [165] Léon et Mayer

New York, 1904, p. 70 cité par Korn, *Civil War*, p. 292, note n° 132 (d'après lui, « on nage dans le préjugé »)

[...] un essaim de juifs, en l'espace de dix ans, s'est installé dans presque toutes les villes du Sud, beaucoup sont des gens peu estimables, ; ils ouvrent des boutiques de vêtements bon marché, de verroterie. Ils ruinent ou poussent à la faillite beaucoup de petits commerçants installés là de longue date, et font un commerce illégal avec les Nègres, ce qui leur rapporte beaucoup.

A. Hertzberg, p. 132, « Pendant toute la durée de la guerre, la contrebande était une activité économique importante, et même essentielle. Les juifs y participaient »

⁶²⁹ Korn, *Civil War*, p. 161.

⁶³⁰ Dinnerstein, *Uneasy at Home*, p. 87.

⁶³¹ John Y. Simon, éd., *The Papers of Ulysses S. Grant*, Southern Illinois University Press, 1979, vol. 7, p. 52.

⁶³² James Grant Wilson, *General Grant*, New York, 1897, p. 149.

⁶³³ Feldstein, pp. 110-111, cite le journal d'un homme d'affaires sudiste, Isador Straus.

Goschaux faisaient du commerce dans le Mississippi, Abraham Levi spéculait sur le coton par l'intermédiaire de la maison Bloom, Kahn et C^o à Clinton⁶³⁴.

L'ordre général n°11 de Grant

Les Gentils qui mouraient au front n'avaient pas d'indulgence particulière pour les nouveaux riches juifs. Les commentateurs de l'activité économique entre les régions, jusque dans l'état-major de Lincoln, se plaignaient que « les juifs expédient beaucoup d'or au Kentucky et au Tennessee »⁶³⁵. La spéculation sur l'or n'était pas seule en cause, on parla bientôt des acheteurs de coton qui franchissaient les lignes nordistes pour aller dans les zones tenues par les Sudistes et en revenaient, répandant des nouvelles dont l'ennemi n'aurait pas dû avoir connaissance. Ces acheteurs, écrit le général Grant, « étaient apparemment principalement des juifs, on les appelle généralement comme ça, bien que certains, incontestablement, ne soient pas juifs⁶³⁶. »

C'est à cause de cette impression qu'après plusieurs menaces contre le commerce illégal que le général nordiste Grant publia l'ordre connu sous le nom « d'ordre général n° 11 », le 17 décembre 1862 :

QG, 13^e armée, département du Tennessee, n°11
Holly Springs, 17 décembre 1862

Les juifs en tant que classe violant toutes les règles de commerce décrétées par le ministère du Trésor et la réglementation du département sont expulsés du département dans les vingt-quatre heures qui suivent la promulgation de cet ordre.

Les commandants de poste veilleront à ce que tous les membres de cette classe reçoivent des laissez-passer et l'ordre de partir ; quiconque reviendra après la notification de l'ordre sera arrêté et gardé sur place jusqu'à ce qu'on ait une occasion de l'envoyer en prison, sauf s'il a un permis du Quartier général.

Il est interdit de leur donner des laissez-passer pour qu'ils viennent chercher des permis de commercer au Quartier général.

P.O. du général des États-Unis Grant,

John Rawlins
Adjudant général adjoint⁶³⁷

[166]

La source exacte de l'ordre et son adoption font l'objet d'une certaine controverse⁶³⁸, mais il n'en reste pas moins une manifestation d'« antisémitisme » pour beaucoup de juifs. Lincoln annula l'ordre très vite mais un autre ordre émanant

⁶³⁴ Ashkenazi, pp. 83 et 121.

⁶³⁵ Simon, vol. 7, p. 51.

⁶³⁶ U. S. Grant, III, *Ulysses S. Grant*, New York, 1969, pp. 171-172.

⁶³⁷ Korn, *Civil War*, p. 122 ; à propos de l'ordre général n°11, cf. Joseph Lebowich, "General Ulysses S. Grant and the Jews," *PAJHS*, vol. 17 (1909), pp. 71-79, et Isaac Markens, "Lincoln and the Jews," *PAJHS*, vol. 17 (1909), pp. 116-123 ; Lears, p. 106. Recension des avertissements émis avant l'ordre général n°11 dans P. C. Headley, *The Life and Campaigns of General Grant*, New York, 1866, pp. 198-199.

⁶³⁸ Lee M. Friedman, "Miscellanea: Something Additional on General Grant's Order Number 11," *PAJHS*, vol. 40 (1950-1951), pp. 184-186 ; Elbogen, pp. 119-120.

du colonel John W. Dubois à Holly Springs et à Oxford (Mississippi) et à Paducah (Kentucky) fut effectivement appliqué. En voici les termes : « Étant donné les difficultés d'approvisionnement, tous les spéculateurs sur le coton, les juifs et autres vagabonds, etc. devront quitter la ville dans les vingt-quatre heures⁶³⁹. » Dans plusieurs villes du Sud, on vota des résolutions dénonçant les juifs et on pilla des magasins juifs⁶⁴⁰.

Ces édits, bien que promulgués hors de toute procédure légitime, donnent une idée des mauvaises relations entre les juifs et le reste de la population. Certains juifs ont officiellement admis que des juifs profiteurs de guerre enfreignaient effectivement la loi. Le rabbin Simon Tuska de Memphis appelait ces juifs du Nord « des oiseaux de proie », Jacob Peres de Memphis aussi écrivit en hébreu à Isaac Leiser : « [...] récemment il y avait vingt juifs emprisonnés pour contrebande. c'est une profanation [du nom de Dieu]. » Leiser écrivit dans *l'Occident* :

« [...] il y a tout un tas d'aventuriers [juifs] nécessaires qui se glissent subrepticement sur les grand'routes et les chemins de traverse du pays en quête d'un gain, bien souvent illégal craignons-nous, et qui, dans l'accomplissement de leur tâche sont totalement indifférents aux devoirs de leur religion bien qu'ils essaient de dissimuler cette indifférence par une pratique apparente⁶⁴¹. »

David Einhorn incitait les juifs américains à « faire la guerre à Amalek en notre sein !!! Traitions ceux qui attirent honte et disgrâce sur nous et sur notre religion avec toute la rigueur de notre indignation morale⁶⁴² ».

[167]

Si Lincoln a exigé qu'on retire l'ordre, ce n'est pas parce qu'il était injustifié. Le général Henry W. Halleck écrit à Grant pour expliquer ce retrait : « Le président ne voit pas d'objection à ce que vous expulsiez les colporteurs juifs et les trafiquants, ce qui constituait, je suppose, le but de votre ordre, mais comme dans sa formulation il visait un groupe religieux dans son ensemble et que certains membres de ce groupe combattent dans nos rangs, le président a estimé qu'il fallait le révoquer⁶⁴³. » Même le Congrès rejeta des motions condamnant l'ordre par 56 contre 53 à la chambre et 30 contre 7 au sénat. Le député Elihu B. Washburne écrivit à Lincoln que l'ordre général n°11 était « l'ordre le plus sage qu'on ait jamais pris [...] qu'appliqué dans l'esprit où il avait été vraisemblablement adopté, à savoir interdiction des colporteurs juifs etc., il était parfait mais qu'il serait cruel de l'appliquer à tous les juifs. Il disait que si vous vouliez bien préciser que cet ordre (comme il le pensait) ne s'appliquait qu'aux juifs trafiquants ce serait parfait⁶⁴⁴. »

Après le conflit sanglant, le pays se reconstruisit et les juifs gagnèrent beaucoup d'argent et prirent le pas sur le reste de la population Comme le remarque Feingold :

⁶³⁹ Feingold, *Zion*, p. 94 ; James G. Heller, *Isaac M. Wise, His Life and Work and Thought*, New York, 1965, p. 351 ; Simon, vol. 7, p. 53 : « Le sénateur Lazarus W. Powell a déclaré qu'il avait des documents prouvant qu'une trentaine d'habitants juifs de Paducah durent partir avec femme et enfants dans les vingt-quatre heures. »

⁶⁴⁰ Killian, p. 74.

⁶⁴¹ ⁶⁴¹ Korn, *Civil War*, p. 152 ; A. Hertzberg, p. 133 : « Les rabbins de l'époque pensaient, apparemment, qu'il y avait proportionnellement beaucoup de juifs dans la contrebande, mais qu'ils n'étaient pas les meneurs de l'affaire. »

⁶⁴² Korn, *Civil War*, p. 152.

⁶⁴³ Simon, vol. 7, p. 54. D'après Washburne, « son ordre si longuement débattu au Congrès avait été émis sur ordre exprès de Washington. » Friedman, "General Grant's Order Number 11," p. 185.

⁶⁴⁴ ⁶⁴⁴ Simon, vol. 7, pp. 55-56.

« Par [...] une sorte de paradoxe la guerre fut réellement fructueuse pour les juifs du Nord (c'est là qu'ils vivaient en majorité). Ils avaient évité le passage à vide des années 1850 et pendant la guerre, les juifs allemands s'enrichirent beaucoup plus vite qu'avant⁶⁴⁵. »

Les immenses profits étaient blanchis dans des entreprises légitimes fructueuses. Fein écrit :

« Certains juifs de Baltimore devinrent agents immobiliers, financiers, entrepreneurs de chemins de fer ou d'habillement, domaine dans lequel la demande augmentait considérablement à cause du besoin d'uniformes militaires. La situation économique était si florissante qu'un correspondant juif du lieu écrivait : « Les juifs, grâce à leur intelligence et à leur esprit d'entreprise [167] ont acquis un peu de richesses [...] Ils ne regrettent pas leurs villages polonais ou allemands d'origine [...] Les Polonais sont nombreux ici⁶⁴⁶. »

Barry E. Supple, collaborateur du *Business History Journal*, va dans le même sens : « La Guerre de Sécession a apporté une prospérité plus ou moins grande à beaucoup de juifs. Même ceux qui trafiquaient avec le Sud, comme Straus ou les frères Lehman et qui à cause de l'insécurité générale ont dû déménager leurs maisons de commerce, ont visiblement trouvé des compensations matérielles⁶⁴⁷. » Pour lui, c'est une période de « prospérité à peu près assurée » pour les juifs. Pour ceux qui fournissaient des vêtements comme les Seligman ou qui étaient intermédiaires en général les profits de guerre furent extraordinaires⁶⁴⁸. D'autres historiens juifs pensent la même chose, par exemple Arnold Shankman :

« Après la Guerre de sécession, les juifs contrôlaient dans une très large mesure les magasins universels du Sud. Dans toutes les villes importantes du Sud, un colporteur juif avait ouvert un magasin où la population locale s'approvisionnait en vêtements, matériel agricole et épicerie [...] Les juifs dominaient tellement le commerce de détail du Sud qu'un sociologue qui étudiait la ville d'Indianola, dans le Mississippi, dans les années 1930 affirmait qu'il était impossible d'y acheter une paire de chaussettes un jour férié juif⁶⁴⁹. »

L'opinion publique était persuadée que les juifs étaient des profiteurs de guerre et ces faits le confirmaient. Certains historiens ont fait tout leur possible pour justifier le comportement de ces profiteurs mais peu d'entre eux sont allés jusqu'à prétendre

⁶⁴⁵ Feingold, *Zion*, p. 91 ; les juifs hollandais avaient déjà fait cette expérience au milieu du XVIII^e siècle : alors que la puissance militaire et économique d'Amsterdam entraînait en déclin, la fortune globale des juifs augmenta « considérablement ». Cf. *EAJA*, p. 214 ; dans le Maryland, dit Isaac M. Fein dans "Baltimore Jews during the Civil War," p. 352 : « La communauté juive sortit de la crise de la Guerre de Sécession plus forte et mieux assimilée. » *MUSJ2*, p. 29 : les juifs d'Alexandrie, en Virginie, se sont installés en 1850 et doivent « leur croissance et leur prospérité à la Guerre de Sécession ».

⁶⁴⁶ Fein, "Baltimore Jews," pp. 348-349.

⁶⁴⁷ Supple, "A Business Elite," p. 154.

⁶⁴⁸ Supple, "A Business Elite," p. 155. Mary Elizabeth Massey, *Ersatz In The Confederacy*, Columbia (Caroline du Sud), 1952, p. 19, cite une femme de Richmond : « La guerre a enrichi cette classe [...] Beaucoup d'entre eux étaient [...] les futurs Rothschild du Sud. »

⁶⁴⁹ Arnold Shankman, "Friend or Foe? Southern Blacks View the Jew," in Stephen J. Whitfield, *Voices of Jacob, Hands of Esau: Jews in American Life and Thought*, New York, 1984, pp. 106-107.

que l'avantage démesuré qu'ils avaient tiré de la guerre pouvait s'expliquer par des considérations d'affaires honnêtes. Quoi qu'il en soit, les juifs étaient de toute évidence plus riches qu'avant et la colère générale grandissait, même dans le havre du Sud où les juifs avaient les coudées franches. C'est cette impression qu'il fallait faire oublier et c'était là un sujet d'inquiétude pour les dirigeants juifs. Encore une fois leurs motivations étaient mises en cause et il leur fallait organiser leur défense.

[169]

Les Noirs et les juifs face à la reconstruction

« Partout les serfs, qui étaient la majorité de la population, constituaient une énorme classe opprimée lourdement chargée de devoirs et totalement privée de droits. Les juifs appartenaient aux classes dominantes et leur position ressemblait à celle des bourgeois de l'Ancien Régime qui contrôlaient l'économie de leur pays⁶⁵⁰. »

A la fin de la guerre, les juifs n'avaient pas changé d'avis ou d'attitude envers les ex-esclaves. En Louisiane, dit Moshe Rischin, les juifs en général « n'avaient rien contre l'esclavage. C'est important par exemple dans le cas de la ville d'Opelousas : tout au long de son histoire, les juifs ont été du côté des Blancs dans le conflit qui a commencé avec la Reconstruction et qui constitue encore aujourd'hui la ligne de démarcation raciale de la ville⁶⁵¹. »

Au Nord, les juifs blanchirent leurs substantiels profits de guerre dans de nouvelles activités commerciales ou industrielles. « A l'époque de l'expansion industrielle, le rôle [des juifs allemands] était dominant dans trois secteurs : textile et habillement, finances et banque, nouvelles formes de commerce (grands magasins et vente par correspondance), écrit Eric Hirshler⁶⁵²

Le résultat de ce déplacement vers le secteur légal du commerce fut qu'à New York, 90% du commerce de l'habillement en gros et 80% de ce même commerce au détail appartenaient aux juifs⁶⁵³. Un groupe de juifs allemands de New York, dont les noms sont synonymes de haute banque aujourd'hui encore, règnait sur les banques d'affaires⁶⁵⁴.

[170]

⁶⁵⁰ George Horowitz, *The Spirit of Jewish Law*, New York, 1963, p. 78. Cf. Abrahams, p. 102-103.

⁶⁵¹ Moses Rischin, editor, *The Jews of North America*, Detroit, 1987, p. 977.

⁶⁵² Hirshler, pp. 59-60 ; A. Hertzberg, p. 137 : « Vers 1880, la moitié environ des affaires des juifs du pays se faisaient dans le textile et l'habillement, à la fois la production et la vente au détail. Les trois quarts du secteur de l'habillement étaient aux mains des juifs. Ils étaient encore plus nombreux dans le commerce de détail qui voyait s'ouvrir un magasin universel au centre de chaque ville ou bourgade du pays. »

⁶⁵³ Hirshler, pp. 60, 61 ; Raphael, p. 17 et Rudolf Glanz, 'Notes on Early Jewish Peddling in America,' pp. 125-126.

⁶⁵⁴ Barry E. Supple, "A Business Elite: German-Jewish Financiers in Nineteenth Century New York," *Business History*, vol. 31 (1957), pp. 142-177 ; Semon Bache, August Belmont, Marcus Goldman, Meyer Guggenheim, Lazarus Hallgarten, Philip Heidelberg, Isaac Ickelheimer, Abraham Kuhn, Henry Lehman, Emanuel Lehman, Mayer Lehman, Leonard Lewisohn, Solomon Loeb, Joseph Sachs, Jacob Schiff, William Scholle, les sept frères Seligman, Philip Speyer, Lazarus Straus, Ernst Thalmann, Felix Warburg, Baruch Wertheim, entre autres.

Au sortir de la guerre, les Noirs étaient artisans dans tous les corps de métier, bâtiment et autres⁶⁵⁵, et avant qu'ils soient évincés de ces domaines d'activité par les Blancs, leur argent intéressait vivement les commerçants juifs. C'est pour cette raison seulement que les juifs toléraient mieux les Noirs que ne le faisaient les non-juifs⁶⁵⁶, et leurs boutiques « étaient toujours bourrées de Nègres »⁶⁵⁷.

Ce contact direct entre les commerçants juifs et les clients noirs, apparu après l'abolition, marque le début des relations actuelles, ambiguës, entre les deux groupes. Les boutiques juives étaient un lieu où les Noirs avaient libre accès mais, d'un autre côté, la cordialité superficielle s'accompagnait souvent d'une hostilité à sens unique des juifs⁶⁵⁸. Après tout, dit Feingold, « il y avait un avantage tacite à vivre dans une société qui réservait ses rancœurs et ses peurs à ses Noirs »⁶⁵⁹.

Les juifs « monopolisaient de fait le colportage et les magasins universels du Sud »⁶⁶⁰. Ils faisaient crédit aux Noirs pour lesquels ils avaient un grand livre spécial, un système qu'ils appelaient *schwartzter*, qui ne prévoyait pas d'échéance de la dette⁶⁶¹. Dostoïevski écrivait en 1877, à propos des juifs du Sud des États-Unis :

[171]

« [Ils] se sont déjà jetés comme un seul homme sur les millions de Noirs affranchis et s'en sont déjà emparés à leur manière, par leur habituelle et inlassable « quête de l'or », profitant de leur manque d'expérience et des défauts propres à une tribu exploitée [J'ai pensé il y a déjà cinq ans] maintenant que les Noirs sont libérés des esclavagistes, ils ne s'en sortiront sûrement pas sains et saufs parce que les juifs vont immédiatement se jeter sur cette nouvelle proie ingénue⁶⁶². »

En 1913, un analyste rappelait qu'après la guerre, « les juifs envahirent les « états du Sud [...], des sacs pleins de marchandises sur le dos, et ouvrirent des magasins dans les villes, grandes et petites, et aux carrefours, dès que leurs grossistes juifs de Baltimore, Philadelphie ou New York purent leur envoyer les biens qu'ils leur avaient commandés.⁶⁶³ »

⁶⁵⁵ Feuerlicht, pp. 188-189. Brenner, p. 245 : « La majeure partie de l'artisanat des plantations était effectuée par les esclaves. Dans le Sud, entre la fin de la guerre et le début du XX^e siècle, les Noirs dominaient dans beaucoup de métiers. Mais ils furent évincés à partir de 1900 et, de la même façon, beaucoup de syndicats ouvriers du Nord les refusèrent jusqu'à la fin des années 1960, et même après. »

⁶⁵⁶ Feingold, *Zion*, pp. 59-60.

⁶⁵⁷ Arnold Shankman, *Ambivalent Friends: Afro-Americans View the Immigrant*, Westport (Connecticut), 1982, p. 114 ; Feingold, *Zion*, pp. 59-60.

⁶⁵⁸ D'après Bertram W. Korn, "The Jews of the Confederacy," pp. 36-37, les affranchis noirs qui participèrent aux assemblées législatives étaient partisans d'une société égalitaire, juste et ouverte même aux juifs oppresseurs. « L'assemblée législative de la reconstruction, avec l'aide des Noirs, abolit une loi qui réservait la fonction publique aux chrétiens et adopta une nouvelle constitution qui supprimait toutes les références religieuses, à part la croyance au Dieu tout-puissant. »

⁶⁵⁹ Feingold, *Zion*, p. 61.

⁶⁶⁰ Shankman, p. 111.

⁶⁶¹ Harry Golden, *Our Southern Landsman*, New York, 1974, p. 157. "Schwartzers" est un mot yiddish qui veut dire « nègre ».

⁶⁶² Whitfield, *Voices of Jacob*, pp. 241-242. [NdT : traduit de l'original russe, Dostoïevski, *Journal d'un écrivain*, mars 1877, chap. II, 2^e partie « Pro et Contra » par nos soins].

⁶⁶³ Shankman, *Ambivalent Friends*, pp. 111, 113 ; Thomas D. Clark, "The Post-Civil War Economy in the South," *PAJHS*, vol. 55 (1965-66), pp. 425, 428 :

« Des grossistes s'installèrent à Louisville, Saint-Louis, Baltimore, Charleston, Cincinnati, La Nouvelle Orléans et Mobile. Beaucoup de ces maisons étaient dirigées par des commerçants juifs qui avaient survécu à la guerre ou qui avaient sauté sur l'occasion de faire commerce sur de nouvelles bases. Ils

L'exploitation matérielle

Les « Noirs libres » constituaient une nouvelle clientèle pour l'alimentation, l'habillement et le logement, qui venait se substituer à celle des esclaves. Alors que les Blancs frémissaient à la seule idée d'un « Noir libre » parmi eux, la répulsion qu'éprouvaient les juifs était tempérée par l'argent que possédaient les ex-esclaves. Les juifs, après tout, avaient gagné beaucoup d'argent avec les esclaves des plantations et désormais, le même argent s'était transformé en salaire touché par les ex-esclaves. Le commerce était désormais purement de détail. Les boutiques des juifs, bon gré mal gré, étaient ouvertes aux Noirs. Ashkenazi dit : « La population noire libre de La Nouvelle Orléans était une nouvelle clientèle appréciable et en ville, même les esclaves disposaient de fonds que n'avaient pas les esclaves des plantations⁶⁶⁴. »

[172]

Les commerçants du Sud devaient désormais obtenir par d'habiles cajoleries ce qu'on ne pouvait plus extraire par la force. Les juifs furent les premiers à exploiter les nouveaux besoins des Noirs, tout en continuant à approvisionner les planteurs qui avaient adopté une nouvelle forme d'esclavage, le métayage, dans des conditions qui ne se distinguaient guère de l'esclavage traditionnel⁶⁶⁵.

Désormais, à la terreur qui régnait à l'époque de l'esclavage s'ajoutait le mépris des anciens esclaves, ce qui maintenait un esclavage moral et là encore, les juifs tiraient les profits. Les juifs « étaient fortement imprégnés de ce racisme envahissant, reconnaît Feingold, « et participaient à la violence ritualisée selon une sorte de "code du duel"⁶⁶⁶. » Ils étaient débarrassés de « l'antisémitisme » général parce que les habitants du Sud « avaient tant de préjugés envers les Noirs et les catholiques qu'ils ne s'occupaient pas des juifs⁶⁶⁷. » En fait les juifs prirent fermement place dans le

cherchèrent les endroits névralgiques pour ouvrir des boutiques et quand ils les trouvaient ils vidaient leurs sacs sur les rayonnages et se transformaient instantanément en boutiquiers [...] Dans presque toutes les villes il y avait un ou deux commerçants qui avaient commencé très modestement et qui s'étaient étendus au fur et à mesure que le Sud se reconstruisait. Ces commerçants faisaient la majorité des ventes de vêtements et d'articles en tout genre dans les petites villes du Sud. Les boutiquiers habillaient le Sud, soit directement en prêt-à-porter, soit indirectement par la vente de tissus. »

⁶⁶⁴ Ashkenazi, p. 126.

⁶⁶⁵ Ashkenazi, p. 68 : « Avec l'affranchissement des esclaves, les planteurs perdirent le contrôle direct de la main-d'œuvre. Un système de métayage était apparu dans les îles Felicianas en 1865 : les affranchis cultivaient la terre et donnaient au propriétaire une partie de la récolte. La différence, c'était que les affranchis travaillaient sans être surveillés par l'intendant de la plantation et jouissaient d'une partie des fruits de leur labeur. Les planteurs et les fermiers (qui avaient entre vingt et quarante hectares de terre arable) avaient toujours besoin d'argent et, à partir de 1865, de prêts. Le métayage était pour eux un moyen de continuer à exploiter leurs terres avec comme main-d'œuvre les anciens esclaves. Les planteurs avec lesquels les Meyer travaillaient restèrent sur leurs terres et continuèrent à produire beaucoup de coton grâce à leurs métayers. Les relations entre le propriétaire et les métayers étaient à peu près les mêmes qu'avant l'affranchissement. »

⁶⁶⁶ Feingold, *Zion*, p. 61; Harry Golden, *Our Southern Landsman*, New York, 1974, pp. 108-109 ; Janowsky, pp. 185-186.

⁶⁶⁷ Clark, p. 430. Leonard Reissman, "The New Orleans Jewish Community," *Jewish Journal of Sociology*, vol. 4 (1962), p. 121 ; d'après Weisbord and Stein, pp. 22-23 :

« A Dixie, le racisme joua en faveur des juifs considérés comme des Blancs. Les différences entre les Blancs étaient oubliées dans une société qui cherchait à conserver le statut inférieur des Noirs [...]. [et comme l'écrit Korn] « Les Nègres servaient de soupape de sécurité dans la société du Sud. Le statut et la sécurité des juifs profitèrent beaucoup de la simple présence de ces malheureuses victimes sans défense qui devaient subir des préjugés qui auraient pu autrement se transformer en hostilité envers les juifs. »

tissu économique et social de la région. Un rapport de la Société historique juive américaine concluait que « contrairement à la croyance générale, les commerçants juifs jouissaient dans le Sud d'un terrain d'action aussi bon que dans l'Est⁶⁶⁸ » ; il ajoutait qu'ils étaient « membres des loges [maçonniques], de toute sorte de conseils d'administration et de comités, conseillaient les banques et souvent même y avaient officiellement un rôle dirigeant. Dans une large mesure [173], ils donnaient le ton dans le monde juif parce qu'ils avaient les relations commerciales avec le monde extérieur d'où venaient à la fois de nouvelles marchandises et de nouvelles méthodes commerciales⁶⁶⁹. »

Les terres et les hypothèques

Les Noirs, alors que l'apartheid s'installait et que le conflit entre Noirs et Blancs se durcissait, essayaient d'avoir leur part du rêve américain mais les commerçants juifs refusaient de les y aider. Les juifs étaient accusés « de vendre trop cher de la camelote, de pratiquer une usure immodérée, de faire une discrimination entre leurs clients et de provoquer la faillite complète des fermiers du Sud, ce qui, dans certains cas, était vrai⁶⁷⁰. » Ces commerçants pratiquaient une forme de vol légal des terres grâce auquel ils s'emparèrent de milliers d'hectares de terres hypothéquées. La législation sur l'hypothèque permettait aux fermiers pauvres d'acheter des semences et des instruments aratoires en attendant la moisson : on se procurait un outil, un animal de trait ou des semences en donnant une hypothèque sur la ferme. Si le fermier ne remboursait pas au terme ou si la récolte était insuffisante, le commerçant s'emparait de toute la ferme, pour une infime part de son prix. La majorité des grossistes étaient juifs, donnaient eux-mêmes à crédit et étaient aussi « pour une bonne part » les financiers » du Sud⁶⁷¹. Certains financiers et certains marchands abusaient de la situation et spéculaient ouvertement sur les défauts de remboursement. Thomas D. Clark explique la procédure en la justifiant :

« Le marché de la terre comptait un domaine extrêmement délicat, celui des prêts hypothécaires non-remboursés ; même les marchands les plus impitoyables reculaient [173] devant l'opprobre qu'infligeait la vente forcée des biens mobiliers et immobiliers. Il était beaucoup plus simple d'effectuer le transfert de propriété par un contrat privé, sans procéder à la vente publique. C'est ainsi que les commerçants acquièrent de vastes domaines et il n'était pas rare qu'un simple commerçant devienne un gros fermier, sa

Les opinions des juifs du Nord comme du Sud sur la question raciale ne différaient guère de celles des chrétiens.

⁶⁶⁸ Clark, p. 432.

⁶⁶⁹ Clark, pp. 428-429.

⁶⁷⁰ Clark, p. 431.

⁶⁷¹ D'après Clark, p. 432 : « Son coffre-fort regorgeait de milliers d'hypothèques et de reconnaissances de dettes » ; Rubin, p. 166 ; Larry Schweikart, "Southern Banking and Economic Growth in the Antebellum Period: A Reassessment," *Journal of Southern History*, vol. 53, n° 4 (1987), p. 35. Allison Davis, Burleigh B. Gardner, Mary R. Gardner, *Deep South: A Social Anthropological Study of Caste and Class*, Los Angeles, 1941, p. 264 :

Dans les zones rurales où il n'y a pas de grande ville, les fonctions d'acheteur, d'égréneur et de marchand sur pied étaient souvent exercées par une seule personne ou une seule maison, qui dominait ainsi l'économie de la région aux dépens des planteurs et des fermiers auxquels il fournissait le crédit.

Les grossistes qui rivalisaient alors avec les banques dans la fourniture de crédit aux planteurs étaient tous juifs, sauf un. Ils appartenaient presque tous à la classe moyenne mais quelques-uns faisaient partie des riches.

boutique n'étant plus qu'une activité annexe. Il est indubitable que beaucoup de commerçants ont assuré l'avenir de leurs boutiques en organisant les échanges commerciaux dans leurs domaines personnels. L'habitude de gager la terre était si répandue dans le Sud que l'on spéculait couramment sur le montant de l'hypothèque que chaque fermier avait donnée sur sa ferme et la date à laquelle il devrait trouver de l'argent pour rembourser, sous peine de perdre ses biens⁶⁷². »

Les fermiers couraient le risque d'une mauvaise récolte et ce sont les commerçants juifs qui étaient alors, bien souvent, les bénéficiaires de la faillite de la ferme. Clark présente ces commerçants comme les victimes involontaires de la loi qu'ils étaient obligés d'appliquer. Mais il explique ailleurs que ce sont ces mêmes juifs qui ont donné « l'avis raisonnable » qui a amené à adopter cette législation et que ce sont leurs affaires qui en tiraient le plus grand profit. Les abus étaient si fréquents que le système fut abandonné :

« Quand les parasites de la plante dévoraient la récolte et que les usuriers se multipliaient, le système des magasins d'équipement à crédit déperit dans le Sud. Il disparut après une campagne de presse et la publication de livres montrant que les commerçants concernés faisaient obstacle au développement agricole du Sud⁶⁷³. »

Les Blancs ruinés et les Noirs furent victimes de l'appropriation des terres comme les Indiens l'avaient été avant eux. Comme aujourd'hui, les anciens esclaves noirs servirent de bouc émissaire aux Blancs qui avaient perdu leurs terres et qui n'avaient plus de moyens de subsistance et les pendaisons sauvages augmentèrent. Des juifs, comme par exemple Isaac Hermann (1838-1917), encourageaient cette rancœur :

« Pendant la reconstruction, Hermann fut l'un des organisateurs de l'association des anciens combattants de la guerre de sécession [175], dont le but principal, apparemment, était de protéger les Blancs contre les Noirs libérés [...] Il s'attacha à restaurer la domination des Blancs et à résister à ce qu'il considérait comme des usurpations de la part des Noirs⁶⁷⁴. »

Fabriquer une réputation aux Noirs

La presse juive encourageait activement le ressentiment envers les Noirs qu'elle présentait comme indignes de la citoyenneté. Depuis la guerre, le modèle de l'immigré humble et besogneux, avide de devenir un citoyen américain exemplaire que les juifs affectionnaient était désormais accueilli avec un scepticisme hostile. Beaucoup considéraient désormais que les juifs s'étaient enrichis aux dépens du peuple américain. Au fur et à mesure que l'hostilité envers les juifs grandissait, la presse juive augmentait ses attaques contre la cible la plus faible et la plus vulnérable. On lit dans un éditorial du *Jewish Sentiment* de 1898 :

⁶⁷² Clark, pp. 431-432.

⁶⁷³ Clark, p. 432.

⁶⁷⁴ *JRM/Memoirs* 3, p. 236 ; Schappes, pp. 495-498.

« Ce n'est pas une loi qui peut renverser l'ordre naturel et les Blancs non seulement sont supérieurs aux Noirs mais encore doivent affirmer cette domination quand c'est nécessaire et de façon appropriée⁶⁷⁵... »

L'éditorialiste du *Jewish Sentiment*, Franck Cohen, raconte une pendaison sauvage en novembre 1899 :

« Les Nègres qui se conduisent correctement sont respectés et protégés mais les brutes sans foi ni loi qui profanent les maisons des Blancs méritent la mort et la reçoivent en général à la vitesse de l'éclair⁶⁷⁶. »

On lit dans le *Jewish Sentiment* du 11 août 1899 :

« Les besoins élémentaires de la race nègre sont l'obéissance à la loi et le respect des droits d'autrui... S'ils respectent la loi et le méritent, on leur donnera tout à part l'égalité sociale, qu'aucun Blanc qui se respecte ne saurait tolérer. Si le crime honteux et innommable contre les femmes se reproduit, la populace sévira de nouveau⁶⁷⁷. »

[176]

Le *Jewish Sentiment* était bien nommé et reflétait bien les opinions de ses lecteurs. Les relations entre les Noirs et les juifs n'étaient plus d'esclavagiste à esclave mais de commerçant à client, mais le résultat était le même: les juifs continuaient à exploiter, non plus la main-d'œuvre mais les ressources financières de leurs anciens esclaves. C'est sur ces bases que naquirent les relations actuelles entre les Noirs et les juifs à la fin du XIX^e siècle.

[177]

⁶⁷⁵ *Jewish Sentiment*, 31 décembre 1897, p. 3 ; 24 août 1900, p. 3 ; 28 octobre 1898, p. 3, cité par Steven Hertzberg, "The Jewish Community of Atlanta," *AJHQ*, vol. 62, n° 3 (mars 1973), p. 280.

⁶⁷⁶ *Jewish Sentiment*, 11 novembre 1899, p. 3, cité par S. Hertzberg, p. 280.

⁶⁷⁷ *Jewish Sentiment*, 11 août 1899, p. 3, cité par S. Hertzberg, p. 281.

L'holocauste

Les hommes, femmes et enfants noirs périrent par millions entre les mains des négriers et des marchands d'esclaves. En tant que bien meuble, les Africains étaient bien souvent absents des transactions officielles et faisaient l'objet d'une contrebande intense. Si l'on ajoute ce que l'on sait des compétences des juifs dans le domaine commercial à leur indifférence à la personne humaine africaine, on peut honnêtement affirmer qu'ils sont responsables de beaucoup de ces morts. On pourrait certainement dire qu'au Surinam, à la Barbade, à Curaçao et dans les autres centres de traite négrière qu'ils contrôlaient, la plupart des meurtres d'otages noirs ont été commis par les juifs ou leurs employés. Il est très difficile de fixer le nombre de victimes. Des dizaines de millions d'Africains ont souffert et sont morts, toute la question est de savoir combien de dizaines.

Philip D. Curtin, auteur de *The Atlantic Slave Trade*, a établi que le nombre le plus courant, quinze millions, dérive d'une source fantaisiste, un publiciste américain des années 1860⁶⁷⁸. Curtin retrace l'enchaînement des erreurs de calcul : « [A] l'examen, l'accord général repose sur une grande inertie, les historiens, partant d'estimations fantaisistes, se sont recopiés les uns les autres⁶⁷⁹. » Des auteurs de manuels en anglais sur la traite négrière avancent un pourcentage pour le nombre de victimes africaines :

« Robert Roterg situe le nombre de morts sur le bateau entre 25 et 25% par voyage.

Pour J. D. Hargreaves, le pourcentage est d'un sixième environ.

[178]

J. D. Fage pense qu'il est « d'au moins » un sixième.

Pour Donald L. Wiedner, la mortalité atteignait 12% sur les bateaux français et 17% sur les bateaux hollandais et anglais ; chez les Portugais, au début les pertes étaient d'environ 15% mais lorsque les pressions des abolitionnistes obligèrent les négriers du XIX^e siècle à recourir à des méthodes détournées, ce pourcentage atteignit 25 à 30%.

L'étude des archives de la traite négrière danoise menée par Westergaard montre, par exemple, que, de 1698 à 1733, la mortalité par voyage varie de 10 à 55%⁶⁸⁰. »

⁶⁷⁸ Philip D. Curtin, *The Atlantic Slave Trade: A Census*, Madison (Wisconsin), 1969, pp. 6-7. Curtin recense les historiens qui partent d'une erreur : ils utilisent tous les chiffres d'un « expert » plus ancien lui ajoutant ainsi à chaque fois un « nouveau degré d'autorité ». Le publiciste Edward E. Dunbar a transmis son estimation à Dubois qui l'a transmise lui-même à Kuczynski puis à Fage puis à Davidson puis à Davis. Il relève aussi une autre fausse piste (pages 9-10) de George Bancroft à W. E. H. Lecky puis Williams, E. D. Morel et Melville J. Herskovits.

⁶⁷⁹ Curtin, p. 11.

⁶⁸⁰ Curtin, pp. 275-276. Cf. Boogaart et Emmer, "The Dutch Participation in the Atlantic Slave Trade, 1596-1650," *The Uncommon Market*, Gemery et Hogencloorn, éd.

En conclusion d'une recension complète des données relatives à la mortalité, y compris les affirmations citées supra, Curtin pense que :

« Le prix de la traite négrière en vies humaines est de plusieurs fois le nombre d'hommes effectivement arrivés en Amérique. Pour un esclave arrivé vivant, plusieurs étaient morts lors des razzias, sur le chemin du village à la côte, en attendant l'embarquement, ou dans les cales bondées et dépourvues d'hygiène. Une partie de ceux qui arrivaient au Nouveau Monde mourait des maladies locales contre lesquelles ils n'étaient pas immunisés⁶⁸¹. »

On admet généralement que le nombre de quinze millions utilisé par le publiciste, régulièrement cité, est « très prudent ». Même s'il était exact, d'ailleurs, Curtin considère que le nombre de morts doit être multiplié, ce qui placerait le nombre des victimes autour de cent millions. Ce nombre est stupéfiant et en tant que principaux acteurs de l'entreprise, les juifs se sont taillé une culpabilité monumentale dans l'esclavage et l'holocauste qui l'accompagne.

Le calcul

Il est difficile de mesurer exactement l'usage que les juifs ont fait des Africains. Bertram Korn raisonne ainsi :

« Les juifs qui avaient une bonne position dans les affaires ou les professions libérales, renforcée par les solidarités familiales, avaient souvent des esclaves, bien que certaines familles en vue aient mis leur fierté à employer des domestiques blancs⁶⁸². »

[179]

Les juifs de l'époque coloniale étaient rarement pauvres et appartenaient « incontestablement à la classe moyenne »⁶⁸³. Jacob Marcus relève la présence d'esclaves dans les inventaires des familles juives qu'il décrit :

« Les commerçants prospères étaient propriétaires de leur maison et, parfois, d'une ferme ou de terres en friche, de quelques biens immobiliers en ville et d'un esclave ou un domestique engagé. De nombreux boutiquiers et commerçants juifs étaient « à l'aise », c'est-à-dire qu'ils gagnaient bien leur vie et vivaient à leur aise. Ils étaient souvent propriétaires de leur maison, avaient presque tous un esclave domestique et pouvaient se permettre de perdre un peu d'argent au cercle une fois par semaine⁶⁸⁴. »

[...]

« Les juifs enrichis se conformaient strictement au modèle de leurs compatriotes chrétiens, éduqués et souvent plus riches. Leurs maisons bien

⁶⁸¹ Curtin, p. 275.

⁶⁸² Korn, "Jews and Negro Slavery", p. 181.

⁶⁸³ MCAJ2, p. 820.

⁶⁸⁴ MCAJ2, pp. 819, 821.

montées regorgeaient d'argenterie, de cristaux, de linge fin, de tapis et d'esclaves à leur service personnel⁶⁸⁵... »

« Il était très courant d'avoir un ou deux domestiques », dit Henry Feingold. « Le quart au moins des juifs du Sud entraient dans cette catégorie » qui était « légèrement supérieure aux autres marchands du Sud. » La possession d'esclaves était un signe de fortune et de statut social pour les juifs⁶⁸⁶. Roberta Strauss Feuerlicht considère que les juifs avaient un rôle plus important dans le système esclavagiste :

« De même qu'un nombre disproportionné de juifs possédaient des esclaves, un nombre disproportionné de commerçants juifs vendaient des esclaves comme n'importe quelle autre marchandise. Ces commerçants avaient souvent des fonctions officielles parmi leurs coreligionnaires : rabbin, président de la synagogue⁶⁸⁷... »

il est impossible de dénombrer précisément la possession et la traite d'esclaves chez les juifs avant le recensement de 1820, où pour la première fois aux États-Unis on a essayé de compter et de recenser la population d'après l'origine « ethnique ». Il faut rappeler que ces chiffres reflètent ce que les juifs ont accepté de déclarer et qu'ils dissimulaient les esclaves autant que possible, parce qu'ils entraient dans le calcul de l'assiette fiscale. La [180] contrebande d'esclaves menée intensivement par les juifs des Antilles après l'interdiction officielle de la traite complique les tentatives de dénombrement exact de ce commerce. Les esclaves en attente dans les entrepôts des grossistes, (qui étaient souvent juifs), n'étaient pas comptabilisés. Ira Rosenwaike analyse les données de 1820 relatives aux esclaves domestiques des juifs :

« En 1820, la population juive est concentrée dans quelques grandes villes, en particulier dans les cinq centres religieux : New York, Philadelphie, Charleston, Richmond et Savannah [...] A Charleston, Richmond et Savannah, la grande majorité (plus des trois quarts) des foyers juifs avaient au moins un esclave, à Baltimore, seulement un sur trois ; à New York, un sur dix-huit [...] Dans les maisons où il y avait des esclaves, le nombre médian variait de cinq à Savannah à un à New York⁶⁸⁸. »

Rosenwaike, dont les travaux sur la démographie juive ont été publiés dans les revues d'histoire juives, a étudié les études démographiques de Lee Soltow publiées en 1971. Elle ne conteste pas ses résultats stupéfiants :

« Soltow estime qu'en 1830, 36% des six cent vingt-cinq mille foyers du Sud possédaient des esclaves ; une proportion beaucoup plus forte chez les juifs : 75% pour trois cent vingt-deux foyers⁶⁸⁹. »

⁶⁸⁵ MCAJ3, p. 1178.

⁶⁸⁶ Feingold, *Zion*, p. 60.

⁶⁸⁷ Feuerlicht, p. 73.

⁶⁸⁸ Rosenwaike, "The Jewish Population in 1820," pp. 2, 17 et 19.

⁶⁸⁹ Rosenwaike, *Edge of Greatness*, p. 66. Lee Soltow, "Economic Inequality in the United States in the Period from 1790 to 1860," *Journal of Economic History*, vol. 31 (1971), pp. 825-826; Korn, "Jews and Negro Slavery," p. 183 : « La proportion de propriétaires d'esclaves juifs est peut-être encore plus forte que celle des chrétiens car l'énorme majorité des juifs vivaient en ville. »

« A Charleston, Richmond et Savannah, l'écrasante majorité (plus des quatre cinquièmes) des foyers juifs avait au moins un esclave, à la Nouvelle-Orléans, plus de trois cinquièmes, à Baltimore moins d'un cinquième⁶⁹⁰. » A l'échelle nationale, elle pense que « près de deux cinquièmes des foyers juifs possédaient des esclaves en 1820⁶⁹¹. »

[181]

Ira Rosenwaike, Bertram W. Korn et Malcolm Stern font partie des spécialistes juifs qui ont étudié la population juive américaine. Tous leurs travaux confirment que les juifs ont été continuellement présents à tous les niveaux du système esclavagiste. B. Korn analyse les données fournies par les recensements :

« Dans les manuscrits du recensement de 1820 à la Nouvelle Orléans, on n'a identifié avec certitude que six juifs. Chacun possédait au moins un esclave et à eux six, ils avaient en tout vingt-trois esclaves. Dans le recensement de 1830, on peut identifier vingt-deux chefs de famille juifs, nombre très inférieur à celui des soixante-six donateurs de la nouvelle synagogue en 1828 (il est vrai que certains étaient de passage). La moitié des vingt-deux n'avait pas d'esclaves, mais dix d'entre eux en avaient soixante-quinze. Il est probable que les juifs qui venaient d'arriver n'avaient pas les moyens d'avoir des esclaves. En 1840, on peut identifier soixante-deux chefs de famille juifs, très peu par rapport aux centaines de familles juives de la synagogue de l'époque ; les immigrants s'étaient enrichis et sept familles seulement n'avaient pas d'esclaves. Les cinquante-cinq propriétaires d'esclaves identifiés comme juifs avaient trois cent quarante-huit Nègres esclaves, signe de leur opulence grandissante [...] Et pourtant, d'après le recensement de Mobile en 1850 qui mentionne soixante-douze chefs de famille juifs, trente-trois seulement avaient quatre-vingt-dix esclaves en tout. En réalité, la proportion est encore plus élevée parce que nous avons considéré comme chefs de famille dix-neuf jeunes commis et caboteurs qui vivaient dans leur famille et quatorze célibataires juifs qui vivaient dans une même pension de famille⁶⁹². »

[182]

Juifs et Noirs d'après les recensements

Les tableaux qui suivent ont été publiés par des auteurs juifs qui ont analysé toutes les données démographiques disponibles. Les chiffres du recensement de 1790 ont été inclus parce qu'on n'a pas d'autre source « officielle ». B. Korn commente ainsi :

« Soixante-treize chefs de famille juifs ont été identifiés ; trente-quatre avaient au moins un esclave chacun ; en tout, ils avaient cent cinquante et un esclaves. Seuls Jacob Jacobs of Charleston (11), Abraham Cohen (21),

⁶⁹⁰ Rosenwaike, *Edge of Greatness*, p. 66.

⁶⁹¹ Rosenwaike, "Jewish Population of 1820," p. 18. Ces chiffres se fondent sur les données récoltées soixante-dix ans après par le Service du recensement qui a étudié les juifs américains. Cf. Raphael, p. 17 : « il y a un autre fait encore plus remarquable : les deux tiers des familles juives des États-Unis avaient au moins un domestique ! Cela montre que les juifs avaient un bon statut social aux États-Unis. »

⁶⁹² Korn, "Jews and Negro Slavery," pp. 182-183.

Solomon Cohen (9) et Esther Myers (11), habitants le district de Georgetown, possédaient beaucoup d'esclaves⁶⁹³. »

Beaucoup de familles ne furent pas recensées : il y avait aussi celles qui ne voulaient pas être identifiées comme propriétaires d'esclaves ou comme juives, le souvenir de l'Inquisition étant encore frais⁶⁹⁴.

Domicile	Nombre de chefs de famille juifs	Propriétaires d'esclaves juifs	Esclaves
Nouvelle Angleterre	23	5	21
New York	60	20	43
Pennsylvanie	31	3	6
Maryland	8	3	3

Le recensement de 1830 fournit une autre estimation « officielle » des esclaves des juifs. Le tableau ci-dessous énumère les esclaves des juifs hors des zones où les juifs étaient nombreux⁶⁹⁵.

Chefs de famille juifs dans le reste du pays (recensement de 1830)				
Chef de famille	Nombre de Noirs			
	Esclaves		Libres	
Comté	M	F	M	F
ALABAMA				
<i>Mobile</i>				
George Davis Sr.		1		
George Davis Sr.	4	3		
Henry Lazarus	2	1		
ARKANSAS				
<i>Hempstead</i>				
Abraham Block		2		
DISTRICT DE COLUMBIA				
<i>Washington</i>				
Raphael Jones				2
FLORIDE				
<i>Alachua</i>				
David Levy (pour son père)	9			7
GEORGIE				
<i>Augusta</i>				
B. Abrahams		1		
Jacob Abrahams	2	2		
Levi Florance	3	7		
Isaac Hendricks	1			

⁶⁹³ Korn, "Jews and Negro Slavery," p. 182.

⁶⁹⁴ Korn, "Jews and Negro Slavery," p. 182.

⁶⁹⁵ Rosenwaiké, *Edge of Greatness*, pp. 134-138, tableau A-12.

Isaac Henry	9	4		
Jacob Moise	2	4		
<i>Burke</i>				
Josenh Bush	6	6	3	3
<i>Camden</i>				
G. P. Cohen		1		
ILLINOIS				
<i>St. Clair</i>				
John Hays	4	2		
INDIANA				
<i>Knox</i>				
Samuel Judah			1	1
KENTUCKY				
<i>Lexington</i>				
Benjn Gratz	5	4		
Louisville				
Henry Hyman	1	1		
Jacob Levin		2		
Grant				
Abraham Jonas	1	1		
LOUISIANE				
<i>Pt. Coupee</i>				
Veuve de Ben Jewel Sr	26	16		
MARYLAND				
<i>Frederick</i>				
Isaac Lyon		1		
MISSISSIPPI				
<i>Natchez</i>				
Jacob Soria	1	1		
MISSOURI				
<i>Lincoln</i>				
Emanuel Block	1	2		
<i>Pike</i>				
Pheneas Block	1	2		
<i>Washington</i>				
Jacob Phillips(on)	1	2		
CAROLINE DU NORD				
<i>Mecklenburg</i>				
Nathan Cohen		2		
<i>New Hanover</i>				
A. Lasarus		2		

[184]

Malcolm Stern a publié des compléments et des corrections au travail de Rosenwaike qui contiennent une estimation du nombre d'esclaves. Malcolm H. Stern, "Some Additions and Corrections to Rosenwaike's 'An Estimate and Analysis of the Jewish Population of the United States in 1790,'" AIHQ, vol. 53 (1964), pp. 285-289 ; l'article d'Ira Rosenwaike se trouve dans PAIHS, vol. 50, n° 1 (mars 1961), pp 23-67.

Nom/Domicile	Esclaves	Nom/Domicile	Esclave
--------------	----------	--------------	---------

			s
Newport (Rhode Island)		Charleston (Caroline du Sud)	
Sarah Lopez		Joseph Abendanon	4
Abraham Rivera		Emanuel Abrahams	4
Moses Seixas		Jacob Abrahams	1
Boston (Massachusetts)		Jacob Cantor	
Moses Michael Hays	2	Gershorn Cohen	6
New York (New York)		Isaac De (Da) Costa	
Solomon Myers Cohen	1	Sarah De (Da) Costa	5
Isaac Gomez, Jr.	7	Isaac De Lyon	2
Isaac M. Gomez	1	Simon Hart	1
Rebecca Gomez	1	Jacob Jacobs	1
Uriah Hendricks	2	Jacob Jacobs	3
Abraham Isaacs	1	Israel Joseph	1
Joshua Isaacs	2	Mark(s) Lazarus	2
Benjamin S. Judah	2	Moses Levey (Levy)	2
Elizabeth Judah	2	A(a)ron [Lopez]	2
Eleazar Levy	1	Mordica(i) Lyon	1
Isaac H. Levy	3	Barnet Moses	2
Joshua Levy	2	Isaac Moses	1
(E)Manuel Myers	3	Lyon Moses	4
Simon Nathan	3	Abrahain Seixas	5
Rachel Pinto	1	Samuel Simons	2
Solomon Sirnpson	1	Joseph Tobias	3
Alexander Zuntz	2	Rachel Woolf	6
Bedford (New York)		District de Cheraw (Caroline du Sud)	
Benjamn Hay(e)s	5	David Azariah	1
Davd Hay(e)s	1	Georgetown (Caroline du Sud)	
Mt. Pleasant (New York)		Wolf A(a)ronson	
Mchael Hay(e)s	2	Abraham Cohen	21
Phladelphia (Pennsylvanie)		Solomon Cohen	
Myer Hart	3	Daniel Hart	6
Jonas Phillips	1	Hyman Hart	6
Lancaster (Pennsylvanie)		Nathan Hart	
Joseph Simons	2	Esther Myers	11
Baltimore (Maryland)		Nombre total d'esclaves	209
Moses Jacobs	1		
Elkin Solomon	1		
Isaac Solomon	1		

3339084811luigi copertino

[185]

Recensement de 1820⁶⁹⁶							
	Charleston	New York	Philadelphie	Richmond	Baltimore	Savannah	TOTAL
Foyers	109	74	58	32	21	21	315
Foyers avec	92	4	-	25	7	17	145

⁶⁹⁶ Rosenwaike, "Jewish Population of 1820," pp, 19A-13.

esclaves							
Esclaves	481	5	-	88	11	116	701
Noirs libres dans le foyer	11	27	8	2	15	7	70

Propriétaires d'esclaves juifs non-résidents, recensement de 1830 ⁶⁹⁷			
Nom du propriétaire	Ville ou comté	État	Nombre d'esclaves
Isaac Abraham	Glynn	Georgie	5
Gratz and Bruce	Lexington	Kentucky	75
Isaac Hyams & Co.	Mecklenburg	Caroline du Nord	13
[Gershom] Lazarus	New Hanover	Caroline du Nord	5
W. Lazarus	New Hanover	Caroline du Nord	30
Jacob Barrett	Lexington	Caroline du Sud	45
David D. Cohen	Berkeley	Caroline du Sud	23
Mordechaï Cohen	Berkeley	Caroline du Sud	27
Jacob Dela Motta	Charleston	Caroline du Sud	4
Hetty Moses	Charleston	Caroline du Sud	5
Isaih Moses	Berkeley	Caroline du Sud	35
Rachel Myers	Charleston	Caroline du Sud	10
I.J. (J.I.) Cohen	Richmond	Virginie	4
J.J. (J.I.) Cohen	Richmond	Virginie	1
Mordechaï Marx	Richmond	Virginie	1
Samuel S. Myers & Co.	Richmond	Virginie	82

[186]

Les esclaves dans les testaments des juifs

[Isaiah] Isaacs léguait à chaque homme ou femme affranchi une bonne quantité de tissus ; [Jacob J.] Cohe léguait de l'argent à ces serviteurs mais précisait que si certains voulaient rester esclaves, ils seraient libres de choisir leurs maîtres. L'argent tiré de la vente devait être investi par le conseil municipal et avec les intérêts, il devait acheter du pain pour les pauvres le jour de la fête nationale⁶⁹⁸. »

⁶⁹⁷ Rosenwaïke, *Edge of Greatness*, p. 70, tableau 22.

⁶⁹⁸ *MUISJ1*, p. 586.

La possession d'esclaves par les juifs est attestée aussi par le fait qu'ils figurent dans les testaments, mais dans ce cas-là, on n'a pas idée de la quantité d'esclaves. Pour la période de 1789 à 1865, Jacob R. Marcus a étudié cent vingt-neuf testaments conservés aux Archives juives américaines. Trente-trois d'entre eux disposent de cent trente deux esclaves. Beaucoup de ces testaments ne parlent pas des enfants noirs et beaucoup parlent d'esclaves en général, sans préciser leur nombre. Dans dix-neuf testaments les esclaves sont légués à la famille pour qu'elle en use librement, dans cinq cas les exécuteurs testamentaires sont chargés de les vendre. Marcus ajoute : « Il est tout à fait vraisemblable que dans certains des testaments qui ne parlent pas d'esclaves nommément, ceux-ci soient compris dans les biens globaux, sans précision⁶⁹⁹. »

Le chapitre suivant parle en détails de ces testaments.

Antisémitisme ?

« Il est de notoriété publique qu'avant la guerre de sécession des juifs avaient des esclaves et faisaient la traite des Noirs et on peut se demander s'ils ommettaient les textes de la Pâque juive qui proclame la liberté avec les tourments de l'esclavage en Égypte⁷⁰⁰. »

Quelques historiens juifs estiment que les juifs n'ont participé à l'esclavagisme que pour empêcher les réactions anti-juives qui se seraient répandues s'ils avaient défendu un point de vue éthique⁷⁰¹. Mais tout au long de l'histoire, on ne voit pas la moindre manifestation d'indignation morale des juifs. B. Korn dit : « Il n'y a pas l'ombre d'une preuve, pas une phrase dans une lettre, pas une remarque fortuite, qui pourrait nous donner à penser que ces juifs défendaient l'esclavagisme par peur de réactions anti-juives⁷⁰². »

Beaucoup d'historiens juifs sont du même avis, par exemple Oscar L. Janowsky, qui croit que les juifs n'avaient rien à craindre :

« Il est absolument certain que le peuple des États-Unis n'a jamais été contaminé par les formes violentes d'antisémitisme européen. Il est vrai que les premiers colons n'ignoraient pas les préjugés anti-juifs. Mais même cette forme très légère d'intolérance était en sommeil dans l'atmosphère libérale du Nouveau Monde⁷⁰³. »

Oscar Straus écrit que quand son père était colporteur dans les régions rurales de Géorgie, « les planteurs le traitaient sur un pied d'égalité qu'il est difficile

⁶⁹⁹ Korn, "Jews and Negro Slavery," p. 183.

⁷⁰⁰ Whitfield, *Voices of Jacob*, p. 241.

⁷⁰¹ Cf. *MUSJ1*, p. 587.

⁷⁰² Korn, "Jews and Negro Slavery," p. 217 ; Harry Golden, *Our Southern Landsman*, New York, 1974, p. 108.

⁷⁰³ Oscar L. Janowsky, éd., *The American Jew: A Composite Portrait* New York, 1942, p. 184.

d'imaginer aujourd'hui⁷⁰⁴. » Beaucoup d'auteurs juifs nient que l'oppression antisémite ait existé au début de l'histoire des États-Unis:

- Marcus affirme que « les juifs de l'époque coloniale n'étaient soumis à aucun interdit politique ou économique ; ils ne vivaient pas dans des ghettos surpeuplés et n'étaient pas soumis à l'humiliation d'une bureaucratie tâillonne⁷⁰⁵. »

- R. Tedlow pense que « l'explication est peut-être que ni au Sud ni au Nord il n'existait de base à l'antisémitisme dans les institutions ; on n'envisageait pas d'en créer une⁷⁰⁶. »

- J. Lester, un conférencier juif, affirme « que s'il est vrai qu'individuellement, des juifs étaient pris dans des incidents ou des insultes antisémites, les juifs en groupe étaient libres de mener leur vie comme ils l'entendaient⁷⁰⁷. »

[188]

- David Brener dit : « Il est certain que des interdictions pesaient sur les juifs dans beaucoup de colonies, mais en général les lois qui les prévoyaient n'étaient pas appliquées [...] La législation médiévale antijuive traditionnelle n'a pas été transposée dans les colonies anglaises d'Amérique du Nord où il y avait donc moins de lois pour gêner les juifs. Il n'y avait pas de restrictions issues du système féodal, limitant l'acquisition de la terre, ni associations de marchands. Les seules barrières étaient la nature elle-même, les Indiens sauvages et la nature humaine [...] Les juifs pouvaient progresser parce qu'il n'y avait pas de restrictions à leurs mouvements, qu'ils étaient libres de s'installer là où ils le voulaient et d'épouser qui ils voulaient. Le capital se portait mieux en Amérique qu'en Europe et la concurrence y était moins forte. En outre, les liens de famille étroits entre juifs américains et juifs européens facilitaient le commerce d'import-export qu'ils pratiquaient souvent⁷⁰⁸. »

- Charles Stember dit que malgré sa réputation de fanatisme et d'intolérance, « le Sud était depuis l'origine une des régions les moins antisémites du pays, et beaucoup d'éléments permettent de penser qu'il en était encore ainsi vers 1940⁷⁰⁹. »

- Roberta Strauss Feuerlicht conclut ainsi son analyse : « L'antisémitisme a été virulent ailleurs et à d'autres époques mais en Amérique il a été très limité ou même inexistant⁷¹⁰. »

- Eric Hirshler est persuadé que pendant la guerre de sécession, « il n'y avait pas de discriminations dans l'administration⁷¹¹. »

- Pour Barry E. Supple, « les juifs n'étaient plus une minorité maltraitée [et] la société permettait aux hommes d'affaires un développement sans grands obstacles⁷¹². »

- Stanley Chyet : « La liberté religieuse n'a jamais été un grand problème pour les juifs en Amérique. » Dès le départ, pratiquement, « ils n'avaient aucune difficulté à pratiquer leur religion [et] aucune colonie n'expulsa les juifs en tant que tels⁷¹³. »

[189]

⁷⁰⁴ Korn, "Jews and Negro Slavery," p. 218. [NdT : malheureusement, l'auteur ne précise pas la date de cet « aujourd'hui ».]

⁷⁰⁵ MCAJ2, p. 799.

⁷⁰⁶ ⁷⁰⁶ Richard S. Tedlow, "Judah P. Benjamin," in Kaganoff et Urofsky, p. 50.

⁷⁰⁷ Julius Lester, conférence à l'université de Boston, 28 janvier 1990.

⁷⁰⁸ Brener, pp. IX, 2.

⁷⁰⁹ Charles Herbert Stember, et al, *Jews in the Mind of America*, New York, 1966, p. 390.

⁷¹⁰ Feuerlicht, p. 189.

⁷¹¹ Hirshler, p. 59.

⁷¹² Barry E. Supple, "A Business Elite: German-Jewish Financiers in Nineteenth-Century New York," *Business History*, vol. 31 (1957), p. 162.

⁷¹³ Cité par Andrea Finkelstein Losben, "Newport's Jews and the American Revolution," *Rhode Island Jewish Historical Notes*, vol. 7, n° 2 (novembre 1976), p. 261.

- Pour Raphael Mahler, les juifs qui ont fondé ce qui allait devenir la plus nombreuse communauté juive du monde « jouissaient déjà d'une égalité juridique et sociale inconnue jusqu'alors dans la *diaspora* juive⁷¹⁴. »

- Pour Max I. Dimont, « à l'époque de l'indépendance [des Treize-Colonies], la moitié de la population était esclave ou domestique engagé. Mais les juifs n'étaient ni l'un ni l'autre. Ils étaient presque tous boutiquiers ou artisans, quelques-uns étaient manufacturiers, marchands d'import-export, grossistes et négriers ; ils vendaient du café, du sucre, du tabac et de la mélasse. Ils payaient les mêmes impôts que les autres et, grosso modo, étaient soumis aux mêmes restrictions que les autres minorités ; ces restrictions, par exemple l'absence de franchise dans certaines [des Treize-] colonies, n'enlevaient rien à leurs autres droits. L'antisémitisme était pratiquement inconnu dans les Treize-Colonies d'Amérique⁷¹⁵. »

- Jacob J. Weinstein, de son côté, écrit : « La question de l'esclavage dominait alors la vie politique des États-Unis et servait de soupape de sécurité aux préjugés latents et aux frustrations cachées. L'antisémitisme n'avait pas de place dans la conscience des Américains. il y eut, incontestablement, de légères expressions d'antisémitisme pendant la guerre de Sécession, mais il ne faut pas oublier que le rôle important joué par Judah P. Benjamin au Sud ne provoqua de réactions d'hostilité ni au Nord ni au Sud, même aux pires moments de la guerre et de l'après-guerre⁷¹⁶. »

Les juifs étaient des habitants riches, de plus ils avaient leur place dans la vie publique et étaient « des piliers de l'administration locale⁷¹⁷ » : ils exerçaient des fonctions officielles et jouaient un rôle essentiel dans la politique et l'économie.

Bien qu'il y ait eu, de temps à autre, des incidents attribués à « l'antisémitisme », le problème n'était pas général. Les juifs étaient, à tout point de vue, plus libres de se livrer à leurs entreprises économiques et sociales que n'importe quand et n'importe où ailleurs ; ils étaient libres au point d'interdire aux autres de l'être.

[190]

Les bateaux négriers et les juifs

« Les négriers pariaient sur les risques du voyage, l'approvisionnement en Afrique, les pertes humaines pendant la traversée et l'irrégularité des marchés antillais⁷¹⁸. »

Au XV^e et au XVI^e siècle, au moment de l'exploration des mers, de la découverte de nouvelles voies commerciales et de nouvelles marchandises, les juifs étaient importants dans l'armement maritime, la navigation, la cartographie et le commerce d'outre-mer. Ils finançaient souvent les voyages et leurs marchandises et denrées emplissaient les cales de beaucoup de navires ; Quand ils s'installèrent au Nouveau Monde, ils avaient déjà des centaines de vaisseaux qui cabotaient le long des côtes d'Amérique et des Antilles et sillonnaient l'Atlantique. Les juifs étaient les principaux fournisseurs de grément des Antilles et ils possédaient des entrepôts de matériel

⁷¹⁴ ⁷¹⁴ Raphael Mahler, *A History of Modern Jewry: 1780-1815*, New York, 1971, p. 1.

⁷¹⁵ Dimont, p. 55.

⁷¹⁶ Janowsky, pp. 185-186 ; Feingold, *Zion*, p. 61

⁷¹⁷ Toll, "Pluralism and Moral Force," p. 89. Cf. "Reconstruction" pour la place des juifs dans les structures économiques du Sud.

⁷¹⁸ MEAJ2 p. 539.

capables d'équiper ou de réparer les plus gros vaisseaux. On a pu écrire que chez les marchands de Curaçao « presque tout ce qui concernait la navigation était aux mains des juifs⁷¹⁹. »

On exportait du sucre et on importait des Africains enlevés, arrangement extrêmement fructueux pour les juifs qui faisaient ce commerce. Le transport négrier en soi était source d'immenses profits et c'était la meilleure spéculation possible pour les profiteurs⁷²⁰. D'après l'historien Philip S. Foner, spécialiste du commerce des Amériques au XIX^e siècle, « on considérait généralement qu'il était possible de gagner cent soixante quinze mille dollars en un seul voyage, et bien qu'en moyenne cela n'arrivât que pour un voyage sur quatre, [191] l'entreprise en valait encore la peine⁷²¹. » Ce profit possible était particulièrement tentant pour les juifs qui gravitaient autour du commerce maritime. D'après Rufus Lears, i,

« [...] dans les cinq villes des Treize-Colonies (Newport, New York, Philadelphie, Charleston et Savannah) qui comptaient des juifs organisés en 1776, les juifs étaient peu nombreux mais leur rôle commercial était considérable, surtout dans le commerce maritime⁷²². »

Les juifs étaient attirés naturellement par le commerce maritime où ils étaient très présents depuis des siècles. Et c'est à cause de « leur rôle dans l'armement et le commerce transatlantique qu'ils furent un facteur de la croissance économique de l'Amérique coloniale », dit Lears.

Leurs bateaux emportaient les produits de l'agriculture et de la forêt américaine en Europe et remportaient aux colonies américaines les tissus, les objets de luxe et toute sorte de produits d'Europe. Les multiples étapes de la distribution des cargaisons des bateaux et de la constitution de nouvelles cargaisons à écouler en Amérique étaient facilitées par les amis et les cousins qui leur servaient de représentants et d'associés dans tous les ports européens. Quelques-uns se lançaient dans la piraterie et se hasardaient à capturer les navires marchands ennemis ; dans leurs transactions figurent des esclaves noirs qui étaient presque tous vendus aux Antilles. La traite n'avait rien de honteux : en Angleterre, par exemple, la famille royale et l'aristocratie amassèrent des fortunes grâce à elle⁷²³.

Les cales des bateaux de l'holocauste étaient d'une saleté repoussante et les négriers subissaient de lourdes pertes humaines pendant le voyage ; beaucoup de

⁷¹⁹ Emmanuel HJNA, p. 83, ibid, vol. 2, p. 681 : « D'après une lettre des juifs de Curaçao à ceux d'Amsterdam en date du 17 février 1721, l'armement naval était un domaine strictement juif. » Liebman, *New World Jewry*, p. 183 : « Les bateaux appartenaient aux juifs, les commandants de bord et les équipages étaient juifs. »

⁷²⁰ Philip S. Foner, *Business and Slavery*, Chapel Hill (Caroline du Nord, 1941, pp. 166-167, étudie les bénéfices du commerce du XIX^e siècle. Le bateau négrier *Espoir* gagna 436.200 dollars en un seul voyage. C. A. L. Lamar, [qui n'était pas juif], fils de financier et négrier de son état, espérait que cette expédition en Afrique lui rapporterait 480.000 dollars. En juillet 1860, il écrit : « On ne peut pas arrêter un commerce aussi profitable : un investissement de 35.000 dollars en rapporte souvent 500.000... On ne s'étonne pas que Boston, New York et Philadelphie le défendent avec tant d'acharnement. » Avec l'arrivée des bateaux à vapeur, les profits augmentèrent encore car ces nouveaux bateaux pouvaient transporter beaucoup plus d'esclaves que les voiliers les plus horriblement bourrés.

On trouve des renseignements sur les profits rapportés par un voyage du bateau négrier *La Fortuna* dans Daniel P. Mannix, en collaboration avec Malcolm Cowley, *Black Cargoes*, New York, 1962, p. 199 et Theophilus Conneau, *A Slaver's Log Book*, (New Jersey, 1976), pp. 92-93.

⁷²¹ Foner, pp. 166-167.

⁷²² Lears, p. 34.

⁷²³ Lears, p. 35.

ceux qui lui survivaient arrivaient à moitié morts. Lenni Brenner a écrit que « des milliers et des milliers d'Africains ont été amenés en Amérique comme esclaves par les négriers juifs sépharades⁷²⁴. » Mais Abram Vossen Goodman nous rassure, « cela se passait avant que les souffrances des malheureux Noirs aient suscité la compassion⁷²⁵ ».

[192]

Les bateaux négriers des juifs

On trouvera ci-dessous une liste incomplète des bateaux dont les propriétaires étaient, de source sûre, juifs, et qui ont transporté des esclaves. Cette liste incomplète ne comprend pas, par exemple, les transports d'esclaves de Moses Cohen Mordecai, Sudiste qualifié de « gros marchand et probablement [le] plus gros armateur des États-Unis⁷²⁶ ». Il semble peu vraisemblable qu'un armateur sudiste de Charleston ne se soit pas mêlé de traite négrière. On ne trouve pas non plus dans la liste la famille Gradis, propriétaire d'au moins vingt-six navires sur lesquels ils amenaient des Africains dans toutes les Antilles⁷²⁷. La famille Jessurin de Curaçao, à elle seule, « possédait plus de cent bateaux qui sillonnaient toutes les mers au début du XIX^e siècle », à l'époque où les juifs dominaient la traite des esclaves⁷²⁸.

Il faut incontestablement continuer le travail pour parvenir à un tableau reflétant la réalité ; il sera sûrement beaucoup plus long⁷²⁹.

Abigail	Aaron Lopez, Moses Levy, Jacob Franks
Active	Aaron Lopez
Africa	Jacob Rivera, Aaron Lopez
Albany	Rodrigo Pacheco
Ann	Aaron Lopez
Anne & Eliza	Justus Bosch, John Abrams
Antigua	Nathan Marston, Abram Lyell
Betsy	Jacob Rivera, Aaron Lopez
Caracoa	Moses et Sam Levy
Charlotte	Moses et Sam Levy, Jacob Franks
Cleopatra	Jacob Rivera, Aaron Lopez
Crown	Isaac Levy, Nathan Simpson
De Vrijheid	David Senior, Jacob Senior
Eagle	Moses Seixas
Elizabeth	Mordechaï et David Gomez
Fortunate	Aaron Lopez
Four Sisters	Moses Levy

⁷²⁴ Brenner, pp. 221-222.

⁷²⁵ Goodman p. 50.

⁷²⁶ Simonhoff, *Jewish Participants in the Civil War*, p. 260.

⁷²⁷ Korn, *Jews of New Orleans*, p. 5.

⁷²⁸ Liebman, *New World Jewry*, p. 183.

⁷²⁹ JRM/Docs, pp. 392, 416, 448 ; Schappes, pp. 58, 334, 569, 583, 627 ; Jay Coughtry, *The Notorious Triangle: Rhode Island and the African Slave Trade, 1700-1807*, Philadelphia, 1981 ; Donnan, passim ; Virginia Bever Platt, "And Don't Forget the Guinea Voyage": The Slave Trade of Aaron Lopez of Newport," *William and Mary Quarterly*, vol. 32, n° 4 (1975), p. 603 ; *Emmanuel*, vol. 2, passim ; Kohler, "Newport," p. 73 ; Jonathan D. Sarna, Benny Kraut, Samuel K. Joseph, *Jews and the Founding of the Republic*, New York, p. 45.

George	Aaron Lopez
Greyhound	Jacob Rivera, Aaron Lopez (puis Moses Levy)
Hannah	Jacob Rivera, Aaron Lopez
Hester	Mordechaï, David Gomez, Rodrigo Pacheco
Hetty	Mordechaï Sheftall
Hiram	Moses Seixas
Hope	Aaron Lopez (autre propriétaire Myer Pollack)
Juffr. Gerebrecht	Philippe Henriquez, David Senior et Cie
Juf Gracia	Raphael Jesurun Sasportas (capitaine)
Leghorn	Rodrigo Pacheco
Mary	Jacob Rivera, Aaron Lopez
Nancy	Myer Pollack
Nassau	Moses Levy
Nina	Luis de Santagel, Juan Cabrero
Pinta	Luis de Santagel, Juan Cabrero
Prince George	Isaac Elizer, Samuel Moses
Prudent Betty	Jacob Phoenix
Royal Charlotte	Aaron Lopez
Sally	Frères Saul Brown (Pardo)
Santa Maria	Luis de Santagel, Juan Cabrero
Sherbo	Jacob Rivera
Shiprah	Naphtali Hart
Spry	Jacob Rivera, Aaron Lopez
Three Friends	Jacob Rivera et Cie
Union	Moses Seixas

[194]

La liste suivante recense les bateaux possédés par les juifs qui ont participé à la traite des Noirs (l'astérisque indique que le propriétaire n'est que supposé)⁷³⁰ :

Année	Propriétaire	Nom du bateau (tonnage)
1702	Moses, Joseph et Samuel Frazon	<i>Joseph et Rachel (130)</i>
1713	Abraham de Lucena et Justus Bosch	<i>Mary & Abigail</i>
1720	Mordechaï Cornez et Rodrigo Pacheco	<i>Young Catherine, Young Adrian</i>
1737	Rachel Marks et al.	<i>Lydia (54)</i>
1743	Joseph Marks	<i>Barbadoes Factor (50)</i>

⁷³⁰ Freund, pp. 35, 75-6, Samuel Oppenheim, "Jewish Owners of Ships Registered at the Port of Philadelphia, 1730-1775," *PAJHS*, vol. 26 (1918), pp. 235-236, Broches, pp. 12,14. Kohler, "New York," p. 83 ; Libo et Howe, p. 46 ; Lee M. Friedman, *Jewish Pioneers and Patriots*, p. 90 ; Korn, *Jews of New Orleans*, p. 93 ; Irwin S. Rhodes, *References to Jews in the Newport Mercury, 1758-1786*, Cincinnati, 1961, pp. 3, 13, 15 ; Kohler, "Newport," p. 73, cite Myer Pollack comme propriétaire du bateau *Nancy*. Hershkowitz, "Wills of Early New York Jews, 1743 - 1774," *AJHQ*, vol. 56 (1966-67), p. 168. Leo Hershkowitz, "New York," p. 27 ; Feingold, *Zion*, p. 45 ; *MEAJ1*, 204. Cf. *Emmanuel*, vol. 2, annexe 3, pp. 681-738, qui donne les listes des bateaux appartenant à des juifs.

1743	Joseph Marks	<i>Charming Sally (60)</i>
1746	Joseph Marks	<i>Hannah (40)</i>
1747	Joseph Marks	<i>Polly (40)</i>
1748	Joseph Marks	<i>Dolphin (50)</i>
1749	Joseph Marks	<i>Prince Orange (70)</i>
1751	Joseph Marks	<i>Charming Polly (50)</i>
1743	Nathan Levy et David Franks	<i>Drake</i>
1745	Nathan Levy et David Franks	<i>Sea Flower (30), Myrtilla(100), Phila (105), Parthenope (95)</i>
1758	Naphthali, Isaac et Abraham Hart	<i>General Well, Deflance, Perfect Union, Dolphin, Confirnwtion, Diamond, Rising Sun, Lord Howe, Rabbit</i>
1759	Naphtali Hart and Company	<i>General Webb*</i>
1760	Naphtali Hart	<i>Peggy*</i>
1760	Samuel Levy	<i>Charming Betsey (80)</i>
1760	John Franks	<i>Two Sisters (30)</i>
1771	Aaron Lopez	<i>New York*</i>
1771	Samson Levy et un autre	<i>Deborah (40)</i>
1772	Moses et David Franks, Isaac Levy	<i>Glouœster (230)</i>
1773	Moses et David Franks	<i>Delaware (300), Belle (170), Mars (400)</i>
1774	Aaron Lopez	<i>Lark*</i>
1783	Abraham Cradis	<i>Polly, David, Patriarch Abraham, le Parfait, l'Alliance, le Vainqueur</i>
1806	David G. Seixas	<i>Jane</i>
1806	David G. Seixas et Benjamin S. Spitzer	<i>Nancy</i>
	Joseph Bueno	<i>Rebecca</i>

1806	James De Wolf Ann	<i>Crown Gally</i>
	Isaac Levy et al.	<i>Postillion</i>
	Hayman Levy	<i>Orleans, Dreadnought</i>
	Judah Hays	<i>Duke of Cumberland</i>
	Jacob Franks	<i>Duke of York</i>
	Samuel Jacobs	<i>Betsey</i>
	Emanuel Alvares Correa, Moses	<i>Pearl</i> ⁷³¹
	Cardozo Abraham Hart	
	Moses Levy	<i>Mary and Ann</i>
	Moses Levy	<i>General Well</i>
	Moses Lopez	<i>Rebecca</i>
	Naphthali Hart	<i>King George</i>

[195]

Bateaux négriers capturés

En fait, il est parfois difficile de déterminer qui sont le propriétaire, les assureurs et les armateurs et on ne peut le faire que lorsqu'un bateau capturé est réclamé⁷³².

- Le *Braman* fut pris le 9 juin 1856 et ses propriétaires accusés de traite d'esclaves. Il fut dégagé par John Levi et Henriques da Costa.
- L'*Orion* fut pris le 21 juin 1859 et dégagé par Rudolph Blumemberg.
- La *Charlotte E. Tay* fut arrêté le 24 avril 1860 et dégagé par Fred K. Myer.
- La *Joséphine* fut arrêtée le 28 mai 1860 et dégagée par Benjamin Isaacs.

[196]

Le 14 décembre 1722, Louis et Mordechaï Gomez « en tant que représentants de plusieurs propriétaires du bateau sauvé par le *Greyhound* réclamèrent officiellement la marchandise et les Nègres importés sur le bateau *Greyhound*⁷³³ ».

⁷³¹ S. Broches, p. 11 : « Après la capture par les pirates du bateau Pearl et de deux juifs des Antilles (Emanuel Alvares Correa et Moses Cardozo) à son bord, un marchand de Newport, Abraham Hart, vint certifier devant le tribunal que ce bateau naviguait en toute légalité et demanda qu'on le lui livre. »

⁷³² D'après un document du Sénat, n°53, 37^e législature, 2^e session. Cf. Pollins, p. 53 : « [...] Il y avait un chevauchement dans le financement, parce que certains juifs assuraient les bateaux. Il n'est pas rare du tout que des juifs, assureurs et armateurs, demandeurs ou défendeurs, soient parties dans les procès. »

⁷³³ Freund, p. 34.

Le viol des Noires par les juifs

« Les femmes esclaves étaient des objets sexuels indignes de considérations morales. Elles étaient des biens matériels non seulement à cause de leur travail mais aussi parce qu'elles produisaient de nouveaux esclaves. A cette fin, les maîtres s'accouplaient avec elles. Les maîtres, leurs fils et les autres hommes de la famille se relayaient pour augmenter la richesse de la famille et pour satisfaire leur concupiscence adultère. Les invités et les hommes du voisinage participaient aussi à cette débauche⁷³⁴. »

Les juifs se livraient aussi à ces pratiques très répandues d'exploitation sexuelle des femmes esclaves ; ils le faisaient depuis le moyen-âge, au prix d'un petit aménagement religieux. Chez les juifs les plus riches, les femmes esclaves étaient employées surtout au service domestique et agricole. Les juifs espagnols et portugais, par exemple, vivaient en concubinage avec leurs domestiques ou leurs esclaves, et ils faisaient de même à Amsterdam, au XVII^e siècle, bien que la polygamie fût alors interdite par la loi⁷³⁵. Depuis le moyen-âge, les contrats de mariage juifs stipulent que le mari s'engage à ne pas acheter de femme esclave sans le consentement de sa femme, de même qu'il promet de ne pas prendre de seconde femme contre le gré de la première⁷³⁶.

Les Noires, mises hors du champ d'application de la loi civile et religieuse, étaient une proie pour tous. Henry L. Feingold confirme :
[197]

« Il y a quelques cas avérés de cohabitation illicite entre des juifs et des esclaves noires, mais ce n'est que la partie visible de l'iceberg. Des colporteurs juifs isolés prenaient parfois des Nègresses ou des Indiennes comme concubines. Parfois, de généreux legs aux gouvernantes noires sous-entendent que leur rôle n'était pas seulement domestique. En 1797 à Savannah (Géorgie), Moses Nunes reconnut sa concubine et les enfants qu'ils avaient eus en lui léguant plusieurs esclaves. De même, Isaac H. Judah légua des terres et de l'argent à ses deux fils métis. Le plus connu des produits de ce type d'union est Francis Lewis Cardozo [...] fils soit de Jacob N. Cardozo, célèbre journaliste du Sud, soit de son frère Isaac, grand-père d'un juge de la Cour suprême⁷³⁷. »

Lorsqu'il parle de la partie visible de l'iceberg, il pense certainement aux juifs « métis » qui ne furent jamais reconnus juifs officiellement, mais qui étaient les produits du viol des Africaines par des juifs⁷³⁸. Marcus dit que certains juifs

⁷³⁴ Louis M. Epstein, *Sex Laws and Customs in Judaism*, New York, 1967, pp. 173-174.

⁷³⁵ Liebman, *The Jews in New Spain*, p. 59.

⁷³⁶ *EHJ*, pp. 271-272 ; S. D. Coitein, *A Mediterranean Society*, vol. 1, pp. 134-138.

⁷³⁷ Feingold, *Zion*, p. 61; on trouve une référence rapide dans *MCAJ1*, p. 155.

⁷³⁸ *MCAJ1*, p. 166.

« qui n'atteignaient la réussite matérielle qu'assez âgés, ne se mariaient qu'à ce moment-là et que ce sont sans doute ces mariages tardifs qui expliquent le concubinage avec les Nègresses. Beaucoup de colons juifs affranchissaient des Nègresses et des mulâtresses qui étaient visiblement leurs maîtresses et faisaient parfois des legs aux enfants. On peut se demander comment les épouses légitimes réagissaient quand elles devaient partager leurs biens avec les enfants des esclaves mais bien qu'on ait peu de sources sur cette situation, sa fréquence laisse à penser qu'elles toléraient le fait accompli⁷³⁹. »

Les frères Nuñez vivaient dans la forêt et on disait « qu'ils commerçaient avec les Indiens parmi lesquels ils vivaient et qu'ils avaient tout un tas d'enfants métis⁷⁴⁰ ». La maison d'Abram Mordecai, qui commerçait avec les Indiens en 1785, fut incendiée par eux « à cause d'une intrigue avec une squaw indienne⁷⁴¹ ». Par testament, Isaac Pinheiro [198] légua la plus grande partie de ses nombreux biens à Vinella Pinheiro, une Noire « libre ». David da Costz légua la plus grande partie de ses biens à une mulâtresse « libre » à condition qu'elle subvienne aux besoins de la mère de da Costa jusqu'à sa mort⁷⁴². Le premier juif de Nouvelle Angleterre, Solomon, est qualifié de « juif malata », sans doute parce que sa mère était une esclave africaine et son père juif⁷⁴³.

Marcus parle ailleurs « d'un juif instruit » qui avait « une concubine noire qui élevait leurs nombreux enfants dans la foi réformée hollandaise⁷⁴⁴ ». Des Américains des Antilles furent « choqués » que Nathan Lévy cohabite avec une Noire et « se promène souvent à son bras⁷⁴⁵ ». Jacob Monsanto, fils d'Isaac Rodrigues Monsanto, un des premiers juifs installés à La Nouvelle Orléans, propriétaire d'une plantation de plusieurs centaines d'hectares à Manchac, « tomba amoureux de son esclave, Mamy ou Maimi William. Leur fille Sophie était une belle quarteronne⁷⁴⁶ ». Korn croit voir une coutume :

« Certains de ces Nègres portaient le nom de leur propriétaire ou de leur père juif. c'est sans doute le cas de Sheldon Cohen de la paroisse de St Peter en Caroline du Sud, de Constance Herschell de La Nouvelle Orléans, de

tout ⁷³⁹739 MCAJ1, pp. 121-122 ; dans un livre postérieur, *United States jewry, 1776-1985*, p. 586, Marcus répète la même chose : « Une bonne partie des femmes affranchies avaient visiblement été les maîtresses de leur propriétaire ; certaines avaient eu des enfants ; dans certains cas, le maître reconnaissait sa paternité dans son testament. Deux Noirs instruits et bien élevés, Francis Louis Cardozo, et son frère Thomas Y., étaient peut-être les fils d'un membre de ce clan de Charleston. Il n'était pas rare que la maîtresse soit une affranchie, souvent une mulâtresse. »

⁷⁴⁰ MCAJ2, p. 732.

⁷⁴¹ Alfred G. Moses, "The History of the Jews of Montgomery," *PAJHS*, vol. 13 (1905), pp. 83-84. D'après Dimont pp. 58-59, « des mariages de ce type se rencontraient aussi dans les milieux populaires : des colporteurs juifs, des vachers, des aventuriers épousaient souvent des Indiennes ou des domestiques. D'autres vivaient maritalement avec des esclaves. »

⁷⁴² MCAJ3, p. 1409.

⁷⁴³ Goodman, p. 16.

⁷⁴⁴ MCAJ1, p. 156 ; le concubinage des juifs était une pratique ancestrale. Cf. Louis M. Epstein, "The Institution of Concubinage Among the jews," *American Academy for jewish Research, Proceedings*, vol. 6 (1934-1935), pp. 153-188, qui expose la question en détail. Genovese et Foner, éd., *Slaves in the New World*, Englewood Cliffs (New Jersey), 1969, p. 39, confirme l'existence de cette pratique : « Les Portugais avaient des Nègresses et des mulâtresses comme maîtresses ou comme concubines, et il arrivait même qu'ils abandonnent leurs épouses blanches pour des beautés plus noires. »

⁷⁴⁵ MUSJ1, p. 91.

⁷⁴⁶ Sharfman, pp. 187-188.

Levy Jacobs de Fayetteville en Caroline du Nord, de George et de Samuel Kauffman du comté de King and Queen en Virginie, d'Affey Levy de Charleston, de Justine Moise de La Nouvelle Orléans, d'Harry Mordecai de Francfort au Kentucky, de Betty Rosenberg de Charleston Neck et de Catherine Sasportes de Charleston⁷⁴⁷. »

Le crime de viol était si répandu qu'une partie de la population juive en est issue. Un historien juif raconte qu'en 1791, « les juifs portugais étaient au nombre de huit cent trente-quatre, les juifs allemands de quatre cent soixante-dix-sept, il y avait cent juifs mulâtres, [199] soit plus du tiers de la population blanche de la colonie [Surinam]⁷⁴⁸. » Il semble impossible que ces juifs mulâtres soient issus de l'union entre une juive et un esclave africain noir.

A la Jamaïque, le viol d'esclaves noires prit les proportions d'une épidémie. Il en sortit une nombreuse population libre de couleur qui « n'avait pratiquement aucun droit⁷⁴⁹ ». Le concubinazge était « normal » à la Jamaïque et les Noires « étaient systématiquement entretenues par des Blancs de tout statut et de tout condition ». En 1843 encore, un voyageur constatait la persistance de cette habitude : « Aucun visiteur de passage à la Jamaïque ne peut décrire avec plaisir la moralité et la nature des relations dans le pays.⁷⁵⁰ »

Le pirate juif de La Nouvelle Orléans Jean Laffite élevait des Noires destinées à la débauche. Sharfman écrit dans *Jews on the Frontier* :

« Les Sénégalaises étaient particulièrement appréciées, elles coûtaient même plus cher que les hommes les plus chers. Elles avaient la silhouette fine, avec une chevelure noire soyeuse qui leur tombait à la taille ou aux genoux. Les planteurs français ou espagnols de Santo Domingo avait créé par sélection un type exotique nommé « Les Sirènes » : traits du visage exquis, corps d'une souplesse gracieuse, petites mains et petits pieds. On les prenait comme maîtresses [...] Laffitte avait une réserve de « Sirènes » à Grande-Isle qui était séparée de Grand'Terre par le détroit de Barataria. Il avait fait de Grande-Isle un lieu de plaisir, avec des cabarets pour boire et jouer, et des bordels meublés avec beaucoup de raffinement. Dans le célèbre « Marécage de La Nouvelle Orléans » de Jean Laffitte, « Les Sirènes » étaient là parmi deux cents beautés venues de tous les pays qui offraient aux invités un mélange d'orgies et de délices⁷⁵¹. »

[200]

⁷⁴⁷ Korn, "Jews and Negro Slavery," p. 201.

⁷⁴⁸ P. A. Hilfman, "Further Notes on the Jews in Surinam," *PAJHS*, vol. 16 (1907), p. 12 ; Wiernik, p. 49 ; Herbert S. Klein, *African Slavery in Latin America and the Caribbean*, New York, 1986, p. 133 : « Il y eut même un petit groupe juif de mulâtres libres qui construisit une synagogue en 1859. Mais le nombre de juifs, mulâtres ou non, déclina à la fin du XVIII^e siècle et en 1791, ils n'avaient plus qu'une existence symbolique. » John Gabriel Stedman, p. X, « La population du [Surinam] comprenait une quantité relativement importante d'hommes célibataires qui choisissaient des concubines parmi les esclaves ; il y avait aussi des hommes mariés qui avaient des concubines esclaves. » Cf. Hartog, *Curaçao*, p. 173.

⁷⁴⁹ Hurwitz et Hurwitz, pp. 45-46.

⁷⁵⁰ Hurwitz et Hurwitz, p. 46.

⁷⁵¹ Sharfman, p. 153. See Hartog, *Curaçao*, pp. 175-76, qui donne d'autres preuves de l'existence d'élevages.

D'après Feingold, « le métissage ne plaisait certainement pas aux juifs qui, en général, respectent l'interdit sur l'exogamie⁷⁵². » Mais à La Nouvelle Orléans :

« les juifs de la ville se fondaient dans l'ambiance au point de perdre leurs coutumes religieuses et morales. Delphine Blanchard Marchegay, « gouvernante » de Samuel Kohen était venue, esclave, de Santo Domingo et le servait bien de jour comme de nuit. Comme la promiscuité entre les races, bien que très répandue, était interdite, « gouvernante » était un euphémisme pour « concubine ». Certains notables de la ville préféraient la promiscuité avec leur « gouvernante » au mariage légal civil ou religieux⁷⁵³. »

On connaît ainsi le juif Daniel Warburg de La Nouvelle Orléans, qui avait deux fils « métis », « Eugène » et « Daniel » nés du viol d'une Cubaine noire, « Marie-Rose »⁷⁵⁴. B. Korn se demande si Samuel Myers n'avait pas achetée Alice, une Africaine pour en faire sa concubine, « après la mort de sa première femme quatre mois plus tôt ». Voici la chronologie exakte : mort de Sarah Judah Myers le 12 octobre 1795 ; Myers achète Alice le 4 janvier 1796 et épouse Judith Hays le 27 septembre 1796 ; il vend Alice le 2 octobre 1797⁷⁵⁵. » Le rabbin Sharfman admet qu'il existe une hiérarchie sociale et raciale :

« Les esclaves noirs pur-sang n'avaient pas de statut social. Quand un Blanc vivait en concubinage avec une esclave noire, leur progéniture métisse était située plus haut sur l'échelle sociale. La progéniture d'un Blanc et d'une mulâtresse était quarteronne et celle d'un Blanc et d'une quarteronne était octavonne : le statut social augmentait avec la proportion de sang blanc. Les riches blancs recherchaient donc des maîtresses quarteronnes ou octavonnes. En Louisiane, ce concubinage était interdit par la loi et pourtant, à La Nouvelle Orléans, les « bals de quarteronnes » se tenaient publiquement⁷⁵⁶.

[201]

« C'était en les vendant au bordel qu'on tirait le plus grand profit des mulâtresses ou des quarteronnes », dit Sean O'Callaghan dans son travail sur la prostitution internationale. « Les Blancs préféraient les prostituées métisses à leurs consœurs blanches, qui étaient la plupart du temps ignorantes, négligées et laides. Les quarteronnes étaient souvent très belles et s'efforçaient de complaire en tout à leurs clients car au fond de leur cœur, elles espéraient toutes qu'un client les prendrait comme maîtresses et les établiraient⁷⁵⁷. » Lorsque l'esclavage fut aboli, les Noires continuèrent à être exploitées sexuellement par les propriétaires juifs de bordels. Les juifs entrèrent bientôt dans la traite internationale des Blanches et la dominèrent vite, en pratique ; ils vendaient les Caucasiennes au plus offrant⁷⁵⁸.

⁷⁵² Feingold, *Zion*, p. 61 ; Liebman, *The Jews in New Spain*, p. 260 : Diego Nunez Pacheco « eut une fille d'une mulâtresse, Catalina, esclave de Catalina Enriquez in Veracruz. »

⁷⁵³ Sharfman, pp. 186, 187 : « L'un des lieux de plaisir les plus connus était le Bal de Washington dirigé par Simon Sacerdote, dont le vrai nom était Cohen. »

⁷⁵⁴ Korn, *Jews of New Orleans*, p. 181.

⁷⁵⁵ Korn, « Jews and Negro Slavery, » p. 188.

⁷⁵⁶ Sharfman, p. 187.

⁷⁵⁷ Sean O'Callaghan, *Damaged Baggage: The White Slave Trade and Narcotics Traffic in America*, London, 1969, p. 160.

⁷⁵⁸ Edward J. Bristow, *Prostitution and Prejudice*, New York, 1983, p. 1 ; Peter Y. Medding, éd., *Studies in Contemporary Jewry*, II, Bloomington (Indiana), 1986, p. 310.

Il n'y a en fait que cinq cas attestés de concubinage entre juifs et Noires dit Korn, mais ce n'est bien sûr « que le sommet de l'iceberg »⁷⁵⁹. On n'a aucun document pour les traiteurs de fourrures juifs « qui vivaient en concubinage avec les Indiennes et en avaient des enfants⁷⁶⁰ », pas plus que sur les relations sexuelles fréquentes de la vie de plantation décrite par Freyre, notamment. Il est certain que les juifs qui achetaient et vendaient des Noires les violaient et les exploitaient sans retenue⁷⁶¹.

[202]

La loi juive et l'esclavage

« A toutes les époques où l'esclavage était en vigueur, la loi biblique et la loi des rabbins autorisaient les juifs à posséder des esclaves... On ne pouvait espérer que les juifs, dans des sociétés qui reposaient sur l'esclavage, l'aboliraient⁷⁶². »

Les gardiens de la loi juive n'ont jamais interdit l'esclavage ou cherché à éviter les crimes et les abus qui en découlent. Les Africains s'en rendirent compte dès qu'ils commencèrent à avoir des relations avec des juifs. La loi juive prévoit que si un juif achète un esclave « païen » de sexe masculin, il doit le faire circoncire. Si l'esclave refuse, le juif doit le vendre à un « païen » au bout d'un an. S'il veut garder un esclave non-circoncis, il faut l'obliger à respecter les sept commandements des descendants de Noé⁷⁶³. Néanmoins, les juifs du Nouveau Monde n'essayèrent nullement de convertir leurs esclaves au judaïsme⁷⁶⁴.

Outre l'esclavage, la loi juive permettait d'exploiter et d'opprimer les non-juifs. par exemple, pour le rabbin Ismaël, paraphrasé par le rabbin Henry Cohen dans son livre *Justice, justice* :

« Un juif était obligé de restituer un objet trouvé seulement si le propriétaire était juif. Il y avait d'autres cas de « discrimination » des non-

⁷⁵⁹ Korn, "Jews and Negro Slavery," p. 202.

⁷⁶⁰ MEAJ2, p. 320 ; cf. Jack Benjamin Goldmann, *A History of Pioneer Jews in California, 1849-1870*, thèse de l'université de Californie, 1939, p. 51 qui évoque Nathan Tuck qui arriva de Cleveland à Los Angeles en 1853 et « se maria très vite avec une squaw pur-sang. »

⁷⁶¹ Gilberto Freyre, historien brésilien, décrit les planteurs de cette époque dans son livre, *Maîtres et Esclaves. La formation de la société brésilienne*. Ces actes n'étaient pas punis par la loi, en fait ils n'étaient même pas considérés comme des viols mais comme une récréation. Les statistiques pénales de l'époque qui mentionnent le nombre de viols ne prennent pas en compte les agressions répétées contre les Noires dans l'histoire des Amériques. La preuve de ces viols est visible à l'œil nu, le teint de la population noire actuelle n'a rien à voir avec la forte pigmentation originelle.

⁷⁶² Cohen, *Justice*, p. 49 ; il y a plus de six cents commandements dans le livre saint des juifs, la tora. Le livre des *Nombres* (232-235) autorise et réglemente l'esclavage ; le livre d'Anita Libman Lebeson, *Jewish Pioneers in America: 1492-1848*, New York, 1938, p. 202, dit : « La religion des juifs ne leur interdisait pas d'avoir des esclaves. On savait qu'ils avaient amené des esclaves en 1661. En 1720, un juif échangea des marchandises contre des esclaves qu'il avait amenés de Guinée sur son bateau » ; Brenner, p. 226 : « Tous les juifs savent que les Hébreux ont été esclaves en Égypte mais ça n'empêchait pas Aaron Lopez, Judah P. Benjamin ou Simon Baruch d'avoir des esclaves noirs. » Cf. infra, le chapitre intitulé « Les juifs de l'holocauste noir ».

⁷⁶³ Reznikoff et Engelman, pp. 77-78 ; Sharfman, p. 190.

⁷⁶⁴ MCAJ2, p. 963 ; il y a des documents qui parlent de « mulâtres juifs » (déjà étudiés ici), nés du viol d'esclaves noires par des juifs, qui ont fondé une synagogue. Les juifs blancs les ignoraient.

juifs : un non-juif ne pouvait représenter un juif dans une transaction légale ; il ne pouvait pas acheter de bétail à un juif ; on pouvait lui faire payer un prix exorbitant, alors que c'était interdit avec d'autres juifs... La règle de la Michna qui interdisait aux juifs de vendre du bétail à des non-juifs n'était plus en vigueur car elle entraînait désormais une perte financière pour les juifs. [203] [...] Dans un livre de règles écrit au XII^e siècle par le rabbin Judah et nommé *Sefer Chasidim*, les juifs avaient le droit de violer le sabbat pour sauver la vie d'un juif, mais ne devaient en aucun cas le faire pour sauver un non-juif⁷⁶⁵.

La traite juive des esclaves en Amérique était apparemment en contradiction avec l'enseignement de l'Ancien Testament⁷⁶⁶ mais une mauvaise interprétation du texte justifiait l'exploitation des Noirs : le texte suggérait que « Cham avait été frappé dans sa peau » et Noé disait à Cham que « sa descendance serait laide et noire de peau »⁷⁶⁷ C'est cette interprétation que choisirent les juifs du Nouveau Monde. Bien que l'esclavage (à proprement parler, plutôt une forme d'apprentissage) fût permis par la bible, la brutalité du système pratiqué par les Européens avec les Africains était inouïe. Feingold déclare que l'esclavage de la bible

« était une forme pré-capitaliste et n'avait pas de dimension commerciale. Contrairement à l'économie de plantation, il ne constituait pas la structure de l'économie pastorale de l'Israël antique qui n'avait pas besoin de beaucoup d'esclaves. L'esclave n'était pas considéré comme un outil animé, comme dans le sud des États-Unis, mais un membre dépendant de la société. Il était protégé par la loi⁷⁶⁸. »

Dans son livre *Concepts juifs*, Philip Birnbaum dit qu'il n'y a aucune allusion à des marchés d'esclaves dans la bible. « Enlever quelqu'un ou le vendre comme esclave était un crime. La loi américaine sur les esclaves fugitifs, qui permettait de les faire poursuivre par des chiens de chasse, aurait été inconcevable dans l'Israël antique où les relations entre maîtres et esclaves étaient souvent cordiales⁷⁶⁹ ». Pour les rabbins, voler un humain était un crime si odieux qu'ils interprétaient le commandement « Tu ne voleras point » comme désignant justement ce crime-là⁷⁷⁰. [204]

L'esclave de la bible héritait parfois des biens de son maître, il pouvait aussi devenir son gendre⁷⁷¹. On trouve dans le Talmud une interprétation par les rabbins de la loi de Cod, d'après laquelle l'esclave hébreu doit être considéré comme l'esclave du maître :

« Tu ne mangeras pas de pain blanc s'il mange du pain noir ; tu ne boiras pas de vieux vin, s'il boit du vin nouveau ; tu ne dormiras pas sur un lit de plume s'il dort sur la paille. Qu'il soit considéré que celui qui acquiert un esclave hébreu acquiert un maître. »

⁷⁶⁵ Cohen, *Justice*, pp. 50-51 ; Horowitz, pp. 235-236.

⁷⁶⁶ Cohen, *Justice*, p. 49.

⁷⁶⁷ Feingold, *Zion*, p. 86.

⁷⁶⁸ Feingold, *Zion*, p. 87.

⁷⁶⁹ ⁷⁶⁹ Birnbaum, p. 453 ; S. D. Goitein, *Jewish Letters of Medieval Traders*, p. 13 ; Seminario, p. 24.

⁷⁷⁰ Horowitz, p. 196.

⁷⁷¹ Birnbaum, p. 453.

« Un fils ou un élève peut laver les pieds de son maître ou l'aider à mettre des chaussures, mais un esclave hébreu ne doit pas... »

« Bien que la tora nous permette de contraindre les esclaves cananéens [non-juif] à un labeur pénible, la piété et la sagesse nous ordonnent d'être bons et justes. »

« Les esclaves affranchis étaient considérés en tout point comme des prosélytes, convertis au judaïsme⁷⁷². »

« La compassion est un signe de piété, dit le *Shulchan Aruch*, qui cite des auteurs plus anciens, et nul ne peut charger son esclave d'un joug pénible. Les esclaves non-juifs ne doivent pas être opprimés, ils doivent recevoir une part de tout ce que mange le maître; on ne doit les insulter ni en paroles ni en action; on ne doit pas les exploiter ou les traiter avec mépris; on doit leur parler dignement et écouter leur réponse courtoisement⁷⁷³. »

Il n'y a aucun élément qui permet de penser que les juifs américains respectaient les principes de la loi juive dans leurs rapports avec les Africains. Les juifs n'appliquaient même pas aux Africains les lois concernant les animaux :

« Il était interdit d'égorger un animal et sa mère le même jour et « si la paternité était connue de source sûre ou pouvait être facilement établie », le père non plus ne devait pas être égorgé le même jour.

Il était interdit de prendre une oiselle tant qu'elle couvait ses petits.

« Il était interdit de lier les pattes du bétail, des animaux sauvages ou de basse-cour seulement pour les faire souffrir. »

« Si des chevaux tirant une charrette arrivent à un passage difficile ou à une haute montagne [205] et qu'ils ont besoin d'aide, chacun doit l'offrir, même si le charretier est étranger, pour éviter de faire souffrir des êtres vivants : en effet, le charretier étranger risquerait de fouetter les chevaux pour qu'ils continuent à tirer au-delà de leurs forces. »

« La cruauté était interdite et des actes de bonté étaient imposés. »

Si un animal tombe à l'eau le jour du sabbat, on peut apporter des coussins et des traversins pour lui servir de marche-pied pour sortir de l'eau et lui apporter de la nourriture pour qu'il ne meure pas.

« On doit nourrir son animal, dit le Talmud, avant même de prendre son propre repas. Certains disent même qu'il n'était pas permis d'acheter des animaux si on n'avait pas les moyens de les entretenir⁷⁷⁴. »

Parfois, dans les pratiques religieuses juives, l'aide aux esclaves noirs était prévue. On connaît un rituel bizarre des juifs du Mexique au XVII^e siècle : « Un Nègre vêtu d'un costume rouge parcourait les rues en jouant du tambour. C'était le signal de rassemblement pour les fidèles⁷⁷⁵. »

La brutalité du système esclavagiste auquel participaient les juifs montrent que les règles de conduite humaine fixées par la loi juive n'ont jamais guidé les juifs du Nouveau Monde.

⁷⁷² Birnbaum, p. 453.

⁷⁷³ Abrahams, p. 101.

⁷⁷⁴ Horowitz, pp. 111, 113, 117, 118-119.

⁷⁷⁵ Liebman, *The jews in New Spain*, p. 254.

Les lois puritaines

Les lois religieuses qui reflétaient les superstitions des fondateurs des États-Unis visaient peut-être, en réalité, les relations entre les Noirs et les juifs plus que la propagation d'un ordre religieux quelconque. Ces lois puritaines (nommées « blue laws ») étaient, au moins dans certains cas, une réaction au commerce illicite du dimanche entre les esclaves noirs et les juifs : les esclaves des chrétiens ne travaillaient pas le dimanche mais les boutiques des juifs étaient ouvertes ; les esclaves avaient la possibilité de se réunir dans les quartiers commerciaux où les juifs encourageaient leur commerce. On accusait fréquemment les commerçants juifs d'inciter les esclaves à voler dans les plantations de leurs maîtres des biens qu'ils rachetaient ensuite pour les revendre ensuite aux planteurs⁷⁷⁶. « Il est peu vraisemblable que les lois puritaines sur le [206] dimanche aient eu un but religieux seulement », écrit Myron Berman. Les fondateurs de Richmond déclaraient

« qu'ils ne voulaient pas attenter à la tolérance religieuse mais certains étaient pour les lois sur le dimanche destinées à garantir l'ordre public. La peur des assemblées nombreuses d'esclaves et l'encouragement au vol et au larcin amenèrent le maire de la ville, en 1806, à observer [il manque quelques mots dans l'original] à propos des magasins ouverts le dimanche. « Ces magasins offrent aux esclaves de la ville une occasion d'écouler le butin de la semaine et incitent les Nègres des plantations à apporter ce jour-là en ville ce qu'ils ont pu dérober à leurs maîtres pour en disposer sans risque dans ces boutiques⁷⁷⁷. »

A Charleston (Caroline du Sud), une cour d'assises condamna des juifs qui ouvraient leurs boutiques et vendaient le dimanche, profanant le jour du Seigneur. Apparemment, ces chrétiens étaient mécontents « parce que les juifs employaient leurs esclaves noirs comme commis et non parce qu'ils violaient la loi sur la fermeture ». ⁷⁷⁸ Un incident illustre bien la dureté de l'esclavage : « Les inquiétudes des juifs débordèrent en 1773 à Charleston parce qu'un juif sépharade avait été condamné pour avoir reçu de l'argent volé d'un esclave. Le Nègre fut exécuté et le juif condamné aux verges et à une forte amende ; il fut bombardé d'œufs pourris puis exposé au pilori⁷⁷⁹. »

⁷⁷⁶ Frederick Law Ohnsted, *A journey in The Seaboard Slave States* [1856], New York, 1904, p. 69, et Arkin, AJEH, p. 94, évoquent cette pratique. Abrahams, pp. 107-108, mentionne un code du XVI^e siècle qui régleme la vie des juifs encore aujourd'hui : « Il est interdit d'acheter des biens volés, car cet acte constitue une grande iniquité, encourage le crime et entraîne la malhonnêteté. S'il n'y avait pas d'acheteur il n'y aurait pas de voleur [...] On ne doit pas acheter un objet sur l'origine duquel plane le moindre doute. Il ne faut pas accepter de moutons d'un berger, d'objets ménagers d'un domestique, car il est très probable que ces biens appartiennent à leurs maîtres. »

⁷⁷⁷ Berman, p. 158; *MUSJ*, p. 520 ; on accusait de la même chose les juifs de la Barbade et on vota une nouvelle loi contre ce phénomène. Cf. George Fortunatus Judah, "The Jews' Tribute in Jamaica," *PAJHS*, vol. 18 (1909), pp. 170-171.

⁷⁷⁸ La loi sur la fermeture dominicale était présentée comme une mesure de police et non comme un besoin religieux. Cf. Reznikoff et Engelman, p. 112 ; "The Sunday Law and the Jews," *Judaism*, vol. 20, n° 4 (1971), p. 491. Les juifs protestaient contre ces lois et dans un cas (Commonwealth contre Wolf, Pennsylvanie, 1817), le demandeur soutenait que la Bible lui ordonnait de travailler six jours. Le tribunal repoussa l'argument en faisant remarquer que beaucoup de fêtes religieuses juives tombaient un jour de semaine et que les juifs étaient donc autorisés à travailler moins de six jours par semaine.

⁷⁷⁹ *MCAJ*, p. 799.

Ces transactions entre les Noirs et les juifs existaient aussi aux Antilles où l'on adopta des lois pour décourager la pratique. A la Jamaïque à la fin du XVII^e siècle, des juifs furent accusés « d'inciter les esclaves à voler leurs maîtres pour vendre le butin. » En 1694 fut votée une « loi contre les juifs qui monopolisent le commerce des biens importés dans les Iles sous le Vent et qui font commerce avec les esclaves des habitants de ces îles, qui désignait les juifs comme principaux acteurs de ce commerce »⁷⁸⁰.

Au Brésil, au milieu du XVII^e siècle, l'Inquisition accusa les juifs de laisser leurs magasins ouverts, de faire travailler leurs esclaves et d'envoyer leurs enfants à l'école le dimanche. Les chefs de la communauté juive furent alors convoqués devant le Conseil suprême auquel ils promirent qu'ils fermeraient désormais leurs boutiques et ne feraient plus travailler les esclaves le dimanche⁷⁸¹. Les accusations semblent porter plus sur les relations avec les esclaves que sur la pratique du « judaïsme ». Une fois de plus, l'usage abusif des esclaves noirs semble être l'objet caché de la « législation religieuse ». Même lorsque la liberté religieuse devint un thème de campagne systématique, ces lois furent maintenues. L'année où fut adopté le projet de loi de Jefferson sur la tolérance religieuse, l'un des artisans de la loi défendit une autre loi sur la fermeture dominicale qui, officiellement, devait punir « ceux qui empêchaient d'accomplir le devoir religieux et de respecter le sabbat »⁷⁸².

Les juifs, les Noirs et la loi

« Tu recueilleras l'esclave fugitif... et tu ne l'opprimeras pas⁷⁸³. »

Comme les nazis aux camps de concentration d'Auschwitz, de Treblinka ou de Buchenwald, les juifs étaient gendarmes, gardiens de prison et chefs de police, et ils étaient notamment chargés de poursuivre les Noirs en quête de liberté. Ils appliquaient avec rigueur les lois destinées à empêcher les rébellions⁷⁸⁴. Lorsque des fugitifs noirs étaient repris, ils exécutaient aussi [208] les peines contre eux. Le fouet et le fer rouge étaient parties intégrantes du régime esclavagiste juif et on y recourait sans mesure. Comme Stanley Feldstein le déclare dans son livre *The Land That I Show You*, « les juifs prenaient aussi part au processus de déshumanisation qui faisait d'un être humain une chose ».

Philip Birnbaum propose un modèle d'esclavage dans la tradition juive :

⁷⁸⁰ Goodman, pp. 9-10 ; Friedenwald, p. 100.

⁷⁸¹ Wiznitzer, *Jews in Colonial Brazil*, pp. 100-101.

⁷⁸² MUSJ, p. 520.

⁷⁸³ Cohen, *Justice*, p. 49.

⁷⁸⁴ Feingold, *Zion*, p. 62 ; Feldstein, p. 96 : « Les juifs qui faisaient la traite négrière achetaient des esclaves pour travailler dans leurs fermes et traitaient leur bétail humain comme les chrétiens qui les entouraient. On peut se demander si Benjamin Davis, qui fit paraître une annonce en 1838 dans *l'Enquirer* de Columbus (Georgie), pour vendre « soixante Nègres de Virginie » pensa que semblable plaie avait frappé son peuple réduit en esclavage par les pharaons » ; Korn, 'Jews and Negro Slavery,' p. 190 : « Les juifs étaient totalement membres de leur monde, ils témoignaient contre les Nègres devant la justice, capturaient des esclaves en fuite, punissaient les Nègres condamnés. » On trouve un exemple dans Korn, *Jews of New Orleans*, p. 171.

« Quand un homme frappe un esclave avec une corde si raide qu'il en meurt, il doit être sévèrement puni (Exode, 21, 20). Un propriétaire juif ne devait pas dénier le droit au repos du sabbat et aux dévotions familiales. On donnait l'asile aux esclaves fugitifs et on ne les rendait pas à leurs propriétaires. L'esclave était affranchi si son maître lui abîmait un œil ou une dent. Les esclaves affranchis étaient traités comme des prosélytes⁷⁸⁵. »

Ce n'est pas ainsi que les juifs du Nouveau Monde se comportaient : ils traitaient les Africains sur le mode de la sujétion brutale et ne reculaient devant rien⁷⁸⁶. Mordechai Shetfall de Georgie était chef de police de son district et sa tâche officielle était de veiller à l'application des lois sur l'esclavage ; Moses Levy était l'inspecteur de police le mieux noté de Charleston ; Moses N. Cardozo était planteur et chef de la prison de Powhatan à Richmond ; J. S. Cohen, brigadier de police de Mobile (Alabama) en 1841, supervisa une vente d'Africains consécutive à la faillite du négrier qui les avaient capturés. Ils lançaient les poursuites contre les esclaves en fuite en promettant des récompenses dans la presse locale. Cohen proposait, dans le *Mobile Daily Adviser and Chronicle*, d'acheter comptant dix Africains, « dont une très bonne couturière et plusieurs bonnes cuisinières, blanchisseuses et repasseuses », mises en vente à la suite d'une faillite⁷⁸⁷.

A Charleston, les juifs dont les noms suivent sont officiellement responsables de la capture et de l'exécution de la punition de Noirs africains qui préféraient la liberté à l'esclavage⁷⁸⁸ :

⁷⁸⁵ Birnbaum, p. 452.

⁷⁸⁶ Kohler, "Settlement of the West," pp. 34-35, raconte que la façon de traiter les Noirs s'était améliorée de façon tout à fait inattendue. Louis XV, en mars 1724, remit en vigueur l'édit de Louis XIII, expulsant les juifs et améliorant le sort des esclaves noirs. Kohler décrit cet édit, le *Code Noir* :

« Les articles de l'édit qui traitent de l'esclavage sont intéressants. Louis XV était contre l'esclavage. Les Espagnols avaient amené des Nègres d'Afrique et les vendaient aux colons français pour trois ans. On s'aperçut alors, dit un rapport officiel « que dans le nouveau pays, un Nègre à lui tout seul faisait le travail de quatre Blancs ». Partant de là, et ajoutant qu'on plairait au Bon Dieu en convertissant les Nègres au christianisme, Louis XV finit par se laisser persuader qu'il fallait accepter l'esclavage dans les colonies et l'autorisa par cet édit. Jusqu'alors, les propriétaires d'esclaves étaient entièrement libres de traiter leurs esclaves comme ils le voulaient et des châtiments physiques barbares étaient utilisés. Bien que certaines de ses dispositions paraissent cruelles aujourd'hui, l'édit constituait en fait une grande amélioration dans le traitement des esclaves. En premier lieu, il exigeait que tous les esclaves soient baptisés et instruits dans la religion catholique et interdisait toutes les autres religions, de même que le travail le dimanche ou les jours de fête ; le mariages mixtes, le concubinage sans consentement et le mariage forcé des esclaves étaient prohibés. Les esclaves n'avaient pas le droit de porter des armes et les maîtres devaient les nourrir correctement, ne pouvaient ni les torturer, ni les mutiler. La condition (libre ou esclave) de la mère était automatiquement transmise à l'enfant, quel que soit le père. Les maîtres devaient enterrer les esclaves en terre sainte sauf s'ils ne sont pas baptisés. Les esclaves fugitifs repris avaient les oreilles coupées la première fois, la seconde ils étaient marqués au fer rouge et avaient une jambe coupée et la troisième punis de mort. »

Le même édit ordonnait l'expulsion des juifs des colonies françaises. On dit que les trois cents juifs de la vallée du Mississipi furent chassés et revinrent avec les Anglais après la conquête du Québec. Mais pour Harry Simonhoff, *Under Strange Skies*, New York, 1953, p. 268 'bien sûr, les juifs ne prirent pas le « Code noir » très au sérieux. »

⁷⁸⁷ Korn, "Jews and Negro Slavery," p. 190.

⁷⁸⁸ Korn, "Jews and Negro Slavery," p. 190. Les colporteurs juifs qui parcouraient la campagne rencontraient souvent des esclaves fugitifs et certains comprenaient quels avantages leur commerce pouvait en tirer. Frederick Law Olmsted, voyageur et paysagiste du XIX^e siècle, raconte un épisode de

[210]

Lewis Gomez	1802	Gardien de prison
Elisha Elizer	1802	Chef de police adjoint
Moses Solomon	1802	Gardien de la paix
Nathan Hart	1821	Gardien de la paix
Solomon Moses	1822	Gardien de la paix
Samuel Hyams	1822	Chef de prison
Mark Marks	1822	Chef de police adjoint
Solomon Moses fils	1822	Chef de police adjoint
Moses Levy	?	inspecteur de police

Les juifs des grandes et des petites villes n'étaient apparemment pas gênés par les punitions extrêmement cruelles que subissaient les Noirs repris « par la loi ». On trouve quelques témoignages de juifs contre des Noirs dans les archives du tribunal de Richmond :

- En 1798, « une esclave métisse nommée Tolly » fut jugée pour avoir pris un morceau de sucre blanc d'une valeur de deux dollars dans la maison de Benjamin Solomon, et fut condamnée à sept coups de fouet et à une marque au fer rouge sur la main gauche.

- un Noir « libre », accusé d'avoir volé deux montres d'une valeur de 32 dollars à Myer Angel en 1832, fut condamné à cinq ans de prison, dont six mois à l'isolement.

- Le magasin de Benjamin Store fut cambriolé en 1797 et on vola pour cinq cents dollars de marchandise ; trois esclaves furent jugés mais un seul condamné (à la pendaison).

L'article de Korn sur les juifs et l'esclavage d'où sont tirés ces exemples n'évoque jamais la cruauté sans contrôle exercée arbitrairement par les propriétaires d'esclaves. Les juifs traînaient leurs esclaves en justice dans des affaires dont le résultat n'était pas garanti⁷⁸⁹. Le cas le plus extrême est celui du meurtre d'un esclave par Joseph Cohen, en Virginie, en 1819 : le meurtrier fut poursuivi, jugé et condamné,

1822, où un colporteur juif dont il ne donne pas le nom, en rentrant d'une tournée, remarqua les empreintes d'un homme sur la rive d'un torrent. Il pensa qu'il s'agissait d'un esclave en fuite pour lequel on devait proposer une récompense (*A Journey Through Texas*, Austin (Texas), 1978, pp. 330-31):

« La piste quittait bientôt la route et il la suivit soigneusement jusqu'à un ravin buissonneux où il découvrit le fuyard endormi. Le malheureux se rendit sans résistance et demanda simplement à manger. Mais le juif, prudent, voulait conserver l'avantage physique qu'il avait sur un Nègre épuisé et étourdi par la faim et il le poussa sur la route, après lui avoir lié les mains dans le dos. Mais l'homme était si faible qu'il aurait été très difficile de l'amener jusqu'à la plus proche agglomération ; il l'installe alors sur sa mule derrière lui, en lui attachant soigneusement les pieds sous le ventre de l'animal. Tout va bien jusqu'à la rivière : la mule veut boire et caracolant, elle n'obéit plus au cavalier qui roule à terre avec son revolver ; la mule bondit sur l'autre rive avec son prisonnier, les vivres et l'argent du spéculateur trempé. On ne revit plus la mule et son équipage. »

Certains auteurs juifs prétendent qu'Olmsted avait un préjugé contre les juifs. Ils en citent des exemples :

« Il y a des juifs allemands au Texas qui, comme tous les juifs du monde, misent sur tout : les sympathies de la population, les préjugés, les préventions, la politique, l'esclavage. Certains ont des esclaves, d'autres en vendent, d'autres encore capturent et ramènent les fugitifs. D'après les anecdotes qu'on m'a racontées, dans ce dernier domaine, ils réussissent moins bien que dans les autres. »

⁷⁸⁹ Korn, "Jews and Negro Slavery," pp. 189-190 ; Schappes, p. 597, cite des cas d'associations d'affranchissement agissant pour le compte de Noirs maltraités par des maîtres juifs.

« bien que la peine encourue pour le meurtre d'un Noir par un Blanc fût beaucoup moins sévère que la peine encourue par un Noir pour une infraction sans gravité⁷⁹⁰ ».
[211]

Les juifs et le héros Nat Turner

La révolte du brave Nat Turner contre les maîtres en 1831 fut écrasée avec l'aide d'au moins deux juifs. Henry Myers et Sam Mordechaï furent enrôlés dans la milice levée pour réprimer la révolte et un écrivain juif, Emma Mordechaï, décrit l'exécution sommaire des hommes de Turner :

« Si la conduite des Noirs fut révoltante, celle des Blancs envers ceux qu'ils capturèrent fut encore plus barbare ; par exemple, ils brûlèrent le pied d'un nègre qu'ils soupçonnaient et qui s'avéra innocent. Ils coupèrent l'oreille d'un autre (qui avait, il est vrai, tué son maître avec une grande barbarie) et après avoir frotté la plaie avec du sable, ils l'attachèrent à un cheval qu'ils lâchèrent dans la forêt. Certes, ce nègre méritait le châtiment le plus sévère prévu par une société civilisée mais ce comportement à la mode indienne en dit long sur les troupes qui l'autorisaient⁷⁹¹. »

Les juifs participèrent à la répression d'autres révoltes d'esclaves, surtout à New York où ce sont leurs esclaves qui se révoltèrent. Lebeson écrit :

« En 1741, on découvrit que des Nègres de New York conspiraient contre les Blancs et projetaient d'incendier la ville, on en arrêta beaucoup et on les condamna à mort ou aux travaux forcés. Certains esclaves appartenaient à des juifs. Cuffee, qui appartenait à Lewis Gomez, avait l'intention d'incendier la maison de ses maîtres. La maison de Machado fut incendiée par ses Nègres. Quelques-uns furent acquittés, notamment des esclaves de Judah Hays et de Samuel Myers Cohen⁷⁹²

[212]

Les Noirs propriétaires d'esclave et les juifs

Bertram Korn mentionne dans un article que les Noirs qui portaient des noms juifs avaient dû les prendre de « propriétaires ou de pères juifs »⁷⁹³. La liste de Korn vient du travail de Carter G. Woodson sur les Noirs libres propriétaires d'esclaves ; elle contient huit « Nègres » à nom juif qui possédaient trente-neuf esclaves en tout.

Comme leurs pères-propriétaires, élevés dans la tradition juive, ils pratiquaient sans scrupules les traditions familiales juives⁷⁹⁴.

Il faut aussi mentionner que parmi les achats de Noirs par d'autres Noirs, bon nombre avaient pour but l'affranchissement : c'est le cas de Meir Josephson qui écrit dans une lettre : « Un Nègre libre veut courtiser mon esclave et me l'acheter⁷⁹⁵. »

⁷⁹⁰ Korn, "Jews and Negro Slavery," pp. 189-190 ; Feingold, *Zion*, p. 62.

⁷⁹¹ Bermon, p. 167.

⁷⁹² Lebeson, *Jewish Pioneers in America*, pp. 202-203.

⁷⁹³ Korn, "Jews and Negro Slavery," p. 201.

⁷⁹⁴ Korn, "Jews and Negro Slavery," p. 201 note 83 ; Feingold, *Zion*, p. 61.

⁷⁹⁵ *JRM/Docs*, pp. 359-360 ; Rosenbloom, pp. 77-78.

[213]

Les juifs de l'holocauste noir

« Votre prochain ne déteste pas les mêmes choses que vous⁷⁹⁶. »

Tous les membres du « peuple élu » qui sont cités ici ont participé effectivement à la traite des Noirs. D'après l'historiographie juives, ce sont des personnages historiques de premier plan et beaucoup sont très respectés par les juifs. Aucun juif américain n'a jamais protesté, si peu que ce soit, contre cette pratique⁷⁹⁷. Le rabbin Korn écrit « qu'on peut raisonnablement penser que tous les juifs qui en avaient les moyens avaient des esclaves »⁷⁹⁸. En fait, « les juifs ont pris part à chaque étape de l'exploitation des Noirs impuissants⁷⁹⁹ ». Voici une liste alphabétique commentée de certains de ces négriers.

[214]

Mordechaï Abraham, en Virginie, fit paraître cette annonce dans la *Virginia Gazette or American Advertiser* du 12 janvier 1783 :

RÉCOMPENSE DE TRENTÉ DOLLARS

EN FUITE de chez le soussigné, dans le comté de King William, le samedi 5 courant, un grand mulâtre nommé Osbourn, qui appartenait auparavant à M. William Fitzhugh, ; il mesure environ 1,80 m, il a l'air d'un Blanc ; il a des yeux gris ou plutôt blancs, d'apparence malades, avec un tic à l'œil droit qu'il ferme quand on lui parle. Je ne suis pas sûr de ses vêtements, mais en partant il portait sans doute un costume bleu, une vareuse grossière, une chemise militaire et un pantalon de suède avec des boutons marqués USA. On m'a dit qu'il habitait récemment à Mecklenburg. Quiconque le capturera et me permettra de le récupérer recevra VINGT DOLLARS ET je donnerai les trente dollars annoncés à qui me l'amènera dans le comté de King William. J'interdis à tous les capitaines de vaisseau et à toute autre personne de le faire sortir de l'état de Virginie ou de l'employer à quoi que ce soit⁸⁰⁰.

Joseph Abrahams, un faiseur d'affaires juif de Charleston (Caroline du Sud), fit paraître cette annonce dans la *Gazette of the State of South-Carolina* le 25 août 1779 :

⁷⁹⁶ *Babylonian Talmud*, Shabbat 8 ; Albert Vorspan, *Great Jewish Debates and Dilemmas*, New York, 1980, p. 3.

⁷⁹⁷ Bertram Wallace Korn, *The Early Jews of New Orleans*, Waltham (Massachusetts), 1969, pp. 201 et 319.

⁷⁹⁸ Bertram W. Korn, "Jews and Negro Slavery in the Old South, 1789-1865," Karp, *JEA3*, p. 184.

⁷⁹⁹ Korn, "Jews and Negro Slavery," p. 189.

⁸⁰⁰ Lathan A. Windley, éd., *Runaway Slave Advertisements: A Documentary History from the 1730s to 1790*, 4 volumes, Westport (Connecticut), 1983, vol. 1, p. 346 and vol. 3, p. 559 ; Abraham avait peut-être un esclave qu'il appelait « Brutus ». Barnett A. Elzas, *Jews of South Carolina* (Philadelphie, 1905, p. 103.

EN FUIITE de chez le soussigné un jeune Nègre appelé Brutus, né dans ce comté il y a environ 18 ans ; quand il s'est enfui il portait une chemise, un pantalon marron en fustaigne et un manteau avec col et manchettes rouges ; il appartenait auparavant à M. Stanyarme. Sa mère vit à Dorchester. Quinconque le capturera et me le rendra recevra cent dollars et le remboursement de ses frais⁸⁰¹.

Simon Abrahams de Richmond (Virginie) fut condamné, en 1834, à une amende de 3 dollars pour avoir autorisé un esclave qu'il avait loué à partir, contrairement à un arrêté municipal⁸⁰².

[215]

David De Acosta, « gentilhomme espagnol », avait une plantation de quinze hectares à la Barbade, « cultivée par soixante et un esclaves noirs [...] sept domestiques blancs et trois achetés (bagnards), apparemment tous chrétiens ». Dans son testament, rédigé en février 1864 ou 1865, il dispose de ses Africains : « Les deux susdits prendront possession des Nègres de ma plantation, etc., ils paieront chacun une moitié des dettes en cours et partageront les frais et charges tous les ans. Aucun de mes biens, nègre ou autre, ne doit être vendu et si Daniel B. Henriques vend quelque chose, il perdra tout droit à mon héritage en faveur de ma femme, et la vente sera nulle et non avenue⁸⁰³. »

Jacob Adler, en 1863, Herman Cone de Jonesboro (Tennessee) et lui achetèrent deux Africains pour 4.500 dollars⁸⁰⁴

Charity Adolphus († 1773) : quand sa maison fut détruite par un incendie, « elle eut la vie sauve grâce à sa fidèle Négrresse Darby qui la tira des flammes »⁸⁰⁵

J. Adolfus de la Jamaïque méprisait tellement les Noirs qu'en 1812, de concert avec deux autres juifs, L. Spyers et J. da Silva, il alla attaquer chez lui un conseiller municipal de la Jamaïque qui prônait l'égalité des « gens de couleur libres »⁸⁰⁶.

Samuel Alexander fut l'un des fondateurs de l'association *Beth Shalom* de Richmond, en 1791. Son frère Salomon (infra) et lui possédaient des esclaves mais étaient considérés comme de bons maîtres parce qu'ils procédèrent à « leur manumission ». Mais ils s'arrangèrent néanmoins pour que leurs esclaves restent comme serviteurs « engagés »⁸⁰⁷.

[216]

⁸⁰¹ Windley, vol. 3, p. 371.

⁸⁰² Herbert T. Ezekiel, Gaston Lichtenstein, *History of Jews of Richmond 1769-1917*, Richmond, 1917, p. 91.

⁸⁰³ Wilfred S. Samuel, *A Review of The jewish Colonists in Barbados in the Year 1680*, Londres, 1936, pp. 13, 92.

⁸⁰⁴ Korn, "Jews and Negro Slavery," p. 193

⁸⁰⁵ David De Sola Pool, *Portraits Etched in Stone: Early Jewish Settlers, 1682-1831*, New York, 1952, p. 478.

⁸⁰⁶ Samuel J. Hurwitz et Edith Hurwitz, "The New World Sets an Example for the Old: The Jews of Jamaica and Political Rights, 1661-1831," *AJHQ*, vol. 55 (1965-1966), p. 46.

⁸⁰⁷ Edwin Wolf et Maxwell Whiteman, *The History of the Jews of Philadelphia*, Philadelphie, 1957), p. 191; Joseph R. Rosenbloom, *A Biographical Dictionary of Early American jews: Colonial Times through 1800*, Lexington (Kentucky), 1960, p. 7.

Solomon Alexander qui fut maire de Richmond (Virginie), avait une esclave noire nommée Esther⁸⁰⁸.

Jorge de Almeida avait une mine d'argent à Taxco. Vers 1585, au plus fort de l'activité de l'Inquisition, un de ses amis et lui-même furent accusés d'avoir « étranglé une Nègresse qui avait qualifié un autre de leurs amis de juif »⁸⁰⁹.

Myer Angel de Richmond (Virginie) accusa en 1832 « Walter Quarles, homme de couleur », d'avoir volé deux montres en argent d'une valeur de 40 dollars pièce. Quarles fut condamné à cinq ans de prison et de pénitencier « au régime sec, un dixième de la peine devait être purgée à l'isolement »⁸¹⁰.

Juan De Araujo (ou Arauxo) « était un petit négrier qui avait beaucoup voyagé en Amérique espagnole, à Puebla, Vera Cruz, Carthagène, la Havane et peut-être même en Angola⁸¹¹ »

Issack Asher de New York fut accusé « d'avoir vendu un Nègre malade » en 1863⁸¹².

Solomon Audler de la Nouvelle-Orléans figure dans le recensement de 1830 comme « propriétaire » de quatre Africains⁸¹³.

Maurice Barnett de Bâton Rouge (Louisiane) « possédait » au moins onze Africains. C'était un marchand d'esclaves et un encanteur si important qu'au XIXe siècle encore, on produisait des cartes postales représentant son bureau du 40, rue Saint Louis, comme symbole du « Vieux quartier des esclaves ». Il était associé du pirate juif Jean Laffite dans ses entreprises de contrebande et de reproduction d'esclaves. Voici un exemple des relations entre les Noirs et les juifs à l'époque :

[217]

VENTE AUX ENCHÈRES

par M. Barnett père,

vendeur Cornelius Hurst contre ses créiteurs

Le 2 décembre 1839, à midi, à la Bourse municipale, rue St-Louis, entre la rue de Chartres et la rue Royale, par ordre d'Alexandre Grant, syndic, conformément

à un jugement du tribunal de Louisiane du 26 octobre 1839, les esclaves suivants sont remis à ses créiteurs par ledit failli :

DICK, environ 28 ans, homme bien fait.

OSBORN, environ 26 ans, métis ; bon cocher, bon valet de chambre, actif et apprend vite.

LUCINDA, environ 22 ans, femme d'OSBORN, très intelligente, bonne cuisinière, lave et repasse bien. Les enfants de Lucinda :

COMMODORE, environ 6 ans,

^{808 808} Myron Sermon, *Richmonds Jewry 1769-1976: Shabbat in Shockoe*, Charlottesville, (Virginie), 1979, p. 163.

⁸⁰⁹ Seymour B. Liebman, *The jews in New Spain: Faith, Flame, and the Inquisition*, Coral Gables (Floride), 1970, p. 173.

⁸¹⁰ Ezekiel et Lichtenstein, p. 91.

⁸¹¹ Daniel M. Swetschinski, "Conflict and Opportunity in 'Europe's Other Sea': 'The Adventure of Caribbean Jewish Settlement,'" *AJHQ*, vol. 72 (1982-1983), p. 214.

⁸¹² Earl A. Grollman, "Dictionary of American Jewish Biography in the 17th Century," *AJA*, vol. 3 (1950), p. 4.

⁸¹³ Korn, *Jews of New Orleans*, p. 167.

JOSÉPHINE, en viron 4 ans

HENRI, environ 2 ans

OSBORN, environ 1 an.

NED, environ 19 ans, travaille dans une briqueterie

LOUIS, environ 17 ans, travaille dans une briqueterie

MINGO, environ 28 ans, briquetier, homme solide et bien constitué.

WINNEY, environ 19 ans, travaille dans une briqueterie

PRISCILLA, environ 24 ans, solide femme, bien constituée

SERENA, environ 21 ans, bonne manutentionnaire dans une briqueterie, et son enfant.

MATILDA, environ 25 ans, cuisinière, blanchisseuse et repasseuse, et ses trois enfants :

THOMAS, 10 ans environ,

TONEY, 6 ans environ

WILLIAM, nourrisson.

SALLY, environ 22 ans, femme douce et de bonne composition ; cuisinière, blanchisseuse et repasseuse.

JULIANNA, environ 21 ans, et son enfant ; travaille dans une briqueterie.

JACOB, environ 25 ans, homme solide, travaille dans une briqueterie.

[218]

Conditions de vente. Crédit de six mois pour tous sauf Jacob, échéances à six et douze mois, lettres de change avalisées avec l'accord du syndic qui se réserve le droit de refuser l'aval sans justification ; les lettres de change seront assorties d'intérêts de 10 % par an (si elles ne sont pas liquidées à l'échéance), mais cette clause ne signifie pas que les paiements après l'échéance seront de droit. Les acheteurs auront quarante-huit heures, une fois que le notaire les aura prévenus que les titres sont prêts, pour procéder à l'installation et s'ils ne le font pas, les esclaves seront à nouveau vendus aux enchères, comptant, aux frais du premier acheteur sans délai ni publication ; et les parties seront responsables des pertes qui seront encourues de ce fait, dépens, coûts etc. Les actes de vente seront passés devant Edouard Barnett, notaire, aux frais des acheteurs. Les esclaves ne seront remis à l'acheteur que lorsque les conditions de vente auront été remplies⁸¹⁴.

Jacob Barrett de Columbia (Caroline du Sud), qui habitait autrefois à Charleston, était un marchand qui une fois, avait vendu vingt humains africains « avec un bénéfice énorme, il avait conservé deux esclaves pour son propre usage : Armistead Booker, un cocher très travailleur, beau garçon qui était aussi bon barbier et s'occupait aussi bien de ses chevaux que de son magasin, et Tante Nannie, une excellente cuisinière. » C'était un cousin du plus gros négrier juif de l'époque, Jacob Ottolengu⁸¹⁵

Hester Barsimon, chef d'une famille de cinq personnes, « avait seulement un serviteur noir⁸¹⁶ ».

Abraham Baruch (vers 1701) : sa maison abritait trois juifs et trois esclaves. En 1685, un des Nègres participa à une révolte et fut exécuté par le gouvernement

⁸¹⁴ Korn, *Jews of New Orleans*, pp. 107-109 : "Vente," p. 208, ill. 12 ; 1. Harold Sharfman, *Jews on the Frontier*, Chicago, 1977, p. 151.

⁸¹⁵ Korn, "Jews and Negro Slavery," p. 194.

⁸¹⁶ Samuel, p. 43.

de l'île, tandis que l'assemblée compatissante octroyait à Baruch un dédommagement de plus de sept livres⁸¹⁷ !

D^r Simon Baruch (né en 1840) était chirurgien et capitaine de l'armée sudiste ; d'après Harry Simonhoff « il a connu les horreurs de la Reconstruction et en tant que membre secret du premier Ku Klux Klan il revêtait la nuit la longue robe blanche flottante ornée d'une croix écarlate⁸¹⁸. »

[219]

Rebecca Baruh vivait seule à la Barbade avec un esclave au XVII^e siècle⁸¹⁹.

Daniel Becker fut condamné pour trafic d'alcool avec des esclaves noirs en 1836 en Caroline du Sud⁸²⁰.

Diego Nunes Belmonte était associé avec d'autres marchands juifs portugais pour la traite négrière entre Louanda et les Antilles⁸²¹.

Don Manuel Belmonte d'Amsterdam était, d'après Emmanuel, « un noble juif espagnol cultivé et raffiné, il avait ses entrées à la Cour et dans l'Église, et se livrait sans scrupule à la traite des esclaves. Il la pratiquait sur une grande échelle avec un associé chrétien sous couvert de la Compagnie, cela va de soi⁸²². Associé à Jean Cooymans, ancien bailli d'Amsterdam, il fit parvenir beaucoup d'esclaves à Curaçao⁸²³.

Judah Phillip Benjamin (1811-1884), né aux Antilles britanniques, fut élevé à Charleston. Il fut sénateur de Louisiane, féroce esclavagiste, pendant la Guerre de sécession : c'est lui qui appela les états du Sud à faire sécession pour conserver les profits garantis par la main-d'œuvre gratuite. Il avait une plantation, Bellechasse, où travaillaient cent quarante Africains⁸²⁴.

[220]

La carrière de Benjamin en faveur de l'esclavage commença avec l'« Affaire créole », où il défendit une compagnie d'assurance qui avait des actions dans un bateau négrier⁸²⁵. Richard Tedlow le décrit ainsi :

⁸¹⁷ Samuel, p. 33.

⁸¹⁸ Harry Simonhoff, *Jewish Participants in the Civil War*, New York, 1963, p. 225 ; Discussion et justification de l'adhésion de Baruch au Ku Klux Klan dans Margaret L. Coit, *Mr. Baruch*, Boston, 1957, pp. 1-32.

⁸¹⁹ Samuel, p. 43.

⁸²⁰ Korn, "Jews and Negro Slavery," p. 191.

⁸²¹ Ernst van den Boogaart et Pieter C. Emmer, "The Dutch Participation in the Atlantic Slave Trade, 1596-1650," *The Uncommon Market*, Henry A. Gemery et Jan S. Hogendorn, éditeurs, New York, 1975, p. 354.

⁸²² Emmanuel HJNA, p. 75. Belmonte était comte palatin et représentant de Sa Majesté Catholique en Hollande. Sous le nom d'Isaac Nunez, il a représenté les juifs, avec Moseh Curiel, devant le gouvernement hollandais. En 1658, Belmonte, il était ambassadeur extraordinaire de Hollande en Angleterre ; cf. note 55 et Swetschinski, p. 236.

⁸²³ Emmanuel HJNA, p. 76 ; Johannes Menne Postma, *The Dutrh in the Atlantic Slave Trade: 1600-1815*, Cambridge, 1990, pp. 38-46.

⁸²⁴ Harry Simonhoff, *Jewish Notables in America: 1776-1865*, New York, 1956, p. 370, EJ, vol. 4, pp. 529-530 ; Henry L. Feingold, *Zion in America: The Jewish Experience from Colonial Times to the Present*, New York, 1974, p. 60 ; Simon Wolf, *The American Jew as Patriot, Soldier and Citizen*, Philadelphie, 1895, p. 114. Beaucoup d'auteurs parlent de cent quarante esclaves, mais Feingold affirme que le nombre réel atteignait peut-être sept cent quarante.

⁸²⁵ Max J. Kohler, "Judah P. Benjamin: Statesman and jurist" *PAJHS*, vol. 12 (1904), pp. 70-71 et 73.

« Le plus grand diplomate juif américain avant Henry Kissinger, l'avocat le plus connu avant Brandeis, [...] le plus grand orateur juif américain et le juif le plus influent jamais élu au Sénat des États-Unis⁸²⁶...

Et c'est ce sénateur qui défendait l'esclavage, prétendant qu'il était plus humain de fouetter les Noirs et de les marquer au fer que de les mettre en prison ou de les envoyer au bagne. Benjamin Wade, sénateur abolitionniste de l'Ohio, accusait Benjamin d'être « un Israélite avec les principes d'un Égyptien⁸²⁷ ».

Benjamin était né aux Antilles, à Sainte-Croix, le 6 août 1811. Son père était un vagabond qu'on a qualifié « d'oiseau rare, un raté juif » et sa mère était d'origine portugaise. La famille déménagea à Charleston, en Caroline du Sud, en 1822 et peu après, un riche juif remarqua Benjamin et l'envoya d'abord dans une école privée puis à l'université de Yale. Il abandonna ses études, d'après lui pour des raisons financières, mais en fait on a beaucoup de preuves qu'il a été renvoyé pour des motifs disciplinaires⁸²⁸.

Il fut élu sénateur en 1852 et ne manqua pas une occasion de défendre l'esclavage. Après la Sécession, Jefferson Davis, le président des états sécessionnistes, le nomma procureur général et au bout de six mois lui confia la plus haute fonction gouvernementale, le ministère de la guerre. Il fut bientôt de notoriété publique que Benjamin était l'homme le plus puissant du gouvernement rebelle après Davis lui-même⁸²⁹.

[221]

Bertram Korn note qu'il est ironique que les honneurs octroyés à Benjamin « soient fondés sur la souffrance des esclaves noirs dont il faisait commerce sans scrupules [...]. Rares sont les hommes politiques aussi logiques que Benjamin dans sa défense de cette institution. La boutade méprisante de Benjamin Wade n'est pas fausse⁸³⁰... » Même pour l'historien juif Morris U. Schappes, « l'histoire a déclaré Benjamin coupable et condamné sa cause comme mauvaise⁸³¹. »

Dr Joseph Bensadon de Louisiane était partisan de la Confédération et du maintien de l'esclavage. Il fut médecin militaire pendant la guerre de Sécession⁸³².

Francisco Lopez Blandon (né en 1618) fut mis en prison de 1643 à 1649 par l'Inquisition pour avoir pratiqué le judaïsme mais « il avait un esclave nègre qui lui apportait des victuailles et des messages du monde extérieur. Cet esclave traînait aussi dans les bureaux du chef de la prison et lui racontait tout ce qu'il y entendait⁸³³ ».

Abraham Block de Richmond (Virginie) « avait une esclave noire nommée Matilda Drew. En 1826, elle fut jugée pour « avoir pris deux livres de fromage, d'une valeur de vingt-cinq centimes, deux livres et demie de sucre, trente-cinq

⁸²⁶ Richard S. Tedlow, "Judah P. Benjamin," in Nathan M. Kaganoff, Melvin I. Urofsky, *Turn to the South: Essays on Southern Jewry*, Charlottesville (Virginie), 1979, p. 44.

⁸²⁷ Sharfman, pp. 189-190.

⁸²⁸ Tedlow, p. 44.

⁸²⁹ Tedlow, p. 45.

⁸³⁰ Tedlow, p. 49.

⁸³¹ Morris U. Schappes, *Documentary History of the Jews in the United States*, New York, 1950, p. 429.

⁸³² EJ, vol. 11, p. 519 ; Leo Shpall, *The jews in Louisiana*, Nouvelle-Orléans, 1956, pp. 12-13.

⁸³³ Liebman, *The Jews in New Spain*, p. 262.

centimes ; une bouteille d'eau-de-vie, un dollar et cinq timbales, trente-sept centimes, le tout appartenant à Grace Marx. Elle fut relaxée. Pour la défendre d'avoir volé pour une valeur d'un dollar et soixante-deux centimes, le tribunal octroya dix dollars à son avocat⁸³⁴ ».

Simon Bonane (ou Bonave). En 1699, il était sur le bateau pirate « L'Aventure » de Londres et d'après Max Kohler, « en août 1720 on lit que « Simon le juif n'attend pas son bateau [négrier] de Guinée avant l'automne⁸³⁵ ».

Jacob Bortz de Georgie, sans doute juif, publia cette annonce dans la *Gazette de Savannah* (Géorgie) du 27 juillet 1774 :

[222]

« EN FUITE de chez le soussigné, à Coshen, UN JEUNE NÈGRE, FRANK ; il a les marques blanches d'anciennes brûlures sur les jambes ; il portait une veste et un pantalon de drap grossier bleu et il a emporté aussi un pantalon à carreaux. Une récompense de dix dollars sera donnée à quiconque le remettra à JACOB BORTZ⁸³⁶.

Stephen Boyd , juif hollandais de Baltimore, employait un juif engagé comme surveillant des quatre-vingt-quatorze esclaves noirs de sa plantation de mille cinq cents hectares⁸³⁷.

Domingo da Costa Brandau et sa femme, Maria Henriques Brandau, vivaient à Amsterdam en 1639 et avaient une plantation à « Arrerippi » (peut-être Recife) cultivée par des esclaves africains⁸³⁸.

David Perayra Brandon de Charleston (Caroline du Sud), fit part de ses dernières volontés dans son testament rédigé en 1838 :

« Je confie mon fidèle serviteur et ami Juelloit ou Julien, Nègre libre, à ma chère Rachel [sa belle-fille] et à mon ami W.C. Lambert [son mari] et leur demande de le protéger comme si c'était moi et de lui donner ceux de mes vêtements qu'ils considéreront comme utiles pour lui et de ne jamais l'oublier car je n'ai jamais eu ami plus cher⁸³⁹. »

Saul Brown (alias Pardo, mort en 1702) «, était un commerçant de Newport engagé dans le commerce triangulaire. En 1695, il fut le premier rabbin de la synagogue de Shéa-Rith Israël⁸⁴⁰.

Benjamin Bueno était propriétaire d'esclaves à la Barbade au XVII^e siècle⁸⁴¹.

[223]

Joseph Bueno (alias Joseph Bueno de Mesquita, vers 1708), consacra les bénéfices de ses opérations de traite négrière aux Antilles à l'achat d'un cimetière pour les

⁸³⁴ Ezekiel et Lichtenstein, p. 90.

⁸³⁵ Max J. Kohler, "Phases of Jewish Life in New York Before 1800," *PAJHS*, vol. 2 (1894), p. 84.

⁸³⁶ Windley, vol. 4, p. 54.

⁸³⁷ Joseph L. Blau et Salo W. Baron, éditeurs, *The Jews of the United States, 1790-1840*, New York, 1963, 3 tomes, T. 3, p. 799. Pour les auteurs, Boyd « n'était ni juif ni hollandais », mais Samuels affirme le contraire dans une lettre de 1819 à sa famille. Cf. Isaac M. Fein, *The Making of An American Jewish Community*, Philadelphie, 1971, p. 11.

⁸³⁸ Isaac Emmanuel, "Seventeenth Century Brazilian Jewry: A Critical Review," *AJA*, vol. 14 (1962), p. 37.

⁸³⁹ Korn, "Jews and Negro Slavery," pp. 186-187.

⁸⁴⁰ *EJ*, vol. 4, p. 1411; Schappes, p. 569 ; Rosenbloom, p. 14.

⁸⁴¹ Samuel, pp. 14, 90.

juifs à New York en 1682. Il légua à sa femme Rachel « tous les esclaves que je possède actuellement [...] »⁸⁴².

Rachael Burgos: à Bridgetown, en 1680, sa famille était composée de six personnes avec un couple d'esclaves⁸⁴³.

Mathias Bush, commerçant juif de Lancastre (Pennsylvanie), fit paraître cette annonce pendant l'été 1765 :

« les Nègres dont les noms suivent m'ont été confiés le 22 juillet de cette année : un homme nommé Jack ou Tobias, une Nègresse, Jane, son épouse, et leurs deux enfants, un garçon d'environ cinq ans et une fille d'environ quatre ans. L'homme a à peu près trente-quatre ans, la femme trente, ils ont une bonne garde-robe ; ils disent appartenir à James Campbell, de Conegocheage près du Fort Loudoun. Ledit Campbell est donc prié de venir payer les frais et les emmener, sinon ils seront vendus au prix indiqué dans quatre semaines, par mes soins.

Matthias Buch, geôlier⁸⁴⁴

Samuel De Campos, marchand à la Barbade en 1720, légua à sa fille Sarah « un garçon nègre nommé Scipion et une métisse nommée Déborah ». Il légua à sa fille Esther « un jeune Nègre nommé Joe et une jeune Nègresse nommée Jenny »⁸⁴⁵.

[224]

Raquel Nunez Carvalho « légua à son fils Jacob Frois « une Nègresse, Abbah », et à son fils Isaac Frois qui se trouve « désormais à la Jamaïque [...] une Nègresse du nom de Rose »⁸⁴⁶.

La famille Cohen de Baltimore était considérée comme la plus connue de la ville et même du pays. Ses membres étaient financiers, industriels et exerçaient des professions libérales. L'un d'entre eux, Mendès, « faisait partie du Parti de la Paix, un groupe sécessioniste déguisé, et il fut délégué à l'assemblée de la Paix de l'état ; Édouard fit encore mieux en servant dans l'armée sudiste »⁸⁴⁷.

Abraham Cohen (vers 1739-1800) du district de Georgetown en Caroline du Sud, fut directeur central de la poste et marchand d'esclaves à l'encan ; il avait vingt et un esclaves⁸⁴⁸.

Abraham Cohen finançait **David Nassi** (ou Nassy), un des premiers colons juifs arrivés à Cayenne en 1662 (alors sous domination hollandaise). Nassy employait d'innombrables esclaves noirs⁸⁴⁹.

Barnett A. Cohen (1770-1839) et sa femme Bella, du district de Barnwell en Caroline du Sud, avaient plus de vingt esclaves noirs⁸⁵⁰.

⁸⁴² Leo Herskowitz, *Wills of Early New York Jews (1704-1799)*, New York, 1967, p. 15 ; Rosenbloom, p. 14.

⁸⁴³ Samuel, p. 40.

⁸⁴⁴ Billy G. Smith et Richard Wojtowicz, *Blacks Who Stole Themselves: Advertisements for Runaways in the Philadelphia Gazette 1728-1790*, Philadelphie, 1989, p. 78.

⁸⁴⁵ Samuel, p. 59.

⁸⁴⁶ Samuel, p. 84.

⁸⁴⁷ Isaac M. Fein, "Baltimore Jews during the Civil War," Karp, *JEA*3, p. 348.

⁸⁴⁸ Korn, "Jews and Negro Slavery," pp. 181, 195 ; Ira Rosenwaiké, "An Estimate and Analysis of the Jewish Population of the United States in 1790," *PAJHS*, vol. 50 (1960), p. 47 ; Rosenbloom, p. 20.

⁸⁴⁹ Emmanuel, "Seventeenth Century Brazilian Jewry", p. 62.

⁸⁵⁰ Ira Rosenwaiké, "The Jewish Population of the United States as Estimated from the Census of 1820," Karp, *JEA*2, p. 18 ; Korn, "Jews and Negro Slavery," p. 180 ; Rosenbloom, p. 21.

Benjamin Cohen, était un commerçant connu à Savannah (Géorgie) ; il croyait que :

« l'esclavage [était] [...] la seule institution humaine capable de sortir les Nègres de la barbarie et de développer le peu d'intelligence dont ils jouissent⁸⁵¹. »

Moses Nunez Cardozo (1755-1818) est un planteur qui assurait les fonctions de geôlier près le tribunal Powhatan à Richmond ; il était notamment chargé de la poursuite et de la punition des Noirs fugitifs⁸⁵².

Luis Rodriguez Carvajal devint faiseur d'affaires en Nouvelle-Espagne et « pratiquait peut-être la lucrative traite des Noirs »⁸⁵³.
[225]

J. S. Cohen était chef de la police de Mobile (Alabama) en 1841 ; il était notamment chargé de poursuivre et d'arrêter les Noirs fugitifs⁸⁵⁴.

Jacob Cohen avait une plantation cultivée par près de trois cents esclaves⁸⁵⁵.

Jacob I. Cohen (c. 1744-1823), né en Allemagne, fut négrier dans le Sud puis à Philadelphie. Il avait de vastes terres et employait Daniel Boone, le « célèbre pionnier et réducteur d'Indiens du Kentucky » pour les surveiller. Cohen était président de la synagogue de Mikveh Israël en 1810-1811. Associé avec Isaïe Isaacs de Richmond, il réduisit en esclavage des Noirs qu'ils appelèrent Tom, Dick, Spencer, Mieshack, Fanny, Eliza et leurs enfants en nombre inconnu. Pour montrer sa bonne volonté, Cohen ordonna qu'ils soient affranchis *après* sa mort et légua 25 dollars à chacun⁸⁵⁶.

Joseph Cohen de Lynchburg (Virginie) fut condamné en 1819 pour le meurtre d'un des nombreux Africains qu'il avait réduits en esclavage. Le châtiment qui lui fut infligé serait infligé de nos jours pour un petit délit⁸⁵⁷.

Levi Cohen figure sur un avis de réception d'esclaves en Géorgie⁸⁵⁸.

Mordechaï Cohen (vers 1763-1848) « né en Pologne, avait une plantation à Saint-André (Caroline du Sud) cultivée par vingt-sept Noirs. c'était un des plus riches planteurs de l'état et il fut commissaire des marchés de Charleston de 1826 à 1932. Si on ajoute les vingt-trois esclaves domestiques, on arrive à un total de cinquante esclaves, ce qui en fait le troisième propriétaire d'esclaves juif de Caroline du Sud [226]⁸⁵⁹. Ses fils, Marx et David, avaient des fermes et exploitaient aussi les Noirs⁸⁶⁰.

⁸⁵¹ Feingold, *Zion*, p. 89 ; cf. infra pour Solomon Cohen, qui aurait exprimé une opinion du même ordre

⁸⁵² Korn, "Jews and Negro Slavery," p. 190 ; *EJ*, vol. 5, p. 162 ; Rosenbloom, p. 18.

⁸⁵³ Martin A. Cohen, "The Religion of Luis Rodriguez Carvajal," *AJA*, vol. 20 (avril 1968), p. 39.

⁸⁵⁴ Korn, "Jews and Negro Slavery," p. 190.

⁸⁵⁵ Ira Rosenwaike, *On the Edge of Greatness: A Portrait of American Jewry in the Early National Period*, Cincinnati, 1985, p. 69.

⁸⁵⁶ *EJ*, vol. 5, p. 662 ; Schappes, pp. 101, 593 ; Korn, "Jews and Negro Slavery," pp. 185-188 ; Rosenwaike, "Jewish Population in 1790," p. 63 ; Charles Reznikoff et Uriah Z. Engelman, *The Jews of Charleston* Philadelphie, 1950, p. 77 ; "Acquisitions," *AJA*, vol. 5 (janvier 1953), p. 58 ; Bermon, pp. 163-164 ; Rosenbloom, p. 24.

⁸⁵⁷ *EJ*, vol. 12, p. 1085 ; Feingold, *Zion*, p. 62 ; Korn, "Jews and Negro Slavery," p. 189.

⁸⁵⁸ "Acquisitions. Material Dealing with the Period of the Civil War," *AJA*, vol. 12 (1960), p. 117.

⁸⁵⁹ Rosenwaike, *Edge of Greatness*, pp. 69-70.

⁸⁶⁰ Korn, "Jews and Negro Slavery," p. 180 ; Rosenbloom, p. 25.

Samuel Myers Cohen (vers 1708-1743) avait une boutique à New York et fut élu chef de la police du port; il avait des responsabilités importantes à la synagogue Shearith Israël. Il légua par testament à sa femme, Rachel, « tous les esclaves nègres que je posséderai en mourant ». Deux d'entre eux, Windsor et Hereford, participèrent à une rébellion avortée en 1741, « le complot nègre », mais furent finalement relâchés⁸⁶¹.

Simon Cohen (1781-1836) d'Amsterdam s'installa à la Nouvelle Orléans en 1810 et huit ans plus tard, il acheta une Noire et son nourrisson d'un mois. La vente fut annulée parce que la femme était hypothéquée à un autre. En 1820, Cohen avait un bureau de tabac, une salle de billard et quatre esclaves noirs⁸⁶².

Solomon Cohen (1757-1835) était un commerçant connu et un homme public du district de Georgetown en Caroline du Sud ; il avait neuf esclaves noirs. Il manifeste son hostilité envers les Noirs dans une lettre à sa belle-sœur Emma Mordecai :

« [Je] pense que l'esclavage rendait les Blancs plus raffinés et plus civilisés, en leur donnant une élévation de sentiment, une aisance et une dignité qui ne peuvent être atteintes que dans une société soumise à l'influence contraignante d'une classe privilégiée et qu'en même temps, c'était la seule institution humaine capable de sortir les Nègres de la barbarie et de développer le peu d'intelligence dont ils jouissent. »

Korn ajoute qu'« on pourrait difficilement trouver une justification plus concise et plus hypocrite de l'esclavage que celle de Salomon Cohen⁸⁶³ ».

[227]

Solomon Cohen, sans doute d'Augusta (Géorgie) vend deux Noirs 3000 dollars à Bernard Philips, en 1863⁸⁶⁴.

Herman Cone et son associé, Jacob Adler de Jonesboro (Tennessee), achètent deux Noirs 4.000 dollars en 1863. Ils s'appellent Friendly et Joe William⁸⁶⁵.

Jacob De Cordova (1808-1868), promoteur immobilier au Texas, possédait aussi un journal. Il lança le premier quotidien de la Jamaïque et ouvrit la première synagogue de Houston. En 1858, « il désirait que l'on sache que nos sentiments et notre éducation ont toujours été favorables à l'esclavage ». Dans une conférence à Philadelphie, la même année, il dit, à propos du Texas :

« L'esclavage est protégé au Texas par une sage disposition de notre constitution. c'est dans ce cadre que les Texans défendent jalousement ce

⁸⁶¹ Leo Herskowitz, "Wills of Early New York Jews (1743-1774)," *AJHQ*, vol. 56 (1966), p. 66 ; Pool, p. 229 ; *EJ*, vol. 12, p. 993 ; Lee M. Friedman, "Wills of Early Jewish Settlers in New York," *PAJHS*, vol. 23 (1915), pp. 151-152 ; Anita Libman Lebeson, *Jewish Pioneers in America: 1492-1848*, New York, 1938, p. 203 ; "Acquisitions," *AJA*, vol. 7 (1955), p. 158 ; Kohler, "New York," p. 84 ; *MCAJ2*, p. 822 ; Rosenbloom, p. 26.

⁸⁶² Korn, *Jews of New Orleans*, p. 156.

⁸⁶³ Korn, "Jews and Negro Slavery," p. 182 ; *EJ*, vol. 16, p. 533 ; Roberta Strauss Feuerlicht, *The Fate of the Jews: A People Torn between Israeli Power and Jewish Ethics*, New York, 1983, p. 74 ; Rosenwaike, "Jewish Population of 1820," p. 18 ; Rosenbloom, p. 27 ; Cf. plus haut dans la liste Benjamin Cohen, qui aurait exprimé la même opinion (Feingold, *Zion*, p. 89).

⁸⁶⁴ "Acquisitions," *AJA*, vol. 2 (janvier 1950), p. 32.

⁸⁶⁵ *EJ*, vol. 5, p. 868 ; Korn, "Jews and Negro Slavery," p. 193.

droit et refusent qu'on le remette en question, directement ou indirectement⁸⁶⁶. »

Jacob Cardozo, démocrate conservateur, considérait l'esclavage comme justifié moralement et économiquement : « Les Nègres vivaient souvent mieux que les esclaves à gages blancs ; les esclaves noirs sont inférieurs moralement et intellectuellement. » Il rendait Dieu responsable de l'aspect éthique : « Le Tout-Puissant a choisi de faire les hommes de couleur noirs pour prouver leur infériorité. » Dans ses *Souvenirs de Charleston*, il se plaint du triste sort des anciens propriétaires d'esclaves :

« Un homme qui possédait deux cents à cinq cents esclaves, et jouissait de revenus princiers doit désormais non seulement accepter un emploi humiliant mais bien souvent il ne trouve pas de travail. Dans certains cas, il doit être cocher ou commis de commerce et obéir aux ordres d'un employé ignorant et grossier. il y a quelque chose de contre-nature dans ce renversement de situation, quelque chose qui révolte mon sens des convenances dans cette dégradation sociale⁸⁶⁷. »

[228]

Emanuel Alvares Correa (1650-1717) participa à la traite des Noirs à Curaçao pendant des années et, en 1699, fut l'intermédiaire entre les Compagnies des Indes occidentales portugaise et hollandaise pour la vente d'une cargaison africaine destinée au Mexique⁸⁶⁸.

Isaac Da Costa (1721-1783) était marchand et agent maritime à Charleston (Caroline du Sud), « sans doute le juif le plus connu à Charleston avant l'indépendance ». Né en Angleterre, il fonda la synagogue Beth Elohim où il occupa des fonctions officielles. Il était aussi franc-maçon. Il était associé à Thomas Farr fils⁸⁶⁹ dans un commerce d'import-export, qui faisait notamment du trafic d'esclaves. Il est considéré comme un « gros » importateur d'esclaves : en 1760, il importa deux cents Africains, en 1763 cent soixante⁸⁷⁰.

Joseph D'Acosta arriva à la Nouvelle-Amsterdam en 1655. C'était un gros marchand d'Amsterdam, actionnaire important de la Compagnie hollandaise des Indes occidentales⁸⁷¹.

⁸⁶⁶ *EJ*, vol. 5, p. 1455 et 15, p. 1035 ; "Trail Blazers of the Trans-Mississippi West," *AJA*, vol. 8 (juin 1952), p. 76 ; Korn, "Jews and Negro Slavery," pp. 210-211.

⁸⁶⁷ *MUSJ*, p. 425 ; *MEAJ2*, p. 218 ; Korn, "Jews and Negro Slavery," p. 211.

⁸⁶⁸ *EJ*, vol. 14, p. 1663 ; *EHJ*, p. 273 ; S. Broches, *Jews in New England*, New York, 1942, p. 11 ; "Jews in the Vice-Admiralty Court of Colonial Rhode Island," *PAJHS*, vol. 37 (1940), p. 392 ; Rosenbloom, p. 28.

⁸⁶⁹ Farr publia au moins trois annonces pour retrouver des esclaves fugitifs. Ces annonces parurent dans la *Gazette de Savannah* du 24 février 1785 pour un « jeune Noir nommé Abraham », dans la *Gazette Of the State of South-Carolina* du 21 octobre 1777, pour un « Noir nommé London, maçon de métier », et dans la *South-Carolina and American General Gazette* du 4 novembre 1780, pour une « JOLIE métisse nommée ISABELLA » et ses deux enfants. Cette annonce concernait aussi « une femme robuste et plutôt mal bâtie, nommée BETSY, très noire, le visage rond et le nez écrasé, d'environ vingt-huit ans ». Cf. Windley, vol. 4, p. 123, and vol. 3, pp. 354 et 571-572.

⁸⁷⁰ Feingold, *Zion*, p. 42 ; *JRM/Docs*, pp. 272, 353 ; *EJ*, vol. 5, p. 1220 and vol. 14, p. 1663 ; *MEAJ2*, p. 322 ; Rosenbloom, pp. 28-29.

⁸⁷¹ Schappes, p. 567.

Nemias Daniel « un juif » de la paroisse de Christchurch à la Barbade figure sur les rôles comme propriétaire de quelques hectares et de douze « nègres » en 1679⁸⁷².

Aaron Daniels (1776-1862) « était un boutiquier de la Nouvelle Orléans qui possédait huit Noirs en 1830⁸⁷³.
[229]

Joseph Darmstadt († vers 1820), né en Allemagne, émigra à Richmond (Virginie). En 1880, il fonda la synagogue de Beth Shalom ; il était franc-maçon et possédait un Noir du nom de George. Un jour, il accusa un Noir « libre », Daniel Clayton, d'avoir volé un sac de cire d'abeilles d'une valeur de 50 shillings ». Cette accusation fut suivie, bien sûr, d'une condamnation à une peine de trente-neuf coups de fouet⁸⁷⁴.

Ansley, Benjamin, George et Solomon Davis avaient la réputation d'être les plus gros marchands juifs d'esclaves. A partir de 1838, on les voit sillonner le Sud pour vendre des troupes d'hommes, femmes et enfants noirs. Les quatre frères, basés en Virginie, à Richmond et à Petersburg, « ne reculaient devant rien pour se procurer des esclaves, et faisaient de la réclame dans tout le Sud ». Cette annonce publiée par Ansley Davis fut incluse dans une plainte contre la traite des esclaves dans le pays :

« Le soussigné voudrait acheter cent esclaves de chaque sexe, âgés de 10 à 30 ans, et il est prêt à payer beaucoup plus que d'habitude. Il se rendra dans les comtés des alentours pour examiner chaque esclave.⁸⁷⁵ »

Ils firent paraître cette annonce dans *l'Enquirer* de Columbus (Géorgie) : « Soixante beaux Nègres de Virginie (domestiques, ouvriers agricoles, joueurs de clairon, cuisiniers, blanchisseurs, repasseurs et trois couturières hors pair ». Les Davis gardaient le secret sur leur source d'approvisionnement et répétaient à tout le monde qu'ils continueraient à recevoir des esclaves par chaque bateau arrivant à Columbus⁸⁷⁶.

On parle même d'eux dans *Clé du livre « la Case de l'oncle Tom »* d'Harriet Beecher Stowe :

« A Petersburg, les grands trafiquants d'esclaves sont les Davis. Ce sont des juifs qui ont commencé dans le pays comme colporteurs miséreux mais je sais qu'ils sont membres d'une famille installée aussi à Philadelphie, à New-York et ailleurs. Ces gens sont toujours en activité dans cette branche et paient les esclaves très cher. En été et en automne, ils les achètent à bas prix puis ils les lavent, les habillent, les font engraisser jusqu'à ce qu'ils aient bonne mine et les vendent alors [20] en faisant un grand bénéfice. Ils ne serait pas inutile de mener une enquête pour déterminer quel est le

⁸⁷² Samuel, p. 90.

⁸⁷³ Korn, *Jews of New Orleans*, p. 316.

⁸⁷⁴ Korn, "Jews and Negro Slavery," p. 190 ; Ezekiel and Lichtenstein, p. 79; Rosenwaike, "Jewish Population in 1790," p. 63 ; *EJ*, vol. 5, p. 1307 ; Rosenbloom, p. 31.

⁸⁷⁵ Theodore D. Weld, *Slavery and the Internal Slave Trade in the United States*, New York, 1969, p. 51.

⁸⁷⁶ Sharfman, pp. 146-147.

capital nordiste et quelles sont les sociétés basées dans les villes du Nord qui s'occupent de ce commerce odieux.⁸⁷⁷

Benjamin Davis possédait « une femme de couleur nommée Elsey » et ils garantissaient même leurs esclaves comme on peut le voir sur une facture pour une Noire de 15 ans nommée « Savry » qui était « garantie solide et en bonne santé »⁸⁷⁸. D'après les archives du comté de Bibb, en Géorgie, le 16 avril 1852, Benjamin Davis vendit 7.000 dollars les seize Africains dont les noms suivent à Elisha Davis :

Peter Davis (sombre)	Melvina (femme, café au lait)
Tom (homme, sombre)	Francis (femme, café au lait)
Charles (homme, sombre)	Lucy (fille, sombre)
Prince (homme, sombre)	Fanny (fille, sombre)
Peter Griffin (homme, noir)	Henry (garçon, sombre)
Sarah (femme, sombre)	Loi (garçon, sombre)
Florah (femme, sombre)	Sandy (garçon, sombre)
Milly (femme, sombre)	Munroe (garçon, 6 mois) ⁸⁷⁹

George Davis père se faisait appeler « le George David original », pour se distinguer des autres. Il était représentant à la Nouvelle-Orléans d'un marchand juif d'esclaves, Lévy-Jacobs. Il était encanteur, spéculateur immobilier et vendait :

« des Nègres, des chevaux, des mules, des vaches, des ânes quadrupèdes ou bipèdes, et n'importe quel animal figurant au catalogue de la Création [...] contre argent comptant et sans marchandage. » (annonce du 15 octobre 1840)

Les rôles d'impôts impayés d'avril 1826 et de mai 1828 montrent que Davis possédait sept esclaves et devait 2.500 dollars au fisc en 1826, qu'en 1828 il possédait huit esclaves et devait 3.000 dollars. D'après le recensement de 1830, il possédait sept esclaves⁸⁸⁰.

Rachel D'Azevedo de Charleston possédait des Noires qu'elle appelait Rose, Flora, Dinah et Maria, et les donna à sa fille Sarah A. Motta. Un autre juif, Abraham Moïse, conspirait avec Rachel et Sarah pour maintenir les Noires en esclavage⁸⁸¹.

[231]

David Dearosto possédait quinze hectares à Saint-Thomas de la Barbade, avec soixante et un esclaves noirs, sept « domestiques loués » et trois « achetés », d'après un recensement de 1670⁸⁸².

Moses Deazevedo de la Barbade, exprime ses sentiments envers ses fils dans son testament du 6 octobre 1715 :

« A mon fils Jacob : je lui remets sa dette et comme il m'a désobéi, je lui donne la somme d'1/- qui épuise toute prétention à mon héritage. A mon

⁸⁷⁷ Harriet Beecher Stowe, *A Key to Uncle Toms Cabin*, Salem (New Hampshire), réimp. 1987, de l'éd. originale de 1853), p. 297.

⁸⁷⁸ Korn, "Jews and Negro Slavery," pp. 198-199 ; *EJ*, vol. 14, p. 1664 ; *EHJ*, p. 274 ; Sharfman, p. 147.

⁸⁷⁹ African-American Family History Association, Inc., *Slave Bills of Sale Project*, Atlanta (Géorgie) 1986, vol. 1, p. 0407 [sic].

⁸⁸⁰ Bertram Wallace Korn, *The Jews of Mobile, Alabama, 1763-1841* Cincinnati (Ohio), 1970, pp. 23-24.

⁸⁸¹ Korn, "Jews and Negro Slavery," p. 186 ; *EJ*, vol. 3, p. 1006 ; Reznikoff et Engelman, p. 77.

⁸⁸² Samuel, p. 91.

fils David Eliahu je remets la somme considérable que je lui ai versée, comme il ressort de mes livres de compte et comme il m'a désobéi, je lui donne 1/- en liquide. A mon fils Abraham, je lègue la somme de 10/- ainsi que mes vêtements usagés et mon linge blanc [...] A ma petite-fille Lebanah Mendes et à ses héritiers je lègue la mulâtresse Mary et ma Nègresse de Cormanti nommée Esperanto [...] A mon fils Salomon une Nègresse nommée Zabelina avec sa fille mulâtresse Bashe et son fils Caïn et sa fille Maria et toute leur descendance et je confirme le don de ma Nègresse de Madagascar nommée Diana à lui et à ses héritiers le 29 juin 1715⁸⁸³.

Mathias Dellyon, de la paroisse de Saint-Pierre de la Barbade, légua « une Nègresse » à chacune de ses filles Esther et Déborah⁸⁸⁴.

Isaac Delyon de Charleston fit paraître cette annonce dans la *South Carolina and American General Gazette* du 19 janvier 1780 :

Cinq cents dollars de Récompense

ENFUI il y a quelque temps de chez le soussigné un Nègre nommé Harry d'environ 17 ans, mesurant 1m70 environ, au visage rond, il avait en partant une redingote de drap, un pantalon de cuir, une veste et un pantalon de drap vert ; c'est un beau garçon de la campagne qui parle bien anglais. La récompense promise sera remise à quiconque le remettra au gardien de l'asile ou à moi-même à Charlerston et une récompense de mille dollars pour qui prouvera qu'il est caché par un Blanc. Ce garçon appartenait auparavant au domaine de Boone sur l'île de Jean et des Nègres l'ont vu rôder dans cette plantation⁸⁸⁵.

De Pas : famille de la Martinique qui possédait beaucoup de terres et d'esclaves. Le duc de Choiseul, ministre des Affaires étrangères et de la guerre, énumère certaines de ses possessions :

[232]

M. de Pas : trois domaines et deux cent quatre-vingts esclaves.

M. de Pas fils : quatre domaines dont un avec cent esclaves .

Jean de Pas : une plantation avec trente esclaves.

Michel de Pas : (« c'est un mulâtre et un bâtard ») un « grand domaine » avec cent-vingt esclaves et un autre avec trente esclaves.

La famille comprend aussi M. de Pas, Antoine de Pas et Louis de Pas⁸⁸⁶.

Abraham Depeza était un juif de la Barbade qui, « se sentant malade et faible », écrivit son testament le 11 août 1718. Il laissait à son plus jeune fils Isaac pour son vingt et unième anniversaire « une Nègresse nommée Obbah ». A sa fille Sarah Depeza « une négresse Peggy ». A sa femme Esther Depeza « ma Nègresse Mary...⁸⁸⁷ »

De Wolf : à partir de 1790, la traite négrière de Rhode Island est pratiquement concentrée entre les mains des frères de Wolf⁸⁸⁸, considérés comme « les plus

⁸⁸³ Samuel, p. 83.

⁸⁸⁴ Samuel, p. 60.

⁸⁸⁵ Windley, vol. 3, p. 566. C'est peut-être la même personne qu'Isaac Lyon. Cf. la liste ci-dessous.

⁸⁸⁶ Lee M. Friedman, *Jewish Pioneers and Patriots*, Philadelphie, 1942, p. 91.

⁸⁸⁷ Samuel, p. 58.

⁸⁸⁸ James Pope-Hennessy, *Sins of the Fathers: A Study of the Atlantic Slave Traders 1441-1807*, New York, 1968, p. 239 ; Wilfred H. Munro, *The History of Bristol, Rhode Island: The Story of the Mount Hope Lands Providence (Rhode Island)*, 1880, pp. 322-325, 350-352, 370-371.

grands trafiquants d'esclaves de Bristol »⁸⁸⁹. Les historiens juifs ne considèrent pas ouvertement des de Wolf comme des membres de leur « race », bien que d'autres retracent leurs origines juives. Voici ce que dit James Pope-Hennessy dans *Sins of the Fathers: A Study of the Atlantic Slave Traders 1441-1807* :

« M^{le} Abigaïl épousa un des capitaines en second de son frère, Marc Antoine de Wolfe, juif de la Guadeloupe. Wolf s'installa dans la maison de sa femme à Bristol (Rhode Island) et plusieurs de leurs huit fils choisirent aussi de faire la traite des esclaves⁸⁹⁰. »

Le plus célèbre, James de Wolf, fut condamné par la cour d'assises de Newport en 1791, pour avoir jeté à l'eau une Noire qui avait contracté la variole pendant le voyage. Il avait quitté l'état avant la condamnation et fut plus tard élu sénateur.

[233]

Politiquement, James et son frère John choisirent le parti républicain et Thomas Jefferson, qui nomma Charles Collins, beau-frère de James et célèbre actionnaire d'au moins deux bateaux négriers, collecteur d'impôts pour les ports négriers de Bristol et de Warren (Rhode Island)⁸⁹¹. En collusion avec Collins, Georges de Wolf envoya de nombreux bateaux négriers faire des traversées interdites et par conséquent nettes d'impôts⁸⁹². Les Wolf ne refusaient pas le trafic de stupéfiants et il est avéré qu'ils ont investi dans la marijuana⁸⁹³. Voici les ordres donnés par James à Jonathan Dennison, capitaine de son bateau négrier *Ann* en juillet 1806 :

« Vous êtes engagé pour une traversée vers l'Afrique de mon bateau l'*Ann*. Mes ordres sont d'aller aussi vite que possible à Cabo Corso [Ghana] et de faire les opérations commerciales dans cette région : vous y achèterez autant de jeunes esclaves, solides et en bonne santé, que vous le pourrez, en troquant la cargaison de départ avec les indigènes ; lorsque vous aurez terminé en Afrique, vous mettrez le cap sur Montevideo en Amérique du Sud où vous vendrez vos esclaves et achèterez une cargaison de peaux de bœuf et de viande de bœuf séchée, de suif et d'autres produits du pays qui, à votre avis, assureront un bon profit, et lorsque vous aurez terminé vos affaires là-bas, vous reviendrez ici dès que possible. Je suis, Monsieur, votre ami et propriétaire J. de Wolf⁸⁹⁴. »

Lorsque le gouvernement colonial de Rhode Island essaya d'interdire la traite des esclaves, John Brown (fondateur de l'université Brown) et John de Wolf, avec d'autres, entreprirent d'empêcher cette interdiction. Aucune interdiction ne pouvait empêcher Wolf de continuer la traite qui alimentait la Caroline du Sud en esclaves⁸⁹⁵.

⁸⁸⁹ William G. Mcloughlin, *Rhode Island: A History*, New York, 1978, p. 107.

⁸⁹⁰ Mcloughlin, p. 107.

⁸⁹¹ Peter T. Coleman, *The Transformation of Rhode Island, 1790-1860*, Providence (Rhode Island), 1969, pp. 55-56.

⁸⁹² Peter T. Coleman, p. 57.

⁸⁹³ Peter T. Coleman, p. 43.

⁸⁹⁴ George Francis Dow, *Slave Ships and Slaving*, Salem (Massachusetts), 1927, p. 261.

⁸⁹⁵ Mcloughlin, p. 106 ; Peter T. Coleman, pp. 51-52, fait une description rapide de la législation en vigueur. Lorenzo Greene, *The Negro in Colonial New England*, New York, 1974, pp. 30-31 note.

[234]

Luis Dias de la Barbade partagea également entre les membres de sa famille « tout mon domaine, chevaux, Nègres, or, argent, bijoux, perles, biens, meubles et à leur propre volonté... un objet d'or et un autre d'argent et de même deux Nègres grands ou petits⁸⁹⁶. »

John Drayton faisait paraître une annonce, le 9 septembre 1774, pour « un surveillant d'indigoterie » chargé de faire travailler environ trente Africains⁸⁹⁷.

Elisha Elizer était commissaire de police adjoint à Charleston (Caroline du Sud) en 1802 ; son travail consistait à punir les Noirs fugitifs. C'est peut-être le même Elizer qui est maître de poste à Greenville en 1784 et juge de paix en 1813, d'après d'autres sources⁸⁹⁸.

Isaac Elizer (1720-1807) était propriétaire du navire négrier Prince Georges avec Samuel Moses. Il équipait les navires négriers en entraves et récompensait les équipages de ses fructueux navires avec des Africains. « C'était un armateur-marchand et, comme beaucoup de ses amis et associés, il faisait un peu de traite d'esclaves. » On le qualifie « de faiseur d'affaires notable et respecté » et il s'occupait beaucoup de la synagogue de Newport (Rhode Island)⁸⁹⁹. Elizer et Moses écrivirent à leur capitaine John Peck de faire voile vers l'Afrique et de vendre l'alcool

« [...] aussi cher que possible et d'investir tout le produit dans des jeunes esclaves bons pour la vente [...] Dès que vous aurez conclu vos opérations là-bas, rendez-vous aussi vite que possible aux Bahamas et vendez les esclaves comptant, si le marché est favorable [...]. Et nous vous donnons comme commission quatre esclaves pour l'achat de cent quatre, et un à votre second [...] Mais si vous vendez vos esclaves aux Bahamas, utilisez le produit de la vente pour remplir le navire des produits de l'île dont nous pourrions tirer un profit et rapportez le reste du produit de la vente en argent.

Isaac Elizer, Samuel Moses⁹⁰⁰

[235]

En mai 1769, Elizer publia une annonce dans la presse : « Avis. Récompense de 5 dollars pour le retour de Bina, Négresse fugitive, menaces de poursuite contre quiconque lui donnerait asile⁹⁰¹. »

Marie Emeronthe († 1851) était banquière associée avec Samuel Hermann. A sa mort, elle possédait au moins cinq captifs africains⁹⁰².

⁸⁹⁶ Samuel, pp. 78-79.

⁸⁹⁷ Elzas, p. 71.

⁸⁹⁸ Korn, 'Jews and Negro Slavery,' p. 190 ; Rosenbloom, p. 34.

⁸⁹⁹ Schappes, p. 38; Feingold, *Zion*, p. 42 ; les citations sont tirées de *JRM/Docs*, pp. 359-361 ; Feldstein, p. 12 ; Rosenwaike, 'Jewish Population in 1790,' p. 48 ; James A. Rawley, *The Transatlantic Slave Trade, A History*, New York, 1981, p. 370.

⁹⁰⁰ *MEAJ1*, pp. 127-128 ; *MUSJ1*, p. 211.

⁹⁰¹ Irwin S. Rhodes, *References to Jews in the Newport Mercury, 1758-178,6* Cincinnati (Ohio), 1961, p. 11.

⁹⁰² Korn, *Jews of New Orleans*, pp. 110, 301.

Daniel Bueno Enriques (alias Daniell Boyna, né en 1637) , possédait une plantation de quelques hectares à Saint-Michel de la Barbade, « cultivée par quatorze Nègres et un surveillant blanc »⁹⁰³.

Solomon Etting (1764-1847), juif en vue dans le Maryland, gendre de **Barnard Gratz**, membre de la synagogue de Philadelphie *Mikveh Israël*, il avait quatre esclaves noirs à Baltimore. Etting était marchand, associé à Joseph Simon et fondateur de la loge maçonnique à Lancaster (Pennsylvanie). En 1826, il fut le premier juif élu au conseil municipal de Baltimore dont il devint par la suite président. Il faisait partie du conseil d'administration de la Société de colonisation de l'état du Maryland qui recueillit 300.000 dollars, en 1831, pour renvoyer des Noirs en Afrique. Le projet attira à peine 2% des Noirs de l'état ⁹⁰⁴.

Sam Fechheimer avait une grande plantation à Rogesville (Kentucky), avec beaucoup d'esclaves. Son neveu et sa nièce, **Alfred et Emily Seasongood**, décrivent les lieux ainsi :

« Il y avait des cases où vivaient les ouvriers de couleur [...] construites côte à côte assez loin de la maison de mon oncle Sam, et nous aimions beaucoup y aller et regarder les Négrillons jouer et leurs mères qui les lavaient et les peignaient [...] Dans cette case vivait un beau jeune homme foncé qui était valet de mon oncle, un type tout à fait extraordinaire : il jouait et chantait divinement. On appelait les mères « tante » et et je me souviens de l'une d'entre elles en particulier, c'était une femme très noire et très grosse, mais très affectueuse [...] Et ma tante Delia [236] apportait souvent des bébés noirs à la maison, elle les peignait, les lavait et les habillait devant le feu de cheminée⁹⁰⁵. »

Emily écrit à propos des effets de l'affranchissement :

« Les esclaves furent tous libérés et cette époque fut difficile parce que la plupart des gens du Sid étaient complètement dépendants d'eux et incapables de faire les choses eux-mêmes. beaucoup d'esclaves qui avaient de bons maîtres refusèrent de partir et restèrent avec eux⁹⁰⁶. »

Jacob Fonseca († vers 1729) était un marchand newyorkais, il appartenait à la synagogue *Shearith Israël*. Il avait des Africains nommés Sarah, Faba, Betty et Gnatto. A sa mort, il les légua à sa femme Rébecca « pour qu'elle les conserve et en profite pendant sa vie ». La synagogue donna à sa femme de l'argent pour qu'elle « engage deux Nègres »⁹⁰⁷.

⁹⁰³ Samuel, p. 15.

⁹⁰⁴ Rosenwaike, 'Jewish Population of 1820,' p. 18 ; Isaac M. Fein, *The Making of an American Jewish Community*, pp. 17-18 ; Wolf and Whiteman, p. 192 ; David Brener, *The Jews of Lancaster, Pennsylvania A Story With Two Beginnings*, Lancaster (Pennsylvanie), 1979, p. 8 ; Rosenwaike, "Jewish Population in 1790," p. 48 ; *EJ*, vol. 6, p. 951 ; *MUSJ*, p. 586 ; Rosenbloom, p. 36.

⁹⁰⁵ *JRM/Memoirs* 3, p. 68 ; Sharfman, p. 152 ; Jacob Rader Marcus, *The American Jewish Woman: A Documentary History*, New York, 1981, pp. 174-175.

⁹⁰⁶ Marcus, *The American Jewish Woman*, p. 176.

⁹⁰⁷ Leo Hershkowitz, "Wills of Early New York Jews (1704-1740)," *AJHQ*, vol. 55 (1966), p. 351 ; Rosenbloom, p. 37.

Jacob Franco possédait des « Nègres » appelés Clarina, Anthony, Johnny et Jack. Il légua à son fils Moses « la maison dans laquelle j'habite avec la cour et tous mes Nègres, biens, bétail, outils, marchandises, bijoux, argent »⁹⁰⁸.

David Franks (1720-1793) appartenait une grande famille de marchands des Treize-Colonies. Il était en relations d'affaires régulières avec Joseph Simon, les Hart, les frères Gratz et la bande de négriers de Newport. Il commerçait beaucoup avec les Indiens mais fournit des armes à leurs adversaires, les Anglais, pendant la guerre contre Pondiac (1761-1764). En 1761, il se joignit à la lutte d'un groupe de marchands de Philadelphie contre un impôt sur l'importation d'esclaves. Le 6 octobre 1778, il demanda aux autorités de New York « un laissez-passer pour sa fille, son valet, deux bonnes et lui-même » mais on ne lui délivre un permis que pour sa fille, une bonne, « à condition que ce soit une servante engagée » et lui-même. La fille de Franks, M^{me} Hamilton, possédait un esclave nommé Sam qui fut mis en vente pour 45 dollars comptant ou 50 à crédit.

Il fut finalement expulsé de Pennsylvanie et exilé en Angleterre à cause de ses trafics obscurs avec son oncle **Nathan Lévy** [237] et son frère Moïse. Il réussit à trouver un refuge à New York puis à Philadelphie où il mourut pendant une épidémie de fièvre jaune⁹⁰⁹.

Henry Benjamin Franks (vers 1758) de Trenton (New Jersey) traitait « une jeune Nègresse, Prisula », comme sa propriété dans son testament de 1758⁹¹⁰.

Isaac Franks (1759-1822) de Philadelphie « vendait des esclaves de temps en temps » et possédait une petite fille nommée « Bell ». Fils de **Moses Benjamin Franks** et franc-maçon actif, il lui était arrivé de louer sa maison à George Washington. Il spéculait sur la terre et occupa plusieurs emplois publics militaires ou civils (lieutenant-colonel, officier d'intendance, intendant général, juge de paix et greffier de la cour suprême de Pennsylvannie).

Franks fit paraître une annonce dans le *Pennsylvania Journal* du 4 janvier 1786: « A vendre jolie jeune Nègresse d'environ huit ans ; pourra servir vingt ans. Se renseigner auprès d'Isaac Franks⁹¹¹. »

Jacob Franks (1688-1769) marchand new-yorkais né à Londres et arrivé à New York en 1708 ; il épousa la fille de **Moses Levy**. Ses fils **Moses**, **David** et **Naphtali** et lui étaient tous associés avec Levy et **Nathan Simpson** pour le commerce de spiritueux et la traite des Noirs. D'après Jacob Marcus :

⁹⁰⁸ Samuel, pp. 85-86.

⁹⁰⁹ Schappes, p. 575 ; *EJ*, vol. 7, p. 106 and vol. 14, p. 1663 ; *EHJ*, p. 273 ; Wolf and Whiteman, p. 47 ; Irving J. Sloan, éd., *The Jews in America: 1621-1970*, New York, 1971, p. 2 ; Edward D. Coleman, "Jewish Merchants," p. 285 ; Rosenbloom, pp. 38-39 ; Herbert Friedenwald, "Jews Mentioned in the Journal of the Continental Congress," Karp, *JEA1*, p. 328 ; Morris Jastrow, Jr., "Notes on the Jews of Philadelphia, from Published Annals," *PAJHS*, vol. 1 (1902), p. 57.

⁹¹⁰ Lebeson, p. 203 ; Samuel Oppenheim, "The Will of Henry Benjamin Franks, December 13, 1758, and Inventory of his Estate," *PAJHS*, vol. 25 (1917), p. 27 ; Rosenbloom, p. 39.

⁹¹¹ Wolf and Whiteman, p. 192 ; *EJ*, vol. 16, pp. 359-360 ; Herbert Friedenwald, "Some Newspaper Advertisements of the Eighteenth Century," *PAJHS*, vol. 6 (1897), p. 56 and Karp, *JEA1*, p. 236 ; Tina Levitan, *The Firsts of American Jewish History*, Brooklyn, 1957, pp. 74-5 ; Rosenbloom, p. 39.

« Jacob Franks était armateur et marchand. Parfois il importait des domestiques, des esclaves nègres. Entre 1717 et 1743, il en fit venir douze, des Antilles surtout. »

Franks fonda la synagogue de *Shearit Israël* dont il devint président ; il avait au moins un esclave africain nommé « Caton ». On disait qu'il s'était lancé dans les affaires pendant la guerre de la Succession d'Espagne (1702-1713) [238] qui garantit à l'Angleterre le monopole de la traite dans l'Amérique espagnole pour trente ans. Il était l'un des principaux fournisseurs d'armes des Anglais et le plus gros armateur de New York⁹¹².

Les Frazon, Moses, Joseph et Samuel de Charlestown, (Massachusetts), avaient des esclaves noirs et « leurs bateaux faisaient commerce d'à peu près tout, de la ferraille aux biscuits ». Samuel Frazon « fut une fois poursuivi devant la justice pour avoir battu un domestique de couleur [...] qui ne lui appartenait pas [sic] ». Il avait au moins un Africain⁹¹³. En 1702, ils avaient leur propre bateau, la *Joseph et Rachel* (130 tonnes) engagés dans le commerce de cabotage aux Antilles.

Un jour, Samuel Frazon « fut capturé par les Indiens qui le relâchèrent contre une rançon de 18 pistoles. Les Indiens refusèrent de relâcher son domestique de couleur. Il s'agit peut-être du Nègre Cypia, mentionné dans un procès de Thomas Cooper contre les Frazon, où il est dit que Frazon a payé plus de 42 livres pour le récupérer en 1704 »⁹¹⁴.

Minger Goldsmith : d'après le recensement de 1840, elle possédait « une esclave avec ses quatre enfants »⁹¹⁵.

La famille Gomez : le grand-père Lewis (ou Luis, 1660-1740), né à Madrid, émigra à New York en 1703. Il eut cinq fils : Mordechaï (1688-1750), Daniel (1695-1780), David (1697-1769) et Isaac (1705-1770). Ils commerçaient avec les Indiens, produisaient de l'alcool ou avaient des boutiques à New York. Un autre fils, Benjamin (1711-1772), était trafiquant d'alcool et prêteur à gages à New York ; il avait des esclaves noirs nommés « Ismaël » et « Jenney », qu'il légua à sa fille et à ses héritiers pour toujours". Il possédait d'autres esclaves noirs : John Saint John et « Kattey, une jeune octavonne » qu'il viola vraisemblablement régulièrement jusqu'à sa mort. Elle « devait être affranchie du joug de l'esclavage, en récompense de sa fidélité » après la mort de ses filles⁹¹⁶.

[239]

La famille Gomez est considérée comme la fondatrice et la première gestionnaire de la synagogue *Shearith Israël* ; c'est elle qui acheta le terrain qui devint le cimetière juif. Gomez aîné fut son président en 1730. Benjamin y occupa une fonction religieuse à quatre reprises et les autres au moins une fois. Ils étaient tous mêlés à la traite et malgré cela, ils étaient respectés des autres

⁹¹² MEAJ1, pp. 58, 64-5, and MEAJ2, p. 293 ; EJ, vol. 7, p. 107, MCAJ2, p. 771 ; Rosenbloom, p. 39.

⁹¹³ MEAJ1, p. 105 ; MCAJ2, p. 771 ; Rosenbloom, p. 41.

⁹¹⁴ Broches, p. 14. « Cypia » a certainement pensé qu'il avait été sauvé par les Indiens, plutôt que pris en otage, comme le passage le suggère.

⁹¹⁵ Korn, *The Jews of Mobile, Alabama*, p. 51.

⁹¹⁶ Herszkowitz, "Wills (1743-1774)," p. 113 ; Friedman, "Wills," p. 156. D'après Friedman, le testament de Gomez dit « fidèle » (*trustee*) et non « octavonne » (*mustie*) quand il parle de l'Africaine nommée « Kattey ».

juifs⁹¹⁷. Ils possédaient un Noir nommé « Cuffee » qui, dit-on, projeta d'incendier leur maison pendant « le complot nègre » de 1741⁹¹⁸.

On ne manque pas de références à leurs activités de négriers. Lewis et Mordecai étaient les agents des propriétaires du bateau le Greyhound qui importa « des denrées et des Nègres » à New York à la fin de 1722⁹¹⁹. Le 4 mai 1752, la Gazette publia cette annonce :

« A vendre par Abraham Pereira Mendès, un lot de beaux jeunes Nègres, de piment, de vieux cuivre, de café, etc. Les personnes intéressées doivent s'adresser à M. Daniel Gomez⁹²⁰. »

Toujours en 1752, Gomez avait plusieurs esclaves qui fabriquaient des bougies et des chandelles⁹²¹.

Par testament Gomez laissa à sa veuve « autant d'esclaves qu'il en faut pour s'occuper d'elle ». Mordecai légua à ses fils Isaac et Jacob « à partager équitablement mes deux esclaves nègres Levant et Frank et mon esclave négresse Perla [...] », et à sa femme, à ses fils et à ses filles « à partager équitablement ma Nègresse Hannah et mon jeune Nègre Pascual et ma jeune Nègresse Célia⁹²² ».

Lewis Gomez était, en 1802, le geôlier de Charleston (Caroline du Sud). La poursuite et la punition des esclaves fugitifs entraient dans ses fonctions⁹²³.

[240]

Rebekah Gomez († 1801) avait un esclave noir⁹²⁴.

Bernhard Henry Gotthelf de Louisville (Kentucky) était rabbin dans l'armée sudiste⁹²⁵.

Edward Gottschalk dirigeait une des plus grandes maisons d'agiotage de la ville [sans précision]. Il vendait et achetait des Africains et avait lui-même au moins neuf domestiques noirs. Il avait une propriété de 25.000 hectares au Texas, mise en culture par un nombre inconnu, mais certainement impressionnant, d'Africains⁹²⁶.

Abraham Gradis (vers 1699-1780) et la famille Gradis possédaient au moins vingt-six bateaux qu'ils utilisaient pour la traite dans les colonies françaises, notamment Saint Domingue, où ils avaient « des terres immenses ». Abraham acceptait les Noirs comme moyen de paiement. Il avait mis au point un projet, qui ne fut jamais mis en œuvre, de mise en valeur de la Louisiane⁹²⁷. Le rabbin

⁹¹⁷ *EJ*, vol. 7, pp. 768-769 ; Hershkowitz, "Wills (1743-1774)," pp. 62-63 ; Pool, pp. 223, 236, 238, 477 ; Lebeson, p. 203 ; *MEAJI*, pp. 64-65 ; Rosenbloom, p. 45.

⁹¹⁸ Lebeson, pp. 202-203.

⁹¹⁹ Kohler, "New York," p. 81.

⁹²⁰ Miriam K. Freund, *Jewish Merchants in Colonial America*, New York, 1939, p. 35.

⁹²¹ *MCAJ2*, p. 695.

⁹²² Hershkowitz, " Wills (1743-1774)," pp. 80-81 ; Friedman, "Wills," p. 154, dit que les fils de Mordecai se partageront trois « esclaves noirs » et qu'avec sa femme Hester et sa fille Rachel, ils hériteront de quelques « esclaves nègres » ; Pool, p. 236 ; Lebeson, p. 203 ; Rosenbloom, p. 45.

⁹²³ Korn, "Jews and Negro Slavery," p. 190.

⁹²⁴ Pool, p. 286.

⁹²⁵ Bertram W. Korn, "Jewish Chaplains During the Civil War," *AJA*, vol. 1 (juin 1948), p. 6.

⁹²⁶ Korn, *Jews of New Orleans*, pp. 174-175.

⁹²⁷ *EJ*, vol. 7, p. 844 ; *EHJ*, p. 273 ; *JRM/Docs*, pp. 326-329 ; Wolf, p. 482.

Bertram Korn dit que s'il l'avait été, ce projet « aurait peut-être favorisé la croissance dont cette colonie avait cruellement besoin ». De quoi s'agit-il ?

« La clé du problème, d'après Gradis, était l'importation dans la colonie, sous les auspices du roi, d'un grand nombre d'esclaves nègres (il suggérait dix mille en cinq ans). Ces esclaves auraient travaillé principalement au défrichement et à la culture des terres⁹²⁸. »

La famille Gratz de Philadelphie est une des familles juives les plus connues dans l'histoire des juifs américains. Ils étaient notables de leur ville à l'époque coloniale, spéculateurs fonciers aux Antilles et étroitement associés aux Familles **Hays**, **Moses** et **Franks** dans le transport négrier. **Michael** (1740-1811) « avait des esclaves domestiques », notamment un qui faisait la cuisine kachère. **Miriam**, sa femme, lui écrivit le 2 juin 1777 pour lui rappeler : « N'oubliez pas que vous m'avez promis de m'acheter un jeune Nègre [241] de l'un ou l'autre sexe si vous en trouviez, car les domestiques sont [rares]. Les Gratz finançaient des expéditions dans l'Ouest pour dépouiller les Indiens de leur vie et de leurs terres à leur profit. On trouvera un autre témoignage de leur mentalité esclavagiste dans une lettre écrite à Michael Gratz par son cousin Josephson (voir *infra* à ce nom)⁹²⁹.

Moseh Hamis juif résidant à la Barbade, rédigea un testament en portugais le 26 mars 1684 par lequel sa femme et lui disposaient que l'on donne 2000 livres de sucre à leur fils Simon Massiah, « pour contribuer à l'achat d'une jeune Nègresse ».

« Ma dernière volonté est que notre esclave Consciencia continue à servir madite femme jusqu'à sa mort, et si elle la sert fidèlement, avec amour et respect comme si j'étais vivant, je désire et ordonne qu'à la mort de madite femme elle soit affranchie et qu'aucun des héritiers de ma femme ou de moi-même n'ait le droit de la garder captive ; ceci en récompense de ses bons et loyaux services à moi et, j'espère, à ma femme⁹³⁰.

Isaac Harby (1788-1828) était un essayiste politique de Charleston (Caroline du Sud), président de la Société pour la réforme des Israélites. Dès 1824, il écrivait régulièrement contre « la Société pour l'abolition et ses branches secrètes ». Il publiait *Quiver*, *Investigator* et *Southern Patriot*, et contribuait au *Mercury* et au *Courier*⁹³¹.

Aaron Hart légua à sa servante, par son testament de 1762, « une tenue de deuil »⁹³².

Ephraïm Hart (1747-1825), riche courtier en bourse de New York, spéculateur foncier et sénateur de l'état en 1810, avait au moins une esclave noire, Sylvia. C'était un membre influent de la synagogue de *Shearith Israël* et un des

⁹²⁸ Korn, *Jews of New Orleans*, p. 5.

⁹²⁹ Schappes, p. 574 ; Wolf and Whiteman, pp. 36-64, 192 ; *EJ*, vol. 7, p. 858 ; Marcus, *The American Jewish Woman*, p. 12 ; Irving J. Sloan, éd., *The Jews in America; 1621-1970*, New York, 1971, p. 4.

⁹³⁰ Samuel, pp. 71-72.

⁹³¹ Korn, "Jews and Negro Slavery," p. 211 ; *EJ*, vol. 7, pp. 1332-33 ; Sloan, p. 5 ; Rosenbloom, p. 49.

⁹³² Friedman, "Wills," p. 155.

fondateurs de la Société de pompes funèbres ; il était aussi membre de la synagogue de Philadelphie⁹³³.

[242]

Henry Hart, tailleur juif du comté d'Arundel, dans le Maryland, fut accusé en 1752 d'entretenir des relations interdites avec une bonne. Il fut condamné à servir un certain Mac Namara pendant six mois « à titre de dédommagement... parce que ledit Henry Hart avait eu un bâtard de Susanna Talomé, une servante appartenant audit Mac Namara »⁹³⁴.

Isaac Hart, (vers 1780) était un des fondateurs et membres de la synagogue *Touro* de Newport. Sa maison de commerce, Naphtali Hart et c^{ie}, transportait et vendait des esclaves noirs et exploitait ses terres de Nouvelle Angleterre avec des ouvriers à gages et des esclaves⁹³⁵. Au moment de la Guerre d'indépendance, il prit le parti des Anglais et fournit les armées ; il fut fusillé par l'ennemi⁹³⁶.

Jacob Hart (né en 1781) déménagea de la Nouvelle Orléans à New York en 1804 et devint armateur de bateaux négriers et marchand d'esclaves. En 1808, Hart annonça la vente publique de trois Noirs à Saint Domingue, un cuisinier, un pêcheur et un tailleur qui parlait français et anglais couramment. En 1810, il acheta deux Africains en Floride. Le recensement de 1820 indique qu'il avait sept esclaves noirs. Il avait plusieurs bateaux, dont la goëlette *Célestine* et il spécula sur la vente de quatre Africains. Quand il fit faillite en 1832, il détenait quatorze Noirs⁹³⁷.

Levy Hart avait un magasin général à Savannah (Géorgie) au début du XIX^e siècle. « Malheureux avec le cheptel, il était sans arrêt dérangé par un esclave de grande valeur, Sandy, boucher, qui "s'en allait" régulièrement »⁹³⁸.

Michael Hart (vers 1813) , d'Easton (Pennsylvannie) qui commerçait avec les Indiens, « ne fit pas fortune » mais avait une maison de pierre, de l'argenterie, un esclave; il vendait « des centaines de tonneaux de whisky aux Indiens »⁹³⁹.

Michael Hart (vers 1861), bien que New Yorkais, avait une plantation en Virginie. Pendant la guerre de Sécession, son fils, craignant que l'armée du Nord prenne Richmond, s'enfuit « avec presque tous les esclaves du domaine »⁹⁴⁰.

Moses Hart, fils d'**Aaron**, fut envoyé à Albany (New York) en 1786, et sa mère « [...] voulait lui acheter une Nègresse solide pour tenir la maison [parce que] la précédente était morte, et si le prix est correct, [son] père voulait un Nègre capable de travailler à la ferme, de manier une hache et de faire le jardin⁹⁴¹. »

⁹³³ *EJ*, vol. 7, p. 1355 ; Schappes, pp. 595, 599 ; Rosenwaike, "Jewish Population in 1790," p. 46 ; Rosenbloom, pp. 51-52.

⁹³⁴ Isaac M. Fein, *The Making of An American Jewish Community*, p. 10.

⁹³⁵ Feldstein, p. 13.

⁹³⁶ *EJ*, vol. 7, p. 1356 ; Rosenbloom, p. 52.

⁹³⁷ Korn, *Jews of New Orleans*, pp. 96, 100-101, 296 ; Sharfman, p. 153.

⁹³⁸ Saul Jacob Rubin, *Third to None The Saga of Savannah Jewry 1733-1983*, Savannah, (Géorgie), 1983, pp. 86-87.

⁹³⁹ *MUSJ1*, p. 151.

⁹⁴⁰ Korn, "Jews and Negro Slavery," p. 188, note.

⁹⁴¹ *MEAJ1*, p. 277.

Myer Hart, d'Easton sur la Delaware, était l'homme le plus riche de la ville, l'un de ses fondateurs. En 1768, il avait « deux maisons, un serviteur engagé, un cheval, une vache, des terres et son inventaire »⁹⁴².

Nathan Hart de Newport publia une annonce dans le journal du 18 mars 1765, pour l'achat entre autres, « d'un Nègre »⁹⁴³.

Nathan Hart était sergent de ville de Charleston en 1821. La punition des esclaves fugitifs entraînait dans ses fonctions. En octobre 1827, il vendit cinq esclaves à Sophie Monsanto et d'après le recensement de 1830, il avait quinze esclaves⁹⁴⁴.

Philip Hart (1727-1796), juif de Charleston, avait au moins une captive africaine, Flora⁹⁴⁵.

Samuel Hart émigra d'Angleterre en Louisiane et en 1823, il était propriétaire de la moitié du bateau à vapeur *United States* et de « quatre esclaves nègres », de 20.000 dollars en actions et de deux fermes à Louisville (Kentucky). Il avait « une maîtresse esclave », Polly, et un enfant d'elle. Puis il les raya de son testament et les remplaça par « Cécilia Beni », « femme de couleur », et ses quatre enfants, probablement de lui⁹⁴⁶.

[244]

David Hays (1732-1812), fermier et commerçant, fils de **Jacob Hays**, il se battit contre les Indiens pendant la guerre de Sept Ans. L'un de ses captifs noirs s'appelait Darby. Voici l'inventaire de ses biens, estimés à 3.658,98 dollars⁹⁴⁷ :

Inventaire des biens, du bétail et des effets de la succession de feu David Hays de Mount Pleasant.			
6 vaches x 15 dollars	90 dollars	1 lot de froment récolté	15
1 poulain entier	12.50	1 lot de seigleRye	15
1 bœuf de labour	50	1lot d'avoine	10
3 veaux à 3.50 pièce	10.50	1 lot de foin engrangé	10
1 bœuf gras	18	8 meules de foin à 5 dollars pièce	40
2 vaches grasses x 18 dollars	36	1 jument et son poulain	14
1 cheval bai	10	14 porcs à 5 dollars pièce	70
1/2 champ de seigle	25	1 tonne de plâtre	15,75
1/2 champ de blé	15	1 chariot et harnais	25
1 champ de blé	15	4 lits de plume	25
1 champ de froment	15	1 lot d'argenterie	15
1 lot de sarrasin	17.50	1 montre en argent	20
1 ventilateur	12	1 fille noire	10

⁹⁴² MCAJ2, p. 821.

⁹⁴³ Rhodes, p. 7.

⁹⁴⁴ Korn, "Jews and Negro Slavery," p. 190 ; Korn, *Jews of New Orleans*, pp. 103, 296 ; Rosenbloom, p. 55.

⁹⁴⁵ Korn, "Jews and Negro Slavery," p. 185 ; Reznikoff and Engelman, p. 77, Rosenbloom, p. 55.

⁹⁴⁶ MUSJ2, p. 68.

⁹⁴⁷ Lebeson, p. 203 ; Pool, pp. 330-331 ; Solomon Solis-Cohen, "Note Concerning David Hays and Esther Etting His Wife and Michael Hays and Reuben Etting, Their Brothers: Patriots of the Revolution," *PAJHS*, vol. 2 (1894), p. 65 ; MCAJ3, p. 1295 ; le testament se trouve dans "Items Relating to the Hays family of New York," *PAJHS*, vol. 27 (1920), pp. 323-325. Rosenbloom, p. 57.

10 moutons à 1 dollar pièce	10	1 femme noire	10
--------------------------------	----	---------------	----

Grace Hays († 1740) légua par testament « trois livres d'argenterie frappée et le meilleur esclave en ma possession [...] »⁹⁴⁸.

Judah Hays (1703-1764) était marchand et propriétaire d'un bateau à New York. Il fut élu chef de la police en 1736. Ses esclaves noirs furent accusés d'avoir pris part au complot de 1741 qui prévoyait d'incendier la ville et de fuir les ravisseurs juifs. « Comme d'autres hommes prospères de l'époque, il achetait des Nègres et louait des hommes « engagés » pour toute la durée de leur engagement⁹⁴⁹. Il paya un Nègre nommé Aron 80 livres et 20 livres pour quatre ans d'engagement d'un garçon nommé John Camble⁹⁵⁰. »

[245]

Hays eut apparemment du mal à retrouver son esclave fugitive Sarah, comme en témoigne cette annonce de février 1751 :

« Enfuie dimanche soir une Nègresse nommée Sarah, d'environ 30 ans ; elle est plutôt jolie, mulâtre, a été élevée à Amboy dans la maison du colonel Hamilton et a eu plusieurs maîtres dans les Jerseys ; elle est élégante, a emporté beaucoup de vêtements et parle bien anglais. Quiconque la capturera et la ramènera à son dit maître ou la mettra en sécurité dans n'importe quelle prison où il pourra la récupérer, recevra 40 shillings et les frais lui seront remboursés. Quiconque l'abritera sera poursuivi avec toute la rigueur de la loi. Il est interdit à tous les commandants de bateaux, tous les marins, etc. de donner passage à cette femme, sous peine du même. »

Judah Hays

N.B. Ladite femme a volé son dit maître en emportant pour 50 livres d'effets, etc.

... et celle de mai 1751 :

« Le soussigné a des raisons de craindre que la Nègresse Sarah, pour laquelle il a déjà lancé un appel dans ce journal, est hébergée et cachée par un Blanc de la ville. Sachez que quiconque me l'amènera ou la fera mettre en prison recevra immédiatement une récompense de 5 livres. Quiconque témoignera sous serment de l'identité de celui qui héberge et garde cette Nègresse recevra une récompense de 10 livres.

N.B. Il est interdit à tous les capitaines de bateaux, marins et autres, de prendre cette femme à bord, car on l'a vue récemment en costume de pêcheur. »

Judah Hays⁹⁵¹

⁹⁴⁸ Pool, p. 226.

⁹⁴⁹ Cf note 338.

⁹⁵⁰ Lebeson, pp. 202-203 ; les Noirs de la maison de Samuel Myers Cohen ont sans doute, eux aussi, participé à la révolte (cf. la liste *supra*) ; Harold Korn, "Receipt Book of Judah and Moses M. Hays, Commencing on January 12, 1763 and Ending on July 18, 1776," *PAJHS*, vol. 28 (1922), p. 228 ; Rosenbloom, p. 59.

⁹⁵¹ Smith et Wojtowicz, pp. 33, 34.

Samuel Hays (1764-1838) de Philadelphie était propriétaire d'esclaves et franc-maçon assidu ; il a laissé le souvenir d'un homme charitable parce qu'il a affranchi ses esclaves. Il s'est cependant réservé le droit de les garder comme « engagés »⁹⁵².

[246]

Abraham Baruch Henriques, juif portugais de la Barbade, donna à sa famille, par testament, le « droit de vendre les maisons, les esclaves, les plantations »⁹⁵³...

David Henriques était un juif jamaïcain « spécialiste » de la mise en vente des esclaves à la fin du XVIII^e siècle⁹⁵⁴.

Manuel Dias Henriques (parfois orthographié **Manuel Diaz Enriquez**) « était l'agent de négriers portugais en Nouvelle Espagne vers 1620⁹⁵⁵. » Tout au début du siècle, l'Inquisition l'avait accusé d'être juif. Son oncle est qualifié de « marchands d'esclaves noirs ou courtier »⁹⁵⁶.

Jacob Henry était député à l'assemblée de Caroline du Nord en 1808. C'était le fils de Joël et d'Amélie Henry qui, en 1810, avaient dix esclaves noirs. D'après le recensement de 1810, la maisonnée de Jacob comprenait douze esclaves noirs et en 1820, apparemment quinze⁹⁵⁷.

Isaac Hermann (1838-1917). Jacob Marcus le décrit ainsi :

« Après la guerre de Sécession, Hermann fut un des fondateurs des associations d'anciens combattants dont le but premier, semble-t-il, était de protéger les Blancs contre les Noirs affranchis [...] Il chercha à restaurer l'hégémonie des Blancs et à résister à ce qu'il considérait comme les abus des Noirs⁹⁵⁸. »

Samuel Hermann était commerçant et financier à la Nouvelle Orléans, associé d'Asher Moses Nathan, et d'après le recensement de 1810, il avait quatre esclaves noirs, dix d'après celui de 1820 et dix-sept d'après celui de 1830. Il menait un trafic soutenu de Noirs. En 1825, il en vendit seize à des fermiers différents⁹⁵⁹.

[247]

Solomon Heydenfeldt (1816-1890) de Californie abandonna ses fonctions de juge parce qu'elles l'obligeaient à servir le Nord alors qu'il était Sudiste de convictions⁹⁶⁰. Les historiens juifs prétendent qu'il était contre l'esclavage alors qu'il parle, dans un libelle, « des croisades injustes et amères des abolitionnistes du Nord ». C'était « un sécessionniste enragé » et il considérait comme « tyrannique » le projet d'affranchissement des esclaves de Lincoln (1861). Il s'opposa à l'importation d'esclaves en Alabama en 1849 non par

⁹⁵² Wolf et Whiteman, p. 191 ; Rosenwaikie, "Jewish Population in 1790," p. 51 ; Rosenbloom, p. 60.

⁹⁵³ Samuel, p. 79.

⁹⁵⁴ *EJ*, vol. 14, p. 1663 ; *EHJ*, p. 273.

⁹⁵⁵ Swetschinski, p. 238.

⁹⁵⁶ Liebman, *The Jews in New Spain*, p. 210.

⁹⁵⁷ Leonard Dinnerstein et Mary Rale Palsson, éd., *Jews in the South*, Baton Rouge (Louisiane), 1973, pp. 48-49.

⁹⁵⁸ *JRM/Mémoires* 3, p. 236.

⁹⁵⁹ Korn, "Jews and Negro Slavery," p. 183 note ; Korn, *Jews of New Orleans*, pp. 111-113, 300, *EJ*, vol. 4, p. 138 ; *MUSJI*, p. 178.

⁹⁶⁰ George Cohen, *The Jew in the Making of America*, Boston, 1924, p. 87.

principe mais « parce que le travail des esclaves est peu rentable et il entraîne un appauvrissement de notre état, ce qui constitue une cause suffisante pour l'empêcher de se propager ». Il sentait que lorsque les autres états auraient compris que l'esclavage était inefficace, ils enverraient les Noirs affranchis en Alabama⁹⁶¹.

Aaron Hirsch (1829-1911) était un juif français installé à la Nouvelle Orléans puis dans le Mississippi puis dans l'Arkansas. c'était un Sudiste convaincu et il exposa ainsi l'opinion des juifs en 1860 :

« [...] l'esclavage tel qu'il existait dans le Sud n'était pas aussi mauvais qu'on le pense. Les Nègres étaient à l'état sauvage en arrivant ici ; ils s'attrapèrent et se mangeaient entre eux en Afrique. Ici, on leur a appris à travailler, on les a civilisés, ils ont acquis une religion et ils étaient très heureux⁹⁶². »

Hirsch défendait l'esclavage car ses clients étaient planteurs. Il avait des esclaves et en faisait commerce à Batesville (Arkansas) sous la raison sociale Hirsch et Adler. Pendant la guerre de Sécession, il acheta six Noirs qu'il échangea ensuite contre une ferme. Il était contre le projet de libérer les esclaves qui s'étaient battus dans l'armée sudiste, parce que le but de la guerre était de les maintenir en esclavage⁹⁶³.

[248]

Haham Jeossuha His fit paraître une annonce dans la *Gazette royale de Kingston*, (Jamaïque) du 15 décembre 1792 pour récupérer un esclave fugitif⁹⁶⁴.

Uriah Hyam (vers 1740), commerçant new-yorkais, était membre de *Shearith Israël* et négrier. Il détenait des Noirs contre leur volonté et il en légua un, Cavandro, à son fils **Andrew Israël**, dans son testament de 1740⁹⁶⁵.

Henry Hyams, farouche partisan de l'esclavage, était gouverneur de Louisiane en 1859⁹⁶⁶.

Samuel Hyams de Charleston avait plus de vingt esclaves africains. En 1822, chef de la prison, il était notamment chargé de mettre en prison les esclaves fugitifs⁹⁶⁷.

Levi Hyman, commerçant vivait dans sa plantation « Hyman's Delight » à Saint Andrew de la Jamaïque. Il avait trente-deux Noirs en 1811, quarante-six en 1821 et quarante-cinq en 1830⁹⁶⁸.

⁹⁶¹ Simonhoff, *Jewish Participants in the Civil War*, pp. 175-177, Schappes, pp. 293-301 ; *EJ*, vol. 8, p. 448 ; Korn, "Jews and Negro Slavery," p. 210 : Heydenfeldt a publié son *Communication on the Subject of Slave Immigration, Addressed to Hon. Reuben Chapman, Governor of Alabama*, d'abord dans le *Democrat de Huntsville* du 31 janvier 1849, puis sous forme de brochure.

⁹⁶² Korn, "Jews and Negro Slavery," p. 214 ; Feldstein, p. 101.

⁹⁶³ *JRM/Memoirs* 2, pp. 135, 142 ; *JRM/Memoirs* 1, p. 20 ; Simonhoff, *Jewish Participants in the Civil War*, pp. 278-281.

⁹⁶⁴ Bertram W. Korn, "The Haham De Cordova of Jamaica," *AJA*, vol. 18 (1966), p. 148.

⁹⁶⁵ Friedman, "Wills," p. 151 ; Hershkowitz, "Wills (1704-1740)," p. 357 ; Lee M. Friedman, *Early American Jews*, Cambridge (Massachusetts), 1934, p. 72.

⁹⁶⁶ Feingold, *Zion*, p. 89 ; *EJ*, vol. 11, p. 519,

⁹⁶⁷ Korn, "Jews and Negro Slavery," p. 190 ; Rosenwaik, "Jewish Population of 1820," p. 18.

⁹⁶⁸ Hurwitz et Hurwitz, p. 47.

Bernard Illowy (1812-1871) rabbin à Baltimore, était un chef spirituel juif et un partisan déclaré de l'esclavage en vigueur aux États-Unis. Il dit que les abolitionnistes « avaient jeté le pays dans la confusion générale » et les traitait « d'arrivistes ambitieux et politiciens égoïstes »⁹⁶⁹.

Abraham Isaacks s'acquitta d'une dette de 700 dollars envers Nathan Simson en « plumes, farine, cidre, esclaves nègres et argent liquide »⁹⁷⁰.

Jacob Isaacks était un marchand de Newport qui se livrait à la traite des Noirs à son domicile personnel. Dans une annonce de 1777, il offrait « des denrées alimentaires, du porc, un Nègre et une Nègresse ». Par la suite, en sept ans il fit paraître au moins cinq annonces dans le journal de la ville pour vendre des « Nègres »⁹⁷¹.

Isaiah Isaacs (1747-1806), né en Allemagne, il fut le premier juif de Richmond (Virginie) et fonda la synagogue *Beth Shalom*, donna le terrain pour son cimetière ; il utilisait la main d'œuvre esclave. En 1788, il fut élu à la mairie. Pour la traite des esclaves il était associé à Jacob I. Cohen. Il avait quelques esclaves, Lucy, James, Henry, Rachel et leurs enfants, Clément Washington et Mary. Sa maison de commerce accepta une fois un Noir comme gage d'une dette.

Isaacs publia une annonce dans la *Gazette de Virginie* ou l'*American Advertiser* du 1^{er} juin 1782 :

RÉCOMPENSE DE VINGT DOLLARS

ENFUIE de chez le soussigné, à Richmond, une très jolie négresse du nom de MOLLY, appartenant précédemment à M. Edward Busbel, de Gloucestertown. Elle est grêlée par la variole, a environ vingt-deux ans et mesure environ 1m70. Quand elle est partie, elle portait une veste et une robe de drap à carreaux ; elle a emporté aussi un tablier à carreaux, une robe de calicot et une paire de chaussures de cuir à talons fabriquées à la maison. Je pense qu'elle va essayer d'aller à Williamsburg ou à Gloucestertown d'où elle est arrivée il y a quelques jours. Elle avait quatre fers attachés aux jambes quand elle est partie. Quinconque arrêtera et me livrera ladite Nègresse touchera la récompense promise et se verra rembourser les frais engagés dans une limite raisonnable.

Isaiah Isaacs⁹⁷²

Le spécialiste juif Jacob Marcus dit, en parlant des propos suivants d'Isaacs, « que ces phrases reflètent l'état d'esprit des Virginiens influents de l'époque [d'Isaacs] :

« Comme je pense que tous les hommes sont également libres par nature, et que j'en possède quelques-uns qui, par malheur, sont destinés à l'esclavage, j'exige que mon exécuteur testamentaire obéisse scrupuleusement à la clause testamentaire que voici. Mes esclaves sont libérés par manumission et [trente] ans plus tard, ils jouiront de tous les privilèges et de tous les

⁹⁶⁹ Feingold, *Zion*, p. 90; Bertram Wallace Korn, *American Jewry and the Civil War*, Philadelphie, 1951, p. 26 Isaac M. Fein, *The Making of an American Jewish Community*, p. 95 ; *EJ*, vol. 8, p. 1257.

⁹⁷⁰ *MCAJ2*, p. 612.

⁹⁷¹ Rhodes, pp. 18, 19. Les annonces parurent le 7 septembre 1782, le 9 novembre 1782, le 13 septembre 1783, le 12 juin 1784 et le 11 septembre 1784.

⁹⁷² Windley, vol. 1, pp. 338-339.

droits des affranchis... Chacun de mes esclaves recevra des vêtements d'une valeur de vingt dollars au moment de son affranchissement⁹⁷³. »

[250]

Samuel Isaacs (Isaaks), membre d'une des trois cents familles [des États-Unis] autorisées [par le gouvernement espagnol] à s'installer au Texas (soit un peu moins de deux milles personnes et quatre cent cinquante esclaves), reçut du gouvernement espagnol des pâturages et un lot de terre labourable [respectivement mille cinq cents hectares et sept cents km²] à mi-chemin entre le golfe du Mexique et le poste en amont dit Washington-on-the-Brazos⁹⁷⁴.

Solomon Isaacs d'une famille new-yorkaise importa des esclaves à Charlestown en 1755⁹⁷⁵. Dans son testament, enregistré en 1757, il laissait « une bonne quantité de biens, une maison, des livres, du mobilier d'acajou, des aquarelles, de l'argenterie, quelques esclaves nègres (dont trois enfants) deux chevaux et une voiture, ainsi que le quart d'un bateau »⁹⁷⁶.

David Israel, juif de la Barbade, rédigea le 24 mars 1689 un testament « révoquant tous les précédents, s'il plaît à Dieu de me rappeler à lui, je demande pardon de tous mes péchés et qu'il ait pitié de mon âme ». Puis, il légua à sa femme Sarah « une Nègresse, Betty, et l'usage des deux Nègresses mentionnées plus bas, doit aller [finalement] à ma fille Esther quand elle aura 21 ans, ou avant si elle se marie ».

« Je lègue à mon fils Isaac un Nègre, Antonio [...] Ma femme doit garder mes deux Nègresses Maria Ibo et Esperansa et les remettre à Esther quand elle se mariera ou aura 21 ans [...] A ma fille Rachel, épouse de David Judah Rodrigues je lègue 25 livres sterling payables par les exécuteurs et deux *moreques* (enfant noirs) à ma petite-fille Ether Zinha. A mon petit-fils Jacob, fils de David et de Rachel Juda Rodrigues, Robin, un *moreques* [...] [je lui lègue aussi] les deux Nègres, Vallenty et Macaco, que je lui ai envoyés pour travailler avec lui⁹⁷⁷.

George Jacobs, rabbin à Richmond (Virginie), avait plusieurs esclaves qu'il louait moyennant finances⁹⁷⁸.

Gerrit Jacobs (†1754), émigré des Pays-Bas, était commerçant et planteur au Surinam ; sa plantation, que cultivaient cent esclaves noirs, s'appelait Nieuw Meerzorg [251]. Ensuite, il doubla le nombre d'esclaves. Il légua à sa femme Haija Sadoks « dix esclaves domestiques », avec interdiction de les vendre. Il légua un jeune Nègre, Present, à son beau-fils⁹⁷⁹.

⁹⁷³ Schappes, pp. 99-102, 593 ; *EJ*, vol. 9, p. 41 ; Korn, "Jews and Negro Slavery," p. 187 ; Rosenwaike, "Jewish Population in 1790," p. 63 ; Bermon, pp. 2, 163-164 ; *MEAJ2*, p. 183 ; Rosenbloom, p. 67. Cf. la liste *supra* pour Jacob I. Cohen.

⁹⁷⁴ Sharfman, pp. 236-237.

⁹⁷⁵ Feldstein, p. 14 ; *MEAJ2*, p. 322.

⁹⁷⁶ *MCAJ2*, p. 823 ; Lee M. Friedman, "Early Jewish Residents of Massachusetts," *PAJHS*, vol. 23 (1915), p. 84 : Isaacs owned a ship named Sarah in 1737.

⁹⁷⁷ Samuel, pp. 75-76.

⁹⁷⁸ Korn, *Civil War*, p. 29.

⁹⁷⁹ Fredrik Oudschans Dentz, "The Name of the Country Surinam as a Family-Name: The Biography of a Surinam Planter of the Eighteenth Century," *PAJHS*, vol. 48 (1958-59), pp. 21, 24, 25.

Israel Jacobs (vers 1741-1810) de Philadelphie avait des esclaves noirs et était malgré tout tenu en estime à la synagogue⁹⁸⁰.

Jacob Jacobs de Charleston, encanteur, laissa un héritage qui comprenait dix esclaves, des chevaux, des charrettes, des billets et des actions⁹⁸¹. Il publia une annonce dans la *Gazette de l'état de Caroline du Sud*, le 24 novembre 1779 :

Quatre cents dollars de récompense

EN FUITE de chez le soussigné, depuis dimanche dernier, Hercule et Roméo, deux jeunes Nègres ; le premier mesure entre 1m65 et 1m70, il a la peau très noire, parle bien l'anglais et il portait en partant une veste et un manteau bleus avec une cape rouge à boutons métalliques blancs ; le second mesure environ cinq pieds, il a le teint café au lait, parle bien l'anglais, il portait un pardessus, une veste rouge et un pantalon noir. Ils avaient tous les deux un chapeau mais se sont peut-être changés parce qu'ils ont emporté tous leurs vêtements avec eux. La récompense annoncée sera donnée à quiconque les attrapera tous les deux, et la moitié de la somme pour un seul. Il est formellement interdit aux capitaines de navires de les recueillir, sous peine de poursuites⁹⁸².

John Jacobs qui était peut-être juif, fit paraître cette annonce dans la *Gazette de Virginie* du 7 février 1771 :

EN FUITE de chez le soussigné, comté d'Amherst, le 5 octobre environ, un Nègre esclave qui se fait appeler CHARLES, c'est le seul mot d'anglais qu'il connaisse, il a le teint noir, la peau douce, il est de taille moyenne, bien fait, a apparemment 18 ans et de bonnes dents bien plantées. Il a été acheté aux Yanimerew le 14 septembre dernier et on pense qu'il a eu la variole. Quand il m'a quitté, il avait une veste de coton boutonnée de haut en bas de boutons de cuivre, un pantalon de coton, très long, avec des boutons métalliques à la taille, des bottes de toile [252] et un grossier bonnet de lin. Quiconque me le remettra ou le mettra en sûreté jusqu'à ce que je vienne le chercher, recevra une récompense de CINQ LIVRES ; s'il est capturé hors de la colonie la récompense sera de DIX LIVRES⁹⁸³.

Joseph Jacob de Newport publia une annonce en décembre 1769 : « Avis : récompense de 3 dollars pour un domestique indien fugitif, South Hampton (Long Island) »⁹⁸⁴.

Levy Jacobs était un marchand d'alcool et d'esclaves qui fit paraître des annonces « vente et achat de Nègres » en 1819. En septembre 1828, il fit savoir qu'il attendait environ cent

« esclaves de Virginie de première qualité, sélectionnés spécialement pour ce marché – il y a des maîtres d'hôtel, des cochers, des mécaniciens, des

⁹⁸⁰ Wolf and Whiteman, pp. 190-91 ; Rosenbloom, p. 73.

⁹⁸¹ *MUSJ1*, pp. 158, 210.

⁹⁸² Windley, vol. 3, p. 377.

⁹⁸³ Windley, vol. 1, p. 310.

⁹⁸⁴ Rhodes, p. 11.

ouvriers agricoles, des domestiques, des cuisiniers, des coututières et des blanchisseuses ».

Lévy, qui était propriétaire d'une des principales salles des ventes de la Nouvelle Orléans, avait, dit-on, « fait défiler des Noirs sur l'estrade de la salle dont il était propriétaire avec un associé chrétien, George Ashbridge »⁹⁸⁵. Il fut accusé d'avoir fait passer des esclaves du Kentucky pour des Virginiens et répondit en ces termes :

Avis.— On prétend que je n'ai à vendre que des esclaves du Kentucky mais je me permets de faire savoir que tous les Nègres que j'ai et que je mettrai en vente sont et seront des Nègres nés en Virginie et qu'ils sont sérieux ; que je demande publiquement à la personne qui a affirmé le contraire en vue de me nuire de se faire connaître et de prouver ce qu'elle avance si elle le peut ou de ne plus rien dire sur la question. Tous les Nègres que j'achèterai et que je vendrai en passant par l'intermédiaire de commerçants seront sans commission.

L. Jacobs⁹⁸⁶

Manis Jacobs (vers 1782-1839), rabbin était président d'une synagogue à la Nouvelle Orléans et une notabilité chez les juifs, bien qu'il eût onze esclaves noirs. Sharfman, rabbin lui aussi, écrit à son sujet : « bien que n'ayant pas été ordonné [253] il pensait que son aptitude à réciter des prières en hébreu lui donnait qualité. Il était très fier de signer ses effets de commerce en hébreu, comme s'il avait apposé un sceau ou un cachet ; certains de ces documents pour l'achat d'esclaves existent encore⁹⁸⁷. »

Samuel Jacobs, en 1761, « commanda une jeune Nègresse à New York : les esclaves domestiques étaient très demandés parce qu'il y avait peu de domestiques à gages ». Jacobs était propriétaire d'un bateau négrier, la goëlette *Betsey*⁹⁸⁸.

Solomon Jacobs (1777-1827) fut maire de Richmond (Virginie) en 1818-1819 et président de la synagogue ; il fut aussi le premier grand maître juif des francs-maçons de Virginie. C'était un agent du gouvernement français pour le commerce du tabac, et le représentant de la banque Rothschild à Richmond. Il avait une esclave, Esther, et quand il mourut, on écrivit cette épitaphe :

Bon mari,
Père indulgent,
Maître débonnaire.

Sa veuve, Hetty, persuada le parlement de l'état de Virginie d'autoriser la vente de plusieurs femmes et enfants esclaves parce que « leur conduite envers leur maîtresse est malveillante et blâmable »⁹⁸⁹.

⁹⁸⁵ Sharfman, p. 152.

⁹⁸⁶ *EHJ*, p. 274 ; Korn, *Jews of New Orleans*, pp. 163-164 ; *EJ*, vol. 14, p. 1664 ; l'état de Virginie avait la réputation d'être le plus prolifique des États-Unis pour la reproduction des esclaves noirs. On trouvera des précisions sur la valeur marchande et la qualité de ces esclaves dans Sharfman, pp. 152-153.

⁹⁸⁷ Korn, *Jews of New Orleans*, pp. 199-201, 319 ; Sharfman, p. 191.

⁹⁸⁸ *MEAJI*, pp. 204, 208.

⁹⁸⁹ Korn, "Jews and Negro Slavery," pp. 187, 193 ; Ezekiel et Lichtenstein, p. 85 ; Bermon, p. 166 ; *EJ*, vol. 9, p. 1237 ; Rosenbloom, p. 75.

L. Jacoby avait trente esclaves noirs dans la région de la Nouvelle Orléans en 1830⁹⁹⁰.

Joseph Jonas, dans un discours à la chambre des députés de l'Ohio le 25 ou 26 février 1861, déclare : « Je ne suis pas pour l'esclavage et pour rien au monde je ne voudrais avoir un esclave. Mais ce n'est pas la question : l'esclavage est une institution du Sud et les rédacteurs de la constitution ont garanti leurs droits et leur propriété⁹⁹¹. »

[254]

Israel I. Jones (1810-1877) de Mobile (Alabama) était le chef de la communauté juive vers le milieu du siècle, et il était aussi marchand d'esclaves. Président de la synagogue de 1844 à 1873, il était membre du bureau de l'association des Israélites américains, la plus ancienne association nationale juive des États-Unis. Le 6 février 1841, il fit paraître une annonce dans le *Daily Advertiser and Chronicle* de Mobile informant « qu'il mettait des Nègres aux enchères », notamment « Alfred, ouvrier agricole âgé de 25 ans, Isaac, 7 ans, Judy, 30 ans et deux chevaux de trait »⁹⁹².

Samuel Jones (vers 1737-1809), un juif de Charleston, ordonna à ses héritiers de libérer deux de ses huit esclaves Noirs, Jenny et son fils Emmanuel ; cet affranchissement sélectif indique que cette Africaine avait dû être violée par son maître juif et que son fils était probablement issu de ce crime⁹⁹³.

J. Joseph publia une annonce dans la Gazette de Québec du 28 juillet 1791 pour une petite Africaine fugitive⁹⁹⁴.

Meir Josephson marchand de Pennsylvanie, écrit en yiddish à un certain **Michael Gratz** :

« [...] pour que je vende ma jeune Nègresse avantageusement. Alors, si un bateau négrier ou un bateau d'Allemands [engagés] arrive, dites-le moi parce que j'ai absolument besoin d'un domestique. La fille que j'ai actuellement a deux gros défauts : d'abord, elle est ivre du matin au soir dès qu'elle trouve à boire et ensuite, elle est si susceptible que ma femme ne peut lui faire la moindre remarque ; elle a même peur d'elle. Tout cela parce qu'un Noir libre la courtise et veut me l'acheter. Je ne veux pas la vendre pour moins de 110 livres avec son bâtard, parce que je les ai achetés ensemble. Jusqu'à présent, elle m'a coûté 90 livres. Si je peux m'en débarrasser, le mieux serait de la laisser partir et d'en trouver une autre. Si vous entendez parler d'une bonne Nègresse ou d'une bonne domestique, dites-le moi⁹⁹⁵.

Baruch H. Judah « louait » les services d'une Africaine, Mary, qui fut jugée et acquittée en 1820 pour l'incendie de la maison de son employeur⁹⁹⁶.

[255]

⁹⁹⁰ Korn, "Jews and Negro Slavery," p. 183.

⁹⁹¹ Jonathan D. Sama et Nancy H. Klein, *The Jews of Cincinnati*, Cincinnati, 1989, p. 51.

^{992 992} *EHJ*, p. 274 ; Korn, "Jews and Negro Slavery," p. 185 ; *EJ*, vol. 2, p. 505.

⁹⁹³ Korn, "Jews and Negro Slavery," p. 185 ; Rosenbloom, p. 76.

⁹⁹⁴ "Acquisitions," *AJA*, vol. 7 (janvier 1955), p. 167.

⁹⁹⁵ *JRM/Docs*, pp. 359-360 ; Brener, pp. 77-78.

⁹⁹⁶ Ezekiel et Lichtenstein, p. 88.

Isaac H. Judah (1761-1827) de Richmond (Virginie) était commerçant et rabbin de la synagogue de *Beth Shalom* à sa fondation. Il eut deux enfants « mulâtres », Philip Norboume et Benjamin Wythe, nés du viol d'une Africaine. Harry, esclave de ce Judah, fut accusé le 13 mars 1815 « d'être parti et d'avoir loué ses services à Paul Christian ; il passa la nuit en prison et Judah dut se présenter le lendemain et montrer qu'il ne devait pas être mis à l'amende pour avoir autorisé ledit esclave à partir et à louer ses services [NdT : le texte original est un charabia à peu près incompréhensible.] »⁹⁹⁷.

Manual Judah avait un esclave, Shadrach, qui fut jugé à Richmond en 1805 pour le vol d'un porc. Il fut condamné à trente-neuf coups de fouet⁹⁹⁸.

Samuel Judah était le plus gros trafiquant juif d'esclaves du Canada⁹⁹⁹.

David S. Kaufman du Texas était un notable partisan de l'expansion de l'esclavagisme¹⁰⁰⁰.

Betsy Levi Kokemot et son fils **Louis** de la Nouvelle Orléans, avaient un magasin dans les années 1830. En 1832, le chef de la police saisit une partie de leurs marchandises pour payer les factures et trouva que :

« Betsy et Louis semblaient avoir capturé un nombre incroyable de Nègres fugitifs ou intercepté des Nègres qui avaient de l'argent sur eux mais pas de documents d'identité ; l'essentiel de leurs affaires devait se faire avec les propriétaires d'esclaves¹⁰⁰¹.

David Cohen Labatt de Louisiane était pour les Sudistes et le maintien de l'esclavage¹⁰⁰².

Joseph Lasalle faisait partie de la milice de Louisiane et faisait de la politique dans la région. Il avait quatre esclaves en 1830¹⁰⁰³.

[256]

Benjamin D. Lazarus vendit « le Nègre Sam, âgé d'environ 80 ans, malade, et la Nègresse Sylvie âgée d'environ 75 ans » 90 dollars. Bertram Korn essaie d'excuser cette cruauté :

« Peut-être avait-il besoin d'argent liquide pour son domaine et ces esclaves étaient vraiment trop vieux pour être utiles, mais quel était leur avenir avec un acheteur qui voudrait certainement amortir son investissement¹⁰⁰⁴ ?

Jacob Lazarus fils, de Charleston (Caroline du Sud), avait une vingtaine d'esclaves africains¹⁰⁰⁵.

Sampson Lazarus de Lancaster (Pennsylvanie) , « avait une esclave et un cheval ; il tenait une boutique » en 1782¹⁰⁰⁶.

⁹⁹⁷ Bermon, p. 39; Ezekiel et Lichtenstein, p. 86; Blau and Baron, vol. 1, pp. 206-9; Rosenbloom, p. 80.

⁹⁹⁸ Ezekiel et Lichtenstein, p. 81.

⁹⁹⁹ B. G. Sack, *The History of Jews in Canada*, Montréal, 1965, pp. 52-53.

¹⁰⁰⁰ Korn, "Jews and Negro Slavery," p. 209 ; *EJ*, vol. 15, p. 1034.

¹⁰⁰¹ Korn, *Jews of New Orleans*, p. 171.

¹⁰⁰² Shpall, pp. 12-13.

¹⁰⁰³ Korn, *Jews of New Orleans*, pp. 177-319.

¹⁰⁰⁴ Korn, "Jews and Negro Slavery," pp. 192-193.

¹⁰⁰⁵ Kap, *JEA2*, p. 18.

¹⁰⁰⁶ Brener, p. 8.

Ishak Gabay Letob, qui était vraisemblablement de Speightstown, à la Barbade, rédigea son testament en portugais le 24 avril 1698 :

« A mon fils Jacob Gabay Lettob, je lègue ma jeune esclave Juana qui s'occupera de lui, comme il est malade ; je désire qu'il ne la lègue pas à sa mort mais qu'elle passe à celui de ses frères qu'elle préfère. Je lègue la fille de Juana, Ulloa Peggy, à ma petite-fille Rebeca ; elle devra la léguer à ses héritiers en mourant¹⁰⁰⁷. »

Rachel Mordechaï Lazarus était « parfaitement au courant des maux de l'esclavage mais elle en défendait l'institution à sa manière dans sa correspondance avec Maria Edgeworth [NdT : écrivain anglais]. Rachel soutenait que la condition des ouvriers européens payés misérablement n'était pas plus enviable que celle des Noirs maintenus en esclavage¹⁰⁰⁸.

Edwin De Leon (1828-1891) considérait que les opposants à l'esclavage étaient mus par une « philanthropie mal comprise » et un mépris de la « Providence » ou de « Dieu ». C'était un des principaux agents de la propagande sudiste et il défendait l'esclavage avec véhémence, affirmant que les Noirs « étaient condamnés au labeur et qu'ils n'avaient jamais donné ni un roi ni un conquérant ». En 1862, Jefferson Davis et Judah Benjamin l'envoyèrent en mission en Angleterre, en France et dans d'autres pays pour essayer de les convaincre de reconnaître l'indépendance des états sudistes. [257] Il revint bredouille au bout de deux ans ; ses frais se montaient à 30.000 dollars¹⁰⁰⁹.

Lewis Leon était un juif sudiste qui déclara rétrospectivement : « Je continue à prétendre que notre cause était juste et je ne regrette rien de ce que j'ai fait contre le Nord. » Charles Segal dit que cette déclaration « montre l'attachement des juifs à la cause sudiste »¹⁰¹⁰.

Abraham Levi était associé à Edward Newman à La Nouvelle Orléans. Ses avoirs, quand la guerre éclata, étaient estimés à quelque 300.000 dollars. Les archives commerciales de Lévi pour 1860 indiquent qu'en janvier, la maison A. Lévi et associés avait avancé 7000 dollars à un plaignant de Bâton Rouge, James Bogan. En échange, celui-ci avait donné à la maison de commerce une hypothèque sur sa plantation de 300 ha et ses esclaves¹⁰¹¹.

Jacob Levin de Columbia (Caroline du Sud), chef de la communauté juive au milieu du XIX^e siècle était un marchand d'esclaves à l'encan. C'était un rabbin connu, cité par la presse juive et sa femme était directrice de l'école juive des pauvres de la ville. Il était en outre secrétaire d'une œuvre charitable juive et grand maître d'une loge maçonnique. Le 17 décembre 1852, il fit paraître une annonce dans un journal local pour vendre :

« [...] vingt-deux Nègres solides, presque tous jeunes et capables. Il y a des ouvriers agricoles, des cochers et des palefreniers, des domestiques etc. : Robinson, 40 ans, Elsey 34, Yanaky 13, Sylvia 11, Anikee 8, Robinson 6,

¹⁰⁰⁷ Samuel, p. 54.

¹⁰⁰⁸ *MUSJ*, p. 588.

¹⁰⁰⁹ *EJ*, vol. 5, p. 1471 ; Schappes, pp. 398-401 ; Simonhoff, *Jewish Notables*, p. 378.

¹⁰¹⁰ Charles M. Segal *Fascinating Facts About American Jewish History*, New York, 1955, 82.

¹⁰¹¹ Elliott Ashkenazi, *The Business of Jew in New Orleans; 1840-1875*, Tuscaloosa (Alabama) 1988, p. 82.

Candy 3, Infant 9, Thomas 35, Die 38, Amey 18, Eldridge 13, Charles 6, Sarah 60, Baket 50, Mary 18, Betty 16, Guy 12, Tilla 9, Lydia 24, Rachel 4, Scippio 2.

Le produit de la vente de ces Nègres étant destiné à un autre investissement, la vente devra donc être supérieure à la mise à prix¹⁰¹². »

[258]

Arthur Levy de New York avait au moins une esclave noire, Cresie¹⁰¹³.

Ash Levy participait au trafic d'esclaves des fameux frères Davis¹⁰¹⁴

Benjamin Levy (vers 1650-1704), imprimeur-éditeur à La Nouvelle Orléans, demanda dans son testament à son fils Alexander de donner la possibilité à un de ses esclaves, Richard White, d'acheter sa liberté 500 dollars ; mais bien sûr en tant qu'esclave, il n'avait pas de revenus. De plus, White « ne devait être ni vendu, ni hypothéqué, ni loué pour plus d'un an, ni loué hors de l'état de Louisiane ».

Benjamin Lévy désirait aussi que ses huit autres esclaves, Harry, Samuel, Joseph, Ellen, Martha, Horace, Millie et Richard, reçoivent « une babiole en souvenir de leur vieux maître ».

En 1761, Lévy signa une pétition avec ses coreligionnaires **David Franks** et **Joseph Marks** contre une taxe à l'importation des Noirs¹⁰¹⁵.

Chapman Levy (1787-1850), né à Camden (Caroline du Sud), fut élu député au parlement de l'état et fut colonel dans la guerre de 1812 contre le Canada et l'Angleterre. C'était un avocat qui avait trente et un esclaves noirs. Puis il s'installa dans le Mississippi où il fut planteur jusqu'à sa mort ; par testament, il affranchissait certains de ses esclaves et en maintenait d'autres en esclavage. Sa mère, Sarah, lui vendit un Noir, Kennedy et une Noire, Lucy, 300 dollars¹⁰¹⁶

Eugene Henry Levy de La Nouvelle Orléans, un des chefs de l'armée sudiste, déclara : « Les esclaves occupent la place qu'ils méritent dans les états sudistes. » La veille de la capitulation du général Lee, Levy fut capturé puis relâché. Il déclara ensuite : « Les Nègres sont parmi les maîtres et ils ont un penchant à la tyrannie. L'extermination de cette race est la conséquence nécessaire de cet état de fait¹⁰¹⁷. »

[259]

Gershon Levy et **Hyam Myers** étaient en relations d'affaires avec le célèbre Jeffrey Amherst, exterminateur d'Indiens au XVIII^e siècle¹⁰¹⁸.

Hayman Levy (1721-1789) né en Allemagne, s'installa à New York en 1748. Il fit fortune dans la traite des fourrures et des Noirs ; il avait plusieurs bateaux. La synagogue de *Shearith Israël* l'élut président six fois¹⁰¹⁹.

¹⁰¹² *EHJ*, p. 274 ; Korn, "Jews and Negro Slavery," p. 196 ; *EJ*, vol. 14, p. 1664.

¹⁰¹³ Schappes, p. 99.

¹⁰¹⁴ Bermon, p. 167.

¹⁰¹⁵ Korn, "Jews and Negro Slavery," p. 186 ; Korn, *Jews of New Orleans*, p. 152 ; *EJ*, vol. 11, pp. 156, 1551 ; Edward D. Coleman, "Jewish Merchants," p. 285 ; Rosenbloom, pp. 88-89.

¹⁰¹⁶ Rosenwaike, "Jewish Population of 1820," p. 18 ; Korn, "Jews and Negro Slavery," pp. 185-186 ; *EJ*, vol. 11, p. 156 ; *MUSJ1*, p. 210 ; Rosenbloom, p. 89.

¹⁰¹⁷ Korn, "Jews and Negro Slavery," p. 212 ; Simonhoff, *Jewish Participants in the Civil War*, pp. 253-254.

¹⁰¹⁸ "Acquisitions," *AJA*, vol. 16 (1964), p. 94.

Hyman Levy était un juif de la Jamaïque « spécialiste » de la traite négrière à la fin du XVIII^e siècle¹⁰²⁰.

Isaac Levy, frère de **Nathan** (cf. *infra*) et associé de **David** et de **Moses Franks** dans la traite négrière, avait des comptoirs à Londres, à New York, à Philadelphie et à Boston ; il était copropriétaire d'un bateau négrier, le *Crown Cally*. Il fit venir en un voyage 117 Africains¹⁰²¹.

Israel Levy marchand de Charlestown, vendit un Africain, Thomas Eskete, à John Evans en 1759¹⁰²².

J. Levy (peut-être le John B. Levy mentionné plus bas) avait une plantation à la paroisse de l'Ascension, en Louisiane, que cultivaient quarante et un esclaves noirs¹⁰²³.

Jacob Levy fils († 1837) était membre actif de la synagogue *Shearith Israël* de New York et avait des esclaves, notamment George Roper, Mary Mundy, John Jackson, Samuel Spures, Edwin Jackson, Elizabeth Jackson et James Jackson. L'une de ses filles était mariée avec **Moses Seixas**, une autre avec **Moses Hays**, une troisième avec **Joseph L. Joseph**, tous propriétaires ou trafiquants d'esclaves¹⁰²⁴.

[260]

John B. Levy arriva à La Nouvelle Orléans sur la goëlette *Transport*, en 1828, avec trente-sept Africains¹⁰²⁵.

Joseph Israel Levy, par testament daté de 1786, léguait à la mère de son enfant Jabica « 500 roupies, deux petites esclaves, le jardin et la maison avec tout ce qu'elle contient, payable par mes exécuteurs testamentaires...¹⁰²⁶ »

Levy Andrew Levy, décrit comme un « gentleman », prit part au complot d'extermination des Indiens en leur fournissant des couvertures infectées par la variole. Il est recensé comme résidant à Lancaster (Pennsylvanie) « avec deux esclaves noires et une maison ». Levy avait un esclave « qui préféra la liberté avec les Indiens à la servitude chez Levy. Il trouva refuge dans une tribu voisine »¹⁰²⁷.

Lewis B. Levy de Richmond (Virginie) « fabriquait tous les vêtements pour les domestiques ». Il vendait ses hardes aux trafiquants d'esclaves, par exemple aux frères Davis¹⁰²⁸.

M. C. Levy de Charleston (Caroline du Sud), avait plus de vingt esclaves africains¹⁰²⁹.

¹⁰¹⁹ *EJ*, vol. 11, p. 157 ; Simonhoff, *Jewish Notables*, pp. 33-36 ; Jacob R. Marcus, *Studies in American Jewish History*, Cincinnati, 1969, p. 233 ; Rosenbloom, p. 91.

¹⁰²⁰ *EHJ*, p. 273 ; *EJ*, vol. 14, p. 1663.

¹⁰²¹ *EJ*, vol. 11, p. 162 ; Leo Hershkowitz, "Wills of Early New York Jews (1784-1799)," *AJHQ*, vol. 56 (1966), p. 168 ; Wolf et Whiteman, p. 24.

¹⁰²² "Acquisitions," *AJA*, vol. 14 (1962), p. 93 ; Rosenbloom, p. 92.

¹⁰²³ Korn, "Jews and Negro Slavery," p. 180.

¹⁰²⁴ Schappes, pp. 134, 599.

¹⁰²⁵ Korn, *Jews of New Orleans*, p. 161.

¹⁰²⁶ Friedman, "Wills," p. 161.

¹⁰²⁷ Brener, pp. 8-9.

¹⁰²⁸ Korn, "Jews and Negro Slavery in the Old South," *PAJHS*, vol. 50 (1960), p. 184 (illustration).

¹⁰²⁹ Rosenwaike, "Jewish Population of 1820," p. 18.

Moses Levy (vers 1665-1728) était marchand, distilleur, promoteur et propriétaire immobilier, armateur... C'était probablement le juif le plus riche de New York au XVIII^e siècle grâce la traite des Noirs. Il fut élu chef de la police de son quartier en 1719 mais refusa de servir. Il était président d'une synagogue à sa mort. Les bénéfices qu'il tira de la traite des esclaves payèrent une partie de la synagogue de *Shearith Israë*¹⁰³⁰.

[261]

Moses Levy de Charleston (Caroline du Sud) était le meilleur inspecteur de police de Charleston. La poursuite des esclaves fugitifs entraînait dans ses attributions¹⁰³¹.

Moses Elias Levy (1782-1854) avait des plantations en Floride, à Saint Thomas, aux îles Vierges et à la Havane. En Angleterre, il dénonça les maux de l'esclavage dans des réunions publiques et des pamphlets. En Floride, il avait des dizaines de Noirs africains employés à fonder un foyer sioniste¹⁰³².

Nathan Levy (1704-1753), né à Londres, s'installa à Philadelphie. Avec son frère Isaac, il fonda un bureau de placement des domestiques engagés et le 3 janvier 1738, ils mirent une annonce dans la Gazette de Benjamin Franklin pour « la vente par Nathan et Isaac Lévy d'un beau et jeune Noir, pour travailler aux champs ou à la ville. »

En 1741, ils s'associèrent à David et Moses Franks pour armer des bateaux négriers. Levy fut l'un des fondateurs de la communauté juive de Philadelphie et c'est lui qui acheta le terrain pour faire un cimetière juif en 1740. A sa mort, « en 1753, il était probablement le juif le plus riche de la ville »¹⁰³³.

Uriah Phillips Levy (1792-1862) était maître de navire avant d'avoir vingt ans, il fut ensuite amiral. Il racheta Monticello, le domaine de Thomas Jefferson [1836] où vivaient de nombreux esclaves noirs. Il était membre de la synagogue *Shearith Israël* à New York et de la synagogue de Washington. Jacob Marcus évoque cette contradiction :

« Les juifs du Sud étaient parfaitement conscients que l'esclavage posait un problème mais comme les autres habitants, ils ne faisaient rien contre ce fléau. Bien que le capitaine Uriah Levy veuille abolir l'esclavage, il utilisait une main d'œuvre esclave pour cultiver sa plantation de Virginie¹⁰³⁴. »

[262]

Max (Menachem) Lilienthal (1815-1882), rabbin de Cincinnati, dirigeant juif, défendait vivement le droit des états du Sud à réduire et à maintenir les Africains en esclavage¹⁰³⁵.

Alexander Lindo (1753-1812) était « un grand importateur d'esclaves » à la fin du XVIII^e siècle. Il admettait qu'il était responsable de la mort de plus de cent

¹⁰³⁰ EJ, vol. 11, p. 161 ; MEAJ1, p. 51 ; Rosenbloom, p. 94.

¹⁰³¹ Korn, "Jews and Negro Slavery," p. 190.

¹⁰³² EJ, vol. 11, p. 162 ; Korn, "Jews and Negro Slavery," p. 180 ; la superficie des terres de Levy tournait autour de 15.000 ha. Elfrida D. Cowen, "Notes: Moses Elias Levy's Agricultural Colony in Florida," PAJHS, vol. 25 (1917), pp. 132-134.

¹⁰³³ EJ, vol. 11, p. 162 ; Wolf et Whiteman, p. 24 ; MCAJ2, p. 825 ; Rosenbloom, p. 95.

¹⁰³⁴ Korn, "Jews and Negro Slavery," note p. 188 ; EJ, vol. 11, p. 164 ; MUSJ1, p. 587, Rosenbloom, p. 97.

¹⁰³⁵ Korn, Civil War, p. 28 ; EJ, vol. 11, p. 243.

cinquante Africains pendant la traversée de l'Atlantique et d'une vingtaine à l'arrivée à la Jamaïque, mais il ne fut jamais poursuivi¹⁰³⁶.

Moses Lindo (1712-1774), de Caroline du Sud, était un riche planteur esclavagiste, si l'on en croit la *Jewish Encyclopaedia*¹⁰³⁷. Il fit paraître une annonce pour dire : « Je suis prêt à acheter une plantation de 200 ha avec 60 ou 70 Nègres, payable comptant. » Lindo importa 79 esclaves de la Barbade vers 1750 et en 1756, il acheta deux enfants africains à John Cordon, d'après un acte de vente. L'un de ses bateaux négriers s'appelait le « Lindo Packet ».

Lindo était l'un des meilleurs connaisseurs d'indigo en Europe et en Amérique. Il est à l'origine de l'envol de cette culture qui passa de 300.000 à 1.200.000 livres annuelles. « Lindo lui-même en retira des millions de livres. A sa mort, l'industrie indigotière employait dix mille esclaves », d'après Jacob Marcus¹⁰³⁸.

Aaron Lopez (1731-1782) était un traiteur négrier notoire, le plus important de Newport, le plus gros contribuable de la ville et le modèle de la traite négrière juive à Newport. Son gendre, **Abraham Pereira Mendes**, lui succéda dans son commerce criminel et amassa une énorme fortune¹⁰³⁹. Né au Portugal, Lopez s'installa à Rhode Island en 1752, rompit avec son passé marrane et mit sur pied une énorme entreprise de traite triangulaire. « On peut dire de ce personnage très attirant, dit Marcus, qu'il vivait sur un grand pied, qu'il avait plus de trente personnes dans sa maison, dont des domestiques à gages et des esclaves en quantité suffisante, avec des écuries et deux voitures¹⁰⁴⁰. » Il faisait beaucoup de contrebande et avait entre trente et quarante bateaux¹⁰⁴¹. En 1749,

¹⁰³⁶ *EHJ*, p. 273 ; *EJ*, vol. 14, p. 1663.

¹⁰³⁷ *Jewish Encyclopaedia*, New York et Londres, 1905-1916, vol. 8, p. 93.

¹⁰³⁸ Elzas, p. 50 ; *EJ*, vol. 11, p. 259 ; "Acquisitions," *AJA*, vol. 14 (1962), p. 93 ; *MEAJ2*, p. 243 ; *MCAJ2*, p. 618 ; Kenneth Libo and Irving Howe, *We Lived There Too*, New York, 1984, p. 60 ; Rosenbloom, p. 97.

¹⁰³⁹ *EJ*, vol. 11, p. 488 ; Simonhoff, *Jewish Notables*, pp. 5-8 ; *EHJ*, p. 273 ; Feingold, *Zion*, p. 42 ; JRM/Docs, pp. 384, 416, 446 ; Bruce M. Bigelow, "Aaron Lopez: Colonial Merchant of Newport," *New England Quarterly*, vol. 4 (1931), p. 757. Cf. aussi *Rhode Island Jewish Historical Notes*, vol. 2 (juin 1956-avril 1958), pp. 4-18 ; Virginia Bever Platt, "And Don't Forget the Guinea Voyage: "The Slave Trade of Aaron Lopez of Newport," *William and Mary Quarterly*, vol. 32, n° 4 (1975), p. 601 ; on trouve des reproductions de certains documents de Lopez traitant des esclaves dans le *Newport Historical Society Bulletin*, n° 62 (juillet 1927) ; Rosenbloom, pp. 97-8.

¹⁰⁴⁰ *MCAJ3*, p. 826 ; Broches, p. 16.

¹⁰⁴¹ *MCAJ2*, pp. 789, 793 ; Stanley F. Chyet, "Aaron Lopez: A Study in Buenafama," *Karp, JEA1*, p. 197 ; d'après Bigelow, Lopez avait trente bateaux : « il y a vingt-quatre bateaux dans lesquels il est resté actionnaire majoritaire pendant toute cette période : 9 trois-mâts, 3 goëlettes, sept brigantines et cinq navires. » La liste de vingt-six bateaux que l'on va lire a été constitué à partir des documents dont on dispose, à savoir Bigelow, pp. 760-761, 766, Platt, pp. 602, 603, 607-608 et note p. 608, Elizabeth Donnan, *Documents Illustrative of the Slave Trade in America*, 4 volumes, Washington (D.C.), 1930, vol. 3, pp. 226, 265 note, 272-276, Marc Lee Raphael, *Jews and Judaism in the United States: A Documentary History*, New York, 1983, p. 28 et "Items Related to the Jews of Newport," *PAJHS*, vol. 27 (1920), p. 213. Seuls les bateaux qui ont, de source sûre, servi à transporter des esclaves, sont mentionnés dans notre ouvrage sous la rubrique « Les bateaux négriers et les juifs ».

Bateaux appartenant à Aaron Lopez			
<i>Active</i>	<i>Coaxel</i>	<i>Grayhound</i>	<i>Ocean</i>
<i>Africa</i>	<i>Diana</i>	<i>Hannah</i>	<i>Ranger</i>
<i>America</i>	<i>Dolphin</i>	<i>Hope</i>	<i>Royal Charlotte</i>
<i>Ann</i>	<i>Eagle</i>	<i>Industry</i>	<i>Sally</i>
<i>Betsy</i>	<i>Friendship</i>	<i>Jacob</i>	<i>Spry</i>
<i>Charlotte</i>	<i>George</i>	<i>Mary</i>	<i>Venus</i>
<i>Cleopatra</i>		<i>Newport Packet</i>	

on considérait Lopez comme un des plus gros marchands du pays, qui trafiquait à peu près de tout, mélasse, Noirs, rhum, porc et bière en bouteille¹⁰⁴². Il avait ses entrepôts dans le port, il avait ses chantiers navals, armait ses bateaux, recrutait les équipages et tenait des comptes de toutes ces activités¹⁰⁴³.

Lopez avait, disait-on, commencé sa carrière de marchand d'esclaves en 1761, année où il associé à **Jacob Rodriguez Rivera**, il arma la brigantine *Grayhound* pour un voyage en Afrique¹⁰⁴⁴. Le 7 janvier 1763, William Pinnegar commandait un bateau qui livra cent trente-quatre Africains à Da Costa et Farr, agents juifs de Lopez [264] en Caroline du Sud¹⁰⁴⁵. Lopez eut quatre capitaines, dont deux moururent en service, pour treize voyages¹⁰⁴⁶. Voici la liste des voyages négriers d'Aaron Lopez entre 1764 et 1774¹⁰⁴⁷ :

Corvette *Spry*, capitaine William Pinnegar, 16 juillet 1764 – 22 mai 1766, escales à la Barbade, la Jamaïque et New York au retour. La cargaison comprenait des anneaux métalliques, des chaînes et des fers pour entraver les esclaves.¹⁰⁴⁸ Esclaves vendus : 57.

Brigantin *Africa*, capitaine Abraham All, 3 mai 1765 – 11 juillet 1766. Esclaves vendus à Kingston : 45.

Corvette *Betsey*, capitaine Nathaniel Briggs, 22 juillet 1765 – 21 août 1766. Esclaves vendus à Kingston : 40.

Brigantin *Sally* (le *Spry* réarmé), capitaine Nathaniel Briggs, août 1766 – juillet 1767. Esclaves vendus à Saint Kitts : environ 33.

Brigantine *Africa*, capitaine Abraham All, 20 octobre 1766 – 9 janvier 1768. Esclaves vendus à Kingston : 69.

Brigantin *Hannah*, capitaine Nathaniel Briggs, 3 mai 1768 – 4 mai 1769. Esclaves vendus en Caroline du Sud et à la Barbade : 63.

Corvette *Mary*, capitaine William English, 4 juin 1770 – printemps 1771. Esclaves vendus à la Barbade : environ 57.

Bateau *Cleopatra*, capitaine Nathaniel Briggs, 1770 juillet - 1771. Esclaves vendus à la Barbade : 96.

Bateau *Cleopatra*, capitaine Nathaniel Briggs, 16 juin 1771 – 27 mai 1772. Esclaves vendus à la Barbade : 230.

¹⁰⁴² Broches, p. 13 ; Rhodes, p. 9.

¹⁰⁴³ Platt, p. 602.

¹⁰⁴⁴ Rawley, p. 368.

¹⁰⁴⁵ MCAJ3, p. 1504 ; Platt p. 603.

¹⁰⁴⁶ Rawley, p. 369.

¹⁰⁴⁷ , pp. 603, 608 ; Rawley, p. 371 : « Les bateaux négriers, ceux de Lopez par exemple, sont petits ; le premier voyage amena soixante-dix Nègres, le deuxième quatre-vingt-quatorze, le troisième cinquante-huit et le dernier cinquante, soit deux cent soixante-cinq en tout. La mortalité était faible : le capitaine Rogers enterra deux esclaves sur la côte africain et un troisième à l'arrivée à la Barbade/ Le deuxième voyage fit seulement une victime et le troisième quatre (trois hommes et une femme). »

Comme il s'agissait de contrebande, il ne gardait certainement pas de traces de ces transactions et la comptabilité de Lopez avait la réputation d'être bizarre : Chyet, p. 199.

¹⁰⁴⁸ Chyet p. 199.

Brigantin *Ann*, capitaine William English, 27 novembre 1772 – hiver 1773-1774 (arrivée à la Jamaïque 8 octobre 1773). Esclaves vendus à Kingston : 104¹⁰⁴⁹.

[265]

Bateau *Africa*, capitaine Nathaniel Briggs, 22 avril 1773 – août 1774. Esclaves vendus à la Jamaïque : environ 49.

¹⁰⁴⁹ "Some Old Papers Relating to the Newport Slave Trade," *Newport Historical Society Bulletin*, n° 62 (juillet 1927), pp. 14-15 : « Quand la brigantine fut prête à faire voile, ses propriétaires donnèrent leurs ordres au capitaine English :

Newport, novembre 1772

Capt. William English

Monsieur,

[...] Lorsque, grâce à Dieu, vous serez arrivé là-bas, échangez votre cargaison contre de bons esclaves, aux meilleures conditions possibles. Vous n'êtes pas sans savoir que le temps passé à quai sur la Côte non seulement coûte très cher, mais aussi représente un grand risque pour les esclaves qui se trouvent à bord. Par conséquent, nous vous incitons à faire vite, même si vous devez payer les esclaves plus cher. Nous vous adressons, ci-joint, un reçu de M. David Mill du Cap pour vingt-sept hommes et treize femmes esclaves que le capitaine Briggs a laissé la dernière fois à notre compte, payables à lui ou à nous, et pour lesquels nous vous avons donné procuration. Quand vous aurez fini de vendre votre cargaison, demandez à M. Mill de vous remettre les esclaves susdits ; sa réputation universelle nous garantit qu'il vous les remettra sur le champ dans les conditions que vous fixerez. Nous désirons que vous marquiez ces esclaves de sorte qu'on puisse les distinguer de ceux qui seront déjà à bord et qu'on puisse ensuite les vendre à part aux Antilles car ils ne sont pas couverts par la même assurance que le reste de la cargaison.

N'oubliez surtout pas, dès que vous aurez embarqué les esclaves et avant le départ, d'établir deux factures de cargaison distinctes, une mentionnant le nombre d'esclaves que vous avez à bord, achetés avec le produit de la vente du changement d'arrivée, dont deux tiers reviennent à Aaron Lopez et le troisième à Jacob Rod Rivera, et une seconde pour les quarante esclaves que vous remettra M. Mill, qui nous reviennent pour chacun à moitié ; faites-nous parvenir par deux voies différentes un exemplaire de chaque facture et gardez le troisième exemplaire pour vous ; car en cas d'accident (ce qu'à Dieu ne plaise) nous n'aurons pas d'autres moyens de justifier de nos dommages.

Quand vous aurez fini vos affaires en Afrique, il faudra vous rendre directement à la Jamaïque et si vous arrivez entre le 1^{er} décembre et le 1^{er} juillet, à Savanah La Mar, où vous remettrez tous les esclaves de notre compte à u capitaine Benjamin Wright, à qui nous faisons désormais parvenir tous nos ordres concernant votre voyage. Mais si vous arrivez à la Jamaïque entre le 1^{er} juillet et le 1^{er} décembre, alors il ne faudra pas aller à Savanah mais à Kingston dans la même île et vous adresser à M. Thomas Dolbeare qui y est marchand ; vous lui remettrez nos esclaves et il aura nos ordres pour la suite de votre voyage ; si vous apprenez en arrivant à Kingston que le capitaine Wright se trouve dans l'île, mettez-vous immédiatement en rapport avec lui mais que cela ne vous empêche pas de remettre les esclaves à M. Dolbeare. Si le capitaine n'était pas à la Jamaïque quand vous y arriverez, adressez-vous à M. Dolbeare et suivez les ordres qu'il vous donnera. Soit le capitaine Wright, soit M. Dolbeare auront des ordres pour le chargement de votre brigantine avec les produits de l'île si la saison s'y prête. Dès que vous aurez remis les esclaves et que votre bateau sera prêt, revenez dans ce port.

Votre expérience du commerce en Guinée et la haute opinion que nous avons de votre honnêteté et de vos compétences rendent inutiles les consignes concernant les ventes aussi bien que les achats et de vous rappeler que vous devez surveiller étroitement les esclaves pendant qu'ils seront à bord. Nous espérons que vous profiterez de toutes les occasions dans chaque port où vous vous trouverez pour nous donner de vos nouvelles. Nous ne doutons pas que votre conduite sera à la hauteur de nos espérances. Nous concluons en vous souhaitons un voyage agréable et profitable et un retour en bonne santé dans votre famille.

Vos amis et propriétaires,

Jacob Rod Rivera, Aaron Lopez

Bateau *Cleopatra*, capitaine James Bourk, 30 juin 1773 – août 1774, cargaison remise à Briggs. Esclaves vendus à la Jamaïque : environ 77.

Brigantin *Ann*, capitaine William English, printemps 1774 – mars 1775. Esclaves vendus à la Jamaïque : environ 112.

[266]

La mortalité pendant ces voyages était très élevée, comme le rappelle ce passage du *William and Mary Quarterly* :

« Le capitaine Briggs avait embarqué vingt et un esclaves sur la côte au sud du Cap Vert, dix sur la Côte du Poivre et soixante-sept sur la Côte de l'Or, soit quatre-vingt-dix-huit en tout. Cependant, Lopez écrit à son agent à Londres qu'il y avait eu de lourdes pertes en mer et qu'il avait fallu faire escale à Saint Kitts à cause de la mauvaise santé des survivants. Le livre du bord de la *Sally* enregistre six décès en mer provoqués « par la fièvre et la dysenterie » ; mais les pertes furent certainement plus nombreuses car il ne couvre pas la période de quatre mois passée à caboter le long de la côte occidentale de l'Afrique... Le nombre, avancé plus haut, de trente-trois esclaves vendus est estimé d'après le produit accusé de la vente des survivants, qui étaient en fait plus nombreux mais n'avaient pas grande valeur à cause de leur mauvais état général¹⁰⁵⁰. »

D'après la biographie de Lopez, la *Cléopâtre* avait subi, elle aussi, de lourdes pertes en mer parce que le bateau « amena un nombre beaucoup plus élevé de Noirs à la Barbade lors de son voyage suivant, deux cent trente »¹⁰⁵¹. Si l'on suit ce raisonnement, un calcul très simple permet d'établir qu'au moins deux cent quatre-vingt-sept Africains sont morts en deux voyages de la *Cléopâtre*.

Lors du dernier voyage connu de l'Ann, « le capitaine English arriva à Kingston le 7 octobre, après avoir perdu cinq esclaves en voyage mais ses hommes étaient apparemment en bon état. Quand la vente eut lieu, deux autres étaient morts et les autres étaient tout enflés, ce qui en diminua considérablement la valeur...¹⁰⁵² »

Les autres entreprises commerciales de Lopez étaient parfois contestées. Un marchand des Caraïbes se plaint amèrement dans une série de lettres de la mauvaise qualité du bois à brûler, de la farine et du poisson arrivés de Newport trop tard ou mal protégés : la farine était souvent de dernière qualité, les instruments pour préparer la mélasse mangés aux vers et le poisson, mal emballé, était pourri. Il avait du mal à écouler ces produits et laissait entendre qu'il préférerait les cargaisons d'esclaves, plus faciles à manipuler et plus profitables¹⁰⁵³.

Marcus décrit la maison et le commerce de Lopez et montre qu'il dépendait complètement de ses esclaves :

¹⁰⁵⁰ Platt, p. 605, et p. 614 : « Le prix des esclaves était élevé, de 210 à 220 tonneaux de rhum par esclave. »

¹⁰⁵¹ Platt, p. 608 ; une autre mention de la mort d'un esclave appartenant Lopez se trouve dans le *Newport Mercury* du 16 septembre 1771, qui signale « la noyade d'un jeune Nègre appartenant à Lopez dans son bassin du port. » Rhodes, p. 12.

¹⁰⁵² Platt, p. 614.

¹⁰⁵³ Platt, p. 611.

« Lopez avait des domestiques nègres et louait souvent des esclaves à d'autres maîtres, bien que dans ses comptes, ces serviteurs soient toujours désignés comme des employés, jamais comme des esclaves. Il avait au moins six Nègres employés dans sa boutique, son entrepôt et au port. Chez lui, en plus de ses domestiques nègres, il employait une Indienne pour la lessive et une couturière blanche pour habiller la famille et les domestiques noirs¹⁰⁵⁴. »

Au moment de l'attaque anglaise contre Newport, Lopez s'enfuit à Leicester (Massachussets) avec vingt-sept esclaves.¹⁰⁵⁵

Lopez fut aussi le premier marchand à ignorer la décision de ne plus importer, en signe de protestation contre la politique fiscale anglaise, au début du mouvement d'indépendance des Treize-Colonies. Lopez fut dénoncé par Ezara Stiles, pasteur influent président de l'université de Yale. Dans son journal intime, il qualifie Lopez de « marchand de grande prééminence ; il était sans doute le plus gros marchand d'Amérique par le volume de ses transactions et aussi le plus respecté ».

Le 28 mai 1782, en route pour Rhode Island, il fit une chute de cheval et se noya¹⁰⁵⁶.

268]

Haham Eliahu Lopez, chef spirituel des juifs de la Barbade à la fin du XVII^e siècle, dit « qu'il avait bien l'intention de continuer à profiter des services de ses deux serviteurs nègres¹⁰⁵⁷ ».

Moses Lopez acheta une Noire à John Roosevelt. Les témoins de la vente furent **Judah Hays** et **Jacobus Roosevelt**¹⁰⁵⁸.

Rachel Lopez habitait Bridgetwon, à la Barbade, avec sa famille constituée de quatre personnes et « d'un Nègre »¹⁰⁵⁹

Aaron Baruch Louzada habitait avec sa famille à Bridgetwon, à la Barbade ; ils étaient servis par cinq esclaves noirs¹⁰⁶⁰.

Rachell Baruh Louzada rédigea en portugais, le 29 octobre 1703, son testament dans lequel il demandait à ses fils Salomon et Jacob de « vendre tout le contenu de la maison, meubles, bijoux, argent, or et cuivre ainsi que les esclaves, et de payer toutes les dettes, les frais d'enterrement et les notes des médecins... Je

¹⁰⁵⁴ MCAJ2, p. 574 ; pour les esclaves détenus par Lopez et Rivera, *Census of the Inhabitants of the Colony of Rhode Island and Providence Plantations, Taken by Order of the General Assembly in the Year 1774*, Providence (Rhode Island) 1858 ; d'après Platt, p. 607 : « Lopez et Rivera avaient des esclaves (en 1774, Lopez en avaient cinq et Rivera douze) employés, avec d'autres, à l'extraction du blanc de baleines pour faire des chandelles, travail pénible. »

¹⁰⁵⁵ MCAJ3, p. 1289.

¹⁰⁵⁶ Cf. le chapitre intitulé « Les juifs et l'indépendance des États-Unis pour plus de détails sur l'attitude des juifs de Newport au moment des protestations des colons contre les importations qui ont finalement amené à l'indépendance. Jankowsky, *The American Jew*, p. 13 ; MEAJ1, pp. 142-43 ; Rawley, p. 368, dit « qu'Aaron Lopez, en quelques années devint l'un des plus grands négriers de Newport » ; "An Historical Review of New England Life and Letters," *The New England Quarterly*, vol. 4 (1931), p. 776 et aussi *Rhode Island Jewish History Notes*, vol. 2 (juin 1956-avril 1958), pp. 4-18 ; Dexter, *The Literary Diary of Ezra Stiles*, vol. 3, pp. 24-25.

¹⁰⁵⁷ Samuel, p. 7.

¹⁰⁵⁸ "Acquisitions," AJA, vol. 13 (1961), p. 117 ; Rosenbloom, p. 99.

¹⁰⁵⁹ Samuel, p. 43.

¹⁰⁶⁰ Samuel, p. 23.

lègue à ma fille **Hannah Baruh Louzada** la Négrresse Esperansa et un anneau de diamants ainsi que 25 livres en monnaie courante avec lesquelles elle pourra commencer à trouver un gagne-pain, en espérant qu'elle réussira à vivre en bonne entente avec ses frères [...] suivant le commandement de Dieu¹⁰⁶¹ ».

James Lucena, cousin portugais d'Aaron Lopez était armateur de bateaux négriers. Fuyant l'Inquisition portugaise, il était arrivé à Rhode Island vers 1750, se faisant passer pour catholique. En juin 1768, il écrivit à Lopez pour lui demander des instructions dans le cadre de la préparation d'un voyage en Afrique où il avait l'intention de capturer des Africains innocents. Cette lettre montre que les armateurs avaient l'habitude de payer les capitaines en esclaves.

Lucena avait au moins neuf et au plus vingt Africains et il avait une plantation de plusieurs centaines d'hectares en Géorgie quand cette colonie autorisa l'esclavage en 1749. Il fut juge de paix en 1766 et en 1771, il possédait deux fois plus de terres et « il envoya un bateau à la Jamaïque pour ramener des Nègres »¹⁰⁶². Le 21 mars 1770, il fit paraître une annonce dans le *Savannah Georgia Gazette* :

« ENFUI de chez le soussigné, vendredi dernier, UN NÈGRE appelé SAM, d'environ 22 ans, mesurant 1m80, bien connu à Savannah et aux environs, a la face marquée « 1 1 1 » sur chaque joue, ses dents de devant sont très écartées et il parle très bien l'anglais. Quand il est parti, il portait un gilet croisé de drap gris foncé, une chemise blanche de drap grossier, un pantalon de drap grossier vert et un chapeau rond de marin. Quiconque me le ramènera à Savannah recevra une récompense de vingt shillings plus le remboursement des frais dans une limite raisonnable.
James Lucena

N.B. ce Nègre est probablement caché à bord d'une navire et j'interdis à tous les maîtres de navire de l'emmener, sous peine d'être poursuivis avec toutes les rigueurs de la loi¹⁰⁶³. »

Abraham De Lyon aîné s'installa à Savannah (Géorgie) en 1733 et acquit plus tard dix-huit esclaves noirs¹⁰⁶⁴.

Abraham De Lyon (sans doute le même) cessa de produire du vin à cause « du manque de Nègres [...] et parce que ses employés blancs lui coûtaient plus qu'il ne pouvait payer¹⁰⁶⁵. »

Isaac Lyons de Columbia, (Caroline du Sud) avait une plantation avec beaucoup d'esclaves. Il importa huit Noirs en 1763¹⁰⁶⁶.

Samuel Maas de Charleston comprit

« [...] au bout d'un mois que les Noirs devaient être surveillés, commandés et, si nécessaire, impitoyablement punis. Pour lui, l'esclavage était une

¹⁰⁶¹ Samuel, pp. 80-81.

¹⁰⁶² MEAJ2, pp. 321-324 ; MCAJ3, pp. 1242, 1467

¹⁰⁶³ Windley, vol. 4, p. 44.

¹⁰⁶⁴ Rosenwaike, "Jewish Population of 1820," p. 19 ; EJ, vol. 7, p. 429 ; Rosenbloom, p. 102.

¹⁰⁶⁵ Brener, p. 4 ; Edward D. Coleman, "Jewish Merchants in the Colonial Slave Trade," PAJHS, vol. 34 (1938), p. 285.

¹⁰⁶⁶ Korn, "Jews and Negro Slavery," p. 180 ; MEAJ2, p. 322.

institution raisonnable qu'il admettait ; l'économie du Sud reposait sur la main-d'œuvre noire. Les Noirs, habitués au climat torride de l'Afrique, étaient des ouvriers parfaits car ils étaient les seuls à supporter l'humidité, la chaleur intense et le labeur épuisant de la Caroline. Visiblement, les opinions de Maas étaient influencées par celles de son oncle et par le luxe de la maison où l'on mangeait dans de l'argent massif, servi par de nombreux esclaves obséquieux [270] prêts à accourir au premier signe de tête : tout cela impressionnait beaucoup Maas¹⁰⁶⁷. »

Esther Marache envoyait « sa mulâtresse » vendre des petits pains dans la rue mais ne voulait pas qu'elle entre dans les maisons¹⁰⁶⁸.

A. J. Marks (peut-être Alexander Marks, 1788-1861) était rabbin en exercice à la Nouvelle Orléans dans les années 1830 et d'après le recensement de 1840, il avait onze Africains¹⁰⁶⁹.

Joseph Marks signa, avec un groupe de marchands de Philadelphie, une supplique contre une taxe sur les Nègres, en 1761. Deux autres juifs, **David Franks** et **Benjamin Levy**, la signèrent aussi¹⁰⁷⁰.

Mark Marks était chef de la police adjoint à Charleston en 1822 et la poursuite des Noirs fugitifs entraînait dans ses attributions¹⁰⁷¹.

Mordechai Marks (1739 ou 1740-1797), commerçant et fermier, avait des juments de trot et d'amble, un esclave nègre et une petite bibliothèque¹⁰⁷².

Isaac Rodrigues Marques (†1706 ou 1707), marchand, importateur et armateur à New York, originaire du Danemark, disposa dans son testament que l'on devait acheter, après sa mort, « une bonne Nègessse compétente » pour s'occuper de « sa chère mère »¹⁰⁷³.

Joseph Marx (1771 ou 1772-1840), né à Hanovre, émigra à Rixchmond en Virginie où il se lança dans l'immobilier. Il travaillait avec Thomas Jefferson et s'occupait de la communauté juive du crû ; il avait onze esclaves employés à des travaux pénibles¹⁰⁷⁴.

Abraham Pereira Mendes (1725-1793), gendre de Jacob Rodriguez Rivera, était rabbin à la Jamaïque et fit fortune dans la traite des Noirs. Le 4 mai 1852, il fit paraître cette annonce :

[271]

« Abraham Pereira Mendes vend un lot de jeunes Nègres bien faits, du piment, du cuivre, du café, etc. si quelqu'un est intéressé par un de ces articles, qu'il se renseigne auprès de M. Daniel Gomez¹⁰⁷⁵. »

¹⁰⁶⁷ *MUSJ*1, p. 588.

¹⁰⁶⁸ *MCAJ*3, p. 1505.

¹⁰⁶⁹ Korn, "Jews and Negro Slavery," note, p. 196 ; *EJ*, vol. 8, p. 125 ; Rosenbloom, p. 106.

¹⁰⁷⁰ Edward D. Coleman, "Jewish Merchants," p. 285.

¹⁰⁷¹ Korn, "Jews and Negro Slavery," p. 190 ; *EJ*, vol. 5, p. 161.

¹⁰⁷² Marcus, *Studies in American Jewish History*, p. 79 ; Jacob Rader Marcus, "Light on Early Connecticut Jewry," *AJA*, vol. 1 (janvier 1949), p. 26.

¹⁰⁷³ ¹⁰⁷³ Friedman, "Wills," p. 149 ; Libo et Howe, pp. 46-47, Rosenbloom, p. 109.

¹⁰⁷⁴ Rosenwaike, "Jewish Population of 1820," p. 19 ; Rosenbloom, p. 109.

¹⁰⁷⁵ Daniel Gomez était aussi juif (cf. *supra*). Feldstein, p. 12 ; *EJ*, vol. 11, p. 1343 et vol. 12, p. 1043 ; Kohler, "New York," p. 82.

En 1767, durant un voyage d'affaires à la Jamaïque, Mendes fit savoir à son beau-père qu'un chargement de Nègres était « en si mauvais état » à cause des conditions de rétention qu'il avait dû le vendre à très bon marché :

« Je fus très surpris par les Nègres que je trouvai [...] La petite cargaison du capitaine All s'avéra presque invendable et le capitaine lui-même était malade¹⁰⁷⁶. »

Joseph Mendes, habitant de Speights dans la paroisse de Saint Pierre à la Barbade, rédigea son testament en anglais le 17 février 1700 :

« Je lègue à ma chère et fidèle épouse Rachel 3 esclaves nègres, Mary, Astor et son fils Matte ainsi que leur descendance à perpétuité [...] A mon fils Moses, 1000 dollars à son vingt et unième anniversaire ou le jour de son mariage et pour toujours la Nègresse Hagar et sa descendance et deux jeunes Nègres Jack Coger et Tom. A ma fille Sarah, 1.000 dollars à son dix-huitième anniversaire ou le jour de son mariage et pour toujours une Nègresse Mary et une jeune Nègresse Evare et leur descendance. A ma fille Luna 1.000 dollars à son dix-huitième anniversaire ou le jour de son mariage et 40 dollars pour acheter deux jeunes Nègres pour toujours [...] Les exécuteurs peuvent vendre les terres, les maisons et les Nègres que je possède dans l'île pour liquider leurs comptes¹⁰⁷⁷. »

Jacob Defonseca Meza de la Barbade était propriétaire « d'une mulâtresse, Isabelle »¹⁰⁷⁸.

Abraham Bueno De Mezqueto (Mesquita), probablement fils de **Benjamin Bueno de Mesquita** qui fut banni de la Jamaïque avec deux de ses fils le 16 août 1665. Abraham avait une plantation à la Barbade en 1692 et figure comme propriétaire d'esclaves [272] dans le recensement de 1707¹⁰⁷⁹.

Gustavas Meyers était un ardent défenseur de l'esclavage et un chef juif¹⁰⁸⁰.

Moses Michal (ou Michaels, vers 1685-1740), né en Allemagne, était marchand à New York, associé à Michael Asher de Boston. En 1730, c'était le plus gros importateur juif de Curaçao. Il était membre de la synagogue *Shearith Israël* et avait au moins deux esclaves noirs, Tham et Prins¹⁰⁸¹.

Abigail Minis (1701-1794) : en 1740, beaucoup de juifs quittèrent Savannah (Géorgie) à cause des restrictions contre l'esclavage. M^{me} Minis et sa famille restèrent, pensant que la loi allait changer, et employa alors dix-sept esclaves noirs à sa ferme de plus de mille hectares. Son fils Philip fut président de la

¹⁰⁷⁶ Pope-Hennessy, p. 240 ; Donnan, vol. 3, pp. 225-226. Cf. la question de la mortalité des Blancs impliqués dans la traite négrière, Philip D. Curtin, *The Atlantic Slave Trade: A Census*, Madison (Wisconsin), 1969.

¹⁰⁷⁷ Samuel, pp. 54-55, 57.

¹⁰⁷⁸ Samuel, p. 80.

¹⁰⁷⁹ Malcolm H. Stern, "Some Notes on the Jews of Nevis," *AJA* (octobre 1958), p. 156.

¹⁰⁸⁰ Feingold, *Zion*, p. 89.

¹⁰⁸¹ Hershkowitz, "Wills (1704-1740)," p. 360 ; Rosenbloom, p. 112.

synagogue locale. Il avait trois esclaves nommés Sue, Lizzy et Sandy¹⁰⁸². Il publia une annonce dans la *Gazette de Géorgie* le 18 juin 1775 :

« Enfui un Nègre créole nommé Charles, très connu à Savannah. Quinconque le remettra à Philip Minis recevra dix shillings¹⁰⁸³. »

Isaac Miranda était traiteur avec les Indiens et propriétaire terrien dans le comté de Lancastre en 1720. En 1730, les Indiens se plaignirent officiellement qu'il les avait escroqués. Selon l'historien David Brener, « vraisemblablement, ce sont la naïveté et les désirs puérils des Indiens qui les poussèrent à donner leurs fourrures de prix contre de la verroterie, du rhum et des couvertures. Les traiteurs de fourrure étaient comme ça »¹⁰⁸⁴.

La famille **Moline** fut chassée de Saint Domingue quand les Africains se révoltèrent contre l'esclavage. Ils partirent avec quelques captifs africains, marqués du nom de Moline, et les firent travailler en Pennsylvanie. On trouve aussi mention d'un certain Solomon Moline, du Cap François, qui s'enfuit à Philadelphie en [272] 1792 avec sa famille et ses esclaves¹⁰⁸⁵.

Manoel Rodrigues Monsanto du Brésil fut accusé de pratiquer la religion juive par l'Inquisition en 1646. Il avait une esclave guinéenne, Beatriz, et sa fille métisse, Rachel¹⁰⁸⁶.

La famille **Monsanto** de Louisiane, était composée de Benjamin, Isaac, Manuel, Eleanora, Gracia et Jacob. Ils achetaient souvent des Noirs, notamment douze en 1785, treize puis trente et un en 1787, quatre-vingts en 1768. En 1794, Benjamin vendit Babete, une Noire, à Franco Cardel. Manuel vendit 850 dollars d'argent Polidor et Lucy, deux Guinéens, à James Saunders. Ils possédaient personnellement des Africains, Quetelle, Valentin, Baptiste, Prince, Princess, Ceasar, Dolly, Jen, Tanchonet, Rozetta, Mamy, Sofia et beaucoup d'autres. Isaac en hypothéquait régulièrement quatre quand il avait besoin d'argent.

Benjamin Monsanto de Natchez (Mississippi), conclut au moins six contrats pour la vente de ses esclaves après sa mort. Gracia légua neuf Africains à sa famille dans son testament de 1790 et Eleonora avait, elle aussi, des esclaves noirs. Entre 1787 et 1789, Manuel Jacob Monsanto conclut au moins douze contrats de vente d'esclaves à Natchez et à la Nouvelle Orléans¹⁰⁸⁷. « Sa famille est constituée de sept Nègres et de lui-même¹⁰⁸⁸. » Par la suite, Jacob Monsanto, fils d'Issaac Rodrigues Monsanto, un des premiers juifs installés à la Nouvelle Orléans, propriétaire d'une grande plantation à Manchac, tomba amoureux de son esclave Mamie William. Leur fille Sophia, une quarteronne, devint très jolie en grandissant¹⁰⁸⁹.

¹⁰⁸² MEAJ2, pp. 357-361 ; EJ, vol. 12, p. 32 ; MCAJ3, p. 1467 ; Simonhoff, *Jewish Notables*, pp. 17-20 ; Korn, "Jews and Negro Slavery," p. 180 ; Marcus, *The American Jewish Woman*, p. 26 ; MUSJ1, p. 210 ; Rosenbloom, p. 113.

¹⁰⁸³ Windley, vol. 4, pp. 66, 195.

¹⁰⁸⁴ Brener, p. 2.

¹⁰⁸⁵ Wolf et Whiteman, p. 191 ; Rosenbloom, p. 116.

¹⁰⁸⁶ Arnold Wiznitzer, *Jews in Colonial Brazil*, Morningside Heights (New York), 1960, p. 60.

¹⁰⁸⁷ EHJ, p. 274 ; JRM/Docs, p. 456 ; Korn, *Jews of New Orleans*, pp. 10, 17, 18, 21, 26, 27, 36-40, 44, 47-49, 57-66, EJ, vol. 14, p. 1664 and vol. 12, p. 1041 ; Blau and Baron, vol. 3, p. 799 ; "Acquisitions," AJA, vol. 3 (1951), p. 43 ; Libo and Howe, p. 63 ; Rosenbloom, p. 116.

¹⁰⁸⁸ Korn, *Jews of New Orleans*, p. 59.

¹⁰⁸⁹ Sharfman, p. 187.

Voici un extrait des nombreux contrats de vente d'esclaves de Benjamin :

[274]

« Que tous ceux qui liront ce document sachent que je, soussigné, Benjamin Monsanto, vends à Henry Manadu une jeune Nègresse, Judy, âgée de 18 ans, originaire de Guinée, pour la somme de 400 dollars à payer comptant en janvier 1790, et moyennant le paiement d'un intérêt de 10% pour les 250 dollars restant dus. Ladite Nègresse restera hypothéquée jusqu'au paiement complet. Par la présente, je déclare être pleinement satisfait par le prix et renonce à toute action pour paiement non pécuniaire, fraude de quelque nature que ce soit et donne quittance formelle. Je déclare donc renoncer à tout droit, titre, possession ou prétention sur cette esclave et les transmets tous à l'acheteur susnommé et à ses ayants droit qui en prendront pleine et entière possession et pourront la vendre, l'échanger ou en disposer de n'importe quelle manière une fois que le prix aura été payé, le présent acte faisant foi de la propriété de l'acheteur susnommé ; je charge tous les juges de Sa Majesté de me contraindre à l'exécution des présentes comme si un jugement avait déjà été rendu en la matière, et je renonce à toutes les lois, tous les droits et tous les privilèges en ma faveur. Et en présence d'Henry Manadu, j'accepte ce contrat en ma faveur, lui reçoit ladite Nègresse achetée dans les termes et conditions susdits dont je me déclare pleinement satisfait, renonçant à toute action pour paiement non pécuniaire, fraude de quelque nature que ce soit, et donne quittance formelle pour la transaction. Fait et exécuté au poste de Natchez, le 19 février 1790¹⁰⁹⁰... »

Benjamin Monsanto vendit des terres « et une maison d'habitation, un magasin et deux autres bâtiments, pour lesquels j'ai été payé en nature avec le Nègre Nat, ce dont je me déclare pleinement satisfait ». Un autre contrat stipule que « Don Louis Faure défendrait ladite vente si le Nègre était réclamé par une autre personne ».

Dans un contrat de 1792, Benjamin hypothéquait ses esclaves noirs :

« Je donne hypothèque, par la présente, de trois esclaves qui m'appartiennent, à savoir Eugène et Louis, âgés de 24 ans chacun, le premier originaire du Sénégal et le second du Congo ; et d'une Nègresse, Adélaïde, âgée de 28 ans, elle aussi du Congo ; je garantis que ces esclaves sont libres de toute hypothèque ou charge quelle qu'elle soit, comme l'atteste le certificat du Conservateur des hypothèques ; et je promets que ces esclaves ne seront ni vendus ni aliénés de quelque façon que ce soit pendant toute la durée de cette obligation¹⁰⁹¹... »

Major Alfred Mordecai, né à Warrenton (Caroline du Nord), il fit l'école militaire de West Point et fut affecté, en 1861, à l'arsenal de Watervliet (New York). Il démissionna pour ne pas se battre contre l'armée sudiste et on lui doit ces réflexions sur l'esclavage et les Africains :

« [J'ai] une espèce de répugnance pour les Nègres qui n'a cessé d'augmenter au fur et à mesure que mes rapports avec eux s'espaçaient. Je

¹⁰⁹⁰ Blau et Baron, vol. 3, pp. 847-848.

¹⁰⁹¹ Blau et Baron, vol. 3, p. 850.

n'ai donc jamais souhaité en avoir à la maison. Ce sentiment est, naturellement, beaucoup plus fort dans ma famille ; nous n'en parlons pas souvent mais je suis sûre qu'il répugnerait à ma femme et à mes filles de vivre avec des esclaves et je préférerais l'éviter, je détesterais être obligé de les contraindre, en leur imposant une résidence et un mode de vie... à surmonter cette répugnance, (en admettant d'ailleurs que ce soit possible). D'après notre expérience, je suis sûr que cette race est en bien meilleure condition que s'ils vivaient [sic] comme des sauvages en Afrique ou que s'ils étaient libres. Mais je n'ai jamais souhaité contribuer à l'amélioration de leur condition [...] et je refuse de participer, de quelque manière que ce soit, aux entreprises destinées à mettre fin au pouvoir des maîtres sur les esclaves ou à l'affaiblir, à moins que les maîtres ne le souhaitent¹⁰⁹². »

Dans sa lettre du 17 mars 1861 à son frère Samuel, Mordechaï défendait l'esclavage, un droit garanti par la constitution :

« [...] il suffit de savoir que lorsque notre gouvernement [des Treize-Colonies] fut formé, l'esclavage existait dans tout le pays et était expressément protégé par la constitution contre toute ingérence autre que celle des états eux-mêmes. Par conséquent, ceux qui l'ont conservé ont droit à la garantie de leurs droits constitutionnels à la fois à la lettre et dans l'esprit¹⁰⁹³. »

En outre, Mordexchaï condamnait fermement le mouvement abolitionniste qui « avait effroyablement progressé en quelques années¹⁰⁹⁴ »

La famille de Mordechaï qui vivait dans le Sud avait toujours eu des esclaves, aussi loin qu'il s'en souvienne ; d'ailleurs, son frère Georges, riche faiseur d'affaires de Raleigh, avait environ cent esclaves¹⁰⁹⁵.

Augustus Mordecai, frère d'Emma, avait une plantation « Rosewood » en Caroline du Nord, où vivaient beaucoup d'esclaves¹⁰⁹⁶.

Benjamin Mordecai de Charleston, organisait des ventes d'esclaves en grand nombre et les entreposait comme du bétail à côté de ses hangars. Au moins un de ses esclaves s'appelait Abraham. Le *Boston Transcript* parle de sa participation à la guerre de Sécession, pendant laquelle « il offrit 10.000 dollars à son état et à sa ville belligérants, pour aider la cause sécessionniste, et proposa en outre de mettre beaucoup de Nègres au service de la cause...¹⁰⁹⁷ »

En 1857, il annonçait dans le *Courrier de Charleston* la vente « de Nègres ouvriers agricoles et domestiques de première qualité¹⁰⁹⁸ ».

¹⁰⁹² Bertram W. Korn, "The jews of the Confederacy," *AJA*, vol. 13 (1961), pp. 29-30 ; Bermon, p. 165.

¹⁰⁹³ Korn, "The jews of the Confederacy," p. 16-19.

¹⁰⁹⁴ Stanley L. Falk, "Divided Loyalties in 1861: "The Decision of Major Alfred Mordecai," *PAJHS*, vol. 48 (1958-59), pp. 148-49.

¹⁰⁹⁵ Falk, pp. 149-150.

¹⁰⁹⁶ *JRM* / *Memoirs* 3, p. 324.

¹⁰⁹⁷ Korn, *Civil War*, p. 159 ; Segal, *Fascinating Facts*, p. 84 ; Harry Golden, *Our Southern Landsman*, New York, 1974, p. 223.

¹⁰⁹⁸ *EHJ*, p. 274 ; Korn, "Jews and Negro Slavery," note, p. 198 ; *EJ*, vol. 14, p. 1664.

Cochers et domestiques

Tom, 25 ans
John, 21 ans
Lilbum, 24 ans
Isaac, 22 ans

**Cuisinières, couturières,
blanchisseuses et repasseuses**

Elvy, 18 ans
Amelia, 22 ans
Lydia, 40 ans
Louisa, 40 ans
Patsy, 19 ans, infirmière

Ouvriers agricoles et manœuvres		
Caroline, 17 ans	Moses, 33 ans, forestier	Nancy, 20 ans, deux enfants
Betsy, 17 ans	Henry, 20 ans	Susan, 30 ans
Catherine, 16 ans	Lawrence, 45 ans	Caroline, 18 ans
Octavia, 16 ans	Dave, 25 ans, manœuvre	Benjamin, 25 ans
Mary, 28 ans	Henry, 22 ans, tailleur	Sain, 16 ans, laboureur
Sarah, 30 ans; veuve avec enfant	Lucy, 19 ans	Lindsay, 27 ans
Sarah, 18 ans	Margaret, 16 ans	Isaac, 18 ans
Saunders, 22 ans	Milly, 17 ans	Byron, 22 ans
Sampson, 30 ans	Salina, 16 ans	Nat 30 ans; manœuvre et marin

[277]

De 1846 à 1860, Mordechai envoyait régulièrement des bateaux négriers à La Nouvelle Orléans et il acheta au moins cent deux esclaves aux ventes judiciaires de Charleston dans les années 1850¹⁰⁹⁹.

Emma Mordecai appartenait aux familles juives Gratz et Hays qui avaient des esclaves africains. Elle raconte dans son journal que des juifs ont participé à l'exécution sommaire des rebelles de Nat Turner, en brûlant le pied d'un Noir innocent et en coupant l'oreille d'un autre. Puis ils frottèrent les plaies avec du sable et les firent tirer par des chevaux jusqu'à ce qu'ils meurent¹¹⁰⁰.

Emma Mordechai possédait des esclaves, George, Cyrus, Massie, Mary, Georgiana et peut-être aussi Phil, Lizzy et Elick. Elle disait des Noirs affranchis après l'abolition : « Ils sont aussi mal élevés que le président Lincoln... Ils ne tarderont pas à comprendre que leur vie d'esclaves était très facile et que leur liberté est en fait pire que l'esclavage¹¹⁰¹. »

George Washington Mordecai était un riche planteur de Richmond, en Caroline du Nord, un banquier et un esclavagiste qui possédait au moins cent Noirs. En 1860, il écrivit à un Nordiste : « Je me sens bien plus en sécurité seul avec mes esclaves dans ma plantation que dans une de vos cités industrielles avec vos chômeurs criant famine pour leurs familles entières¹¹⁰². »

Jacob Mordecai du comté d'Henrico, en Virginie, avait plus de vingt esclaves¹¹⁰³.

¹⁰⁹⁹ Michael Tadman, *Speculators and Slaves: Masters, Traders and Slaves in the Old South*, Madison (Wisconsin), 1989, p. 257.

¹¹⁰⁰ Simonhoff, *Jewish Participants in the Civil War*, p. 298 ; Bermon, p. 167.

¹¹⁰¹ *JRM/Memoirs* 3, pp. 328-343.

¹¹⁰² Korn, "Jews and Negro Slavery," p. 212 ; *EJ*, vol. 12, p. 1218 ; Falk, p. 149.

¹¹⁰³ Rosenwaike, "Jewish Population of 1820," p. 18 ; *MUSJ1*, p. 130 ; Bermon, p. 166.

Mordechaï Moses Mordecai, faiseur d'affaires juif de Russie d'origine, installé en Pennsylvanie, aida Joseph Simon à acheter un esclave¹¹⁰⁴.

Rebecca Mordecai de Richmond, en Virginie, dut payer une amende de 3,33 dollars en 1839, « pour avoir laissé partir un esclave loué, contrairement à un arrêté municipal¹¹⁰⁵. »

[278]

Samuel Mordecai (1786-c. 1865), journaliste à Richmond, en Virginie, tirait une partie de ses revenus de ses articles en faveur de l'esclavage dans un journal esclavagiste, *The Farmer's Register*. Il considérait l'esclavage comme une condition sociale naturelle et satisfaisante et participa à l'écrasement de la rébellion de Nat Turner en 1831 ; il était dans la foule qui exécuta sommairement les révoltés¹¹⁰⁶.

Barnard Moses de Charleston, en Caroline du Sud, fit paraître une annonce dans la *South-Carolina Gazette and General Advertiser* du 4 novembre 1783 :

« En fuite de chez le soussigné une Nègresse nommée Hagar et sa fille Mary ; Hagar a à peu près 40 ans et parle très bien anglais. Mary a à peu près 12 ans, parle bien anglais, et portait en partant un costume de drap vert. Quiconque aidera leur propriétaire à les récupérer recevra une guinée de récompense pour chacune. Quiconque les aidera sera poursuivi avec toutes les rigueurs de la loi ; une récompense de cinq guinées est promise à toute personne qui fera savoir que l'une des Nègresses est cachée par un Blanc.

Barnard Moses

P.S. Depuis, j'ai appris que ces Nègresses avaient franchi le fleuve Ashley il y a quelques jours et comme leur famille vit dans la plantation de M. William Stoutenburg, je suppose qu'elles s'y trouvent désormais. Tous les capitaines de navire ont interdiction de les transporter¹¹⁰⁷.

Isaac Moses de Philadelphie avait « un esclave, Bill, d'environ trente ans¹¹⁰⁸ ».

Isaiah Moses avait trente-cinq esclaves africains employés dans sa ferme de Goose Creek, en Caroline du Sud¹¹⁰⁹.

J. F. Moses était trafiquant d'esclaves à Lumpkin, en Géorgie, et un jour, il fit paraître cette annonce :

NÈGRES ET NÉGRESSES

Le soussigné arrive de Virginie à Lumpkin avec un lot de Nègres de premier choix, environ quarante, de toute couleur et de toute sorte [279]. Il y a des couturières, des femmes de chambre, des ouvriers agricoles et chacun trouvera sûrement ce qui lui convient dans le lot. Il a déjà vendu plus de deux cents Nègres dans la région et peut se flatter que tous les acquéreurs ont été satisfaits. Comme il pratique régulièrement la traite, il n'a aucun

¹¹⁰⁴ MCAJ2, p. 806.

¹¹⁰⁵ Ezekiel et Lichtenstein, p. 92.

¹¹⁰⁶ Korn, "Jews and Negro Slavery," p. 212; Bermon, p. 167; Rosenbloom, p. 118.

¹¹⁰⁷ Windley, vol. 3, p. 722.

¹¹⁰⁸ Wolf et Whiteman, p. 191 ; Rosenbloom, p. 120.

¹¹⁰⁹ Korn, "Jews and Negro Slavery," p. 180.

intérêt à tromper ses clients et se déclare donc prêt à garantir entièrement et sans restrictions chaque Nègre vendu. Venez-le voir¹¹¹⁰ !

Le major **Moses**, juif, avait appelé un de ses esclaves noirs « London »¹¹¹¹.

Meyer Moses fit paraître une annonce dans la *Gazette de Caroline du Sud* du 19 septembre 1771 après la fuite d'un esclave :

EN FUITE de chez le soussigné, il y a environ une semaine, un Nègre du nom de JAK, vêtu au moment de sa fuite d'une vareuse militaire et de pantalons de drap grossier ; c'est un type bien planté, carré, il mesure environ cinq pieds six pouces, il a le visage grêlé et un pied gelé ; il parle bien anglais. Quiconque me le ramènera ou le remettra au geôlier recevra une récompense de cinq livres ; si on découvre qu'il est hébergé par un Blanc, la récompense sera de vingt livres, 10 s'il est chea un Nègre. Les capitaines de vaisseau ont interdiction formelle de le transporter, sous peine de poursuites légales. J'ai appris qu'il se faisait passer pour un affranchi, récemment arrivé d'Angleterre et qu'il cherchait à s'embarquer¹¹¹².

Myer Moses (1779-1833) de Charleston en Caroline du Sud, fit une longue carrière politique : il fut député au parlement de l'état, commissaire aux écoles, directeur de banque, officier dans la guerre de 1812, et aussi grand trafiquant d'esclaves. Voici un extrait de l'annonce qu'il fit paraître dans le *The Southern Patriot of Charleston* le 14 août 1815 :

Vente à l'encan par Myer Moses

Le mardi 22 août [1815], à 10 h, une vente publique de biens de grande valeur aura lieu au nord de la Bourse :

- une ferme bien équipée à Charleston Neck, à une lieue de la ville, en face de la rue royale et de la rue Russel. C'est une ferme très confortable, constituée d'une maison de maître et de deux maisons de Nègres très bien faites [...] DES ESCLAVES DE GRANDE VALEUR seront vendus en même temps :

BOOMA, Africain d'environ 22 ans, excellent charpentier et ouvrier agricole, a été employé plusieurs années comme vendeur de légumes sur les marchés.

MARIA, née en Amérique, environ 22 ou 23 ans, travaille très bien sur les marchés, parle très bien français, cuisinière médiocre et blanchisseuse passable, elle préfère travailler au marché ou aux champs, où elle est très bonne.

SARAH, née en Amérique, environ 20 ans, excellente ouvrière agricole.

BEN, Africain d'environ 20 ans, né en Afrique, excellent ouvrier agricole et bon marin.

ANDREW, Africain d'âge inconnu, excellent ouvrier agricole, de caractère particulièrement joyeux.

¹¹¹⁰ Korn, *Civil War*, p. 16, Korn, "Jews and Negro Slavery," p. 186.

¹¹¹¹ Korn, "Jews and Negro Slavery," p. 185.

¹¹¹² Windley, vol. 3, pp. 304, 442.

PHILLIS, née en Amérique, cuisinière, blanchisseuse et repasseuse.

JOHN, idem, son fils, mulâtre de 16 ou 17 ans, bon domestique, bon palefrenier, bon cocher.

ROBERT, idem, son fils de 5 ans environ. La famille sera vendue ensemble ou séparément.

Conditions : pour les lots et la ferme, la moitié comptant, le reste à douze mois, par billet à ordre à double endos. Pour les Nègres, paiement comptant ou billets à soixante jours avec double endos.

On remettra des titres de propriété incontestables et les Nègres sont garantis sains et vigoureux¹¹¹³.

Raphael J. Moses (1812-1893) était avocat, orateur, dirigeant de la communauté juive de Columbus (Géorgie) et fervent partisan de l'esclavage. A une certaine époque il avait quarante-sept esclaves qui soignaient ses vingt mille arbres fruitiers. Il contribua à la sécession de la Géorgie et s'engagea dans l'armée sudiste avec ses trois fils. Il fut délégué de Floride à la convention démocrate de 1847 où il essaya, avec le délégué sécessionniste de l'Alabama William L. Yancey, de mettre dans le programme le droit d'amener des esclaves dans les régions du Nord-Ouest. Après l'échec du projet [281], il démissionna avec toute sa délégation en signe de protestation¹¹¹⁴.

Samuel Moses était armateur, associé à **Isaac Elizer** et **Jacob Rivera**. Il récompensait les équipages de ses bateaux avec des esclaves des deux sexes¹¹¹⁵.

Solomon Moses (vers 1734-1828), originaire d'Amsterdam, fut chef de la police de Charleston en 1822 ; il avait entre autres pour fonction de punir les esclaves en fuite¹¹¹⁶.

Solomon Moses fils (1783-1857), chef de la police adjoint, devait, comme son père, punir les esclaves en fuite¹¹¹⁷.

Clara la Mota acheta une esclave et épousa Benjamin Monsanto en 1787¹¹¹⁸.

Sarah A. Motta était la fille de R. d'Azevedo, qui lui légua au moins quatre Noirs en précisant qu'elle pouvait les garder ou les affranchir. Elle continua à les faire travailler sans salaire¹¹¹⁹.

Isaac Motta habitait en Caroline du Sud où il fit paraître cette annonce dans la *Gazette de la Caroline du Sud* du 29 mars 1770, peut-être en tant que représentant légal ou en tant que chasseur de primes :

EN FUITE de chez l'honorable William Drayton, à Saint-Augustin dans l'est de la Floride, deux NÈGRES : Anthony, 25 ans environ, très noir, mesure près d'1m80, il lui manque une phalange au pouce gauche ; Frank, 22 ans environ, le teint jaunâtre, marqué par la petite vérole. Ils sont nés tous les deux sur les terres de feu M. Thomas Drayton, à Indian-Land, et on

¹¹¹³ *EJ*, vol. 12, p. 414 ; Schappes, pp. 611-612 ; Rosenbloom, pp. 121-122.

¹¹¹⁴ Feingold, *Zion*, p. 89 ; Simonhoff, *Jewish Participants in the Civil War*, p. 193 ; FI, vol. 12, p. 1114 ; Korn, "Jews and Negro Slavery," p. 179.

¹¹¹⁵ Feingold, *Zion*, p. 43 ; Feldstein, p. 12.

¹¹¹⁶ Korn, "Jews and Negro Slavery," p. 190, Rosenbloom, p. 122.

¹¹¹⁷ Korn, "Jews and Negro Slavery," p. 190 ; Rosenbloom, p. 122.

¹¹¹⁸ Korn, *Jews of New Orleans*, p. 42.

¹¹¹⁹ Korn, "Jews and Negro Slavery," p. 186.

suppose qu'ils y sont retournés. Dix livres de récompense pour chacun, s'ils sont ramenés au geôlier¹¹²⁰.

[282]

Le Dr Jacob de La Motta (1789-1845) de Charleston avait deux esclaves, Ann Maria Simmons et son fils Augustus, qui passèrent à sa sœur Rachel à sa mort. Il avait aussi deux autres Africains qu'il appelait « Sam » et « Sylvia ». Il était médecin, faisait de la politique et était rabbin des communautés juives de Savannah et de Charleston. Il était aussi franc-maçon et secrétaire de la Société médicale de Caroline du Sud, directeur adjoint de la santé pour l'état de Caroline du Sud et il avait fondé la communauté juive orthodoxe dont il était président¹¹²¹.

Esther Myers (1748-1826) de l'arrondissement de Georgetown en Caroline du Sud était la femme de **Mordechaï**, elle avait onze esclaves africains¹¹²².

Dr Henry Myers. D'après un écrivain juif, **Emma Mordecai**, Myers s'était engagé dans la milice et avait aidé à réprimer le soulèvement de Nat Turner, en 1831¹¹²³.

Hyam Myers était en relations d'affaires avec Sir Jeffrey Amherst, l'infâme exterminateur d'Indiens. Myers écrivit à Samuel Jacobs, 27 septembre 1761 :

J'en profite pour vous apprendre que [je] vous ai envoyé sur un bateau qui se rend à Québec et qui prendra la mer dans un jour ou deux, votre jeune Nègresse, un sceau et du papier vierge.

Une lettre, un peu plus tard, nous apprend que la « jeune Nègresse » s'appelait « Jenny » et qu'elle valait 65 livres sterling¹¹²⁴.

Joseph Myers, de Lancaster, (Pennsylvanie) possédait un esclave de 25 ans en 1773¹¹²⁵.

Manuel Myers (vers 1799) était marchand-distilleur à New York ; c'était aussi l'un des principaux chefs de la synagogue de *Shéarith Israël*. Il légua à sa femme Judith « mon jeune esclave mulâtre nommé Harry, pour toute la durée de sa vie, et au décès de madite femme, [283] j'affranchis par manumission et je libère de l'esclavage mondit esclave nommé Harry ». Sa femme mourut trente-trois ans plus tard¹¹²⁶.

Mordechaï Myers possédait soixante-quatre esclaves dans sa plantation¹¹²⁷. D'après les archives locales, ce serait lui ou sa famille qui aurait publié l'avis suivant dans la *Gazette* de Caroline du Sud du 24 octobre 1770 :

ENFUIE de chez le soussigné, jeudi dernier, une grande NÉGRESSE vigoureuse nommée LUCY, bien connu dans la région de Jacksonburgh ;

¹¹²⁰ Windley, vol. 3, pp. 284-285.

¹¹²¹ Korn, "Jews and Negro Slavery," pp. 186 et 192 ; *EJ*, vol. 5, p. 1467 ; Reznikoff et Engelman, p. 77 ; Rosenbloom, p. 124.

¹¹²² Korn, "Jews and Negro Slavery," p. 181 ; Rosenwaïke, "Jewish Population in 1790," p. 56.

¹¹²³ Bermon, p. 167.

¹¹²⁴ "Acquisitions," *AJA*, vol. 16 (1964), p. 94 ; *MEAJ1*, pp. 220-21 ; *MCAJ3*, p. 1503, rappelle aussi qu'une « vente de Nègres » avait eu lieu entre les deux, le 9 septembre 1761.

¹¹²⁵ Brener, p. 8.

¹¹²⁶ Hershkowitz, *Wills*, p. 208 ; Pool, p. 280 ; Rosenbloom, p. 127.

¹¹²⁷ Rosenwaïke, *Edge of Greatness*, p. 69.

elle appartenait auparavant à Francis Oldfield, de Ponpon Neck. Quand elle est partie, elle portait une combinaison et une veste de calicot. Mais comme elle a emporté des vêtements de rechange en partant, elle pourrait être habillée autrement. DIX LIVRES STERLING à toute personne qui permettra de prouver qu'elle a été recueillie par des Blancs, et UN DOLLAR si c'est par des Nègres, à payer lorsque le coupable aura été condamné. Et CINQ LIVRES STERLING ou équivalent à quiconque la ramènera à Mordechaï Myers¹¹²⁸.

Des années plus tard, il cherchait encore son esclave comme le prouve cet avis publié dans la *Gazette* de Savannah (Géorgie) le 17 mai 1775 :

ENFUIE de chez le soussigné UNE FILLE NÉGRESSE nommée Lucy, de Ponpon qui appartenait auparavant à Francis Oldfield ; on pense qu'elle est allée chez M. George Galphin ou qu'elle est réfugiée chez les voleurs de chevaux, et autres, Joseph ou Brukins Prine. Quiconque me la ramènera recevra cent livres de récompense, en monnaie de Caroline du Sud ; si elle a été recueillie par des Blancs et qu'ils sont poursuivis par la justice, je promets par le présent avis une récompense de cinq cents livres de récompense, en monnaie de Caroline du Sud.

Mordechaï Mires

NB. La fille s'est enfuie il y a quatre ans¹¹²⁹.

Moses Myers (1752-1835) de Philadelphie (Pennsylvanie), détenait un Africain « David Anderson » contre sa volonté¹¹³⁰.

Samuel Myers (1755-1836) de Petersburg (Virginie) avait des esclaves noirs nommés « Isaac », « Juda », « Maria » et « Betsy » et, en 1796, il acheta une Africaine nommée « Alice », probablement [284] pour pouvoir la violer à sa guise, à la suite de la mort de sa femme quatre mois plus tôt. Il vendit « Aice » peu de temps après s'être remarié¹¹³¹. La société Samuel S. Myers et C^{ie} de Richmond (Virginie) détenait quatre-vingt-deux esclaves africains en 1830. La capitale de la Virginie était le centre national de la production de tabac, dont les manufactures possédaient des esclaves. Samuel S. Myers et C^{ie} était l'une des plus grandes manufactures de tabac de Virginie¹¹³².

David Naar (1800-1880), fils de Joshua Naar et de Sarah D'Azevedo était né à Saint-Thomas, dans les Antilles danoises. D'après un recensement de l'île, sa famille comptait, en 1830, « deux hommes, une femme, deux fils et une fille, son personnel domestique était constitué de cinq femmes de couleur et il avait en plus un esclave adulte »¹¹³³. Peu après, la menace grandissante des insurrections

¹¹²⁸ Windley, vol. 3, pp. 293-294.

¹¹²⁹ Windley, vol. 4, p. 63.

¹¹³⁰ *EJ*, vol. 12, pp. 724, 1215 ; Wolf et Whiteman, p. 191 ; Rosenbloom, p. 128.

¹¹³¹ Korn, "Jews and Negro Slavery," pp. 187, note p. 188 ; Bermon, p. 164 ; Louis Ginsberg, *History of the jews in Petersburg, 1789 – 1950*, Petersburg (Virginie), 1954, pp. 7-9. *EJ*, vol. 12, p. 726 ; "Acquisitions," *AJA*, vol. 7 (1955), p. 167 ; Rosenbloom, p. 129.

¹¹³² Rosenwaike, *Edge of Greatness*, pp. 69-70.

¹¹³³ S. Joshua Kohn, "David Naar of Trenton, New Jersey," *AJHQ*, vol. 53 (1963-64), p. 375 ; Cf Wolf, pp. 462-473, la partie intitulée "Répression des révoltes de Nègres par les Jews du Surinam (1690-1772)." Le capitaine Moses Naar appartenait sans doute à cette famille ; Wolf, p. 468, raconte qu'il a dirigé un véritable « pogrom » contre les esclaves appartenant aux juifs du Surinam, a eu cours xduquel d'innombrables Africains luttant pour leur liberté furent traqués et tués par la milice juive. Cf.

d'esclaves et le déclin de la traite contraignit nombre de juifs, dont les Naar, à émigrer sur le continent, en Amérique du Nord.

« David Naar avait une grande influence en tant que propriétaire et rédacteur-en-chef du *Daily True American* », écrit son biographe, le rabbin S. Joshua Kohn. « Le journal devint l'organe du parti démocrate dans le centre du New Jersey », et il parut pendant plus de cinquante ans, de 1853 à 1905, dirigé d'abord par David Naar puis par son neveu, **Moses D. Naar**, et enfin par le fils de David, **Joseph L. Naar**. Il en tira des fonctions politiques importantes :

- juge non-professionnel du tribunal d'instance du comté d'Essex ;
- en 1843, il est nommé maire du bourg d'Elizabeth par le parlement du New Jersey ;
- en 1844, il est élu délégué du comté d'Essex (New Jersey) à l'assemblée constituante de l'état.
- en 1844, il fait campagne pour James K. Polk aux élections présidentielles et en remerciement de ses services, il est nommé agent commercial des États-Unis à Saint-Thomas.

[285]

- en 1848, il est de retour à Elizabeth, dans le New Jersey, et est élu, peu après, membre et secrétaire du conseil municipal.
- en 1851-1852, il est secrétaire élu du parlement de l'état pour deux législatures successives¹¹³⁴.

Naar usa de son influence dans l'exercice de ces fonctions pour imposer son idéologie, le suprématisme blanc. En tant que membre du comité de l'assemblée constituante, il joua un rôle considérable pour faire ajouter le terme « blanc » aux conditions requises pour l'obtention du droit de vote, ce qui excluait *de facto* les Noirs. Le droit de vote des Noirs ne fut rétabli qu'après l'adoption du cinquième amendement à la constitution des États-Unis, en 1870. De plus, le terme « blanc » ne disparut de la constitution du New Jersey que par un amendement de 1875.¹¹³⁵ Voici un des résolutions adoptées :

DÉCIDE que nous ne voyons qu'un remède à l'état déplorable de la situation politique, c'est que le Nord, le plus rapidement et le plus explicitement possible, affirme sa détermination à interdire toute agitation politique en faveur de l'abolition de l'esclavage, abolisse toutes les mesures destinées à empêcher ou à compliquer la loi sur la poursuite des esclaves fugitifs, autorise les citoyens du Sud à utiliser les services de leur personnel domestique lorsqu'ils séjournent dans le Nord pour des raisons professionnelles ou privées¹¹³⁶...

D'après le rabbin Kohn, Naar était « favorable à la cause sudiste et était fortement et définitivement partisan des droits des états et de l'esclavage ». Le New Jersey, grâce notamment à l'activité de Naar, fut le seul état du Nord à

aussi dans le présent livre le passage consacré au Surinam au chapitre premier et Albert Friedenberg, "The jews of New Jersey From the Earliest Times to 1850," *PAJHS*, vol. 17 (1909), pp. 42-43.

¹¹³⁴ Kohn, pp. 377-378.

¹¹³⁵ Kohn, p. 377.

¹¹³⁶ Kohn, p. 380.

voter contre Lincoln aux élections présidentielles. On peut citer comme exemple de sa sagesse anti-noire : « Est-ce la « liberté » que de détruire la paix, le bonheur et la prospérité de trente millions d'hommes libres blancs, pour octroyer une liberté nominale à quatre millions de Nègres, que l'on ne fera en réalité que plonger dans une réelle misère ? Est-ce la « liberté » de la « loi suprême » qui ignore les lois divines et humaines et cherche à les remplacer par la volontés [286] de fous et de fanatiques¹¹³⁷ ? »

La promulgation de l'émancipation, le 25 septembre 1862, provoqua une protestation vigoureuse de Naar :

« L'injustice de cette mesure n'a d'égal que son inutilité, elle ne fera qu'aggraver les difficultés de notre situation. Nous n'avons jamais compris ce qu'on pouvait attendre de l'émancipation des esclaves, de quelque point de vue qu'on se place, et, au contraire, nous avons l'impression que, si elle est adoptée, elle nuira beaucoup à la population, tant noire que blanche, des états où l'esclavage n'existe pas. En prévision de cette mesure, nous avons plusieurs fois mis nos lecteurs en garde contre l'effet pervers pour le domaine social et industriel qu'entraînera l'afflux d'une main d'œuvre noire esclave, qui n'a pas l'habitude de prendre des initiatives dans son travail ou de s'autodiscipliner, et nous n'avons pas l'intention de nous répéter¹¹³⁸. »

D'après Naar, la proclamation annoncée « constituerait l'acte de folie et d'usurpation le plus étonnant qui ait jamais été accompli par le président des États-Unis, représentant le plus évident du peuple américain ». Dans un discours qu'il prononça devant une assemblée fournie à Trenton (New Jersey), le 4 mars 1863, il émit l'opinion que les « Américains s'entretuaient » à cause de quelques Nègres et que les abolitionnistes voulaient mettre le Nègre au-dessus du Blanc. Le rabbin Kohn dit que « Naar était hostile au droit de vote des Nègres parce qu'après avoir obtenu ce droit, ils deviendraient éligibles eux aussi. Pour lui, cette éventualité était inadmissible. » Il condamnait les propositions de liberté pour les Noirs au prix d'un raisonnement bizarre :

« C'est ce que pensent les zélotes fanatiques qui nous gouvernent désormais, malheureusement pour le pays... Ils ont décidé que l'esclavage des Nègres devait être aboli et ils sont prêts à s'en tenir à cette décision même si elle est contraire à la liberté garantie par la constitution et met en péril l'union elle-même. Comme ils n'ont pas pu imposer cette décision, ils ont décidé qu'il n'y aurait plus d'union du tout¹¹³⁹. »

Quand Lincoln fut assassiné, Naar s'opposa à ce qu'on lût la prière des morts dans les synagogues de Philadelphie. Finalement, la *Daily Gazette & Republican*, dans un éditorial intitulé « Trahison », dit ce qu'elle pensait de Naar :

[287]

« [...] Un juif des Antilles dont l'existence est faite de manœuvres basses, d'entourloupes, de mesquinerie et de tromperie est moins étonnant que Naar, il prouve simplement à quel degré de perfection l'animal peut être

¹¹³⁷ Kohn, p. 381.

¹¹³⁸ Kohn, pp. 386-387.

¹¹³⁹ Kohn, p. 387.

porté par un bon dressage. Si l'on en juge par les événements actuels, le nom de Naar sera cité avec ceux d'Arnold et de Judas par les historiens à venir, n'en doutons pas¹¹⁴⁰. »

David Namias était planteur à la Barbade en 1680, « avec une douzaine de Nègres et quelques hectares de terre ». Sa maisonnée à Saint-Michaëls comptait « neuf personnes (juives) et aussi cinq esclaves¹¹⁴¹ ».

David De Isaac Cohen Nassy de Philadelphie, avait deux « esclaves personnels » (c'est-à-dire « esclaves sexuelles »). Ses ancêtres avaient construit de toutes pièces une colonie au Surinam fondée sur l'esclavage des Africains¹¹⁴².

Asher Moses Nathan de Bâton Rouge (Louisiane) était un homme d'affaires qui prêtait de l'argent aux planteurs pour qu'ils achètent des esclaves, il faisait lui-même la traite des esclaves. En 1807, il tomba malade et il possédait à ce moment-là un esclave noir de quatre-vingts ans qu'il essaya alors de vendre. A une autre occasion, la vente d'une femme noire de 70 ans, nommée « Lucretia » lui rapporta 72 dollars.¹¹⁴³

Nathan Nathans, président de la communauté *Beth Elohim* de Charleston (Caroline du Sud), possédait et dirigeait une plantation cultivée par une main-d'œuvre esclave africaine, sur le fleuve Cooper¹¹⁴⁴.

Aaron Navarro : sa maisonnée comptait sept juifs, « et au moins onze esclaves noirs... D'autres **Navarro, Samuel et Judith**, possédaient des esclaves¹¹⁴⁵. Il disposa de ses esclaves noirs dans son testament en date du 4 juillet 1685 :

[288]

Je déclare qu'Entita et sa fille Hannah étaient à moi, puisqu'elles sont la fille et la petite-fille de mon esclave (négresse) Maria Arda ; si elles désirent être libres, qu'elles se mettent d'accord avec ma femme et personne ne pourra les en empêcher ou s'y opposer ; c'est mon désir et mon ordre¹¹⁴⁶.

Le major Mordecai Manuel Noah (1785-1851) était journaliste, juge, homme politique et « probablement le juif laïc le plus en vue avant 1840. » Partisan actif de l'esclavage, il considérait que « les liens sociaux devaient être conservés tels qu'ils étaient ». Émanciper les esclaves, disait-il « mettrait en danger le salut du pays tout entier. Le premier périodique noir américain, le *The Freedom's journal* fut lancé pour contre-attaquer la propagande raciste de Noah, que ce journal considérait comme « le plus cruel ennemi » de l'homme noir¹¹⁴⁷.

¹¹⁴⁰ Kohn, p. 383.

¹¹⁴¹ Samuel, p. 14.

¹¹⁴² Wolf et Whiteman, p. 191 ; *EJ*, vol. 12, p. 843 ; Rosenbloom, p. 131 ; ces Nassy, des Hollandais, étaient sans doute les plus gros trafiquants juifs d'esclaves d'Amérique du Sud et des Antilles. L'histoire de la fondation des colonies juives dans ces pays mentionne très souvent que le chef s'appelait Nassy. Cf., le premier chapitre de ce livre, « Les juifs et l'esclavage en Amérique du Sud » et la contribution de R. Bijlsma, "David de Is. C. Nassy, Author of the *Essai Historique sur Surinam*," à Robert Cohen (éd.), *The Jewish Nation in Surinam Historical Essays*, Amsterdam, 1982, p. 65-74.

¹¹⁴³ Korn, *Jews of New Orleans*, pp. 139-140.

¹¹⁴⁴ Korn, "Jews and Negro Slavery," p. 180.

¹¹⁴⁵ Samuel, pp. 40-41.

¹¹⁴⁶ Samuel, p. 73.

¹¹⁴⁷ *EJ*, vol. 12, p. 1198 ; Jonathan D. Sarna, *Jacksonian Jew: The Two Worlds of Mordecai Noah*, New York, 1981, passim ; Rosenbloom, p. 134.

Benjamin Nones (1757-1826) : né en France, il émigra à Philadelphie et réduisit deux Africains en esclavage pour construire son affaire. Ils s'enfuyaient régulièrement et en 1793, il les affranchit. c'était un franc-maçon actif et il fut président d'une synagogue de Philadelphie, *Mikveh Israël*, pendant huit ans¹¹⁴⁸.

Jacob Franco Nunes : sa maisonnée de quatre personnes « ne comptait qu'un esclave noir »¹¹⁴⁹.

Moses Nunes (1705-1787 ou 1797) de Savannah (Géorgie) avait au moins treize, peut-être même vingt esclaves africains. Il reconnaissait qu'il violait régulièrement une Noire nommée « Rose la Mulâtresse » qui lui donna des enfants, Robert, James, Alexander et Frances. Il était propriétaire terrien, marchand et franc-maçon. Son petit-fils Joseph eut cinq enfants du viol d'une femme noire, Patience. Il essaya de les vendre mais fut poursuivi en justice parce qu'on mit leur race en doute¹¹⁵⁰.

[289]

Abraham Nunez légua à sa petite-fille, Hester Lopez, « les Nègres suivants, à savoir : Vieille Katy, Vieille Flora et Katy Casandar et John, leurs enfants (et les enfants qui naîtraient d'elle par la suite), un Négrillon, Ismaël ... A mon arrière-petite-fille Ester N. (fille de mon fils Morducoy et de ma petite-fille Rebcca [sic]) mon esclave négresse nommée Casander et son enfant Sammy et les enfants qu'elle aura lorsque je mourrai¹¹⁵¹. »

Joseph Ottolenghe émigra de Londres en 1752 pour enseigner aux Noirs une fausse interprétation du christianisme alors qu'il avait lui-même une plantation avec des esclaves¹¹⁵².

Jacob Ottolengui était un juif de Charleston qui prétendait détenir environ mille hommes, femmes et enfants noirs africains qui travaillaient dans sa plantation de riz près de la rivière Savannah. En 1857, un encart dans le *Courrier de Charleston* annonçait une vente :

Nègres de prix

Novembre, charpentier, environ 65 ans.

Jane, 30 ans, marchande au marché

Jane, 25 ans, cuisinière et femme de chambre

Joseph, 30 ans, livreur de bière (cocher)

Sandy, 26 ans, livreur de bière

On pourra voir les Nègres mentionnés ci-dessus dans mes locaux du 22, Broad Street, la veille de la vente¹¹⁵³...

Esther Pachecho de Saint-Michel à la Barbade, possédait « une Négresse nommée Quasheba et sa progéniture » qu'elle légua à sa fille et à ses héritiers à perpétuité »¹¹⁵⁴.

¹¹⁴⁸ Wolf et Whiteman, p. 190 ; Rosenbloom, p. 135.

¹¹⁴⁹ Samuel, p. 35.

¹¹⁵⁰ Korn, *Civil War*, p. 181 ; *MEAJ2*, pp. 333-334 ; Rosenbloom, p. 136 ; *MCAJ3*, p. 1467 ; Korn, "Jews and Negro Slavery," p. 203.

¹¹⁵¹ Samuel, p. 62.

¹¹⁵² Cf. supra, chapitre premier, le passage intitulé « Un juif enseigne les esclaves dans la religion chrétienne »

¹¹⁵³ Korn, "Jews and Negro Slavery," p. 194.

¹¹⁵⁴ Samuel, p. 83.

Rebecca Pachecho possédait quatre esclaves, en 1680 à la Barbade¹¹⁵⁵.

Rodrigo Pacheco demanda à son associé, en mai 1732, de charger leur vaisseau (sans doute l'Albany ou le Leghorn) à New York « de farine de premier choix, de pain, de porc, de pois, d'esclaves et d'autres choses utiles » pour l'envoyer à la Jamaïque vendre la cargaison [290] et acheter « du sucre, du rhum, du jus de citron, des Nègres et de 800 livres sterling environ en argent liquide » et de faire route ensuite vers la Caroline du Sud pour échanger le riz puis de faire voile vers Lisbonne¹¹⁵⁶. Ann Evits lui légua une « jeune Négrresse » par testament¹¹⁵⁷

Joseph de Palacios de la Nouvelle Orléans (Louisiane), associé avec deux autres juifs, **Samuel Israel** et **Alexander Solomon**, acheta une plantation nommée Lis Loy près de Mobile (Alabama), vers 1765 ; ils hypothéquèrent pour cela trois de leurs esclaves noirs¹¹⁵⁸.

David Pardo de New York acheta cinq Africains lors d'une vente aux enchères à Curaçao en juin 1701¹¹⁵⁹.

Sara Lopez [ou Sarra Lopes] Pardo de la Nouvelle Orléans possédait une Africaine qu'elle appelait « Martine »¹¹⁶⁰.

Moses Petaete était connu pour posséder « un Nègre »¹¹⁶¹.

Moses H. Penso laissa quatre-cent trois esclaves, dont cinquante-trois esclaves domestiques à sa femme juive¹¹⁶²

Thomas Nunez de Peralta possédait un esclave nommé « Sebastion Domingo », alias Munguia¹¹⁶³.

Manuel Bautista Perez fut arrêté à Lima en 1639 par l'Inquisition espagnole. L'historien écrit que Perez :

« était le peut-être plus riche marchand du Pérou à l'époque de son arrestation et il dominait certainement la traite d'esclaves de la colonie... A l'époque de son arrestation, il avait amassé une fortune de près de 500.000 pesos et avait commencé à se détourner de la traite pour se livrer à des opérations plus honorables comme des mines d'argent à Huarochiri et des plantations autour de Lima¹¹⁶⁴. »

[291]

Isaac Pesoa (1762-1809) de Philadelphie était considéré par les juifs comme un humaniste. Bien qu'il fût en sorte de libérer ses esclaves, il s'arrangea pour les garder « engagés »¹¹⁶⁵.

¹¹⁵⁵ Samuel, p. 43.

¹¹⁵⁶ Leo Herszkowitz, "Some Aspects of the New York Jewish Merchant and Community, 1654-1820," *AJHQ*, vol. 66 (1976), p. 20 ; *MEAJ1*, pp. 64-65 ; *MCAJ2*, p. 639.

¹¹⁵⁷ *MCAJ3*, p. 1160.

¹¹⁵⁸ Korn, *Jews of New Orleans*, pp. 25-27, Korn, *The Jews of Mobile*, Alabama, p. 13 ; Rosenbloom, p. 138.

¹¹⁵⁹ Herszkowitz, *Wills*, p. 6, note 4 ; *EJ*, vol. 13, p. 94.

¹¹⁶⁰ Korn, *Jews of New Orleans*, pp. 72 ; Rosenbloom, p. 138.

¹¹⁶¹ Samuel Oppenheim, "Early Jewish Colony in Western Guiana," *PAJHS*, vol. 16 (1907), p. 133.

¹¹⁶² *MCAJ1*, p. 180.

¹¹⁶³ Liebman, *The jews in New Spain*, p. 259.

¹¹⁶⁴ Frederick P. Bowser, *African Slave in Colonial Peru: 1524-1650*, Stanford (Californie), 1974, p. 59.

¹¹⁶⁵ Wolf and Whiteman, p. 191 ; Rosenbloom, p. 140.

Alexander Phillips († 1839) de Bâton Rouge (Louisiane), avait quatre esclaves noirs en 1820 et dix en 1830, d'après le recensement national. A sa mort, il possédait trois Africains estimés à 900 dollars¹¹⁶⁶.

Jonas Phillips (1736-1803) né en Allemagne, émigra aux États-Unis, il prôna l'égalité religieuse à l'assemblée constituante mais avait une esclave noire nommée « Phyllis ». Il était trafiquant de fourrure, encanteur et franc-maçon et fut le premier président de la communauté *Mikveh Israel* de Philadelphie après sa réorganisation¹¹⁶⁷.

Isaac Pinheiro († 1710). Grand marchand new-yorkais et propriétaire d'une plantation à Charleston, il avait au moins quatorze esclaves noirs qu'il appelait « Bastiano », « Andover » ; « Sharlow », « Tom », « Mingo », « Piero », « Ventura », « Toby », « Peter », « Manuel », « Mill », « Jack », « Cattoc » « Lewisa », « Doggu », « Fanshow », Black Sarah » et « Maria ». Le 13 février 1707, sa femme Elisabeth (Esther) acheta 40 dollars à Lord Cornbury « une Nègresse nommée Bastiana ». Pinheiro stipula dans son testament que nul ne devrait gêner ses héritiers « dans leur possession tranquille et paisible et dans leur jouissance desdits Nègres ».

« A mon fis Moses, 100 dollars quand il atteindra l'âge de 18 ans et un jeune Nègre... Je laisse à mes fils Jacob et Moses une certaine plantation ... ainsi que le broyeur de café situé dans cette plantation... avec quatorze Nègres ... et par une donation déjà faite il y a quelques années, j'avais donné à mon fils Jacob et à mon fils Abraham sept Nègres, dont trois sont morts et perdus à cause de l'invasion française et les quatre autres sont encore en ma possession... Je laisse à ma femme Elisabeth [Esther] l'usufruit de toute la plantation susdite et des Nègres et du moulin jusqu'à ce que mon fils Moses soit majeur¹¹⁶⁸. »

[292]

Jorge Homen Pinto était un planteur brésilien, l'un des plus riches juifs de la colonie. Il possédait neuf moulins à sucre avec au moins trois cent soixante-dix esclaves noirs africains¹¹⁶⁹.

Myer Pollack vivait, au XVIII^e siècle, à Newport (Rhode Island) ; d'après l'historien juif Max J. Kohler, il faisait « beaucoup de commerce de mélasse avec les Antilles, il la faisait venir à Newport, la transformait en rhum qu'il envoyait en Afrique et ses vaisseaux revenaient alors aux Antilles, chargés d'esclaves¹¹⁷⁰.

Solomon Polok appartenait à une famille de Philadelphie bien connue et travaillait comme surveillant dans une plantation à la fin des années 1830¹¹⁷¹.

Diogo Dias Querido d'Amsterdam était, d'après la documentation, intéressé « dans de grosses entreprises sur la côte occidentale de l'Afrique », pour lesquelles il employait dix vaisseaux et « beaucoup de navires plus petits et de

¹¹⁶⁶ Korn, *Jews of New Orleans*, pp. 143-144.

¹¹⁶⁷ Wolf and Whiteman, p. 191 ; Sloan, p. 4 ; *EJ*, vol. 13, p. 405 ; Rosenbloom, p. 141.

¹¹⁶⁸ Hershkowitz, *Wills*, pp. 21-24, Pool, p. 454 ; Lebeson, p. 203 ; Friedman, "Wills," pp. 157-158 ; Rosenbloom, p. 144 ; *MCAJ*, p. 99.

¹¹⁶⁹ Arkin, *AJEH*, p. 205 ; Herbert I. Bloom, "A Study of Brazilian jewish History," *PAJHS*, vol. 33 (1934), p. 76.

¹¹⁷⁰ Max J. Kohler, "The Jews in Newport," *PAJHS*, vol. 6 (1897), p. 73.

¹¹⁷¹ Korn, "Jews and Negro Slavery," p. 180, *EJ*, vol. 15, p. 412.

bateaux». Il avait plusieurs esclaves nègres qu'il formait pour servir d'interprètes dans ces activités. En 1611, l'Inquisition engagea des poursuites contre lui parce qu'il instruisait et convertissait les Africains au judaïsme¹¹⁷².

B. L. Ramirez avait des esclaves indiens et était *factotum* dans une synagogue de Mexico¹¹⁷³.

Moses Raphael était avocat d'affaires et avait une plantation, *Esquiline Hill*, près de Columbus (Géorgie). Il avait quarante-sept esclaves noirs qu'il utilisait comme du bétail pour récolter des prunes et des pêches¹¹⁷⁴.

Solomon Raphael de Richmond (Virginie) avait des esclaves noirs qu'il appelait « Pricilla », « Sylvia » et son enfant « Nelly »¹¹⁷⁵.

[293]

Le rabbin Morris Jacob Raphall de la synagogue de *B'nai Jeshurun* à New York était le rabbin le plus connu d'Amérique. Le 4 janvier 1861, il prêcha un sermon qui servit tant aux juifs qu'aux chrétiens à justifier l'esclavage :

« [...] il est incontestable que, même dans son pays d'origine et sa maison natale, et partout ailleurs dans le monde, le malheureux Nègre est un esclave sans la moindre dignité. On a beaucoup parlé de l'infériorité de ses capacités intellectuelles, on a souvent répété qu'aucun homme de cette race n'avait son nom au Panthéon de l'excellence humaine, mentale ou morale¹¹⁷⁶. »

Samuel Reese travaillait à la traite des Noirs avec les frères Davis, tristement célèbres¹¹⁷⁷.

Zalma Rehine (1757-1843) de Richmond, (Virginie), « fut le noyau de la première communauté juive de l'état ». D'après le recensement de 1830, il avait deux esclaves¹¹⁷⁸.

Pedro Gomez Reinal obtint du roi du Portugal Jean IV le privilège de l'importation des esclaves dans ses colonies. Le contrat contenait une clause qui permettait à Gomez d'avoir sur chaque bateau deux Portugais chargés de vendre les Africains et de faire tout ce qui était nécessaire « parmi le peuple de la mer »¹¹⁷⁹.

Judith Risson de la Barbade avait deux esclaves en 1680¹¹⁸⁰.

Jacob Rodriguez Rivera (1717-1789) était président d'une communauté juive de Newport *Jeshuat Israël*, en 1760. C'était un trafiquant d'esclaves notoire, le plus

¹¹⁷² Wiznitzer, *Jews in Colonial Brazil*, pp. 46-47.

¹¹⁷³ Seymour B. Liebman, "The Mestizo jews of Mexico," *AJA*, vol. 19 (avril 1967), p. 168.

¹¹⁷⁴ Feingold, *Zion*, p. 60 ; Korn, "Jews and Negro Slavery," p. 180; Feldstein, p. 82.

¹¹⁷⁵ ¹¹⁷⁵ Korn, "Jews and Negro Slavery," p. 187 ; Ezekiel et Lichtenstein, pp. 78, 80; Bermon, p. 163 ; *MUSJ1*, p. 133 ; "Selected Acquisitions," *AJA*, vol. 19 (avril 1967), p. 94.

¹¹⁷⁶ Simonhoff, *Jewish Notables*, p. 327 ; Robert V. Friedenberg, "Hear O Israel," *The History of American Jewish Preaching, 1654-1970*, Londres et Tuscaloosa (Alabama), 1989, pp. 42-58. Cf. le chapitre de ce livre intitulé « Les juifs, l'esclavage et la Guerre de Sécession ».

¹¹⁷⁷ Bermon, p. 167.

¹¹⁷⁸ Ira Rosenwaik, "The Founding of Baltimore's First jewish Congregation: Fact vs. Fiction," *AJA*, vol. 28 (1976), p. 124.

¹¹⁷⁹ Seymour B. Liebman, *New World Jewry, 1493-1825: Requiem for the Forgotten*, New York, 1982, p. 170.

¹¹⁸⁰ Samuel, p. 43.

riche juif du pays après son gendre, **Aaron Lopez**. Il avait des relations d'affaires avec les **Monsanto** de la Nouvelle Orléans, avec **Samuel Moses** et **Isaac Elizer** pour équiper des bateaux en entraves de toute sorte. [294]. Il avait chez lui douze esclaves pour servir six personnes¹¹⁸¹.

Gaspar de Robles, né au Portugal, fut élevé par son oncle et sa tante. Quand il eut quatorze ans :

« [...] ses oncles Vicente Enriquez et Caspar Mendez, l'emmenèrent en Angola, où ils prirent des Nègres qu'ils transportèrent au Brésil, à la Jamaïque et en Nouvelle Espagne. En Angola, ses oncles l'instruisirent dans le judaïsme et le persuadèrent d'abandonner le christianisme. Ses oncles lui enseignèrent [...] comment vivre comme un juif¹¹⁸². »

Ruben Levin Rochelle était un juif bien connu en Louisiane, il y avait « quelques esclaves » dans son domaine. On a l'enregistrement de la vente d'un homme africain en 1807. Le Dr Korn décrit un incident à la bourse de commerce de la Nouvelle Orléans, dirigée par Rochelle et Hart Moses Shiff : un esclave employé là (mais appartenant à un juge de Louisiane) s'enfuit. Le juge demanda le retour de l'esclave et la maison Rochelle et Shiff fit paraître une annonce dans *La Gazette de Louisiane* du 18 janvier 1812 :

« 20 dollars de récompense. Un mulâtre nommé Ovide, âgé de 16 ans, (propriété du juge A. Trouard, de la Côte allemande), s'est enfui de la maison des soussignés dans la nuit du 16 courant : il mesure à peu près 1m80, porte un manteau gris avec un col de velours noir et des boutons métalliques, un gilet gris, un pantalon de nankin blanc et des bottines. Quiconque le livrera aux soussignés ou à son propriétaire ou à la prison recevra une récompense de 20 dollars, en plus du remboursement de ses frais (dans des limites raisonnables). Les commandants de vaisseaux ne doivent ni l'héberger ni l'emmener, sous peine de poursuites¹¹⁸³. »

Fernando Rodriguez était le chef de la communauté juive de Veracruz. « Il était courtier en bourse et trafiquant d'esclaves noirs¹¹⁸⁴. »

Sam Rothschild : son associé juif, **Philip Sartorius**, raconte qu'en 1850, Rothschild :

[295]

« [...] perdit tout notre argent au jeu et vendit [notre] bateau [de commerce] et sa cargaison à un autre marin pour une Nègresse qu'il échangea contre du tabac¹¹⁸⁵. »

Philip Moses Russell (c. 1745-1830) avait des esclaves à Philadelphie. Il était médecin, marchand et très en vue à la synagogue¹¹⁸⁶.

¹¹⁸¹ JRM/Docs, p. 446 ; Feldstein, p. 12 ; Korn, *Jews of New Orleans*, p. 9 ; MCAJ3, p. 1529 ; Rhodes, p. 8 ; Jacob Rader Marcus, *Jews and the American Revolution: A Bicentennial Documentary* (tiré à part d'AJA, novembre 1975), pp. 231-232, reproduit une lettre de Rivera au capitaine de son bateau, Nathaniel Briggs, datée de 1785, l'informant qu'un de ses associés avait gagné beaucoup d'argent avec un voyage négrier ; Rosenbloom, p. 149.

¹¹⁸² Liebman, *The jews in New Spain*, p. 226.

¹¹⁸³ Korn, *Jews of New Orleans*, pp. 128, 133 ; Sharfman, p. 150.

¹¹⁸⁴ Liebman, *The jews in New Spain*, p. 256.

¹¹⁸⁵ Korn, "Jews and Negro," p. 193.

¹¹⁸⁶ Wolf and Whiteman, pp. 190-91 ; EJ, vol. 16, p. 163 ; Rosenbloom, p. 150.

Hyman Samuel, horloger venu de Londres, s'installa à Petersburg (Virginie) et en 1792, il est recensé comme propriétaire « d'un Nègre de plus de 16 ans »¹¹⁸⁷

Francis Salvador (1747-1776) né à Londres dans une riche famille juive, quitta sa femme et ses quatre enfants pour s'installer en Caroline du Sud où il possédait une plantation d'indigo de quelques hectares « avec au moins trente esclaves ». Il fut le premier juif à occuper des fonctions officielles en Caroline du Sud et on le considérait comme « l'un des hommes les plus prééminents de l'état ». En 1776, « Salvador fut abattu et tomba dans les bois où des Indiens le découvrirent et le scalpèrent ».¹¹⁸⁸

Philip Sartorius (1830-1913); entre 1853 et 1857 il avait plusieurs esclaves. Une fois, il se joignit à une milice pour poursuivre une dizaine d'esclaves qui s'étaient enfuis de la plantation de Jeffry dans le comté de Jefferson. Quand ils trouvèrent les Noirs, ils lancèrent leurs douze dogues sur eux. Sartorius prétend que ce spectacle lui répugna¹¹⁸⁹.

Abraham Sarzedas († vers 1779) vécut à Newport, à New York, aux Antilles et en Géorgie où sa plantation dépendait complètement de la main-d'œuvre esclave africaine. Il prétendait ne posséder que trois esclaves pour cultiver sa ferme de 40 ha et en 1774, sa femme Caty et lui-même avaient quatre esclaves pour leur maison de Newport, Rhode Island¹¹⁹⁰

[296]

La famille Sasportas possédait des plantations dans le Sud où elle avait beaucoup d'esclaves noirs¹¹⁹¹.

Wolf bar Schemuel (ou **Samuel**) était surveillant de « quatre-vingt-quatorze Nègres » dans la plantation de Stephen Boyd (cf. supra). Il se plaignit, dans une lettre de 1820, « d'avoir dû travailler dans l'eau avec trois Nègres, pendant un long mois ». Quand il revint à la maison des maîtres, écrit-il : « Mes vieux maîtres me lancèrent des regards noirs »¹¹⁹².

Henry Seessel (1822-1911) est un émigré juif allemand qui s'installa à la Nouvelle Orléans vers 1843. Il partit ensuite faire des affaires à Memphis et acheta 3.100 dollars quatre Africains « pour notre usage personnel »¹¹⁹³.

Abraham Mendes Seixas (1750 ou 1751-1799); frère d'un des chefs de la communauté juive de New York, son attitude envers les Noirs était très critiquable, comme le montre ce poème qu'il écrivit et publia le 6 septembre 1794 dans la *Gazette de Caroline du Sud* ¹¹⁹⁴:

¹¹⁸⁷ Ginsberg, p. 9.

¹¹⁸⁸ Simonhoff, *Jewish Notables*, pp. 1-4; Feldstein, p. 13; Leon Hühner, "Francis Salvador: A Prominent Patriot of the Revolutionary War," *Karp, JEA1*, pp. 276-91, et "The jews of Georgia In Colonial Times," *PAJHS*, vol. 10 (1902), pp. 68-69; Albert M. Hyainson, *A History of the jew in England*, Londres, 1908, p. 213; Rosenbloom, p. 151.

¹¹⁸⁹ *JRM/Memoirs* 2, pp. 45, 51 et la citation page 28 de l'édition anglaise de ce livre.

¹¹⁹⁰ Wolf et Whiteman, p. 190; *MCAJ2*, p. 580; *MEAJ2*, p. 328; Rosenbloom, p. 152.

¹¹⁹¹ Wolf et Whiteman, p. 190, *EJ*, vol. 12, p. 1446; Rosenboom, p. 153.

¹¹⁹² Blau et Baron, vol. 3, p. 800; Isaac M. Fein, *The Making of An American Jewish Community*, p. 11.

¹¹⁹³ *MEAJ1*, p. 367; *JRM/Memoirs* 1, p. 367.

¹¹⁹⁴ [Ndt : l'original est en vers rimés, d'où des fioritures de style dépourvues de sens apparent] *MEAJ2*, p. 256; Golden, pp. 107-108; Libo et Howe, p. 61.

ABRAHAM SEIXAS,
Si charmant
Offre une fois de plus
Ses services désintéressés
Pour remplir
Ses coffres d'argent.

Il a mis en vente
Des Nègres
Qui feront de bons valets
Il a aussi
Certaines de leurs femmes
Pour
tenir la maison propre.

Pour les travaux des champs aussi,
Il en a quelques-uns à vendre,
A divers prix, en bon argent
S'ils ne font pas leur travail,
Qu'on les fouette

On peut en avoir des jeunes
Qu'on formera
Si on veut
Pour un métier quelconque
Ou bien pour le commerce
Si on préfère

Les bons marins
Feront votre bonheur
Ils sont très forts, très débrouillards
Quel que soit l'ordre,
Ils vous obéissent
Si vous les achetez chez moi.

[297]

David G. Seixas et son associé **Benjamin S. Spitzer** avaient trois esclaves : « une femme qui leur faisait la cuisine et tenait leur maison et deux hommes qui travaillaient dans leur magasin »¹¹⁹⁵. D'après les sources, **Seixas** a fait de la contrebande d'Africains après l'interdiction de la traite par le gouvernement des États-Unis¹¹⁹⁶.

Eleanor Cohen Seixas, fille de Philip Melvin Cohen de Charleston, tenait un journal consacré à son hostilité à l'abolition de l'esclavage :

« Je crois profondément à l'institution de l'esclavage et regrette profondément qu'il ait été aboli. Je suis habituée à ce qu'ils me servent et je déteste tellement les domestiques blancs¹¹⁹⁷.

David et Jacob Senior étaient « entrepreneurs » d'esclaves à Curaçao, où ils étaient venus d'Amsterdam en 1685. **Jacob** et sa femme **Esther** avaient vendu deux esclaves à la Barbade le 7 mars 1694 ou 1695¹¹⁹⁸.

D^r John de Sequeyra (1712-1795), de Williamsburg (Virginie) médecin du gouverneur de l'État, avait au moins deux esclaves africains. Il fut médecin en renom pendant cinquante ans¹¹⁹⁹.

Simon Vaez de Séville était armateur de navires négriers au XVII^e siècle au Mexique¹²⁰⁰.

¹¹⁹⁵ Korn, *Jews of New Orleans*, p. 93.

¹¹⁹⁶ Sharfman, pp. 145-146.

¹¹⁹⁷ Korn, "Jews and Negro Slavery," p. 212 ; "Acquisitions," *AJA*, vol. 3 (1951), p. 43.

¹¹⁹⁸ *EHJ*, p. 273 ; Stern, "Notes on the Jews of Nevis," p. 159.

¹¹⁹⁹ Robert Shostack, "Notes on an Early Virginia Physician," *AJA*, vol. 23 (1971), p. 212.

¹²⁰⁰ *MCAJl*, pp. 46-47.

La famille Shetfall possédait l'un des établissements juifs de traite les plus florissants de Savannah (Géorgie). A l'âge de vingt-sept ans, **Benjamin** (1692-1765) possédait plusieurs centaines d'hectares et neuf Africains. En 1756, il prétendait avoir deux esclaves pour ses quatre-vingts hectares mais il en avait plutôt des dizaines. En 1763, il déclara qu'il avait cinq esclaves noirs pour vingt hectares supplémentaires. Il s'occupait aussi de l'entreprise esclavagiste familiale. Son domaine fut attaqué un jour par les Anglais qui emmenèrent une partie des Africains en Floride.¹²⁰¹

[298]

En 1766, son frère **Levi** († 1775) déclara neuf esclaves africains pour cent cinquante hectares et en 1769, il prétendait avoir quinze esclaves et obtint cent hectares supplémentaires. Jacob Rader Marcus décrit ainsi son inlassable activité :

« Suivant les conseils du capitaine John Milledge de l'infanterie de Géorgie, Shetfall, à l'âge de 18 ans, se lança dans la boucherie avec un associé chrétien allemand. Pour constituer un capital, il économisa chaque centime gagné, réduisant ses dépenses personnelles au minimum vital, travaillant nuit et jour, au sens propre du terme, et dormant le strict minimum. La première année de leur association, il économisa 150 dollars en travaillant avec un esclave et comme un esclave. Vers 1760, il possédait une maison, une parcelle de terre, six ou huit Nègres, et pouvait se vanter de n'avoir pas dépensé un centime pour lui-même en six ans et n'avoir jamais bu un verre avant l'âge de vingt ans. Il se lança alors dans d'autres types d'affaires et les 1.500 dollars qu'il avait économisés disparurent. En 1768, après deux échecs amoureux, il se maria et perdit bientôt sa deuxième fortune, sans qu'il y ait de sa faute, il avait apparemment signé des traites pour sa famille ou ses amis. Il chercha une fois de plus à gagner de l'argent, de nouveau dans la boucherie, en même temps il fonda une tannerie, acheta un dock, une plantation et quarante-quatre esclaves en quatre ans seulement. Ce fut alors l'indépendance et Levi perdit tout, une fois de plus, sa fortune étant alors évaluée à 10.000 dollars. Il avait alors 35 ans¹²⁰². »

Mordecai (1735-1797), fils de Benjamin, avait au moins neuf esclaves noirs pour cultiver ses quatre cents hectares. Il disposa ainsi de trois d'entre eux, « Joe », « Anthony » et « Phillis » :

« Et ledit Modicai Sheftall, pour les raisons que nous venons de rappeler, a négocié, vendu et livré, ce confirme par les présentes, audit Isaac Dacosta, à ses héritiers, à ses exécuteurs, mandataires, les trois esclaves nègres connus sous le nom de Joe, Anthony et Phillis, y compris la progéniture éventuelle de Phillis ; et aussi tous ses biens, tous ses droits et titres immobiliers et tout ce qui concerne les esclaves nègres mentionnés plus haut, en sorte que son domaine de trois cents hectares, ses deux parcelles en ville [299] déjà mentionnées ou destinées à être négociées et vendues, avec tout ce qu'elles contiennent et aussi avec les trois Nègres mentionnés ci-dessus, de même

¹²⁰¹ MEAJ2, pp. 344-347 ; MCAJ2, p. 822 ; Simonhoff, *Jewish Notables*, p. 181 ; JRM/Docs, pp. 62-64, 80, 353 ; Korn, "Jews and Negro Slavery," p. 190 ; Rosenwaike, "Jewish Population in 1790," p. 67 ; David T. Morgan, "The Shetfalls of Savannah," *PAJHS*, vol. 62 (1973), p. 350 ; Rubin, p. 81 ; *EJ*, vol. 14, p. 1337 ; Rosenbloom, pp. 157-158.

¹²⁰² MCAJ2, pp. 811-812.

que la progéniture éventuelle de la femme esclave, audit Isaac Dacosta, à ses héritiers, exécuteurs ou mandataires¹²⁰³. »

Mordecai a aussi publié des avis de recherche d'esclaves en fuite. Shetfall Sheftall, pendant qu'il était prisonnier des Anglais, reçut de sa femme Frances une lettre où on lit notamment :

« [...] Je suis bien contente de pouvoir faire quelques travaux de couture pour nourrir ma famille, vous pouvez imaginer comment nous vivons ! Nos Nègres ont tous failli mourir, ils ne m'ont donc été d'aucune aide pendant ces six semaines [...]»¹²⁰⁴.

Esther Shetfall (née en 1771) ordonna à ses exécuteurs testamentaires, dans son testament de 1828 :

J'ordonne et exige que ma Nègresse nommée Caty soit vendue par mes exécuteurs en vente publique ou privée, et que le produit de la vente serve à payer mes dettes et à ériger une stèle sur ma tombe et celle de ma défunte sœur Phyllis. S'il reste de l'argent, qu'il soit partagé entre mes frères Shetfall et Moses¹²⁰⁵.

Elias Silva de la Nouvelle Amsterdam (New York) fut inculpé en 1656 « de commerce charnel avec une Nègresse esclave »¹²⁰⁶.

J. Da Silva de la Jamaïque se joignit à deux autres juifs, **J. Adolfus** et **L. Spyers**, pour attaquer la maison d'un député de l'île, en 1812, parce qu'il défendait les droits des Noirs¹²⁰⁷.

Joseph De Silva, marchand de la paroisse de Saint Pierre de la Barbade, « conscient de l'incertitude de la vie humaine », rédigea le 17 avril 1725 un testament par lequel il affranchissait « mes deux Nègresses, Peggy, une femme et Gracy, une fille »¹²⁰⁸.

Joseph Simon (1712-1804) était un riche détaillant qui faisait du commerce avec les Indiens autour de Lancaster (Pennsylvanie). Il était associé dans [300] au moins douze entreprises de commerce régional et on pense qu'il fut le premier Blanc à aller de Pennsylvanie au Mississippi autour de 1750.

En 1759, Simon possède « un esclave âgé de vingt ans, un cheval et une tête de bétail ». En 1763, il a « trois esclaves de dix, quinze et vingt ans, un cheval, deux têtes de bétail et un fermier. » Dix ans plus tard, il a trois esclaves de douze, trente et quarante ans. Il posséda pendant un certain temps un Noir nommé John « qu'il fallut enchaîner et mettre en prison parce qu'il avait presque tué quelqu'un ». Simon dut le vendre à perte. D'après un acte du 25 décembre 1793, Simon vendit à Christian Barr « un Nègre, Cudago, âgé de

¹²⁰³ JRM/Docs, p. 353. Edmund H. Abrahams, "Some Notes on the Early History of the Shetfalls of Georgia," PAJHS, vol. 17 (1909), p. 183, dit que Mordecai avait « deux domestiques nègres ». Il a, semble-t-il, publié deux annonces dans la *Georgia Gazette* du 22 novembre 1764 pour réclamer deux esclaves en fuite, Peter et Bosan ou Boson. Windley, vol. 4, p. 8

¹²⁰⁴ MEAJ2, pp. 361-363; Marcus, *The American Jewish Woman*, p. 30.

¹²⁰⁵ Marcus, *The American Jewish Woman*, pp. 113-114; MUSJ1, p. 210.

¹²⁰⁶ Grollman, vol. 3, n° 1, p. 10, MCAJ1, p. 239 ; Rosenbloom, p. 159.

¹²⁰⁷ Hurwitz et Hurwitz, p. 46.

¹²⁰⁸ Samuel, p. 60.

quinze ans et pesant soixante-cinq livres, qu'il devait garder jusqu'à ce qu'il ait vingt-neuf ans. » Sa correspondance montre qu'il envoya des esclaves à Ford Pitt à plusieurs personnes. En 1776, on lit dans un journal de Philadelphie un avis de recherche pour « un Nègre nommé John, esclave de M. Bogle, du comté de Cumberland, ayant appartenu à Joseph Simon du bourg de Lancastre ».

Il vendait des marchandises variées : des drogues, des médicaments, de la soie, du wampum, des haches de guerre, du bois débité ; des domestiques blancs engagés, « des Nègres » à louer ou à vendre, des bateaux, des billets de loterie et un objet bizarre, mentionné dans une transaction sous le nom de « couteaux des Nègres ». On rapporte même que Simon prétendait détenir un monopole sur ce commerce dans la région.

Simon fut soupçonné de soutenir l'effort de guerre anglais pendant la guerre d'indépendance américaine en vendant des denrées anglaises, y compris du thé. En 1780, Simon et un associé juif, Michael Gratz de Philadelphie, devinrent propriétaires de vastes terres à l'ouest du fleuve Susquehanna¹²⁰⁹.

Joseph Simon, présenté comme un « vétéran sudiste » de la Nouvelle Orléans, acheta un esclave, nous avons le reçu de la vente. L'esclavage était pourtant censé être aboli depuis 1865¹²¹⁰.

Michael Simon aida son beau-frère, **Simon Frank**, à créer un magasin général nommé S. Frank et C^{ie}, à Woodville (Louisiane)¹²¹¹.

[301]

Benjamin Simons de Charleston publia plusieurs avis de recherche d'esclaves en fuite, dans la presse locale. On lit dans la *Gazette de Caroline du Sud et Journal du pays* du 19 avril 1774 :

ENFUI de chez le soussigné vers le 23 juillet dernier un Nègre nommé Prince, d'environ trente ans, il mesure à peu près 1m80, a une taie sur un œil, séquelle de la variole. Quand il est parti, il portait une veste bleue et un pantalon clair. Il a appris le métier de forgeron à New York. Il a été vu quelque jours après son départ, dans une cariole à quelques kilomètres de la ville. Quiconque me livrera ce Nègre, à Charleston, ou le livrera à la prison, recevra une récompense de CINQ LIVRES STERLING en monnaie courante, ainsi que le remboursement de ses frais dans des limites raisonnables, de Benjamin Simon¹²¹².

Simons, semble-t-il, cherchait « Abraham » par un avis de recherche publié dans la *Gazette de Caroline du Sud* du 9 au 16 novembre 1767. On lit dans la la *Gazette de Caroline du Sud et de toute l'Amérique* du 17 avril au 1^{er} mai 1776 :

ENFUI vers le 1^{er} avril dernier, un Nègre solide et bien charpenté, du nom de JUNE, ayant appartenu à James Witter de l'île de James, qui travaillait au marché mais était employé au bac par Scott's Ferry en ville ; on l'a vu en ville, où il est caché, et sur l'île de James. Dix livres sterling de récompense à quiconque l'arrêtera et le livrera au directeur de la prison¹²¹³.

¹²⁰⁹ Brener, pp. 8-20.

¹²¹⁰ Isidore S. Meyer, "The American Jew in the Civil War," *PAJHS*, vol. 50 (1960-1961), p. 287.

¹²¹¹ Ashkenazi, p. 149.

¹²¹² Windley, vol. 3, pp. 692-693.

¹²¹³ Windley, vol. 3, pp. 483, 627.

Moses Simons était le neveu de **Saul Simons**, de Savannah. Dans son testament, l'oncle stipulait que ses exécuteurs loueraient les services de quatre esclaves noirs et que la totalité du produit, 200 dollars par an, servirait à payer les études du jeune Moses¹²¹⁴.

Samuel Simons (vers 1824) de Charleston, avait des esclaves africains nommés « Maria Chapman », « Pompey » et « Peggy ». Il semble que « Maria », décrite comme « une femme de couleur libre » était exploitée sexuellement par Simons¹²¹⁵.

[302]

Nathan Simson (vers 1725), né en Allemagne, était marchand à New York et armateur. En 1717 et en 1721, deux des bateaux de Simson, la *Couronne* et le *Postillon de New York*,

« [...] pénétrèrent dans le nord du port avec une cargaison totale de deux cent dix-sept Nègres. Les cargaisons venaient tout droit de la côte africaine, il s'agissait de deux des plus gros chargements arrivés à New York dans la première moitié du XVIII^e siècle¹²¹⁶. »

Sampson Simson « était un des plus gros brasseurs d'affaires juif new-yorkais » et « un membre prééminent de la chambre de commerce de New-York ». Il a participé à la rédaction de la constitution de la ville, a servi souvent d'arbitre dans les litiges entre les marchands locaux, il a fait partie de la commission de la monnaie et de celle de la pêcherie¹²¹⁷. D'après l'historien Myer Isaacs, « il abritait dans sa maison plusieurs familles de vieux domestiques, dont certains avaient été esclaves [...] »¹²¹⁸.

Benjamin Solomon : en 1798, d'après les archives de la ville de Richmond (Virginie) il accusa une Africaine nommée « Polly » d'avoir volé un peu de sucre. Elle fut condamnée à cinq coups de fouet sur son dos nu et eut la main marquée au fer rouge¹²¹⁹.

Ezekiel Solomon participa, en 1776, à la vente d'une petite fille noire à Montréal¹²²⁰.

Haym M. Solomon (né en 1740) avait une petite esclave noire de dix ans, nommée « Anna »¹²²¹.

Henry E. Solomon : en 1825, il se servit de six Noirs comme caution d'une dette envers Morton Waring¹²²².

[303]

¹²¹⁴ MUSJ1, p. 411.

¹²¹⁵ Korn, "Jews and Negro Slavery," p. 202. Pour Korn, cette affaire est « l'un des cinq cas où la cohabitation de juifs avec des femmes noires soit attestée par des documents... » Cf. "Jews and the Rape of Black Woman"; Blau et Baron, vol. 3, p. 797, Rosenbloom, p. 160.

¹²¹⁶ MEAJ1, pp. 64-65 ; Hugh H. Smythe, Martin S. Price, "The American Jew and Negro Slavery," *The Midwest journal*, vol. 7, n° 4 (1955-1956), p. 316 ; Rosenbloom, p. 161.

¹²¹⁷ Kohler, "New York," p. 83.

¹²¹⁸ Myer S. Isaacs, "Sampson Simson," *PAJHS*, vol. 10 (1902), p. 112.

¹²¹⁹ Ezekiel et Lichtenstein, p. 190.

¹²²⁰ Korn, "Jews and Negro Slavery," p. 190 ; "Acquisitions," *AJA*, vol. 3 (1951), p. 44 ; *MCAJ3*, p. 1503.

¹²²¹ Scchappes, p. 599 ; Meyer, p. 285, et *PAJHS*, vol. 37 (1947), pp. 447-448.

¹²²² A. S. Diamond, "Problems of the London Sephardic Community: 1720-1733," *Jewish Historical Society of New England*, vol. 21, p. 400.

Moses Solomon : en 1802, il était chef de la police de Charleston : il entra dans ses fonctions de punir les Noirs rattrapés¹²²³.

Myer Solomon de Lancaster (Pennsylvanie), « avait deux maisons, deux chevaux, une tête de bétail et un esclave »¹²²⁴.

Victor Souza de la Nouvelle Orléans s'enfuit en laissant des dettes en 1834, quatre de ses esclaves africains furent vendus aux enchères pour les payer. Il fut rattrapé, jugé et condamné à une peine de prison¹²²⁵.

Benjamin Solomon Spitzer et **Gershorn Mendes Seixas** de Saint-Louis avaient trois esclaves qui tenaient leur maison et leur magasin. Spitzer avait investi aussi dans les navires négriers *Nancy* et *Jane*¹²²⁶.

L. Spyers de la Jamaïque participa, avec deux autres juifs, **J. Da Silva** et **J. Adolfus**, à l'attaque contre la maison d'un député local qui prônait l'égalité des Noirs¹²²⁷.

Emanuel Stern († 1828). C'était un juif de la Nouvelle Orléans qui organisa la vente aux enchères de sa fille noire Matilda, âgée de douze ans, après sa mort. On l'estima à 250 dollars mais elle fut vendue pour 400¹²²⁸.

Louis Stix, d'après Stanley Feldstein,

« [...] exprima sa sympathie pour la cause des Noirs mais ne fit jamais rien pour aider leur libération. Bien qu'il se considérât lui-même comme un opposant « déclaré » à leur servitude involontaire, il était pour leur émancipation graduelle et l'indemnisation par l'État de « ses compatriotes du Sud » qui perdraient leurs esclaves¹²²⁹.

A. F. Strauss de la Nouvelle Orléans était un gros marchand de Blancs et de Noirs et il annonçait régulièrement des ventes d'au moins cent personnes à la fois¹²³⁰.

[304]

J. L. Tobias acheta un esclave à David Derrick le 16 janvier 1857. On lit notamment sur le récépissé :

« Je, soussigné, David Derrick, eu égard au paiement effectué par J. L. Tobias de la somme de cent cinquante dollars, ai négocié et vendu par les présentes audit J. L. Tobias l'esclave nègre Stephen, garanti en bonne santé, que ses agents, administrateurs et mandataires doivent recevoir et garantir contre tous en vertu des présentes¹²³¹. »

Joseph Tobias (1745 ou 1764-1810) de Charleston, acheta une Noire nommée « Jenny » au Dr James Cletherall, le 23 juillet 1798, pour la somme de 500 dollars¹²³².

¹²²³ Korn, "Jews and Negro Slavery," p. 190.

¹²²⁴ Brener, p. 8.

¹²²⁵ Korn, *Civil War*, p. 167.

¹²²⁶ Korn, *Jews of New Orleans*, pp. 93 ; *EJ*, vol. 15, p. 285 et vol. 14, p. 958.

¹²²⁷ Hurwitz et Hurwitz, p. 46.

¹²²⁸ Korn, "Jews and Negro Slavery," p. 184.

¹²²⁹ Feldstein, p. 98.

¹²³⁰ Korn, *Jews of New Orleans*, p. 163.

¹²³¹ Meyer, pp. 286-287.

¹²³² Korn, "Jews and Negro Slavery," p. 187, Rosenwaike, "Jewish Population in 1790," p. 61 ; *EJ*, vol. 15, p. 1181 ; Rosenbloom, p. 168.

Joseph Tobias (1684-1761) était propriétaire de bateaux à Charleston et président de la synagogue *Beth Etohim*. Il avait acheté six Noirs, deux hommes et quatre femmes, « probablement tous domestiques »¹²³³.

Judica Torres, juive de la Barbade, avait deux esclaves¹²³⁴.

Simja De Torres († 1746) était un trafiquant d'esclaves de New York qui importa sept Noirs de la Jamaïque deux fois au moins, en 1728 et 1742, d'après les archives. L'un des Africains était un enfant de trois ans, un autre s'appelait « Menasssé Perirei ». C'était une des plus grandes bienfaitrices de la synagogue de Mill Street (*Shearith Israël*) de New York. Elle légua à ses nièces, Rachel, Rebecca et Synia, « une Nègresse » chacune¹²³⁵.

Judah Touro (1775-1854), né à Newport, devint chantre (*hazzan*) dans une synagogue nommée *Yeshuat Israël* qu'il avait achetée et rénover. Les historiens juifs le font passer pour un humaniste qui abhorrait l'esclavage au point d'acheter des esclaves pour les affranchir. Pour Léon Hühner, au contraire, il avait acheté des esclaves pour « son service personnel et pour les faire travailler dans ses diverses affaires¹²³⁶ ». En 1809, il gagna de l'argent dans la vente aux enchères de douze Africains et, en 1812, proposa une récompense pour la capture de sept Noirs en fuite. Il faisait aussi beaucoup de commerce de marchandises, notamment du tissu grossier utilisé pour les vêtements des Noirs¹²³⁷.

C'est l'un des premiers grands philanthropes américains mais l'historien juif Morris U. Schappes fait remarquer que « les associations de Noirs et les causes qui auraient eu besoin d'être soutenues ne recevaient aucune aide de sa part ». En 1947, les Noirs n'avaient toujours pas accès à l'hôpital de Touro à la Nouvelle Orléans¹²³⁸ !

Max Ullman du Mississippi fut soldat dans l'armée sudiste pendant toute la guerre, fut blessé deux fois, et presque trente ans plus tard devint rabbin dans une communauté de Birmingham (Alabama)¹²³⁹.

Simon Valentine (nom complet : **Simon Valentine Vander Wilden**), « était dans les affaires à la Jamaïque vers 1690 sans doute [...] il vendait surtout de l'indigo, de la farine, du sucre et des Nègres. » Vers 1699, il avait une plantation de deux cents hectares non loin de Charleston, exploitée par beaucoup d'esclaves africains¹²⁴⁰. En 1701, on sait que c'était un marchand respecté et florissant¹²⁴¹.

Elias Valverde (vers 1691-1739 ou 1740) était marchand à la Barbade et possédait des esclaves ; il légua de l'argent à ses enfants, dans le but exprès d'acheter d'autres Africains. Dans son dernier testament, il lègue à sa « chère épouse bien-aimée » :

¹²³³ Thomas J. Tobias, "Joseph Tobias of Charles Town: 'Linguister'," *Karp, JEA1*, p. 118 ; Rosenbloom, p. 168.

¹²³⁴ Samuel, p. 43.

¹²³⁵ Hershkowitz, "Wills (1743-1774)," pp. 79-81 ; Pool, pp. 468-469 ; Friedman, "Wills," p. 153 ; Rosenbloom, p. 169.

¹²³⁶ Leon Hühner, *The Life of Judah Touro, 1775-1854*, Philadelphie, 1946, passim.

¹²³⁷ *EJ*, vol. 12, p. 1043 ; Korn, *Jews of New Orleans*, p. 89 ; Rosenbloom, pp. 69-70.

¹²³⁸ Schappes, pp. 333-341, 656-662.

¹²³⁹ Rufus Lears, *The Jews in America: A History*, New York, 1972, p. 98.

¹²⁴⁰ Feldstein, p. 13 ; *MEAJ2*, p. 229 ; Rosenbloom, p. 171.

¹²⁴¹ *MCAJ2*, p. 823.

« [...] la Nègresse nommée Peggy et ses deux filles nommées Santo et Rose ainsi que la jouissance seulement pour la durée de sa vie, de mes Nègres Primus, Sarah et Phyllis. A mon fils Jacob Valverde 450 livres sterling et un Nègre nommé Cudjoe. A mes petites-filles quand elles se marieront ou atteindront l'âge de dix-huit ans, 50 livres sterling pour acheter des Nègres pour leur service ou pour prêter à intérêt ou toute autre chose. A utiliser pour leur meilleur profit [...]. Et j'ordonne que le Nègre Punch serve mon fils et s'occupe de lui toute sa vie ou tant qu'il verra quand je donne et lègue ledit Nègre à lui et à ses héritiers sauf s'il perd la vue, alors à sa mort, j'ordonne que ledit Nègre soit vendu et que le produit de la vente, six cents livres, soit distribué à mes héritiers survivants (NdT : l'original est rigoureusement incompréhensible)¹²⁴²

Jacob Valverde, résidant en 1680 à la Barbade répartit ainsi ses « Nègres » dans son testament du 19 avril 1725 :

A Jaël Valverde, ma fille bien-aimée, « ma Nègresse Rose et la jeune Nègresse Mariba et aussi la jeune Nègresse nommée Grande Quasiba ».

A ma fille bien-aimée Lunah : « la Nègresse Aba, la jeune Nègresse Doegood et la Nègresse Boss ».

A mon fils bien-aimé Abraham « l'exemplaire du Pentateuque ou cinq livres de Moïse que je garde à la synagogue et aussi les ornements en argent ou clochettes qui s'y trouvent aussi [...] (et aussi) [...] des Nègres, à savoir Primus et Auguste. »

A mon fils Isaac : « le Nègre Londres et la Nègresse Diana »

A mon fils David : « le Nègre Manuel et le jeune Nègre nommé Antony ».

A ma fille Esther : « la Nègresse Bella et la jeune Nègresse Bessy, l'enfant de ladite Bella et la Nègresse Mall. »

A ma fille Rebecca, « L'Indienne Sary et la jeune Nègresse Mainba ».

A mon fils Moses : « la Nègresse Nanny et son enfant John Lopy et aussi le garçon nègre Purim. »

A mon fils Aaron : « la Nègresse Esparanza et un petit Nègre, February. »

A ma fille Léa : « la Nègresse Peguey et aussi la Nègresse Lilly (et aussi) [...] une chaîne en or.¹²⁴³ »

Daniel Warburg (1826-1859) de la Nouvelle Orléans avait deux « fils métis, Eugène et Daniel, nés du viol d'une Noire, Marie-Rose¹²⁴⁴ ».

[307]

Moses Abraham Waterman vendait en esclavage des groupes entiers d'hommes, de femmes et d'enfants africains¹²⁴⁵.

Judah Wechsler était un chef spirituel juif et un défenseur éloquent de l'esclavavage des Africains¹²⁴⁶.

¹²⁴² Pool, pp. 464-465 ; Samuel, p. 89 ; Rosenbloom, p. 171.

¹²⁴³ Samuel, pp. 35, 61.

¹²⁴⁴ Korn, *Jews of New Orleans*, p. 181.

¹²⁴⁵ Bermon, p. 166.

¹²⁴⁶ Feingold, *Zion*, p. 90.

Julius Weis de la Nouvelle Orléans est décrit par Jacob Rader Marcus comme « un des juifs les plus distingués de la ville ». Entre 1853 et 1857, on le voit terroriser plusieurs Noirs et il achète un barbier noir en 1862¹²⁴⁷. Il « poursuivait les Noirs en fuite qu'il rattrapait et cernait brutalement avec une meute de dogues. »¹²⁴⁸

Theodore Wiener disait de lui-même qu'il était « soldat du rang de l'esclavagisme »¹²⁴⁹.

Isaac Mayer Wise. Le chef du « Mouvement américain pour la Réforme [juive] » considérait les Noirs « comme incarnant tout ce qu'il y a d'abject et d'inférieur dans six mille ans de barbarie et de paganisme incurable. » Il déclarait aussi : « Les Nègres n'ont jamais été libres et leur servitude en Afrique a été simplement transportée ici sous une forme plus douce. » Pour lui, les abolitionnistes étaient des « fanatiques », des « démagogues » et « des démons acharnés à la haine et à la destruction ».

« [...] et les inévitables révolutionnaires, avides d'excitation et guerres civiles, d'athéisme allemand associé au puritanisme américain, animés d'un fanatisme sans limites, philanthrope illuminés et minables prêcheurs qui n'ont pour religion que ce que leurs ouailles veulent entendre.¹²⁵⁰ »

Le biographe de Wise, James G. Heller, dit de lui : « Il est évident que les abolitionnistes [...] étaient des hommes qu'il ne pouvait que détester et désapprouver de toutes ses forces. A ses yeux, ils avilissaient la religion, s'en servaient comme d'une arme et se montraient dépourvus de scrupules et de sens de la mesure¹²⁵¹. » « Les membres du clergé sont les abolitionnistes les plus acharnés », affirmait le rabbin Wise [308] et plus loin, il accusait les prêtres [sic] protestants d'avoir provoqué la rébellion de Jefferson Davis¹²⁵². « Tous les prêtres [sic] préféreraient voir le pays écrasé et diminué plutôt que de renoncer à leur fanatisme ou abandonner leur influence politique¹²⁵³. »

« Vos lois de naturalisation traitent si mal les étrangers qu'elles les mettent au-dessous des Nègres, demandait-il, « pensez-vous donc que les Israélites du Sud doivent être vos esclaves blancs¹²⁵⁴ ? » Pendant la guerre de sécession, il intervint souvent pour faire libérer des juifs sudistes des prisons nordistes et mena une campagne pour récolter de la nourriture pour les juifs du Sud¹²⁵⁵.

Quand la question de la guerre et de la paix, de la liberté et de l'esclavage furent soulevées, Wise, éditeur de *L'Israélite*, décida que « notre politique dorénavant sera le silence sur tous les thèmes actuels [...] Mais nous serons contraints de nous taire complètement sur toutes les questions d'actualité¹²⁵⁶. » L'historien Bertram W. Korn écrit : « La paix et l'union à

¹²⁴⁷ JRM / Memoirs 2, p. 47; Korn, "Jews and Negro Slavery," p. 211.

¹²⁴⁸ JRM / Memoirs 1, p. 20.

¹²⁴⁹ "Trail Blazers of the Trans-Mississippi West," AJA, vol. 8 (1956), p. 92.

¹²⁵⁰ Bertram W. Korn, *Eventful Years and Experiences*, Cincinnati, 1954, p. 131.

¹²⁵¹ James G. Heller, Isaac M. Wise, *His Life and Work and Thought*, New York, 1965, p. 340.

¹²⁵² Korn, *Eventful Years*, p. 149.

¹²⁵³ Korn, *Eventful Years*, p. 132.

¹²⁵⁴ Korn, *Eventful Years*, p. 132.

¹²⁵⁵ Segal, *Fascinating Facts*, p. 85.

¹²⁵⁶ Korn, *Eventful Years*, p. 126.

tout prix étaient ses buts dans les semaines qui précédèrent la guerre, même s'il fallait pour cela légaliser l'esclavage à perpétuité¹²⁵⁷. »

Le rabbin Wise écrit à propos de la réaction des abolitionnistes à l'ordre n°11 du général Grant, expulsant les juifs de certaines régions : « Si on avait insulté autant de Nègres que l'on a insulté d'Hébreux par l'ordre du général Grant [...] vous auriez protesté saisi fort que les habitants de Sodome et Gomorrhe ; mais pour les Hébreux blancs qui vous ont donné un Dieu et une religion, vous n'avez pas un mot à dire¹²⁵⁸. »

Sa rage contre les Noirs venait peut-être de ce qu'il croyait que « les Hyksos de Manéthon, qui opprimèrent les juifs en Égypte, étaient des Nègres¹²⁵⁹. » En juin 1867, Wise se rendit à Richmond [309] et ne cacha pas son amertume en voyant que les Noirs s'apprêtaient à prendre possession du Sud tout entier. Il écrivit qu'ils parcouraient les rues sans contrainte, alors que les Blancs se terraient chez eux. « Sans aucun doute, il prédisait que les Blancs seraient forcés de quitter le Sud parce qu'il croyait tout ce que la propagande des vaincus racontait », écrit Korn. « Les Nègres prendraient complètement le pouvoir et feraient venir des flots de Nègres d'Afrique¹²⁶⁰. »

Wise était plus bienveillant avec les Indiens. Il écrivait à propos de ceux de Californie :

« [...] bien qu'ils ne soient pas complètement sauvages, ils sont primitifs et ignorants. [...] [Ils ne] savent que mendier et errer sans but. [...] Ils pêchent des truites dans les fleuves, les vendent pour acheter des cartouches, chassent le lapin, le gibier à plume, se nourrissent de racines et de plantes sauvages, et aussi de serpents, de grenouilles, de chiens, de chats, de rats et répètent : « Moi pas travail ». En parlant avec plusieurs d'entre eux, j'ai découvert qu'ils n'avaient pas de maison attitrée et qu'ils étaient païens.¹²⁶¹ »

Benjamin Wolfe avait une boutique à Richmond (Virginie) qui fut cambriolée en 1797 ; on lui vola pour 500 dollars de marchandises. « Trois esclaves nègres furent jugés pour ce délit. Isaac (nom porte-bonheur) et Billy furent relaxés, mais le 6 janvier 1798, le jour de leur procès, Tom fut reconnu coupable et condamné à être pendu le deuxième vendredi de février¹²⁶². »

¹²⁵⁷ Korn, *Eventful Years*, p. 126 ; Heller, p. 344 : « Il est certainement [...] vrai que Wise aurait été favorable au maintien définitif de l'esclavage si cette décision avait permis d'empêcher l'effusion de sang ou d'y mettre un terme. »

¹²⁵⁸ Korn, *Eventful Years*, p. 133. Signalons qu'Isaac M. Wise disait de Lincoln, dans le *Cincinnati Commercial*, du 20 avril 1865 : « Frères, le regretté Abraham Lincoln croyait qu'il était notre frère de sang. Il était, paraît-il, d'origine juive. Il l'a dit devant moi et il présentait effectivement de nombreux traits de la race juive, à la fois physiques et moraux. » Cf. Sama et Klein, *Jews of Cincinnati*, p. 53.

¹²⁵⁹ Korn, *Eventful Years*, p. 148 ; on trouvera un exposé de l'opinion de Wise envers les Noirs et l'esclavage dans Marcus, *Studies in American Jewish History*, pp. 189-93 ; Heller, p. 347, cite Wise : « Si l'esclavage des Nègres avait été réglé par la loi de Moïse ou une loi du même style, il aurait pu devenir un bienfait pour la race noire car il aurait amené le retour régulier des Nègres civilisés au cœur de l'Afrique et aujourd'hui encore, cette race pourrait profiter de l'esclavage si les esclaves les plus instruits ou même tous, étaient renvoyés en Afrique. »

¹²⁶⁰ Korn, *Eventful Years*, p. 150.

¹²⁶¹ William M. Kramer, éd., *The Western Journal of Isaac Mayer Wise, 1877*, Berkeley (Californie), 1974, pp. 19, 21.

¹²⁶² Ezekiel et Lichtenstein, pp. 77-78 ; Korn, « Jews and Negro Slavery, » p. 190 ; *EJ*, vol. 14, p. 160 ; Rosenbloom, p. 174.

Jacob Woolf publia un avis de recherche pour ses esclaves en fuite, dans la *Gazette de Caroline du Sud* du 7 au 14 juillet 1758 :

« EN FUITE de chez le général Exbury, maître du soussigné, un très beau Nègre d'environ 1m75 âgé de 19 ans environ, né aux Antilles, parlant très bien l'anglais ; il portait des bas noirs, une culotte bleue, une veste de flanelle blanche et une casquette bleue à bords rouges. Récompense de 40 shillings à qui le ramènera¹²⁶³. »

La même gazette, dans son numéro du 10 au 17 novembre, publie un nouvel avis :

« EN FUITE de chez le sousigné un Nègre nommé Georges Preston, d'environ 24 ans, né à la Jamaïque, parlant bien l'anglais, formé à la navigation ; il a une cicatrice à l'œil droit, et portait, quand il est parti, ou bien une veste neuve bleue à pois ou bien un manteau bleu doublé de jaune, une culotte ou un pantalon bleu. Quiconque l'attrapera et me le ramènera recevra DIX LIVRES STERLING¹²⁶⁴.

Solomon Woolf, résidant 9, Grand'rue à Charleston (Caroline du Sud) publia un avis de recherche dans la *Gazette Extraordinaire de l'état de Caroline du Sud* du 15 juillet 1754 :

EN FUITE

De chez le soussigné, le 8 courant, une jeune Nègresse nommée SUZANNA, âgée de 28 ou 30 ans, d'une taille d'environ 1m60, lèvres épaisses, d'un noir de charbon, parle un anglais à peu près correct. Quand elle est partie, elle portait un surtout de calicot bleu et blanc et un manteau de flanelle rouge. Quiconque arrêtera ladite Nègresse, et la rendra à son maître, ou bien la mettra en sécurité en prison de façon qu'il puisse la récupérer, recevra cinq guinées de récompense. J'interdis à tous les commandants de vaisseaux et autres, à leurs risques et périls, de lui donner asile ou de l'emmener.

N.B. Ladite femme appartenait auparavant à M^{me} Russell de Savannah et elle est peut-être partie dans cette direction¹²⁶⁵.

David Yulee (né Levy) fit une carrière politique et fut le premier juif sénateur des États-Unis. Il mit sa puissance oratoire au service de l'esclavage des Noirs au profit des Blancs, ce qui le fit élire en Floride. En février 1848, il proposa une résolution contre l'abolition de l'esclavage au Nouveau Mexique et dans le sud de la Californie, sous prétexte que le sol de ces états appartenait à tous les citoyens de tous les états et que l'on pouvait donc légitimement y introduire l'esclavage [NdT dans ces états, volés récemment au Mexique, par les États-Unis, l'esclavage n'existait plus, il avait été aboli en 1829 par le Mexique.]¹²⁶⁶. En [311] 1850, Yulee lutta ardemment contre une décision du parlement du Vermont dont les termes, disait-il, étaient insultants pour le Sud.

¹²⁶³ Windley, vol. 3, p. 161.

¹²⁶⁴ Windley, vol. 3, p. 177.

¹²⁶⁵ Windley, vol. 3, p. 383.

¹²⁶⁶ Il changea son nom de Lévy en Yulee pour épouser une chrétienne, Nancy Wickliffe ; Leon Hühner, "David L. Yulee, Florida's First Senator," *PAJHS*, vol. 25 (1917), p. 22.

« La Floride fit sécession le 10 janvier 1861 et le 21, Yulee fit son premier discours au sénat pour annoncer la sécession d'un état du Sud¹²⁶⁷. « Il semble indispensable d'organiser, dès que possible, une Confédération du Sud avec une armée. Le Nord est en train de constituer une armée contre nous avec célérité. Le gouvernement solide, que huit états seraient en mesure de constituer, appuyé sur une armée puissante commandée par Jeff Davis, leur fera comprendre que la crise est grave. Constituons donc un gouvernement sudiste dès que possible, pour le moment en conservant la constitution fédérale en vigueur, et une armée sudiste¹²⁶⁸. »

¹²⁶⁷ Hühner, "David L. Yulee, Florida's First Senator," p. 23 ; Mrs. Archibald Dixon, *The True History of the Missouri Compromise and its Repeal*, Cincinnati, 1899, p. 234 ; Lears, p. 96. Simonhoff, *Jewish Participants in the Civil War*, pp. 266-268 ; Feingold, *Zion*, p. 89 ; Leonard Dinnerstein, "Neglected Aspects of Southern Jewish History," *AJHQ* (1971-1972), p. 54 ; *EL*, vol. 16, p. 894 ; Peter Wiernik, *The History of Jews in America: From the Period of the Discovery of the New World to the Present Time*, New York. 1^{re} éd.1912, 2^e éd.1931, réimp. 1972 Westport (Connecticut), pp. 207-208 ; G. Cohen, p. 87.

¹²⁶⁸ Hühner, "David L. Yulee, Florida's First Senator," p. 24.

Ode à un frère noir du nom de Georges.

La lettre qui suit a été écrite au propriétaire juif d'un Africain noir, Georges. Elle montre le courage, l'état d'esprit et la dignité d'un Noir en lutte contre son oppresseur juif¹²⁶⁹.

Reading, le 2 mars 1772

A M. Bernard Gratz, marchand à Philadelphie

Monsieur,

il y a quelque temps, j'ai emmené votre Nègre Georges chez moi, pensant qu'il me serait plus facile de le vendre mais, dès la première nuit il a été si insolent avec moi que je l'ai immédiatement renvoyé en prison ;

Il y a à peu près une semaine, je l'ai mis en vente à la taverne de Christophe Witman, où il y avait un certain nombre de personnes désireuses de l'acheter. Mais il a protesté publiquement qu'il ne voulait pas être vendu et affirmé que si on l'achetait, l'acheteur signerait par là même son arrêt de mort, et ainsi de suite, ce qui empêcha l'auditoire d'enchérir.

Je l'ai alors renvoyé en demandant au geôlier de le mettre aux travaux pénibles, qu'il refuse de faire, et il continue à se conduire si insolemment qu'il est impossible de lui trouver un maître ici.

Je vous demande donc de le reprendre ou de m'envoyer des instructions sur ce que je dois en faire au débit de boissons ou par la première occasion possible.

Il est désormais presque nu et si on ne lui fournit pas très vite quelques vêtements, je crains qu'il ne meure.

Dans l'attente de vos nouvelles, je reste, Monsieur,

Votere humble serviteur

Georges Nagel

N.B. A la suite des menaces qu'il a proférées, il porte désormais des chaînes et des menottes.

¹²⁶⁹ *JRM/Docs*, p. 419 ; Marcus, *Studies in American jewish History*, p. 28. L'orthographe de certains mots a été modernisée.

Orientation bibliographique

Livres

- Abrahams, Israel. *Jewish Life in the Middle Ages*, New York, 1969.
- Arkin, Marcus, *Aspects of Jewish Economic History*, Philadelphia, 1975.
- Ashkenazi, Elliott, *The Business of Jew in New Orleans; 1840-1875*, Tuscaloosa, 1988.
- Idem, *Pictorial History of the Jewish People*. New York, 1984.
- Baron, Salo W., Kahan, Arcadius et al, *Economic History of the Jews*. New York, 1975.
- Beller, Jacob. *Jews in Latin America*. New York, 1969.
- Berman, Myron, *Richmond's Jewry 1769-1976: Shabbat in Shockoe*. Charlottesville (Virginie), 1979.
- Birnbaum, Philip. *A Book of Jewish Concepts*. New York, 1975.
- Blau, Joseph L. et Baron, Salo W. éd., *The Jews of the United States, 1790-1840*, New York, 1963.
- Bloom, Herbert I. *The Economic Activities of the Jews of Amsterdam in the Seventeenth and Eighteenth Centuries*. Londres-Port Washington, (New York), 1937.
- Broches, S. *Jews in New England*. New York, 1942.
- Cohen, George. *The Jews in the Making of America*. Boston, 1924.
- Cohen, Henry. *Justice, Justice: A jewish View of the Black Revolution*. New York, 1968.
- Cohen, Robert. *The jewish Nation in Surinam Historical Essays*. Amsterdam, 1982.
- Davis-Dubois, Rachel et Schweppe, Emma éd., *The Jews in American Life*. New York, 1935.
- ^[314]
- Donnan, Elizabeth, *Documents Illustrative of the History of the Slave Trade in America*, Washington, D.C., 4 vols. 1930-1935.
- Elkin, Judith Laikin. *Jews of the Latin American Republics*. Chapel Hill (Caroline du Nord), 1980.
- id. et Merx, Gilbert W. *The Jewish Presence in Latin America*. Boston, 1987.
- Elzas, Barnett A. *Jews of South Carolina*. Philadelphia, 1905.
- Emmanuel, Isaac S. *The Jews of Coro, Venezuela*. Cincinnati, 1973.
- id et Emmanuel, Susan A. *History of the Jews of the Netherland Antilles*, Cincinnati, 1973.

Encyclopaedia Judaica. Jérusalem, 1971.

Ezekiel, Herbert T. et Lichtenstein, Gaston, *History of Jews of Richmond 1769-1917*, Richmond, 1917.

Fein, Isaac M. *The Making of an American Jewish Community: The History of Baltimore Jewry from 1773-1920*. Philadelphia, 1971.

Feingold, Henry L. *Zion in America: The Jewish Experience from Colonial Times to the Present*. New York, 1974.

Feldstein, Stanley. *The Land That I Show You: Three Centuries of Jewish Life in America*. New York, 1978.

Feuerlicht, Roberta Strauss. *The Fate of the Jews: A People Torn Between Israeli Power and Jewish Ethics*. New York, 1983.

Fishman, Priscilla éd., *Jews of the United States*, Jérusalem, 1973.

Fortune, Stephen Alexander. *Merchants and Jews: The Struggle for the British West Indian Caribbean, 1650-1750*. Gainesville (Floride), 1984.

Freyre, Gilberto. *Masters and Slaves: A Study in the Development of Brazilian Civilization*. New York, 1946.

Freund, Miriam K. *Jewish Merchants in Colonial America*. New York, 1939.

Golden, Harry L. et Rywell, Martin. *Jews in American History: Their Contribution to the United States of America*. Charlotte (Caroline du Nord), 1950.

[315]

Goodman, Abram Vossen. *American Overture: Jewish Rights in Colonial Times*, Philadelphie, 1947.

Goslinga, Cornelis Ch. *A Short History of the Netherlands Antilles and Surinam*, La Haye, 1979.

Grayzel, Solomon. *A History of the Jews*, Philadelphie, 1947.

Heller, James G. *Isaac M. Wise, His Life and Work and Thought*. New York, 1965.

Hershkowitz, Leo. *Wills of Early New York Jews (1704-1799)*. New York, 1967.

Hirshler, Eric E. éd., *Jews From Germany in the United States*. New York, 1955.

Hyamson, Albert M. *A History of the Jew in England*. Londres, 1908.

Karp, Abraham J. *Haven and Home: A History of the Jews in America*, New York, 1985.

id. *The Jewish Experience in America: Selected Studies from the Publications Of the American Jewish Historical Society*. Waltham (Massachusetts), 1969.

Korn, Bertram Wallace. *American Jewry and the Civil War*. Philadelphie, 1951.

id. *The Early Jews of New Orleans*. Waltham (Massachusetts), 1969.

id. *The Jews of Mobile, Alabama, 1763-1841*. Cincinnati, 1970.

Learsi, Rufus. *The Jews in America: A History*. New York, 1972.

Lebeson, Anita Libman. *Jewish Pioneers in America: 1492-1848*. New York, 1938.

Levitan, Tina, *Jews in American Life*, New York, 1969.

Marcus, Jacob Rader. *Early American Jewry*, Philadelphie, 2 vol, 1951.

id. American Jewry: Documents of the Eighteenth Century. Cincinnati, 1959.

[316]

id. The Colonial American Jew: 1492-1776. Détroit (Michigan), 1970.

id. Memoirs of American Jews 1775-1865. New York, 3 vols, 1974.

id. The American Jewish Woman: A Documentary History, New York, 1981.

id. United States Jewry, 1776-1985. Détroit (Michigan), 1989.

Pollins, Harold. *Economic History of the Jews in England.* East Brunswick (New Jersey), 1982.

Pool, David De Sola. *Portraits Etched in Stone: Early Jewish Settlers, 1682-1831,* New York, 1952.

Raphael, Marc Lee. *Jews and Judaism in the United States: A Documentary History,* New York, 1983.

Reznikoff, Charles and Engelman, Uriah Z. *The Jews of Charleston,* Philadelphie, 1950.

Rischin, Moses éd., *The Jews of North America.* Détroit (Michigan), 1987.

Rosenbloom, Joseph R. *A Biographical Dictionary of Early American Jews: Colonial Times through 1800,* Kentucky, 1960.

Rosenwaik, Ira. *On the Edge of Greatness: A Portrait of American Jewry in the Early National Period,* Cincinnati, 1985.

Roth, Cecil. *Personalities and Events in Jewish History,* Philadelphie, 1953.

Rywell, Martin. *Jews in American History: Their Contribution to the United States, 1492-1950.* Charlotte, (Caroline du Nord), 1950.

Sama, Jonathan D. editor. *The American Jewish Experience.* Londres-New York, 1986.

id. Jacksonian Jew: The Two Worlds of Mordecai Noah, New York, 1981.

Schappes, Morris U. *Documentary History of the Jews in the United States.* New York, 1950.

Sharfman, Harold. *Jews on the Frontier,* Chicago, 1977.

Shpall, Leo. *The Jews in Louisiana,* La Nouvelle Orléans, 1956.

[317]

Siegel, Richard and Rheins, Carl editors. *The Jewish Almanac,* New York, 1980.

Simanhoff, Harry. *Jewish Notables in America: 1776-1865,* New York, 1956.

id. Jewish Participants in the Civil War, New York, 1963.

Sloan, Irving J. éd., *The Jews in America: 1621-1970.* New York, 1971.

Turitz, Leo E. et Turitz, Evelyn, *Jews in Early Mississippi,* Jackson (Mississippi), 1983.

Vorspan, Max et Gartner, Lloyd P. *History of the Jews of Los Angeles.* San Marino (Californie), 1970.

Wiznitzer, Arnold. *Jews in Colonial Brazil. Morningside Heights,* New York, 1960.

Wolf, Edwin 2nd et Whiteman, Maxwell. *The History of the Jews of Philadelphia*, Philadelphie,, 1957.

Wolf, Simon. *The American Jew as Patriot, Soldier and Citizen*. Philadelphie, 1895).

Articles

Bloom, Herbert I. "A Study of Brazilian Jewish History." *Publications of the American Jewish Historical Society*, vol. 33, 1934.

Clanz, Rudolf. "Notes on Early Jewish Peddling in America." *Jewish Social Studies*, vol. 7, 1945.

Grollman, Farl A. "Dictionary of American Jewish Biography in the 17th Century." *American Jewish Archives*, vol. 3,1950.

Hershkowitz, Leo. "Some Aspects of the New York Jewish Merchant and Community, 1654 – 1820" *American Jewish Historical Quarterly*, vol. 66, 1976.

Hershkowitz, Leo. "Wills of Early New York Jews 1704-1799." *American Jewish Historical Quarterly*, vol. 56,1967.

Hühner, Leon. "The Jews of Virginia from the Earliest Times to the Close of the Eighteenth Century." *Publications of the American Jewish Historical Society*, vol. 20, 1911.

[318]

Hurwitz, Samuel J. and Hurwitz, Edith. "The New World Sets an Example for the Old: The Jews of Jamaica and Political Rights 1661-1831." *American Jewish Historical Quarterly*, vol. 55, 1965-66.

"The Jews of the Confederacy." *American Jewish Archives*, vol. 4, 1961.

Kohler, Max J. "Jewish Factors in Settlement of the West." *Publications of the American Jewish Historical Society*, vol. 16,1907.

id. "Phases of Jewish Life in New York before 1800." *Publications of the American Jewish Historical Society*, vol. 2,1894.

Korn, Bertram W. "Jews and Negro Slavery in the Old South, 1789-1865," *Publications of the American Jewish Historical Society*. vol. 50, 1960.

Maslin, Simeon J. "1732 and 1982 in Curaçao." *American Jewish Historical Quarterly*, vol. 72, 1982.

Oppenheim, Samuel. "An Early Jewish Colony in Western Guiana, 1658-1666: And Its Relation to the Jews in Surinam, Cayenne and Tobago." *Publications of the American Jewish Historical Society*, vol. 16, 1907.

Platt, Virginia Bever. "And Don't Forget the Guinea Voyage: The Slave Trade of Aaron Lopez of Newport." *William and Mary Quarterly*, vol. 32, n° 4, 1975.

Smythe, Hugh H. and Price, Martin S. "The American Jew and Negro Slavery." *The Midwest Journal*, vol. 7, n° 4,1955-1956.

Supple, Barry E. "A Business Elite: German-Jewish Financiers in Nineteenth-Century New York." *Business History*, vol. 31, 1957.

Swetschinski, Daniel M. "Conflict and Opportunity in 'Europe's Other Sea': The Adventure of Caribbean Jewish Settlement." *American Jewish Historical Quarterly*, vol. 72, 1982.

Yerushaimi, Yosef Hayim. "Between Amsterdam and New Amsterdam: The Place of Curaçao and the Caribbean in Early Modern Jewish History." *American Jewish Historical Quarterly*, vol. 72, 1982.

AAARGH

SITE CRÉÉ EN 1996 PAR UNE ÉQUIPE INTERNATIONALE

<http://vho.org/aaargh>

<http://aaargh.com.mx>

<http://aaargh.codoh.info> (non filtré)

<http://aaargh.codoh.com> (non filtré)

Un tribunal a demandé à certains fournisseurs d'accès de "filtrer" l'accès à nos sites. Ça marche plus ou moins bien. Les lecteurs français, et eux seuls, devront donc aller chercher des anonymiseurs:

http://www.freeproxy.ru/en/free_proxy/cgi-proxy.htm

Ou chercher sur Google (anonymiseur, anonymizer, proxies, etc.)

FRANÇAIS ! FRANÇAISES ! SI VOUS VOULEZ SAVOIR CE QU'ON VOUS CACHE, IL FAUT RECOURIR AUX ANONYMISEURS. FACILES ET GRATUITS. EXEMPLES:

TAPEZ

[HTTP://ANON.FREE.ANONYMIZER.COM/HTTP://WWW.AAARGH.COM.MX/](http://anon.free.anonymizer.com/http://www.aaargh.com.mx/)

OU: [HTTP://AAARGH.COM.MX.NYUD.NET:8090](http://aaargh.com.mx.nyud.net:8090)

OU: [HTTP://VHO.ORG.NYUD.NET:8090/AAARGH](http://vho.org.nyud.net:8090/aaargh)

OU : [HTTP://ANONYMOUSE.ORG/CGI-BIN/ANON-WWW.CGI/HTTP://VHO.ORG/AAARGH/](http://anonymouse.org/cgi-bin/anon-www.cgi/http://vho.org/aaargh/)

EN UN CLIC VOUS ÊTES SUR L'AAARGH, *BINOCHÉ OR NOT BINOCHÉ* !

FAITES-EN UNE LISTE ET COLLEZ-LA SUR VOTRE BUREAU.

OU ALORS AYEZ RECOURS À UN FOURNISSEUR D'ACCÈS QUI

SOIT HORS DE FRANCE, LE SEUL PAYS QUI CÈDE À L'OBSCURANTISME.

Nous travaillons en français, en anglais, en allemand, en espagnol, en italien, en roumain, en russe, en tchèque, en danois, en indonésien, en portugais, en hébreu, en polonais, en suédois, en néerlandais et flamand, en arabe, en hongrois, en turc, en serbe et en croate... en attendant les autres. Un peu d'instruction ne fait pas de mal...

LES PÉRIODIQUES DE L'AAARGH

<http://revurevi.net>

NOUVEAUTÉS DE L'AAARGH

<http://aaargh.com.mx/fran/nouv.html>

<http://vho.org/aaargh/fran/nouv.html>

LIVRES (650) DES ÉDITIONS DE L'AAARGH

<http://vho.org/aaargh/fran/livres/livres.html>

<http://aaargh.com.mx/fran/livres/livres.html>

DOCUMENTS, COMPILATIONS, AAARGH REPRINTS

<http://aaargh.com.mx/fran/livres/reprints.html>

<http://vho.org/aaargh/fran/livres/reprints.html>

MAIL: aaarghinternational@hotmail.com

POUR ÊTRE TENUS AU COURANT DES PÉRÉGRINATIONS DE L'AAARGH ET RECEVOIR LA *LETTRE DES AAARGHONAUTES* (EN FRANÇAIS, IRRÉGULIÈRE): elrevisionista@yahoo.com.ar

Nous nous plaçons sous la protection de l'article 19 de la déclaration universelle des droits de l'homme:

<http://www.un.org/french/aboutun/dudh.htm>

L'AAARGH, POUR NE PAS MOURIR IDIOTS.

FAITES DES COPIES DU SITE. REJOIGNEZ L'AAARGH. DIFFUSEZ L'AAARGH. TRAVAILLEZ POUR L'AAARGH. TRAVAILLONS TOUS À NOTRE LIBERTÉ COMMUNE.

CERTAINS VEULENT ABROGER LA LOI GAYSSOT. NOUS, NOUS L'IGNORONS. NOUS PIÉTINONS GAIMENT LA CENSURE.